

Planches de l'Itinéraire Pittoresque du FLEUVE HUDSON

Première Partie

Moulins près de Luzerne aux sources de l'Hudson
1 New-York prise de Weehawk
2 Distillerie de Mr. Pierpont au bas de l'Ile longue
3 Intérieur de New-York Rue de Provost et Chapel.
4 Moulin de Tarry-Town, où le Major André fut pris
5 Sing-Sing, ou Mont Plaisant.
6 Port d'Haverstraw ou Waren
7 Plaine de West-Point, au moment de l'exercice
8 Vue générale de l'Ecole de West-Point.
9 Indian Brook, dans la campagne du Capne. Phillips.
10 Chûte inférieure, près l'habitation de Mme. Montgomery.
11 Ville d'Hudson.
12 Port de la Ville d'Hudson et des Montagnes Catskill
13 Ville d'Albany, Capitale de l'Etat de New-York
14 Intérieur de la Ville d'Albany, Maison de l'ancien Gouverneur hollandais
15 Chûte dans le Mont Ida, au dessus de la ville de Troy
16 Chûte de Cohoes de la Rivière Mohawk
17 Place où le Général anglais se rendit au Général américain Gates.
18 Bains de Saratoga
19 Chûtes générales de l'Hudson à Sandy-Hill.
20 Cours de l'Hudson et Moulins près Sandy-Hill.
21 Port du lac Champlain à White-Hall.
22 Chûtes de l'Hudson, au village de Glenns.
23 Moulins à scies, au village de Glenns
24 Lac George et village de Caldwell.

CARTE pour servir à l'Itinéraire pittoresque du FLEUVE HUDSON et des Parties latérales de L'AMÉRIQUE DU NORD, par J. MILBERT. 1826.

Planches de l'Itinéraire Pittoresque du FLEUVE HUDSON

Deuxième Partie.

25 Chûte de l'Hudson près Luzerne
26 Débarcadaire de Jessup
27 Extrémité de la chûte d'Atley's
28 Rapides de l'Hudson à Atley's
29 Vue Générale des Chûtes de l'Hudson à Atley's
30 Pont et Route près de la Rivière Mohawk
31 Entrée des Chûtes de l'Ouest Canada Creek
32 Grande Chûte du Canada Creek
33 Chûte de la Rivière des pierres à chaux
34 Fer à cheval de la Chûte Niagara côté du Canada
35 Chûtes générales du Niagara, côté du Canada
36 Chûtes du Niagara, prises du côté américain
37 Chûte de la Rivière Genesee
38 Chûte du Deer Creek, ou Rivière des Daims
39 Port militaire à Sackett's Harbour.
40 Manufacture de coton sur la Rivière Noire
41 Chûte de Thérèse sur la Rivière Indienne
42 Vue de Boston, prise du Pont du Sud, Etat du Massachusetts
43 Chûte du Pawtucket Etat du Rhode Island
44 Vue du côté nord de la Ville de Providence, Rhode-Island
45 Chûte de la Passaic, Etat du New-Jersey
46 Vue de la Rivière Passaic, Etat du New-Jersey.
47 Entrée des Chûtes de la Passaic, Etat du New-Jersey.
48 Chûte près des Bains de Schooley's Etat du New-Jersey
49 Vallée de Schooley's, Etat du New-Jersey
50 Machine à vapeur sur la Rivière Schuylkill, Etat de Pensylvanie
51 Machine pour élever les fardeaux sur les rapides de la Susquehannah Etat de Pensylvanie
52 Poudrière sur la Rivière Jone's près Baltimore
53 Pont naturel en Virginie.



ITINÉRAIRE

PITTORESQUE

DU FLEUVE HUDSON

ET DES PARTIES LATÉRALES

DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

ITINÉRAIRE

PITTORESQUE

DU FLEUVE HUDSON

ET DES PARTIES LATÉRALES

DE L'AMÉRIQUE DU NORD,

D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX PRIS SUR LES LIEUX,

PAR J. MILBERT,

ANCIEN PROFESSEUR DE DESSIN A L'ÉCOLE ROYALE DES MINES; MEMBRE DE L'EXPÉDITION AUX TERRES AUSTRALES, COMMANDÉE PAR LE CAPITAINE BAUDIN; DIRECTEUR DES GRAVURES DE L'ATLAS HISTORIQUE DE PÉRON; AUTEUR DU VOYAGE A L'ILE DE FRANCE; PEINTRE, VOYAGEUR-NATURALISTE DU GOUVERNEMENT; CORRESPONDANT DU JARDIN DU ROI; ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS, DES SOCIÉTÉS SAVANTES DE PHILADELPHIE, DE NEW-YORK, ET DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AGRICULTURE DE NANCY.

ET LITHOGRAPHIES

PAR ADAM, BICHEBOIS, DEROY, DUPRESSOIR, JACOTTET, JOLY, SABATIER, TIRPENNE ET VILLENEUVE.

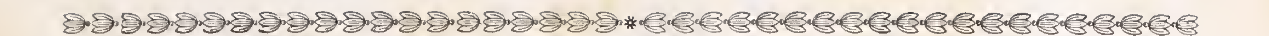
TOME PREMIER.

PARIS

HENRI GAUGAIN ET CIE, EDITEURS-LITHOGRAPHES,

RUE DE VAUGIRARD, N° 34

1828



PRÉFACE.

Lorsque la paix de 1814 vint rendre aux nations la liberté des mers et rétablir avec l'étranger nos relations si long-temps interrompues, je sentis se réveiller en moi le désir de franchir de nouveau l'Atlantique, et d'explorer quelques contrées où s'offrît encore une fois l'occasion d'être utile à mon pays.

A cette époque, j'appris que le gouvernement préparait une expédition pour les Indes orientales; cette nouvelle, qui s'accordait si bien avec mes projets favoris, excita vivement mon intérêt, et probablement je me serais décidé pour ces contrées, si je n'avais été prévenu, en même temps, que le gouvernement s'occupait de l'organisation diplomatique et de l'envoi d'agens consulaires aux Indes occidentales, et particulièrement aux États-Unis. Depuis long-temps je désirais visiter quelques-unes des parties de ce vaste continent; les rela-

tions diverses d'une foule de voyageurs avaient attiré sur ce point toute mon attention, lorsque l'ouvrage plus récent du savant universel, M. le baron de Humboldt, et de son courageux compagnon, M. Bonpland, fixa toutes mes incertitudes, et détermina plus particulièrement mon choix pour l'Amérique. Quoique ces contrées que je me proposais de parcourir, déjà plus d'une fois explorées, semblassent promettre des résultats moins avantageux et des découvertes moins brillantes, cependant je ne doutais pas que cet ardent désir d'être utile à ma patrie, qui m'excitait à entreprendre ce nouveau voyage, ne soutînt mon zèle au milieu des difficultés, et ne me fît rencontrer au sein de ce pays, en apparence si connu, bien des observations négligées, bien des objets précieux encore à recueillir. Le départ du nouveau consul-général étant annoncé, et sa destination fixée pour l'Amérique septentrionale, je lui fus présenté par le chancelier du consulat. Bientôt admis au nombre des voyageurs, je hâtai mes préparatifs; et, négligeant même, à cause de la brièveté du délai fixé, de solliciter une commission que j'espérais recevoir plus tard, je me séparai encore une fois de ma famille, en laissant à celle-ci pour consolation l'attente d'un avenir plus heureux.

Je rejoignis le consul au Hâvre, et nous nous embarquâmes dans ce port, le 1er septembre 1815, sur le navire américain *la Petite Fanny*, commandé par le capitaine John R. Smith,

et destiné pour New-York. Accueillis à notre départ par un vent favorable, nous franchîmes en peu d'instans la Tour de François Ier, ainsi que le goulet. La ville et ses environs se déployant alors tout entiers à mes regards, je pus reconnaître que rien, ou presque rien, n'était changé depuis le 17 octobre 1800, époque mémorable du départ de notre expédition pour les terres australes, commandée par le capitaine Baudin, et par le capitaine en second, M. Hamelin, maintenant contre-amiral des armées navales du Roi. Mon retour dans ces mêmes lieux réveilla en moi une foule de sensations oubliées; je me rappelai le départ de cette glorieuse expédition, et le moment où, dépassant la Tour de François Ier, nous vîmes cette construction antique couronnée de musiciens exécutant des fanfares militaires, auxquelles se mêlèrent, au moment de l'apparition de nos vaisseaux sur l'Océan, les salves répétées de l'artillerie des forts et des chaloupes canonnières mouillées dans la rade. Le rivage était alors couvert d'une foule empressée d'habitans qui, du geste et de la voix, nous adressaient leurs adieux; et un nombre infini de légères embarcations glissaient sur la mer à la suite de nos vaisseaux, malgré la présence de la croisière anglaise qui suspendit toute espèce d'hostilités. Notre nouveau départ ne s'annonçait point sous des auspices aussi brillans, et ne méritait point de semblables honneurs. Au sein de la paix générale, c'était un évé-

nement ordinaire qui n'inspirait aucune curiosité, et l'artillerie du port ne devait aucun salut à un navire du commerce. Mon esprit trouvait encore dans une autre circonstance un contraste des plus sensibles; en effet, sur ce bâtiment qui m'entraînait loin de ma patrie, de ma famille et de mes amis, j'étais à peu près isolé, sans distractions probables pendant un long voyage, sans dédommagement pour tout ce que je quittais, tandis qu'à une autre époque, il m'aurait été difficile de nourrir ces tristes pensées au milieu de cette foule de jeunes marins, de naturalistes distingués, tous animés du même zèle, enflammés du même enthousiasme pour la science, et dont l'aimable sociabilité m'a fait contracter avec plusieurs des liaisons tellement intimes que le temps, les longues absences et la mort même qui en a moissonné plusieurs, n'ont pu me les faire oublier. Ces souvenirs affectueux, et la comparaison de mon isolement actuel favorisant la disposition mélancolique de mes pensées, je les reportai naturellement sur ma famille; et je sentis mes yeux se remplir de larmes, en songeant que je la quittais encore une fois pour un voyage d'une durée indéterminée, et périlleux peut-être. Bientôt nous perdîmes de vue les terres de France; un vent frais, qui nous poussait rapidement, nous approcha de celles d'Albion, et nous fit longer les côtes élevées du comté de Cornouailles, vers lesquelles nous rencontrâmes, en partie dématée par un coup

de vent, la flotte anglaise de la Jamaïque, qui s'efforçait de gagner Plymouth. Déjà, pendant la nuit, nous avions dépassé la parallèle de Brest, et notre navire se balançait dans l'immensité.

Notre traversée fut assez heureuse, quoique nous eussions été successivement assaillis par quelques gros temps d'équinoxe, menacés par la chute d'une trombe, et tourmentés par des coups de vent qui alternent avec des calmes dans le golfe Mexicain. Ces parages s'annoncèrent par la température élevée des eaux de la mer, qui se couvrit en même temps de goëmons soutenus à sa surface par des milliers de globules aériformes. Parmi ces masses herbeuses, je trouvai un certain nombre de coquilles, et quelques petits crabes qui vivent dans la substance même des fucus. Nous vîmes en outre quelques gros cétacées se jouer au milieu des flots agités, et de nombreux débris, indices de naufrages récens, flotter autour de nous. La mer devint phosphorescente, jusqu'au moment où, principalement dans les parages des Bermudes, les brumes commencèrent à s'étendre et à s'épaissir. A mesure que nous approchâmes des latitudes septentrionales, nous remarquâmes l'abaissement sensible du thermomètre, la flexion de l'hygromètre vers l'humidité, et la phosphorescence nocturne des eaux de la mer. Bientôt le ciel perdit entièrement ces couleurs chaudes et brillantes qui embellissent les régions tempérées

de l'Europe, pour se revêtir de ces teintes sombres et grisâtres, de ces nuages flagellés, et de ces épais brouillards, qui, avec les vents contraires ou *bourrus* de l'ouest, annoncent le climat septentrional. En approchant des terres américaines, nous eûmes à supporter une forte bourrasque. Enfin nous débarquâmes le 20 octobre, à New-York, après cinquante jours de traversée, pendant lesquels nous ne rencontrâmes presque aucun navire, si ce n'est à cinquante lieues à peu près du continent américain.

Peu de jours après notre arrivée, je fus invité par M. Famery d'Ambruk à faire des recherches relatives au mécanisme des bateaux à vapeur, déjà très-multipliés dans ce pays, et à dessiner à l'appui tous les détails nécessaires de construction. Mais cette première marque de bienveillance, et les excellens procédés qu'il eut toujours à mon égard, qui semblaient annoncer que j'aurais trouvé dans ce consul un protecteur zélé, me devinrent inutiles, car il fut inopinément rappelé en France très-peu de temps après. Ce contre-temps, sans toutefois me décourager ni me faire renoncer entièrement à mes projets favoris, me mit cependant dans la nécessité de me pourvoir d'un autre côté : je me livrai donc à la peinture du portrait et à l'enseignement du dessin, occupations qui ne furent pas tout-à-fait sans intérêt pour moi, puisqu'elles me donnèrent accès dans plusieurs familles, où j'eus l'occasion de re-

cueillir des connaissances utiles sur l'état du pays. Je restai dans cette situation jusqu'au moment où la Législature de l'État de New-York nomma une commission chargée d'exécuter le nivellement préparatoire pour l'établissement du canal qui devait réunir les eaux du lac Champlain à celles du fleuve Hudson, et subsidiairement à la mer. M. Garin, colonel du génie, venu des Antilles pour retourner en France, fut provisoirement chargé de ce travail, auquel il m'associa, ainsi que deux autres de nos compatriotes. Je me félicitai de cette nouvelle position qui devait me permettre de réaliser une partie du plan que j'avais formé, et je m'embarquai sur l'un des grands bateaux à vapeur qui remontent le fleuve Hudson. Tandis que cette énorme machine était pour mes compagnons un sujet continuel d'admiration, je réservais toute la mienne pour les nouvelles et magnifiques scènes pittoresques que je voyais successivement se développer devant mes yeux. Tout ce que la rapidité de notre marche me laissa découvrir me transporta tellement, que je formai aussitôt le projet d'exécuter, le long de ce fleuve, un voyage particulier que je remis à la première occasion favorable. En effet, tout ce que j'apercevais augmentait en moi le désir d'ajouter aux collections d'histoire naturelle que je me proposais de reporter en France, des vues de tous les sites remarquables que j'aurais occasion de visiter.

Les premiers travaux d'exploration et de nivellement, aux-

quels nous étions employés, durèrent six mois. Nous passâmes tout ce temps, qui était celui de la plus haute température, tantôt au sein de forêts impraticables, tantôt sur les montagnes, tantôt enfin au milieu de marais dangereux, où l'imprudent, qui oserait s'y hasarder inconsidérément, courrait risque de s'engloutir. Malgré ces difficultés sans cesse renaissantes, et des privations de toute espèce, ce laborieux travail fut religieusement exécuté, et chacun de nous s'employa de son mieux à remplir les obligations qu'il avait contractées sur cette terre étrangère. Ces explorations, à travers un pays neuf et varié, outre les nombreuses observations qu'elles nous donnèrent lieu de recueillir sur l'histoire naturelle et les productions des trois règnes, eurent encore l'avantage de nous procurer un accès facile auprès des habitans de cette contrée; car chacun d'eux s'imaginait qu'il était en notre pouvoir de faire passer le canal près de son habitation, et cet espoir d'un intérêt personnel qui les animait tous, nous valait un grand nombre de réceptions amicales et des renseignemens sur les localités, dont nous faisions notre profit. Il nous était en outre loisible d'observer les habitudes, les mœurs et les usages des riches propriétaires, des fermiers et des artisans de cette contrée, qui sont presque tous anglais ou hollandais d'origine, ou enfin allemands, quoique ces derniers soient en minorité dans cette partie de l'Union.

A mon retour à New-York, où se trouvait alors M. Hyde de Neuville, ministre de France, aujourd'hui ministre de la marine, j'eus l'honneur de lui être présenté par le chancelier M. Delaforest. Le ministre me communiqua ses intentions relativement aux recherches sollicitées par MM. les professeurs du Jardin du Roi, et qui avaient pour objet la reconnaissance et l'envoi de tous les objets intéressans d'histoire naturelle répandus sur le continent américain. M. le baron Cuvier, dont le nom se rattache à toutes les découvertes importantes, demandait particulièrement le squelette, ou au moins la tête osseuse du Bison, pièce des plus importantes comme complément des collections du Cabinet de Sa Majesté, et nécessaire pour éclaircir certaines questions relatives à l'histoire des êtres organisés, et à la théorie des révolutions du globe. Certes, aucune mission ne pouvait s'accorder plus parfaitement avec l'objet constant de mes travaux et de mes pensées, et M. Hyde de Neuville, en me chargeant de la remplir, satisfit au plus ardent de mes désirs. Je formai de suite mon premier envoi, en réunissant les objets que j'avais recueillis dans mon précédent voyage, et j'y joignis plusieurs autres productions des environs de la ville de New-York, que je fus explorer.

M. de Neuville, en approuvant les divers projets que je lui soumis pour l'exécution de mes futures recherches, et en me recommandant l'économie, me laissa toute liberté d'agir

comme je l'entendrais. Je me dévouai dès-lors entièrement à mon nouvel emploi, et, sans même stipuler d'intérêt pour mes travaux futurs, j'abandonnai sans regret l'établissement dont je venais de jeter les bases, et qui semblait me promettre des avantages certains.

Je ne puis entrer dans le long détail de mes excursions, de mes recherches, des préparations de mes envois, et de ces envois eux-mêmes; le lecteur appréciera tous ces travaux par leurs résultats consignés dans le rapport joint à cet ouvrage. Je dirai seulement que mon premier soin fut d'établir une correspondance très-active, et qui devait s'étendre avec le temps sur tous les points des contrées environnantes. Un des premiers fruits de ces relations fut un bison que l'on m'envoya; malheureusement il mourut presqu'aussitôt; mais j'expédiai son squelette en promettant de faire passer bientôt deux autres individus vivans, mâle et femelle, afin qu'on essayât de multiplier en France ces précieux animaux, bien préférables au bœuf ordinaire pour les travaux de l'agriculture. Je ne pus réaliser cette promesse que deux ans après, époque où l'on m'envoya du Mississipi un individu femelle; je l'embarquai pour la France avec un élan, et ce fut le général Berthemy qui voulut bien se charger de les surveiller pendant la traversée, et d'avoir soin qu'on ne négligeât envers eux aucune des précautions indispensables pour leur conservation. Je saisis cette

occasion de renouveler au général tous mes remercîmens.

Connaissant, en matière d'histoire naturelle, toute l'importance des descriptions relatives aux mœurs des diverses espèces de mammifères, je me suis établi près d'eux, dans les lieux les moins fréquentés, afin, comme on dit, d'y *prendre la nature sur le fait*. D'un autre côté, j'ai fait construire, dans la vaste cour de la maison que j'occupais, des cabanes pour les grands quadrupèdes, et des volières pour les oiseaux de proie, afin de les avoir constamment sous mes yeux, de les soigner moi-même, et de les préparer par degrés à l'état domestique, ou à l'esclavage des ménageries. Dans les chambres vivaient en famille un grand nombre de petits quadrupèdes, et particulièrement les didelphes, dont je pouvais ainsi étudier les allures nocturnes, et surprendre les mystérieux accouplemens. Dans un grenier couvert en volière habitaient les gallinacées, et beaucoup d'autres oiseaux de mœurs analogues; chaque matin j'allais les visiter et leur porter le grain, ainsi que les baies de myrica, dont ils sont très-friands et qu'ils venaient en foule prendre dans la main; pour pourvoir à cette consommation, j'avais eu la précaution de planter un grand nombre de touffes de cet arbuste. Enfin je nourrissais dans ma cour jusqu'à des tortues d'eau et de terre, et surtout une espèce que j'avais rencontrée faisant la chasse aux loirs et aux mulots; celles d'eau s'étaient tellement apprivoisées qu'elles

pondaient devant moi. Après tout ceci, qu'est-il besoin d'ajouter que je n'ai négligé aucune des précautions qui pouvaient contribuer à la conservation des individus ou à leur multiplication, et que, par une suite de soins toujours bien entendus et jamais discontinués, un grand nombre d'espèces sauvages ont été rendues domestiques, ou au moins très-familières?

Tous ces détails, et ceux des préparations de mes envois qui se multiplièrent à l'infini, la correspondance que j'entretenais tant avec l'intérieur des États-Unis qu'avec l'Europe, enfin mes diverses excursions plus ou moins longues et plus ou moins fatigantes, absorbèrent tellement mon temps, que je fus forcé de négliger entièrement mes intérêts personnels. Je me consolais de ces pénibles sacrifices en lisant les lettres de félicitation que je recevais de mes juges naturels, MM. les professeurs du Muséum, et surtout celles que m'adressèrent successivement plusieurs ministres du Roi, et qui réunissaient, aux approbations les plus flatteuses, les promesses positives qu'à mon retour je devais compter sur l'appui du gouvernement. Encouragé par ces témoignages de bienveillance et de protection, électrisé par l'idée que je pouvais être en quelque sorte un homme utile à ma patrie, et jaloux de répondre dignement à la confiance illimitée dont m'honorait M. Hyde de Neuville, je résolus de prolonger encore mon

séjour en Amérique, afin d'augmenter et de compléter mes collections, d'explorer de nouveau des contrées que je n'avais qu'imparfaitement observées, et de ne rien laisser enfin qui ne fût visité, reconnu, recueilli ou décrit. Je me transportai donc encore une fois dans les États de l'est, dans les montagnes du Vermont et du Massachussets, que je n'avais fait que parcourir rapidement les années précédentes. Mais là m'attendait la plus terrible des épreuves à laquelle m'eût encore mis mon zèle ardent, pendant la longue suite de mes travaux ; en effet, je fus saisi, au milieu de ces contrées, d'un malaise assez grave, que d'abord j'attribuai à mon imprudente négligence de tous les moyens et préservatifs hygiéniques prescrits dans ce pays, et que je reconnus ensuite causé par les miasmes délétères qui s'échappent, surtout vers l'arrière-saison, des eaux des marais et des lacs en fermentation. Une violente douleur de tête me privait de mes forces, au point qu'il me devenait impossible de poursuivre ma route. Après deux jours d'un repos réparateur, je me croyais en état de continuer mes excursions, lorsqu'une soif dévorante que rien ne pouvait étancher, et les douleurs les plus atroces dans les lombes, me déterminèrent à me faire porter hors des forêts, et à reprendre promptement la route de Boston. Dès mon arrivée, je me fis conduire chez mon ami, M. de Valnais, consul de France, et quelques jours après se déclara l'impitoyable fièvre pernicieuse. La maladie présentait

les caractères les plus funestes, et le délire survint. Aussitôt le célèbre docteur Warren fut appelé, et il se hâta d'opposer aux progrès du mal les remèdes les plus actifs. Dès-lors mes amis, M. de Valnais et sa respectable fille, ne me quittèrent plus ni jour ni nuit; ils étaient sans espérance de me sauver, mais ils ne consentirent jamais à me livrer à des mains mercenaires. M. de Cheverus, évêque de Boston, ayant appris ma position désespérée, accourut auprès de moi comme un ange consolateur. Le cinquième jour, moment de la crise décisive, était impatiemment attendu. Enfin, le docteur annonça à mes amis consternés que j'étais hors de danger, quoique mon état exigeât encore les plus grands soins.

Que de reconnaissance n'ai-je pas contracté envers le vénérable consul que la mort vient d'enlever, et envers son excellente fille, véritable modèle de piété filiale! Sans leurs soins généreux j'aurais perdu le consolant espoir de revoir ma famille, dont j'étais séparé depuis sept années! Je dois donc renouveler à la mémoire de ce respectable ami les assurances d'une éternelle reconnaissance, ainsi qu'à l'homme évangélique, au digne évêque de Boston, maintenant archevêque de Bordeaux et pair de France, pour toutes les marques du plus tendre intérêt dont il me combla pendant le cours de ma cruelle maladie.

C'est à New-York que j'eus occasion de voir pour la pre-

mière fois M. de Cheverus. Engagé par sa réputation d'éloquence pastorale, je m'étais rendu avec une bonne famille française à une de ses exhortations; sa voix douce et persuasive fit un tel effet sur moi, que dès-lors je formai le désir de le connaître plus particulièrement. Quelque temps après, me trouvant à Boston, j'eus l'honneur d'être présenté à cet homme respectable qui m'accueillit avec la plus grande cordialité, et qui me dit, en me montrant l'unique chambre qu'il occupait dans une maison : « Vous voyez le palais épiscopal, » il est ouvert à tout le monde. » Tel est l'empire de la vertu sur les cœurs que dans cette grande cité, qui cependant renferme un grand nombre de sectes dissidentes, toutes opposées de pratiques et d'esprit, le nom de l'évêque français n'était prononcé qu'avec vénération par toutes les bouches. En effet, qui aurait pu ne pas se sentir ému en voyant ce véritable ministre de l'Évangile sortir, seul et à pied, en toutes saisons et à toute heure du jour et de la nuit, pour porter, à plusieurs milles de distance, aux affligés des consolations, aux indigens des secours secrets, aux familles désunies des paroles de concorde et de paix! Mais je devais éprouver moi-même jusqu'où pouvait aller son dévouement, lorsque je fus atteint de la fièvre pernicieuse qui souvent ravage cette contrée; à la première nouvelle de cet accident, l'apôtre de Boston, que la crainte de la contagion n'avait pu retenir, accourut près de

moi. Durant ma maladie je sentis souvent, pressée par sa main, ma main défaillante se ranimer; malgré mon accablement, je pus reconnaître dans le ton de sa voix, et lire dans l'expression de son regard sa tendre sollicitude. Son cœur s'empara entièrement du mien; son éloquence persuasive parvint à tranquilliser mon esprit, non moins malade que mon corps; enfin ses visites réitérées, jointes aux soins empressés de M. et de Mademoiselle Valnais, me rendirent à la vie.

Lorsqu'à la fin de cet ouvrage je parlerai de notre retour en France et du naufrage que notre bâtiment éprouva, j'aurai occasion de citer de nouveau M. de Cheverus, et de le montrer dans une de ces situations terribles où l'ame se découvre tout entière, conservant seul, au milieu de nous, son courage pour nous exhorter, et sa tranquillité d'ame pour nous inspirer de la résignation.

Je dois, en terminant cette préface, témoigner publiquement ma reconnaissance aux personnes bienveillantes de toutes les parties de l'Union, qui, pendant mes voyages, ont bien voulu me prêter le secours de leurs lumières, de leurs conseils, ou simplement de leur cordiale hospitalité. Je me plais plus particulièrement à nommer M. Clinton, gouverneur de l'État de New-York, que la mort vient d'enlever, et qui m'a enrichi d'un grand nombre d'ouvrages intéressans; le docteur

Mitchill, savant professeur de New-York, qui m'a fourni toutes sortes de renseignemens sur le pays, qu'il connaît parfaitement; M. Warren, de Boston, qui m'a remis son curieux ouvrage sur la crânologie des peuples indigènes; le docteur Stevens; M. Benjamin Silliman, professeur de géologie au collége de New-Hawen; l'honorable Josiah Quincy; M. J. W. Webster, professeur de géologie à Boston; MM. Mac-Neven, Pascalis, George Ord, David Osack, Reuben Haines, de Philadelphie; et enfin M. Trumbull, président de l'académie des beaux-arts à New-York, et MM. Smiths et Wall, peintres-paysagistes distingués. Je ne saurais oublier un compatriote, M. le comte d'Espinville, consul de France à New-York, qui a toujours pris à mes travaux l'intérêt le plus vif. J'adresse enfin collectivement mes remercîmens à tous les membres des sociétés savantes des États de l'Union, qui ont bien voulu m'associer à leurs honorables travaux, et qui se sont empressés de seconder mes efforts, lors de mes voyages dans l'intérieur de ces contrées, où, tout en recueillant les productions des trois règnes, j'ai réuni les matériaux de l'*Itinéraire pittoresque* que j'ose soumettre aujourd'hui à l'indulgence du public.

Il me reste, en finissant, une autre dette de reconnaissance à payer; c'est celle que j'ai contractée envers mon ami, M. André Pottier, que son instruction, non moins que ses

qualités personnelles, m'ont rendu cher. Je le remercie de l'intérêt qu'il a bien voulu prendre à moi, ainsi qu'à cet ouvrage, et du service qu'il m'a rendu de le revoir, et d'en surveiller l'exécution typographique.

INTRODUCTION.

L'OUVRAGE que je présente au public n'étant, ainsi que son titre l'indique, que la description souvent rapide des lieux où me conduisirent mes diverses excursions, et ne comportant pas d'autres divisions de matières que celle qu'indiquait naturellement la série de mes voyages, j'ai cru devoir réunir, en forme d'introduction, un petit nombre de réflexions et d'observations générales qui n'auraient pu se placer que difficilement dans le cours de l'ouvrage, puisqu'elles ne sont point rigoureusement applicables à tel ou tel lieu en particulier, mais qu'elles résultent de la comparaison de tous les lieux que j'ai visités. Ces observations et ces réflexions porteront principalement sur l'état physique du pays, et sur l'industrie de ses habitans. Il n'est point nécessaire de prévenir le lecteur que je ne prétends pas traiter ces importantes questions sous tous leurs points de vue; pas plus que je n'ai prétendu dans mon ouvrage donner une description complète des États-Unis. Indépendamment de ce que l'exécution d'un semblable projet dépasserait de beaucoup les bornes d'une simple introduction, et demanderait un ouvrage entier, je n'aurais souvent à répéter que ce que Volney et tant d'autres voyageurs célèbres ont écrit avant moi; or, je n'ai point l'ambition de refaire leurs ouvrages justement estimés, je veux seulement ajouter quelques faits détachés aux faits nombreux qu'ils ont rassemblés.

Je prendrai pour premier objet de mes observations les modifications importantes que paraissent devoir apporter au climat ainsi qu'au sol de l'Amérique, les dé-

frichemens immenses que nécessite ou qu'occasione l'accroissement rapide de la population.

L'Amérique du Nord, cette immense presqu'île située sous une zône généralement tempérée, traversée par un grand nombre de fleuves, dont quelques-uns sont les plus grands que l'on connaisse, sillonnée en tous sens par d'innombrables cours d'eau, imbibée en quelque sorte par de continuels marais qui s'étendent à l'ombre de ses forêts, présentait à la végétation des ressources tellement puissantes et des alimens si actifs, qu'il n'est point étonnant que cette contrée se montrât sur toute son étendue, il y a moins d'un siècle, et maintenant encore dans le plus grand nombre de ses parties, couverte d'antiques et universelles forêts, et telle à peu près qu'on nous peint la Gaule et la Germanie, lorsque les Romains tentèrent pour la première fois de s'y introduire. On ne peut nier qu'un semblable pays, habitable tout au plus pour des peuples sauvages et vivant de leur chasse, ne présente aux progrès de l'agriculture, du commerce et de la civilisation, des obstacles continuels qu'il faut absolument surmonter. On ne peut donc blâmer le colon de chercher à conquérir sur la forêt qui l'entoure et le presse de toutes parts, des champs pour ses grains, des pâturages pour ses bestiaux et des chemins pour ses communications. Mais il est un point où dans chaque canton le défrichement doit s'arrêter, si l'on ne veut, en peu d'années, voir succéder à un pays verdoyant et fertile, une terre aride et dépouillée. Or, c'est cette juste mesure dans les défrichemens, c'est cet équilibre entre les parties données à la culture, et celles laissées à la grande végétation, c'est enfin cette économie qui ménage avec prudence ce que la nature ne produit qu'avec le secours des siècles, que méconnaissent entièrement les Américains. Ce peuple, sans doute à cause des obstacles qu'il éprouve lors d'un premier établissement, s'est habitué à regarder toute forêt comme un ennemi qu'il faut absolument exterminer; et, pour y parvenir efficacement, il y emploie sans relâche la hache, l'incendie et la mine elle-même [1]. Il ne considère point que ces forêts qu'il abat, principalement sur les

[1] C'est un passe-temps très-agréable et très-commun parmi les Américains, que d'abattre des arbres

hauteurs, s'opposent à l'impétuosité des vents qui ne sont déjà que trop violens dans cette contrée; qu'elles arrêtent et fixent les nuages qui se distillent ensuite en rosée sur elles-mêmes; qu'elles sont la source féconde et intarissable de ces fontaines et de ces petits ruisseaux qui s'échappent de toutes les hauteurs et surgissent même des plaines; enfin qu'elles sont une cause puissante de salubrité par les torrens d'oxigène qu'elles versent dans l'air.

Déjà les funestes effets de cette destruction se sont fait sentir en cent lieux différens. Volney remarquait, il y a près de trente ans, que les États du Kentucky et du Tennesée éprouvaient une aridité due à ces défrichemens inconsidérés, et qui s'accroissent en raison directe du déboisement du pays; qu'une multitude de ruisseaux, autrefois permanens, manquaient d'eau chaque été; que d'autres avaient totalement disparu; enfin que, dans le New-Jersey, plusieurs moulins avaient été abandonnés par cette cause. On peut croire que depuis cette époque ces dangereux résultats n'ont fait que s'accroître et s'étendre sur tout le pays. Aussi ferait-on maintenant un volume, si l'on s'occupait à recueillir de la bouche des habitans toutes les plaintes dont l'objet peut être rapporté aux effets de ce déboisement général, ou si l'on essayait d'inscrire tous les phénomènes bien constatés qui ne reconnaissent pas d'autre cause; tels que desséchement de rivières, épuisement de sources, variations plus rapides de température, instabilité de saisons, vents plus impétueux, etc. C'est principalement aux environs des grandes villes que la destruction a été plus complète, parce que là se joignaient à l'antipathie nationale contre tout pays boisé, une plus grande division des terrains, des cultures plus rapprochées, et surtout le besoin continuel de charpentes et de combustibles. J'ai noté, en plusieurs endroits de mon voyage, que souvent même les alentours d'une ville naissante, ou encore à naître, étaient marqués par d'immenses abattis qui les faisaient ressembler plutôt à un pays

uniquement pour montrer leur adresse et leur force dans ce genre d'exercice; ils se promènent rarement dans la forêt sans être armés d'une hache très-affilée, et parfaitement bien emmanchée; et avec cet instrument, en huit ou dix coups tout au plus, ils renversent un arbre de plusieurs siècles.

dépeuplé et ravagé, qu'à un endroit où la civilisation cherchait à s'introduire; qu'on se figure, d'après cela, ce que doivent être les frontières des grandes villes. Aussi n'est-ce point une assertion hasardée que de dire qu'à New-York le bois de chauffage est presque aussi rare et aussi cher qu'à Paris.

Il serait urgent de mettre des bornes aux progrès menaçans du mal; mais le remède ne peut être apporté que par le gouvernement des États particuliers ou par l'État général. En effet on ne peut raisonnablement espérer qu'un colon ignorant ou intéressé soit frappé de ces grandes considérations d'ordre et d'intérêt général que nous avons effleurées, et qu'il impose lui-même des limites à ses droits de propriété; qu'il s'abstienne, par exemple, de dépouiller sa montagne de peur de faire tarir les *puits forés* de son voisin de la plaine [1], ou de dissiper le nuage bienfaisant qui doit porter au loin la fécondité. Le lecteur doit être suffisamment averti par ce qui précède, qu'il n'existe en ce pays aucune espèce de lois forestières; ce fait

[1] On connaissait depuis long-temps en Europe le mécanisme des fontaines ascendantes, naturelles ou artificielles, mais on n'avait point encore essayé, comme on le fait maintenant en Amérique, de les multiplier et de les faire servir à l'irrigation des plaines privées de cours d'eau. Les habitans de ces plaines établissent fréquemment de ces fontaines jaillissantes qu'ils appellent *puits forés*, après avoir toutefois reconnu la nature et le gisement des diverses couches qui composent le sol. Voici comment s'explique naturellement le mécanisme de ces puits forés. Le sol propre à les établir doit être formé d'une couche assez épaisse d'un sable mélangé de cailloux roulés ou de débris de coquilles, au-dessous de laquelle doit s'étendre sans interruption une autre couche d'argile compacte. On conçoit que l'eau des infiltrations, pénétrant jusqu'à cette seconde couche qu'elle ne peut percer, coule ou stagne dessus, sans profit pour le sol extérieur à cause de l'épaisseur de la couche de sable. Si maintenant, avec de longues tarières ou par tout autre moyen, on fore le sol en plusieurs endroits différens, il est évident qu'à l'époque de la fonte des neiges, ou après les orages considérables, l'eau qui se précipitera à travers la couche de sable, venant à refouler celle qu'elle y rencontre, forcera cette eau refoulée, surtout si l'on suppose dans la couche d'argile quelques ondulations qui favorisent ce mouvement, à s'échapper par les ouvertures préparées, et à jaillir même, en quelques cas, de plusieurs pouces au-dessus du sol. Tels sont le mécanisme et la construction très-simples de ces puits forés, qu'on peut multiplier à l'infini sans beaucoup de dépenses, et dont on peut diriger les eaux à volonté, comme celles des fontaines ordinaires.

sera sans doute un sujet d'étonnement pour nous autres Français, accoutumés à voir nos droits de propriété grevés de restrictions si gênantes et si multipliées; mais aux États-Unis, où la liberté fait la base de toutes les institutions et l'esprit de toutes les lois, on a tellement craint de porter atteinte à ces droits sacrés, qu'on n'a point encore prévu les cas où l'intérêt général en exigerait le sacrifice. Cependant, comme après tout, cet intérêt général exactement défini n'est autre chose que le salut du peuple, loi suprême des gouvernemens, il est hors de doute que le gouvernement fédéral ne doit point hésiter à établir une législation forestière, pour parvenir efficacement à sauver d'une destruction inconsidérée ces antiques forêts, principale richesse de son territoire. Mais nous ne dissimulerons point que ces lois rencontreront de grands obstacles à s'établir, dans un pays où les citoyens de toutes les classes sont si jaloux de leurs droits, et qu'elles pourront rester long-temps sans effet, faute d'un pouvoir capable de les faire exécuter; car il en est ainsi aux États-Unis de toutes les lois municipales ou de simple police qui, très-respectées dans les villes, sont dans les campagnes souvent méconnues, et enfreintes avec la plus grande facilité, parce que le plus souvent personne n'est chargé de les faire respecter.

De l'absence presque totale de forêts, que nous avons dit exister aux environs des grandes villes, il résulte qu'à New-York et dans beaucoup d'autres endroits le charbon de terre est déjà entré en concurrence avec le bois, comme combustible pour les usines, et comme moyen de chauffage pour les particuliers, et que probablement il remplacera bientôt complètement ce dernier. En effet, l'Amérique possède des mines nombreuses de ce précieux fossile, et le charbon qu'on en extrait n'est souvent pas inférieur à celui de Liverpool lui-même. Or, ce combustible se présentant sous un bien plus petit volume que le bois, et étant susceptible, à l'exclusion de ce dernier, d'être charié par les canaux, il est naturel que son usage prévale bientôt entièrement.

Si je me suis étendu sur cette destruction des forêts, de préférence à beaucoup d'autres sujets, c'est qu'en voyageant en Amérique j'avais encore présent aux yeux l'état où j'avais vu quelques-unes des plus belles provinces de ma patrie.

En effet, dans plusieurs de mes voyages dans l'intérieur de la France, j'avais été frappé de la stérilité de la plupart de ses montagnes maintenant arides et dépouillées, mais jadis couvertes de magnifiques forêts, sur lesquelles s'arrêtaient et se résolvaient en pluie les nuages pompés par les tiges et les feuilles des arbres. Ces précieuses forêts préservaient d'une trop grande évaporation, à l'abri de leur épais ombrage, ces eaux d'irrigation si nécessaires à la fertilité des plaines, et de plus s'opposaient à la fureur des vents qui, dans l'état actuel des localités, ravagent et détruisent trop souvent, avec les moissons et les vendanges, les arbres fruitiers eux-mêmes, dernier espoir du cultivateur. Aussi depuis la chute de cette végétation protectrice, les pentes herbeuses sur lesquelles le pâtre conduisait autrefois ses nombreux troupeaux n'offrent-elles plus que des rocs décharnés. Les pluies, devenues plus abondantes et surtout plus instantanées, ont entraîné la terre végétale et la mousse qui la couvrait; elles ont surtout changé en torrens passagers mille canaux d'irrigation autrefois permanens qui, par leur réunion, donnaient naissance à plusieurs rivières. On remarque en effet, dans le midi de la France, que plusieurs belles rivières, dont on n'a guère plus que le souvenir historique, telles que la Drôme, la Durance et le Lignon, au lieu d'être régulières et permanentes, ne sont plus que des torrens dévastateurs et passagers, encombrés de roches roulées, et couvrant de leurs débordemens subits les plaines de Montélimar, de Grignan, de Marsanne, etc. D'un autre côté, le tendre olivier, cet ornement de nos contrées méridionales, cet arbre que rend si précieux l'huile extraite de son fruit, périt chaque année par les atteintes de vents froids jadis inconnus, et qu'arrêtaient en effet ces grandes masses forestières dont nous déplorons la destruction.

Il me serait facile d'étendre considérablement ce triste tableau; de montrer par exemple ce beau Comtat-Venaissin, jadis ainsi nommé à cause de l'abondance de son gibier, et dans lequel un chevreuil serait maintenant un phénomène; son mont *Ventou* couvert encore, il y a moins d'un siècle, de magnifiques forêts, et maintenant pouvant à peine faire croître quelques touffes d'un buis rabougri. Mais les plaintes qu'occasionent ces dévastations ont déjà trouvé un éloquent interprète

dans le patriotique fondateur des *Annales européennes*, M. Rauch, au zèle duquel on ne peut assez applaudir, quoiqu'il se soit peut-être trop facilement flatté de l'espoir de réparer tant de désastres ; quelque charme d'ailleurs que je trouve à parler de ma patrie, je ne dois point perdre de vue que c'est de l'Amérique que j'ai promis d'entretenir mes lecteurs.

Je passe aux observations sur l'industrie et le commerce des Américains-Unis. L'Amérique septentrionale est tellement riche de l'étendue immense de son territoire, de la fécondité inépuisable de son sol, de la variété infinie des productions qu'elle enfante, et de celles qu'on peut y naturaliser, qu'il semble d'abord qu'il lui suffirait de se borner à l'agriculture et à la navigation, et d'attendre que toutes les nations du monde vinssent lui apporter les tributs de leur industrie en échange de ses productions naturelles. Cependant l'ambition bien connue de l'Amérique est de rivaliser en industrie avec l'Angleterre, et de concourir avec elle à fournir au monde entier des objets manufacturés. Je me garderai bien de décider de ces prétentions, qui ne sont encore pour ainsi dire qu'en espérances, et qui manifestent plutôt un enthousiasme patriotique exagéré qu'une connaissance approfondie des moyens et des circonstances à l'aide desquels l'Angleterre a acquis sa prépondérance manufacturière; je me bornerai à tracer succinctement le tableau de l'industrie américaine, des objets sur lesquels elle s'est jusqu'à présent exercée, et de ceux dans la fabrication desquels elle paraît devoir acquérir une certaine supériorité.

Les premiers essais de l'industrie chez les Américains étaient conformes aux premiers besoins d'un peuple naissant, et les progrès de cette industrie répondent encore aujourd'hui assez exactement aux progrès de la civilisation chez ce peuple. On conçoit donc que les objets de première nécessité pour une nation d'agriculteurs, que les instrumens et les outils de toute espèce, les machines à débiter le bois, les briques, les clous, et quelques autres objets analogues, ont été les premiers produits de cette industrie. Bientôt le cercle des besoins s'étendant en raison de l'augmentation de la population, et surtout du progrès des richesses, les Américains se sont successivement exercés sur tous les objets de nécessité secon-

daire qui contribuent au bien-être particulier, et ils commencent à faire quelques tentatives dans le domaine du luxe.

Les fabriques des objets de première nécessité ont toujours conservé leur prépondérance. Ainsi, les scieries de bois établies sur toutes les rivières et sur tous les courans, les fourneaux pour les premières préparations du fer, et les forges pour ses divers emplois les plus usités, les fours à briques, les fabriques de clous coupés et quelques autres semblables, sont les établissemens d'industrie les plus anciens, et ceux que l'on rencontre le plus fréquemment en parcourant le territoire de l'Union.

A ces objets succèdent naturellement, dans l'ordre de nécessité, tous ceux d'habillement. Les fabriques de draperies et d'étoffes ordinaires de laine sont donc déjà très-multipliées, quoiqu'elles ne fournissent guère qu'à la consommation des villes; car dans les campagnes, ainsi que je l'ai noté en plusieurs endroits de mon voyage, chaque habitation a son métier à tisser la laine, et ce sont les habitans, ordinairement les filles de la maison, qui fabriquent toutes les étoffes de laine nécessaires à l'habillement de la famille [1]. Les filatures de coton sont extrêmement répandues, et d'autant plus que les fabriques qui emploient le fil sont encore assez rares. La cause de cette différence est facile à saisir. Chez les Américains presque tout le linge est en coton; le lin, quoique très-cultivé, est entièrement réservé pour l'exportation, et le chanvre pour la fabrication des cordes, cordages et toiles à voiles. Le coton supplée donc entièrement, pour tous les objets d'habillement et de ménage, au chanvre et au lin; et les fabriques qui l'emploient sont déjà tellement multipliées, qu'on calculait, il y a plusieurs années,

[1] Il n'est pas nécessaire d'ajouter que ce sont aussi les femmes de la maison qui taillent et cousent les habits; mais ceux qui n'ont point de famille, ou à qui un commencement de raffinement fait dédaigner ces modestes usages, reçoivent de leurs tailleurs de la ville des cartes sur lesquelles on a gravé, vue de trois côtés, une figure habillée à la dernière mode. Sur les habits de cette petite *maquette*, et le long des coutures, on a tracé des lignes, à l'extrémité desquelles on inscrit les dimensions de longueur, de largeur et d'ampleur qu'on juge nécessaires. D'après ces indications le tailleur vous expédie bientôt l'habit tout fait et à votre taille.

qu'elles consommaient la sixième partie du coton récolté dans tout le pays. Les Américains ont même su donner à cette production un nouvel emploi très-important, en la faisant servir à la fabrication des toiles à voiles. Il est facile d'augurer, par les résultats supérieurs déjà obtenus, que l'Amérique, tirant d'ailleurs abondamment de son propre sol la matière première, doit bientôt rivaliser avec les nations les plus anciennement manufacturières dans la fabrication et l'exportation des étoffes de coton. La chapellerie est arrivée à une assez grande perfection pour la qualité, mais les prix en sont encore trop élevés. En revanche la cordonnerie et la botterie ont été portées à un tel degré d'économie et de rapidité, qu'il surpasse tout ce que nous connaissons de semblable en Europe. J'aurai occasion, dans mon voyage, de mentionner la ville de Lynn, dans le Massachussets, peuplée en grande partie de quakers, et d'où il sort chaque année plusieurs millions de paires de bottes, de souliers et de pantoufles, qui non-seulement se répandent sur toute l'étendue de l'Union, mais encore s'exportent dans l'Amérique méridionale. Les Américains sont même, dans ce genre d'industrie, inventeurs des souliers dits *cloués*, qui se fabriquent avec une incroyable rapidité, et qui soutiennent très-bien la concurrence avec les souliers *cousus*. Les bas se fabriquent de deux manières, au métier et à la main, et ces deux procédés sont à peu près également répandus.

Les étoffes, les tissus et tous les objets variés qui concourent à l'habillement ou à la parure du sexe, appartenant plus spécialement au domaine du luxe qu'à celui de l'utilité, les Américains sont encore, pour la plupart de ces objets, tributaires des nations européennes, de même qu'ils le sont entièrement pour les modes. Ainsi, il y a peu d'années, la France fournissait aux États-Unis toutes les soieries et tous les rubans que leurs habitans employaient; mais cette branche de commerce, si intéressante pour notre patrie, décroît de jour en jour, et menace de s'anéantir. Au nombre des raisons que j'ai entendu en alléguer par les Américains, il faut citer premièrement la négligence qu'on apporte trop souvent en France dans le choix des articles, qui devraient toujours être de qualités supérieures, sans aucun mélange de qualités médiocres. L'inobservation de cette

règle a fait, disent-ils, échouer complètement la vente de plusieurs cargaisons de draperies et de soieries expédiées par nos premières fabriques, et a contribué à ruiner leur réputation manufacturière; secondement le défaut de l'aunage, qui, selon eux, ne se trouve presque jamais exact, surtout dans les rubans où quelquefois il s'en faut du quart. J'espère que cet oubli des principes d'équité qui doivent régir toutes transactions commerciales n'a rien de réel, car il pourrait jeter à notre égard les nations transatlantiques dans une défiance dont les Anglais sauraient habilement profiter. Enfin on doit ajouter, pour dernière raison, l'extension que les Américains donnent chaque jour à leur commerce avec les Chinois. En effet, ils ont imaginé, depuis quelques années, de tirer parti de la faculté imitatrice si particulièrement développée chez ce peuple, en l'employant à contrefaire, si je puis m'exprimer ainsi, non-seulement tous les articles de soierie d'Europe, mais encore une foule d'autres objets, tels que des effets d'habillement tout confectionnés, et particulièrement des chaussures de femme; toutes choses qu'en raison du bas prix de la main-d'œuvre dans ce populeux empire, ils obtiennent à moitié meilleur marché que s'ils les tiraient d'Europe. Notre commerce avec l'Amérique, dans cette branche d'industrie, paraît donc bientôt devoir se borner à quelques tissus de fantaisie, plutôt empruntés comme échantillons et modèles que demandés en masses; aux broderies, objets d'une vogue passagère, et aux fleurs artificielles, genre de marchandise dont nous exportons à la vérité des quantités considérables, et dans la fabrication et la fourniture de laquelle aucune nation n'a encore songé à nous imiter ni à nous supplanter.

Continuons d'esquisser le tableau de l'industrie américaine en suivant la progression naturelle des besoins d'un peuple qui se forme et s'établit. Aux objets nécessaires à l'habillement succèdent tous ceux qui servent à l'ameublement et qui concourent au bien-être domestique. Ces objets sont fabriqués par les Américains, ou importés de France ou d'Angleterre. Les meubles proprement dits, tels que lits, tables, chaises, commodes, secrétaires, etc., sont généralement fabriqués dans le pays, et avec une grande supériorité, sinon de goût et de formes, au moins de construction et de solidité. Nos meubles, si élégans, mais si fragiles,

sont encore parfois demandés, mais seulement comme modèles; et en effet, on conçoit que, plaqués comme ils le sont ordinairement sur de mauvais bois blanc, mal appareillés, mal collés, et faits uniquement pour satisfaire les yeux, ils ne peuvent soutenir la concurrence, dans un pays humide et continuellement exposé à des variations extrêmes de température, avec ceux des fabricans américains, toujours en acajou massif et ajustés avec un soin parfait. Au reste, pour rendre dans cette occasion à notre patrie l'hommage qui lui est dû, nous ajouterons que ce sont des ouvriers français qui ont naturalisé en Amérique et porté à sa perfection ce genre d'industrie, et que ce sont eux qui l'exploitent encore avec le plus de succès, en s'aidant des meilleurs modèles, et surtout des ouvrages sur l'ameublement et les décorations intérieures, publiés par nos meilleurs architectes, MM. Percier et Fontaine.

Parmi les meubles qui sont chez les Américains d'un usage universel, et qui sont regardés comme indispensables, même dans les habitations les plus rustiques, il faut compter les tapis. Destinés à couvrir tout l'appartement, à se contourner autour des cheminées et à se prolonger dans les embrasures et les recoins, ces tapis sont, pour se prêter sans perte aux divers morcellemens qu'exige cet emploi, toujours en bandes, et ornés de dessins très-simples et faciles à se raccorder. Il était naturel que les Anglais eussent d'abord le monopole de la fourniture de cet article, dont ils avaient eux-mêmes introduit l'usage chez les Américains; mais ce peuple industrieux ne pouvait rester long-temps tributaire d'une nation étrangère pour un objet de cette importance, et d'un usage si commode dans un pays humide et froid; aussi, après quelques essais, est-il parvenu à en imiter parfaitement la fabrication, à soutenir même la concurrence des qualités et des prix avec l'Angleterre; et si les tapis anglais sont encore généralement demandés, c'est que les manufactures américaines ne peuvent suffire à la consommation du pays. Je remarquerai à cette occasion que les Français ayant joui de tout temps de la renommée d'une incontestable supériorité dans la teinture des laines, le choix des dessins, et les divers apprêts et procédés qui concourent à la fabrication des tapis de luxe, et que de plus, se livrant avec succès depuis plu-

sieurs années à la fabrication des tapis en bandes, ils pourraient facilement se mettre sur les rangs pour fournir cet article à l'Amérique. Dans ce cas, je ne doute point que le goût toujours neuf et piquant que nous savons mettre dans les dessins, que l'inimitable variété que nous pouvons apporter dans les combinaisons des couleurs, ne nous obtinssent bientôt une supériorité décidée, et un débit qui se soutiendrait aussi long-temps que notre goût ferait loi parmi les nations civilisées. J'ai du moins, pour en juger ainsi, une analogie bien frappante, celle que présente le commerce des papiers peints. L'Amérique en fabrique elle-même une grande quantité, l'Angleterre essaie d'en importer; mais malgré cela presque toute la fourniture en appartient aux Français, dont l'inépuisable imagination dans ce genre d'ouvrages, le talent d'assortir les couleurs et les nuances, et l'art d'en tirer un effet séduisant, défient toute concurrence et toute imitation.

La vitrerie forme une partie trop essentielle de l'ameublement, et même de la construction d'une maison, pour que nous la passions sous silence. Elle se fabrique en grande partie dans le pays, ainsi que les bouteilles et le cristal ordinaire. Quoique tous ces produits soient inférieurs à ceux des verreries d'Europe, et particulièrement de France, ils sont cependant d'une qualité satisfaisante. Le commerce extérieur fournit les articles plus recherchés, tels que les plateaux de verre de grande dimension pour l'encadrement des gravures, les cristaux de prix ou de fantaisie, etc. Dans l'État de Massachussets seul on compte trois grandes verreries, qui réunies fabriquent annuellement pour près de deux millions et demi de produits; en Pensylvanie il s'en fabrique autant. Une remarque intéressante à faire sur les verres à vitres qui sortent de ces manufactures, c'est qu'ils sont tous taillés sur une grandeur uniforme, qui est la même pour toutes les contrées de l'Union. Il en résulte que toutes les fenêtres ayant leurs châssis modelés sur ce patron unique, chaque habitant des villes éloignées et des campagnes achète sa provision de carreaux qu'il pose et remplace lui-même au besoin. Cette unité de mesure devenait indispensable dans un pays où la population étant extrêmement disséminée, il serait impossible dans la plupart des cas de recourir aux vitriers, artisans d'ailleurs, et, par cette raison, très-rares aux États-Unis. On doit donc

être extrêmement scrupuleux sur cette mesure de rigueur dans les expéditions de vitrerie que l'on peut avoir à faire aux États-Unis; car j'ai vu des cargaisons entières de verres à vitres ne pouvoir se placer, et se vendre à vil prix, parce qu'on s'était trompé sur la dimension, en prenant pour mesure le pied français au lieu du pied américain.

On rencontre aux États-Unis quelques manufactures de glaces, et j'en ai même cité dans mon ouvrage d'assez considérables, mais leurs produits ne sont guère que de la miroiterie de qualité assez inférieure, et les belles glaces se tirent d'Angleterre et surtout de France.

Les divers meubles et ustensiles de table et de ménage occupent une place trop importante parmi les besoins d'un peuple, et leur fabrication requiert les opérations de trop de métiers divers, pour que nous dédaignions d'en parler. Les Américains fabriquent de la poterie, de la faïence et de la porcelaine, mais en quantités bien insuffisantes pour la consommation de leur populeux territoire. Ce sont donc encore les Anglais qui se chargent d'y suppléer en exportant chez eux des quantités immenses de poteries de Liverpool (*earthen-ware*), de faïences (*pipe-clay*) et de porcelaines (*china*); déposant même à cet égard tout orgueil national, ils ne dédaignent pas de flatter la vanité des Américains, en figurant sur les services qu'ils leur destinent les héros de la guerre de l'indépendance, les grands hommes de mer qui se sont illustrés à leurs propres dépens, et les combats célèbres où la victoire se déclara contre eux. Il nous serait facile, sans doute, de partager avec les Anglais les bénéfices de ce commerce; mais il faudrait pour cela nous relâcher de la rigueur de nos principes de goût, et sacrifier, dans notre intérêt, à cette raison d'utilité que les Américains mettent avant toutes les autres. En effet, si le dessin parfait d'un papier de tenture et le bon goût d'un tapis ne font qu'ajouter à leur utilité réelle un mérite de plus, l'élégance trop recherchée, trop antique d'un vase peut quelquefois nuire à l'usage auquel on le destine. Ainsi les Américains trouvent que nos vases à contenir des liquides, beaucoup trop élancés, se renversent au moindre choc, que nos vases à boire, avec leurs bords renversés et contournés, peuvent à peine servir à cet usage; et

ils préfèrent ceux d'Angleterre, dont les formes sont massives et écrasées, dont le galbe est sans grâce, mais qui remplissent parfaitement toutes les conditions d'utilité, de commodité et de solidité. Les Américains tirent aussi de la Chine quelques porcelaines grossières, et, comme je l'ai dit, commencent à en fabriquer eux-mêmes; on ne doit point douter qu'ils ne donnent même bientôt à cette branche d'industrie une extension considérable, tous les matériaux nécessaires à cette exploitation se trouvant en abondance dans leur sol; en effet, j'ai trouvé dans le Connecticut des montagnes entières de *Kaolin* et de *Pétunsé.*

Les ustensiles de cuisine sont généralement en fer-blanc ou en fer battu, et fabriqués dans le pays. Ceux de la première espèce ne le cèdent guère à tout ce que les Anglais font de plus parfait dans ce genre.

Les meubles et ustensiles en plaqué (*plated*) ou en métal de composition (*metal*) tels que théières, cafetières, réchauds, sont universellement répandus, et sont tous importés par les Anglais qui ont porté ce genre d'ouvrages à un haut degré de perfection.

Ce sont encore les Anglais qui fournissent aux Américains presque toute la quincaillerie et la serrurerie dont ils ont besoin.

L'horlogerie et la bijouterie ne sont pas encore naturalisées en Amérique. On n'y fabrique guère que ce qu'il y a de plus grossier dans ces deux genres d'industrie, des horloges à coucou et de massives breloques; toute l'horlogerie fine se tire d'Angleterre ou de France : la bijouterie ordinaire, d'Angleterre, et la joaillerie de luxe, de France. Les fausses perles, article de commerce qui se rattache à la bijouterie, se tirent aussi de France, ainsi que les broderies, les galons d'or et d'argent, et presque toute la passementerie.

En dressant cette espèce d'inventaire des productions de l'industrie américaine, je suis souvent obligé d'y faire entrer ce qu'elle ne produit précisément pas, afin de mieux faire connaître, en opposant l'état de ses besoins à celui de ses ressources, tout ce qu'elle a déjà fait et tout ce qui lui reste encore à conquérir; ma tâche, sous le dernier de ces rapports, est à peu près accomplie, et je n'aurai plus à mentionner désormais que des objets formant en quelque sorte

l'*actif* de cette même industrie. Ces objets ne pouvant que difficilement être soumis à une espèce de classification et ramenés à des chefs principaux, je me contenterai de les énumérer en suivant à peu près leur analogie et leur progression d'importance.

Je ne ferai que citer les couvertures de laine, genre de produit intéressant chez toutes les nations par l'universalité de son usage, et précieux surtout chez les Américains parce qu'il est un des objets d'échange les plus usités dans le commerce avec les sauvages; les manufactures en sont très-multipliées, et d'ailleurs c'est dans les campagnes un des principaux produits de l'industrie domestique.

Je mentionnerai aussi brièvement les boutons de métal dont la fabrication est très-répandue, et ces milliers de petits meubles et ustensiles divers, en écaille, en nacre, en ivoire, en corne et en bois durs, que produisent les arts réunis du tourneur et du tablettier. Tous ces légers ouvrages que je ne puis énumérer, mais au nombre desquels on conçoit bien que je comprends seulement les plus utiles, sans rivaliser avec ceux d'Europe par le précieux et le fini du travail, répondent cependant et suffisent parfaitement aux besoins de la nation qui les emploie.

Il est un art dont la perfection des produits, aussi bien que leur multiplicité, est presque toujours en rapport direct avec le degré de civilisation du peuple qui le cultive; cet art c'est l'imprimerie. Ses progrès ont donc suivi aux États-Unis les rapides progrès moraux de la nation elle-même; et s'il laisse encore beaucoup à désirer sous le rapport de cette élégance parfaite des types, et de cette netteté de composition qui appartiennent presque exclusivement à la typographie française, il a acquis à un haut degré cette économie de forces et de procédés, et surtout cette promptitude d'exécution, qui répondent parfaitement au besoin de communications rapides et multipliées, que ressentent tous les habitans de l'Union. Chaque village un peu important ayant son imprimerie et son journal, il résulte de ce nombre prodigieux d'établissemens typographiques, que les presses et les caractères sont l'objet d'un commerce très-étendu, et que leur fabrication, entièrement concentrée dans quelques États, occupe un nombre considérable d'ouvriers.

A la mention de l'imprimerie se lie indispensablement celle du papier. Les Américains en fabriquent pour tous les usages, et en quantité à peu près suffisante pour leur consommation; cependant le manque presque absolu de chiffon, conséquence naturelle de la rareté du linge de lin, et la difficulté de se procurer cette matière première dont les gouvernemens européens prohibent rigoureusement l'exportation, opposent des entraves puissantes à cette fabrication. Il est vrai que la nécessité a suggéré aux Américains l'idée de faire du papier de coton, et que ce papier est réellement très-beau et très-solide; mais comme son usage est encore peu répandu, il n'offre qu'une imparfaite compensation pour la rareté du papier de lin.

Ce serait ici l'occasion de parler des progrès remarquables qu'a faits la gravure dans ce pays, et des premières tentatives de la lithographie pour s'y introduire; mais ces réflexions sortiraient peut-être du domaine de l'industrie. Je me bornerai à dire, au sujet de la lithographie, qui par ses applications peut être considérée comme appartenant autant à l'industrie qu'aux beaux-arts, que ses premiers essais ont été bien faibles et bien imparfaits, et qu'elle commence à se développer sous l'influence de nos modèles; qu'à la vérité la cherté extrême des pierres lithographiques a opposé jusqu'à présent des obstacles à sa propagation, mais qu'on doit espérer que l'Amérique, si riche en productions minérales variées, offrira bientôt ce précieux calcaire aux recherches de ses naturalistes.

J'ai prévenu le lecteur de la difficulté de classer d'une manière méthodique les produits variés d'une industrie qui embrasse presque tous les besoins ou les désirs de l'homme. Qu'on ne soit donc pas étonné de me voir passer à un genre d'ouvrages appartenant à la fois au luxe et à l'utilité, et bien différent de ceux qui précèdent; je veux parler des voitures. On peut dire que les Américains excellent dans leur fabrication. Il est impossible de donner aux voitures de ville, de voyage, et aux petits chars de caprice, plus de simplicité, de légèreté, et en même temps de solidité. Aussi la réputation de ces voitures, ainsi que celle des articles de sellerie et de bourrelerie, est-elle si bien établie, qu'il s'en exporte déjà pour des sommes considérables. C'est principalement dans le Jersey et le

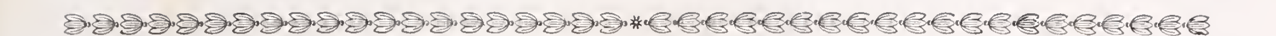
Connecticut, États dont le dernier est sans contredit le plus industrieux de tous ceux de l'Union, que les unes et les autres se fabriquent, pour se répandre dans tous les autres États et s'exporter dans l'Amérique méridionale.

Le fer étant par ses diverses applications un des plus puissans agens de l'industrie humaine, il n'est point étonnant que les Américains, qui d'ailleurs tirent abondamment de leur propre sol ce précieux métal, se livrent avec ardeur à le travailler et à le ployer à tous les usages. Ainsi ils fabriquent eux-mêmes non-seulement toute la taillanderie, les clous, les vrilles, les armes à feu, les canons et les ancres qu'ils emploient, mais encore une foule de machines en fer très-compliquées, telles que les pompes à vapeur et les presses typographiques; ou bien ils appliquent le fer à de nouveaux usages, comme à fabriquer des chaînes en briquets pour jeter les ancres, des barriques en fer pour l'arrimage des vaisseaux, etc.

Comme je l'ai dit en commençant, je n'ai point eu la prétention de donner dans cette rapide esquisse une idée complète de l'industrie américaine; les documens et l'espace m'auraient également manqué pour une si vaste entreprise. D'ailleurs ayant principalement pour but de montrer les progrès de cette même industrie, et de placer quelques points de reconnaissance entre ce qu'elle était jadis et ce qu'elle sera seulement dans un quart de siècle, je n'ai parlé que des objets qui témoignent d'une civilisation assez avancée, et qui demandent réellement pour se produire le secours d'une industrie perfectionnée. Ainsi, dressant plutôt un état du superflu que des ressources de l'Amérique, je n'ai point parlé de toutes les productions naturelles de son sol, ou des denrées qui n'ont besoin, pour recevoir leur forme, que de quelques préparations qui ne sont point réellement du ressort de l'industrie. Je n'ai donc cité ni les produits immenses de ses salaisons et de ses pêcheries, ni ceux des milliers de distilleries répandues sur toutes les parties de son territoire. Je n'ai point mentionné les plantations de tabac, ses exploitations d'huile de poisson, de lin, d'œillet et même de colza; ses fabriques de savon et de chandelles qui déjà, en 1824, exportaient à l'étranger pour plus de quatre millions de francs de produits. J'ai passé sous silence les travaux

de ses tanneries, de ses scieries de planches et de ses corderies; enfin j'ai dédaigné de parler des quantités immenses de térébenthine, de goudrons secs et liquides, de colle de poisson, de soude, de potasse, de sperma-ceti, etc., qu'elle recueille et qu'elle emploie sur son territoire ou qu'elle exporte à l'étranger. Mon travail, malgré sa brièveté, pourra cependant présenter encore cette utilité, qu'en établissant une espèce de parallèle entre les produits que fabriquent les États-Unis et ceux qu'ils empruntent à l'étranger, il indique à la France quelles sont les chances avantageuses de commerce qui restent encore à tenter avec cette nation.

Il est plusieurs autres sujets, tels que l'architecture civile, navale et hydraulique, sur lesquels il eût été intéressant de s'étendre dans cette Introduction, pour faire connaître l'immense développement qu'a pris depuis quelques années le génie industriel des Américains. Mais j'aurai occasion d'insérer des éclaircissemens sur ces diverses questions dans la narration de mon voyage. Ainsi je décrirai très au long à la fin de ce volume le fameux canal de l'État de New-York, gigantesque ouvrage qui laisse après lui tout ce qui, jusqu'à ce jour, a été tenté dans ce genre en Europe. Ce magnifique monument d'utilité publique est à la vérité surpassé en magnificence par notre canal de Languedoc, mais il n'est peut-être balancé en utilité et en importance que par le célèbre canal de Bridgewater, conçu et exécuté en Angleterre par Francis Egerton, duc de Bridgewater, et décrit, au moins quant aux particularités de sa construction les plus intéressantes, par son neveu et son héritier, Francis Henri Egerton, comte de Bridgewater. Qu'il me soit permis, puisque j'ai cité son nom, de payer ici un juste tribut d'hommages à ce dernier, qui depuis long-temps a fixé son séjour à Paris, et qui, versé dans toutes les sciences, initié à la connaissance de la plupart des langues mortes et vivantes, et ami zélé des lettres et des arts, se plaît à répandre sur ceux qui les cultivent une foule de bienfaits.



RAPPORT

PAR LES PROFESSEURS, ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE, AU JARDIN DU ROI,

A SON EXCELLENCE LE MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

AU DÉPARTEMENT DE L'INTÉRIEUR,

SUR LES TRAVAUX DE M. MILBERT,

VOYAGEUR NATURALISTE DU GOUVERNEMENT, ET CORRESPONDANT DU MUSÉUM, PENDANT LA MISSION QU'IL A REMPLIE AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Monseigneur,

Ayant reçu récemment les douze caisses qui composaient le cinquante-huitième et dernier envoi de M. Milbert, nous sommes en mesure d'entretenir Votre Excellence des travaux auxquels ce naturaliste infatigable s'est livré pendant la durée de sa mission aux Etats-Unis d'Amérique.

Cette mission, qui a eu pour objet de récolter et d'expédier au Muséum des produits des trois règnes, a duré pendant sept ans; elle a commencé en 1817, et elle a été originairement donnée à M. Milbert par M. le baron Hyde de Neuville, qui était alors ministre de Sa Majesté près du gouvernement des Etats-Unis, et qui avait été frappé de la grande quantité d'objets intéressans ou utiles que l'immense territoire des Etats-Unis pourrait fournir à la France, sous le rapport de l'histoire naturelle et de l'agriculture. Les indemnités accordées par M. de Neuville à M. Milbert ont été acquittées par le ministère des relations extérieures jusqu'en 1821. A cette époque, M. de Neuville ayant quitté les Etats-

Unis, l'un des prédécesseurs de Votre Excellence, qui avait déjà accordé de légers secours à M. Milbert, s'est empressé de l'autoriser à continuer ses travaux, et le ministère de l'intérieur s'est chargé de subvenir annuellement aux indemnités.

Les secours alloués à cet effet s'étant trouvés fort au-dessous des dépenses dans lesquelles ce naturaliste s'était engagé par suite des témoignages d'intérêt et de satisfaction qu'il avait reçus à différentes reprises de plusieurs membres du ministère français, nous y avons ajouté quelques faibles sommes dont nous avons été autorisés à disposer en sa faveur. Nous avions d'ailleurs autorisé depuis longtemps M. Milbert à prendre le titre de correspondant du Muséum, titre qu'il avait acquis de fait par suite de sa mission. Quelle que soit au reste l'origine de cette mission, il n'en résulte pas moins que M. Milbert faisait partie de ce petit nombre de naturalistes que le ministère français a jugé convenable d'entretenir dans les Indes ou en Amérique, après la seconde restauration. M. Delalande, M. Leschenault et M. de Saint-Hilaire sont successivement revenus, et si M. Milbert rentre le dernier sur le sol français, c'est qu'ayant eu beaucoup moins de moyens à sa disposition, et qu'ayant embrassé un très-grand espace, il a dû employer plus de temps.

La résidence habituelle de M. Milbert était à New-York, station très-favorable pour recevoir et pour expédier les objets. De-là, ce naturaliste a fait un très-grand nombre de voyages, qu'il a étendus jusqu'au Canada, aux lacs supérieurs, l'Ohio et le Mississipi. Son zèle et son dévouement lui ont fait braver la fièvre jaune dont il a été atteint, et dont il a failli être la victime. Il ne s'est pas contenté de recueillir par lui-même; à l'aide d'une correspondance active et multipliée, il est parvenu à obtenir ou acheter une foule d'objets qu'il n'aurait pu se procurer autrement; c'est par ce dernier moyen qu'il a pu nous envoyer un nombre considérable d'animaux vivans, rares, et pour la plupart d'une grande taille, qui font actuellement le principal ornement de la ménagerie de Sa Majesté. Les soins et les dépenses que l'achat, le transport et l'expédition de ces animaux lui ont occasionés, ont dû surpasser ceux que tous les autres objets que nous de-

vons à ses recherches ont exigés. Cependant ces autres objets ont fait la matière de cinquante-huit envois, dont les catalogues composent un volume, et qui ont introduit dans nos collections de grandes richesses de tout genre. Enfin, M. Milbert a pris le soin de nous adresser des dessins d'après nature, pour suppléer à divers objets qu'il lui était absolument impossible de nous expédier.

Votre Excellence nous permettra d'entrer dans quelques détails propres à justifier les témoignages que nous nous plaisons à rendre relativement à la manière extrêmement distinguée dont ce naturaliste a rempli sa mission, et aux avantages que la science, l'agriculture et le Muséum en ont retirés.

RÈGNE ANIMAL.

Parmi les envois qu'a faits M. Milbért, on peut citer un grand nombre de collections zoologiques, qui ont enrichi cette branche de l'histoire naturelle dans plusieurs de ses classes.

Nous pouvons compter plus de cinquante espèces de mammifères, à peu près deux cents individus, dont plusieurs ont été envoyés vivans à la ménagerie, et nous ont fait connaître plus complètement des animaux dont l'anatomie n'était pas suffisamment faite; d'autres étaient entièrement inconnus.

Parmi les animaux morts, ceux qui ont le plus servi au Cabinet du Roi sont :

Le minck, espèce de martre très-mal connue auparavant;

La moufette, qui n'était connue des naturalistes que par les rapports des voyageurs, sur la fétidité de l'odeur qu'elle répand quand on l'attaque;

Le pekan, espèce de martre, dont la précieuse fourrure est très-estimée dans le commerce;

Un loup, qui est intéressant par la preuve qu'il donne sur l'identité de l'espèce américaine avec celle d'Europe;

Deux espèces de phoques, dont une n'était pas décrite et l'autre (*phoca mitrata*) n'était connue que par le crâne seul, que M. Cuvier avait vu et dessiné chez Camper;

Le cougouar de l'Amérique du nord;

Le lynx roux, sous les différens pelages qu'il revêt suivant l'âge et les saisons.

Parmi les rongeurs, nous citerons l'ondatra, la marmotte du Missouri, le sous-lick à bandes, et surtout le rat à bourse, animal indiqué plutôt que décrit par Shaw, qui en a donné une mauvaise figure que nous serons à même de redresser.

M. Milbert nous a fait connaître l'elck, ou *moos deer* des Américains, animal de près d'un tiers plus grand que notre cerf commun.

M. Milbert a aussi envoyé plusieurs mammifères conservés dans l'eau-de-vie. Ces sortes d'envois, qui donnent plus de peine et entraînent plus de frais pour le voyage, sont aussi beaucoup plus profitables pour les collections, parce qu'on peut étudier bien mieux l'animal.

Il a également envoyé plusieurs squelettes de mammifères, tels que ceux de l'elck, du cerf de Virginie, et du bœuf sauvage que l'on nomme bison. Ce bœuf qu'il s'était procuré vivant pour l'envoyer en Europe, étant mort avant qu'une occasion se fût présentée pour l'embarquer, il a su en tirer parti d'une manière fort utile pour la science, puisque nous n'en connaissions pas le squelette.

Les animaux mammifères vivans, envoyés par M. Milbert, sont au nombre de quarante-neuf individus; les plus remarquables sont :

Les dildelphes opossum, mâles et femelles,

Le cougouar de l'Amérique du nord,

L'ours des Apalaches,

Plusieurs espèces de cerfs de la Louisiane et de Virginie,

L'élan d'Amérique,

L'elck et sa femelle,

Le bison et sa femelle.

Ce dernier animal est maintenant employé avec un grand avantage dans la haute Louisiane pour l'agriculture et pour les charrois, et il pourrait l'être de même en France.

Son éducation est plus facile à faire que celle du bœuf, et sa force est d'un tiers plus considérable : il vit de toutes sortes d'herbages. Nous espérons qu'à

l'aide des deux individus que nous devons à M. Milbert, nous pourrons naturaliser en France cette race précieuse.

Le nombre des oiseaux peut s'élever à près de quatre cents espèces et plus de deux mille individus. Cette immense collection nous a fait connaître l'ornithologie américaine beaucoup mieux qu'on ne la connaissait jusqu'à présent, parce que le nombre d'individus doubles nous a donné dans chaque espèce le mâle et la femelle, et les différens plumages que les individus présentent selon l'âge et selon la saison. Ces changemens de plumage des oiseaux les rendent très-difficiles à reconnaître; il est donc d'une très-grande importance de rassembler le plus grand nombre d'individus choisis avec soin pour parvenir à caractériser complètement l'espèce à laquelle ils appartiennent. Or M. Milbert a rempli cette tâche avec le plus grand soin et le plus grand succès; il est un des voyageurs qui ont le plus contribué à nous mettre à même de faire cette riche collection du Muséum, si précieuse par toutes les variétés qu'on doit observer pour bien connaître une espèce.

Plus de cent de ces espèces manquaient à la collection; la plupart des autres y étaient depuis long-temps et avaient besoin d'être renouvelées; les oiseaux de M. Milbert nous ont donc été utiles sous un double point de vue.

Parmi ces espèces, nous citerons :

L'aigle à tête blanche, adulte et jeune;

La buse à queue rousse, dont les jeunes et la femelle nous étaient inconnues;

Un grand nombre de pies-grièches, de fauvettes et de gobe-mouches;

Plusieurs troupiales, dont le mangeur de riz (*oriolus oryzivora*), qui ne nous étaient qu'imparfaitement connus;

De très-beaux individus du dindon sauvage de Virginie;

Les tétras, que Linné a nommés *tetrao togatus*, *tetrao cupido*, *tetrao phasianellus*, qui étaient si mal décrits qu'on les regardait comme une seule et même espèce publiée sous trois noms différens;

Plusieurs pics, tels que les *picus villosus*, *pubescens*, qui nous étaient inconnus.

Enfin, M. Milbert nous a envoyé une grande collection d'oiseaux de rivage et d'oiseaux d'eau, qui nous a mis à même de bien connaître les espèces communes aux deux continens, et d'en observer un assez grand nombre de nouvelles; le *carbo bilophos*, l'*anas valasineria* et l'*anas ferus americanus*, sont les plus remarquables.

Nous avons reçu aussi un grand nombre d'oiseaux conservés dans la liqueur, qui ont servi à compléter les collections d'anatomie, au moyen des squelettes et des produits des dissections que nous avons pu faire.

Nous avons encore reçu des oiseaux vivans au nombre de soixante-dix individus; on remarque parmi eux :

Le vautour brun de la Caroline du sud;

L'aigle chasseur des monts Alleghanis;

Celui à tête blanche des bords de l'Hudson;

Le grand aigle de Terre-Neuve;

Celui des montagnes de Pensylvanie;

Trois grands-ducs des montagnes des bords du fleuve Hudson, et plusieurs autres oiseaux de proie;

Vingt-deux individus de la caille appelée tétras à fraise;

Neuf individus de la gelinotte;

Plusieurs oies ou canards sauvages, etc.

Les reptiles ont aussi fixé l'attention de M. Milbert, et le zèle qu'il a mis à s'en procurer a été couronné du plus grand succès. Près de cent cinquante espèces et six cents individus sont le produit de ses voyages; il nous les a tous envoyés conservés dans l'eau-de-vie. Nous avons eu quatre espèces nouvelles de tortues, dont une de mer; les trois autres vivent dans les marais de l'Amérique.

Des lézards, des geckos, des agames, deux nouvelles espèces d'ophisaures et surtout la sirène lacertine, sont les animaux les plus précieux de cette partie de ses collections.

Plusieurs tortues ont été envoyées vivantes à la ménagerie et y vivent encore. Comme l'alcohol détruit les couleurs des animaux que l'on y plonge, les ani-

maux vivans nous sont très-utiles pour nous aider à donner des descriptions plus exactes de ces espèces, et en même temps pour apprendre quelque chose de leurs mœurs.

La classe des poissons, si peu étudiée par les voyageurs, avait été particulièrement recommandée à M. Milbert; il a également rempli l'attente de l'administration, au-delà même de ce qu'on pouvait espérer.

Nous en avons reçu près de deux cents espèces, et de mille deux cents individus, dont plus de la moitié nous étaient inconnus.

Nous avons reçu par ces différens envois deux requins, chacun d'une espèce nouvelle; un squale très-voisin du squale nez (Lacép.); une raie de plus de sept pieds de large, qui, par la singularité de ses dents, doit être classée dans un genre à part; les esturgeons du Saint-Laurent, des lacs Ontario et Champlain, de plus de six pieds de longueur; des espèces nouvelles des genres gade, limande, saumon, brochet, et un très-grand nombre du genre cyprin; des individus de trois pieds de long d'une espèce de sciène que M. de Lacépède a décrite sous le nom de *pogonias fasciatus*, et qui manquait à la collection; d'autres espèces que M. Cuvier a été obligé de séparer de tous les genres connus pour en faire le type de nouveaux genres; quelques-uns d'eux avaient été décrits par le docteur Mitchill; mais ces descriptions étant incomplètes, ces poissons n'étaient pas encore bien connus. Le grand nombre de doubles a donné la facilité de disséquer beaucoup de ces poissons et d'en faire des squelettes qui ont servi à enrichir aussi la collection d'anatomie comparée.

M. Milbert avait encore envoyé des poissons vivans de diverses espèces bonnes à manger, pour être jetés dans la rade du Hâvre et dans la Seine; mais des gelées très-rudes les ont fait périr à leur arrivée.

M. Milbert s'est empressé de récolter des coquilles, et il nous en a procuré plus de cinq cents individus. On sait que les coquilles d'eau douce avaient été peu étudiées jusque dans ces derniers temps; il a surtout cherché à s'en procurer, et il est parvenu à nous faire connaître plus de trente espèces nouvelles très-importantes pour compléter nos collections. Ces coquilles tiennent aux

genres mulette et anodonte parmi les bivalves, et aux genres hélice, planorbe, limnée, physe, paludine, parmi les univalves.

M. Milbert a fait trois envois de crustacés, d'arachnides et d'insectes.

Le nombre des espèces, dont plusieurs sont nouvelles, est d'environ quatre cents, et celui des individus de plus de mille. Le Muséum ayant alors très-peu d'animaux de ces classes, ces envois lui ont été fort utiles; ils sont surtout précieux, en ce qu'ils nous ont procuré un grand nombre de lépidoptères de la Géorgie. Nous citerons les papillons *i, album, punctum interrogationis;* les sphinx *abbotii* et *cæcata;* d'autres analogues à ceux d'Europe, appelés *ligustri, convolvuli, lineata;* une nouvelle espèce du genre agariste, le bombyx *proserpina*, la noctuelle *amatrix ;* et parmi les coléoptères le *necrophorus grandis*, un calosome voisin de l'*alternans*, le *prionus cylindricus*, une nouvelle espèce du genre atype de la classe des arachnides, et une écrevisse gigantesque presque semblable à notre homard. En général, M. Milbert a envoyé des insectes de tous les ordres.

RÈGNE VÉGÉTAL.

Dans beaucoup de ses envois, M. Milbert nous a fait passer des plantes sèches pour les herbiers, mais il en a fait de particuliers qui avaient pour but de faire parvenir des quantités considérables de graines utiles, et même des plantes en nature, pour qu'elles fussent répandues dans les divers départemens de la France. Ses vues ont été remplies; une très-grande quantité de ces graines et de ces jeunes arbres ont été envoyés dans plusieurs pays, où la plupart croissent maintenant comme dans leur sol natal et y occupent des terrains incultes qui étaient abandonnés comme impropres à nos végétaux indigènes. De ce nombre sont des espèces nouvelles de chênes, d'ormes, d'érables, de peupliers, de sumacs, de noyers, de châtaigniers, d'épines, tous arbres qui se dépouillent de leurs feuilles pendant l'hiver. Les arbres résineux, toujours verts, qui croissent dans les sols limoneux, dans les sables et jusque sur les montagnes dans les fentes des rochers, n'ont pas été négligés par ce voyageur infatigable; il nous a fait

passer à plusieurs reprises des quantités de cônes de pins, de cèdres, de genévriers, d'épicéas, de mélèzes, de sapins, de cyprès, et de beaucoup d'espèces propres à l'instruction de la botanique et à l'ornement des jardins et des parcs. Parmi ces derniers arbres résineux, le cyprès chauve doit occuper un des premiers rangs : il a la faculté de croître dans les terrains tourbeux couverts d'eau pendant un quart de l'année, de les exhausser successivement par la chute de ses feuilles, et par le détritus de ses racines et d'une partie de son jeune bois. De plus, cet arbre fournit un bois résineux, léger, et dont on se sert avec avantage pour la menuiserie, pour la charpente, et surtout pour former les toitures des maisons.

Si nous passons en revue les plantes herbacées dont M. Milbert a envoyé des graines, des plants et des tubercules, on remarque principalement des espèces d'apocins dont les aigrettes des semences fournissent de la ouate, des orties (*urtica Witlow*) qui donnent un chanvre préférable à celui du commerce, et qui est communément employé aux États-Unis pour les basses manœuvres des vaisseaux; l'herbe nommée *red top*, dont la paille est employée, dans l'État de Connecticut, pour fabriquer des chapeaux qui rivalisent avec ceux de Livourne, et qu'on vend jusqu'à cinq cents francs la pièce; enfin une variété de batate de Pensylvanie qui se trouve déjà répandue dans nos jardins potagers et dont la culture plus multipliée fournira, dans quelques années, une ressource de plus pour la classe indigente.

Cet exposé suffira pour faire connaître, sous le rapport de la botanique et de l'agriculture, le mérite des travaux de M. Milbert, et l'importance des envois qu'il a faits pour augmenter les ressources agricoles de la France et le bien-être de ses habitans.

RÈGNE MINÉRAL.

M. Milbert n'a point négligé d'étendre ses recherches relativement aux minéraux et aux roches qui constituent le sol des États-Unis. Il nous a successivement adressé des échantillons des minéraux qui ont été découverts par les

savans de cette contrée pendant ces dernières années. Parmi ces minéraux, les uns appartenaient à des espèces nouvelles, telles que la chondrodite et la magnésie hydratée; les autres offraient des variétés ou des modifications importantes d'espèces connues, telles que l'hyperstène, la tourmaline verte ou rougeâtre, le pyroxène, l'antophillite et la magnésie carbonatée. Le nombre des échantillons s'élève à plus de deux cents espèces ou variétés qui manquaient au Muséum.

Les roches envoyées par M. Milbert ont offert un grand intérêt. Le Muséum ne possédait aucun échantillon des terrains de cette partie du Nouveau-Monde, et nous en avons maintenant les matériaux principaux. Non-seulement nous pouvons comparer la constitution du sol des États-Unis avec celle des autres parties de l'ancien et du nouveau continent qui nous sont connues, mais encore nous serons à portée de vérifier, sur pièces pour ainsi dire, ce que les savans anglo-américains pourront écrire sur leur pays. L'ensemble de ces roches offre plus de sept cents échantillons, la plupart d'un grand volume; on y voit principalement figurer les matériaux de la chaîne des Alleghanis, ceux des plages orientales qui bordent l'Océan, ceux des bords du fleuve Saint-Laurent, de l'Hudson et du Potomack, ceux des lacs Huron, Champlain, Erié, Ontario, Georges et Onéida; quelques échantillons de l'Ohio et du Mississipi, ainsi qu'un grand nombre de débris organiques fossiles recueillis à la surface de ces vieux terrains calcaires qui constituent l'immense plateau où l'Ohio, le Mississipi et le Saint-Laurent prennent naissance, et dont les rameaux s'étendent à de grandes distances dans le continent de l'Amérique septentrionale. Ces débris fossiles offrent beaucoup d'espèces rares ou nouvelles et dont l'étude sera très-profitable à la géologie.

CONCLUSIONS.

En résumant ce que nous venons d'avoir l'honneur d'exposer à Votre Excellence, M. Milbert, pendant les sept années que sa mission a duré, a procuré au Muséum une foule d'objets qui pour la plupart manquaient en Europe et

parmi lesquels il s'en trouve beaucoup qui sont rares ou nouveaux, et dont la connaissance sera d'une très-grande utilité pour les différentes branches d'histoire naturelle, indépendamment de ceux dont l'agriculture a déjà fait son profit.

Le grand nombre de ces objets atteste l'activité et le zèle de M. Milbert. En effet, ce nombre s'élève à plus de sept mille, savoir :

Mammifères vivans, la plupart très-grands, pour la ménagerie de Sa Majesté.	49
Oiseaux vivans pour la ménagerie.	70
Reptiles vivans pour la ménagerie.	26
Quadrupèdes en peau ou dans la liqueur.	200
Squelettes de grands quadrupèdes.	4
Oiseaux.	2000
Reptiles.	600
Poissons.	1200
Mollusques.	600
Insectes.	1000
Plantes sèches, environ.	300
Graines (vingt-cinq caisses ou barils contenant environ trois cents espèces).	300
Arbres vivans, environ.	600
Minéraux.	200
Roches.	700
Dessins.	20
	7869

Une récolte aussi nombreuse, aussi variée, aussi importante, faite avec si peu de moyens, mérite de fixer l'attention de Votre Excellence. M. Milbert s'est évidemment placé sur la même ligne que MM. Delalande et Leschenault.

Ces naturalistes, après de longs et pénibles travaux, ont été grandement indemnisés à leur retour et récompensés de la manière la plus honorable. M. Milbert ne le mérite pas moins; il a d'anciens services à faire valoir, puisqu'il avait fait partie de l'expédition du capitaine Baudin; il faut considérer aussi que sa santé a été altérée aux États-Unis, où il a pensé périr de la fièvre jaune, et

qu'au retour de sa mission il a eu le malheur de faire naufrage sur les côtes de Normandie, au cap la Hague.

Il attend en ce moment que Votre Excellence veuille prendre sa position en considération et réaliser l'espoir qu'il a dû concevoir d'après tous les encouragemens et les témoignages de satisfaction qu'il a successivement reçus, soit des prédécesseurs de Votre Excellence, soit des ministres qui se sont succédés aux affaires étrangères.

Nous ne pouvons que vous exprimer, Monseigneur, combien nous prenons d'intérêt à M. Milbert, et combien il nous paraîtrait juste que Votre Excellence voulût bien lui accorder une indemnité extraordinaire qui fût proportionnée au désintéressement dont il a tant donné de preuves, à l'importance des sacrifices qu'il a faits et à l'étendue de ses services.

Nous sommes avec respect,

Monseigneur,

De Votre Excellence,

Les très-humbles et très-obéissans serviteurs,

Les professeurs administrateurs du Muséum,

Signé Louis CORDIER, *directeur;*
DE JUSSIEU, *secrétaire;*
BRONGNIART, *trésorier.*

Pour copie conforme,

Le professeur, administrateur et secrétaire,

Alex. BRONGNIART.

Extrait d'un Rapport de M. Cuvier, lu dans la séance publique annuelle de l'Institut royal de France, le samedi 24 avril 1824, dans lequel il rend compte des travaux de plusieurs naturalistes, envoyés par le gouvernement sur différens points du globe.

M. Milbert et M. Lesueur ont parcouru les États-Unis; M. Happel-Lachesnaye a séjourné à la Caroline et à la Guadeloupe; déjà M. Moreau de Jonnès avait fait, pendant la guerre, des observations importantes à la Martinique; M. Plée a visité plusieurs des Antilles, et a touché à la terre-ferme; de tous ces lieux, des plantes et des animaux en quantité considérable sont arrivés au Muséum. M. Milbert, surtout, artiste distingué, qui déjà avait accompagné Baudin jusqu'à l'Ile-de-France, excité par M. Hyde de Neuville, notre ambassadeur aux États-Unis, a mis dans ses recherches une persévérance inouie, et expédié près de soixante envois. Sans avoir été d'abord un naturaliste de profession, c'est un des hommes à qui l'histoire naturelle devra le plus de reconnaissance.

ITINÉRAIRE

PITTORESQUE

DU FLEUVE HUDSON

ET

DES PARTIES LATÉRALES

DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

PREMIÈRE SECTION.

ARRIVÉE A NEW-YORK. SA BAIE. DESCRIPTION DE LA VILLE, DES FLEUVES ET DES COTES QUI L'ENTOURENT.

La découverte du pays dont nous allons offrir la description est attribuée à Henri Hudson, navigateur anglais au service de la Hollande. Ce marin, après avoir fait, dans le cours de son voyage aux Indes, d'inutiles efforts pour découvrir un passage dans la mer de l'Ouest, prit la résolution de changer de route, et se dirigeant au sud de la côte du continent, il trouva en 1608 l'embouchure d'un fleuve considérable auquel il donna son nom. Le gouvernement hollandais acquit ce pays de celui qui l'avait découvert, et y fonda une colonie à laquelle il donna le nom de *Nouvelle-Belgique*. Tout le pays environnant était, à cette époque, habité par cinq nations d'indigènes : *les Manhattans*, *les Mohawks*,

les Sénécas, les Onondagas et *les Cayugas*, peuples pêcheurs qui habitaient plus particulièrement les bords de *l'Hudson* et de *la Mohawks, l'Ile-Longue*, et celle où fut bâtie la ville de *New-Amsterdam*, qui, depuis, a pris le nom de *New-York*. Ces peuples furent refoulés dans l'intérieur des terres par les premiers Bataves qui en prirent possession, et, depuis, le pays fut disputé par les Anglais et les Hollandais, jusqu'à l'entière expulsion de ces derniers par le général anglais Argail, gouverneur de la Virginie. Deux ans après cependant, par suite d'un traité qui les soumettait à un tribut, les Hollandais obtinrent la faculté de fonder sur l'île Manhattan, à l'embouchure du fleuve Hudson, un établissement qu'ils nommèrent *la Nouvelle-Amsterdam*. Au bout de quelque temps, ils construisirent à cent quarante milles plus haut, sur le fleuve, le fort d'Orange ou Corlear, actuellement la ville d'Albany. En 1623, comptant sur des secours qu'ils attendaient de la mère-patrie, ils refusèrent de payer au gouverneur de la Virginie le tribut accoutumé, et la guerre se ralluma. De 1664 à 1673, la victoire passa alternativement d'un parti à l'autre, et resta définitivement aux Anglais qui, depuis cette dernière époque jusqu'aux événemens de la révolution américaine, conservèrent l'entière domination de cette contrée.

Les premières terres qu'on découvre en allant d'Europe à New-York, sont les côtes de l'État de Jersey; leur couleur blanchâtre, qui désigne un sol de transport, les fait apercevoir de loin. La nature du fond que donne la sonde indique la distance de la terre d'une manière tellement exacte, que les marins peuvent en toute sûreté se fier à cet indice pour aborder la côte, qui est généralement basse; elle est bordée d'une infinité de petites îles appelées *les Œufs*, nom qui leur vient de ce que, vues de loin, elles en présentent en effet la forme. Une terre plus compacte se montre dans le nord, où elle paraît comme entourée de vapeurs; cette teinte légère suffit pour indiquer qu'elle est située à une grande distance. En avançant dans cette direction, on aperçoit la côte de l'Ile-Longue, qui se dirige vers l'est, et qui est également entourée d'une suite d'îles plus considérables que celles dont nous venons de parler. Il semble que la nature les ait ainsi disposées à dessein pour garantir l'Ile-Longue de la fureur des vagues de

l'Atlantique : en effet, à l'époque des équinoxes toujours suivis dans ces contrées de vents dont la violence soulève et pousse les flots, ces vagues venant se briser en mugissant sur le rivage, se montrent surtout redoutables, et il ne faut rien moins que cette chaîne d'îles placées en avant des terres pour rompre leur impétuosité.

En avançant davantage, cette terre, qui paraissait continue, se partage, et on découvre l'ouverture de la baie de New-York, golfe immense qui s'enfonce dans l'intérieur du continent; on approche ensuite de la pointe sablonneuse de l'État de Jersey, et bientôt elle est assez près pour permettre de distinguer les détails. A marée haute, elle semble détachée de la terre, et ne forme plus qu'une île sur laquelle sont placés les premiers phares. Cette pointe se nomme *Sandy-Hook* (le crochet de sable). Parvenu à cet endroit, on remarque un grand changement dans la couleur de la mer; elle prend une teinte plus grise, ce qui indique un haut-fond. Le sillage du navire, en agitant l'eau, fait remonter à sa surface le sable délayé, et cependant il n'y a pas le moindre danger à craindre pour le bâtiment, tant qu'il se tient dans le chenal indiqué par des bouées et des jalons fixés au fond de la mer. Les eaux pluviales et celles qui proviennent de la fonte des neiges ont déposé là ces sables dont elles se sont chargées en descendant des montagnes du Jersey, et cette alluvion, par la succession des années, comblerait la passe, si elle n'était exposée aux vents d'est et d'ouest et aux courans alternatifs de la marée. Continuellement soulevés par cette puissante action, ces amas se trouvent entraînés vers la pleine mer, où ils vont former un banc considérable appelé *Banc de George*, qui s'étend très-loin vers le sud.

Après avoir franchi cette pointe, on découvre à gauche d'autres phares et un petit fort carré construit en bois, nommé *Block-House*. Plus loin, on aperçoit une grosse gabarre servant de fanal, et destinée à porter secours aux navires surpris par le mauvais temps; ce bâtiment est fourni de provisions de toute espèce, ainsi que d'hommes en état de servir comme pilotes.

De très-hautes montagnes se présentent ensuite à la vue; la plus remarquable se nomme *Newesing*. C'est une masse de sable et d'argile de deux cent quatre-

vingt-un pieds d'élévation; elle est couronnée d'arbres, et renferme beaucoup de corps marins et de fossiles. On y a découvert le squelette d'un grand saurien, qui a quelques rapports avec l'animal trouvé à Maëstricht, et décrit par M. Cuvier. Ce morne domine la baie de *Rariton*, petite rivière qui passe dans l'État de New-Jersey. On navigue alors dans un grand espace, ayant à l'occident la côte rocailleuse et hachée de l'île des États, dont l'extrémité sud-ouest se trouve à l'embouchure de la rivière Rariton. Cette terre se dirige vers le nord-est; son étendue est de douze à treize milles, et sa plus grande largeur de six à sept. Son sol est granitique; on y trouve une source abondante d'eau douce, dont s'approvisionnent les navires. L'île de *Coney* reste à l'est nord-est. Cette île est plate, et paraît n'être qu'une partie de l'Ile-Longue, détachée par l'action des courans: elle est guéable à marée basse; son fond semble un produit d'alluvion.

Un corps flottant, surmonté d'un pavillon, indique le chenal. Le *Norrows* (le Passage) se présente en face comme un large portique; il est resserré par les terres élevées de l'Ile-Longue et par celles de l'île des États, sur laquelle se fait remarquer le fort *Richemond*, couronné d'une batterie formidable à triple étage et du plus gros calibre. La partie inférieure de cette batterie se trouve à peu près au niveau de la mer; au-dessus des forts, s'élèvent les mâts de pavillon pour les signaux. On découvre aussi, sur la côte située à l'est, le fort *Diamant*, qui s'avance dans l'eau, et au-dessus, vers le sud-ouest de l'Ile-Longue, le fort *Lewis*. Les feux de leur artillerie se croisent et battent dans toutes les directions, de manière à couler les bâtimens qui tenteraient de forcer la passe.

Après avoir franchi ce détroit, on entre dans la baie de New-York, et ici l'aspect des sites change entièrement. L'Ile-Longue présente alors des champs, des cultures, des troupeaux, et bientôt les maisons et les habitans du bourg de New-Utrecht. Sur la côte occidentale des États, on remarque le Lazaret, grand bâtiment à plusieurs étages, dont la façade est ornée d'une colonnade en bois, qui, vue de loin, est d'un assez bel effet. Cet édifice est dominé, dans sa partie postérieure, par un gros morne élevé de trois cent sept pieds au-dessus du niveau de la mer. Plus au nord se montre un autre morne un peu moins élevé; sur

son plateau est bâtie la maison de M. D. Tompkins, ancien vice-président. Quelques autres maisons, d'une apparence plus modeste, sont situées çà et là sur le rivage, qui est bordé de rochers.

Ici se termine l'île des États, séparée de la presqu'île de Bergen par un canal nommé *le Kills*. C'est par ce canal que s'écoulent les eaux des deux rivières, *la Passaic* et *l'Hachensack*, qui, du nord de l'État de Jersey, viennent se rendre dans la baie de New-York; cette dernière est située entre le continent de Jersey et la presqu'île de Bergen, qui au nord se rattache à ce continent. Un autre courant tortueux, sortant de la baie de Newark, et appelé *le Sound* de l'île des États, passe entre la grande terre et cette île dont il a découpé les bords creusés de renfoncemens et de petits havres. Cette masse d'eau va se jeter dans la baie de Rariton, et ensuite dans l'Océan, au-delà de Sandy-Hook.

Quand on a dépassé le canal de Kills et l'extrémité orientale de Constables-Point, cap très-prononcé de la presqu'île de Bergen, la ville de New-York se montre alors dans le lointain. En cet endroit la baie s'élargit; on laisse à gauche une vigie et les récifs de Robin; on remarque alors que les terres des parties orientales et occidentales forment plusieurs petits caps, et des renfoncemens dans lesquels les navires de moyenne dimension peuvent trouver un mouillage. La baie se montre peuplée d'une infinité de petites barques de pêcheurs, et d'autres bateaux occupés à draguer des huîtres sur un banc assez considérable qui borde la côte de la presqu'île de Bergen.

Une pointe de terre très-basse, qui tient à l'Ile-Longue, s'avance beaucoup dans la rivière : on la nomme *Red-Hook* (le Crochet rouge), de la couleur du sable dont elle est en grande partie formée. Plus au nord, et au centre de la baie, paraissent trois rochers ou petites îles, qu'on reconnaît en les approchant pour être des points fortifiés et armés d'artillerie. Ces îles servent de postes avancés, de seconde ligne de défense pour la baie. La première se nomme *Bedlows*, la seconde *Ellys*, la troisième *l'île du Gouverneur*. Cette dernière, la plus considérable des trois, est couronnée par une batterie à cornes. A son extrémité occidentale, on aperçoit une grosse tour étagée d'embrasures pour les canons,

et appelée *le château de Williams*, du nom de l'ingénieur qui l'a construite; ruinée et lézardée de haut en bas, et considérée actuellement comme inutile, elle doit être démolie. De ce point de la baie, on découvre en entier la ville de New-York, qui semble sortir du sein des eaux dont elle est entourée. Le fleuve Hudson, qui vient directement du nord, se montre alors, et, à l'orient, on aperçoit l'embouchure de la rivière de *l'Est*. Le nombre des navires mouillés le long des quais est si considérable, que leurs mâts pressés semblent former une immense forêt qui se prolonge aussi loin que la vue peut s'étendre. La pointe sud, sur laquelle la ville est assise, est ornée d'arbres plantés en allée, qui forment une belle promenade; non loin de-là est située une seconde tour en pierres rouges, destinée à protéger la rade et nommée le château de Clinton, à laquelle un pont de bois sert de communication. La partie du nord-ouest présente sur la presqu'île de Bergen un cap avancé, puis le gros bourg de *Powles-Hook*, la route de l'État de Pensylvanie, la flèche blanche de l'église de Bergen qui dépasse le sommet des arbres; et plus au nord, sur un autre cap, en face du fort de *Gausevort* qui tient à la ville, les maisons du bourg d'*Hoboken*.

Vue d'une certaine distance dans la baie, New-York présente l'apparence d'une ville turque : en effet, les clochers de ses églises, généralement peints en blanc, ont quelques rapports avec les minarets des Musulmans. Les maisons, placées en ligne droite sur les quais, ont une élévation à peu près égale, et leur régularité n'est interrompue que par les mâts de certains navires qui s'élèvent bien au-dessus dans les airs, et par ces clochers, dont la couleur claire contraste fortement avec la teinte rouge des briques dont la ville est bâtie.

Le mouvement de ce port, ces deux vastes rivières, cette ville et ses environs qui n'ont aucun rapport avec les villes et les campagnes de notre vieille Europe, offrent un vif intérêt au voyageur qui aborde pour la première fois cette terre étrangère; il oublie, en contemplant ce spectacle, les fatigues et les ennuis d'une longue et pénible traversée. Cette baie, si vaste qu'elle semble ouverte sur une pleine mer, a neuf milles de longueur sur quatre de largeur, et peut contenir la flotte la plus considérable; cependant, elle est exposée aux vents d'est et de

nord-ouest, qui remuent ses eaux aussi profondément que celles de l'Océan. La rade, souvent couverte de navires de toutes dimensions, de toutes formes et de toutes nations, reconnaissables à la couleur de leurs pavillons, présente le coup-d'œil d'une activité continuelle; ce sont des navires qui entrent et d'autres qui sortent, des chaloupes communiquant des unes aux autres, des barques de pêcheurs voguant au large, des embarcations qui remontent et descendent le fleuve Hudson ou la rivière de l'Est, apportant le produit de leurs villes et de leurs rivages; et ce qui surprend encore davantage, ce sont ces énormes machines, les bateaux à vapeur, qui surpassent en vitesse les meilleurs voiliers, lors même qu'ils sont poussés par un vent favorable, et qu'on voit continuellement traverser d'une rive à l'autre : les communications faciles et rapides qu'ils établissent sont bien préférables à celles qui avaient lieu au moyen des barques employées jusqu'alors, et la sûreté qu'ils présentent à l'époque des gros temps n'est pas le moindre de leurs avantages. Un de ces bateaux passa près de notre navire : j'admirai sa forme élégante sur l'eau, et sa grande dimension; son pont était couvert de plus de trois cents voyageurs qui remontaient le fleuve pour se rendre à Albany, ville située à cent cinquante ou cent soixante milles dans le nord de l'Hudson. Quoique naviguant contre le courant, il me sembla pouvoir parcourir six à sept milles à l'heure. La fumée, en s'échappant des deux cheminées de sa fournaise, formait un épais nuage qui s'étendait au loin sur l'arrière du bâtiment. Dans sa course rapide, ce colosse refoulait les eaux avec tant de violence, que leur agitation imprimait un très-fort mouvement aux navires mouillés à quelque distance de son passage.

Plusieurs de ces bateaux ont une dimension surprenante : celui qui fait le voyage de la Havane a la capacité d'un vaisseau de guerre, seulement il est un peu moins élevé sur l'eau. L'intérieur en est bien distribué; chaque passager peut y avoir sa chambre, élégamment décorée, et toutes sont entretenues avec la plus grande propreté. A mon retour en France, j'ai vu avec plaisir faire usage de ces moyens de transport, qui sans doute ne tarderont pas à se multiplier sur toutes les rivières; le commerce en retirera d'immenses avantages, et leur utilité

pourra même s'étendre au service des vaisseaux de guerre qui, dans les temps calmes, seraient facilement remorqués par eux.

Jusqu'à l'expulsion des Hollandais, la ville d'York porta le nom de New-Amsterdam; mais à cette époque, Charles II, roi d'Angleterre, ayant donné toute cette contrée au duc d'York, son frère, à titre d'apanage, la ville ainsi que le pays prirent le nom de leur nouveau possesseur. Elle est située par 40° 42' 40" de latitude nord, et 74° 0' 45" de longitude ouest, sur l'extrémité sud de l'île des Manhattans, ainsi nommée d'une ancienne peuplade sauvage, et au confluent du fleuve Hudson et de la rivière de l'Est. Ce confluent forme un bras de mer appelé le Sund, qui sépare la ville de l'Ile-Longue; cette île, de cent quarante cinq milles d'étendue, se dirigeant vers l'est, et se terminant au cap Moutauk encore habité par quelques indigènes, a sa pointe par le travers de l'embouchure de la rivière Fraîche, aujourd'hui la rivière Connecticut, qui traverse du nord au sud l'État de ce nom. L'île des Manhattans, à son extrémité nord, est séparée du continent par la rivière Harlem ; elle a quinze à seize milles de longueur, sur une largeur de deux à trois milles, et est comprise dans le district de New-York qui a pour chef-lieu la ville de ce nom.

La surface de l'île Manhattan est inégale, surtout dans sa partie centrale; son sol se compose de roches primitives. Ces granits, qu'on rencontre partout, et jusque dans l'intérieur de la ville, sont, à quelques exceptions près, recouverts par une masse considérable de sable de transport qui s'est, pour ainsi dire, agglutiné avec eux, et a formé sur plusieurs points de l'île des monticules de quarante à cinquante pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. A son origine, la ville était entourée d'amas considérables de cette formation, recouverts d'une grande quantité d'arbres forestiers de la plus vigoureuse végétation. Mais pour ouvrir des communications, il a fallu pratiquer à coups de pioche des ouvertures sur différens points de cette ligne, et maintenant ces élévations et ces arbres ont en partie disparu pour favoriser le développement de New-York. Les déblais ont servi à combler des marécages couverts de joncs, de bruyères et d'arbustes, dans lesquels les habitans allaient jadis chasser la bécassine et le ca-

nard sauvage. C'est au côté oriental de la ville qu'on remarque plus particulièrement les restes de cet ancien sol de transport, qui bientôt auront entièrement disparu, pour servir à niveler les fondrières sur lesquelles s'élève cette nouvelle partie de New-York, appelée Corlears-Hook. Les roches énormes de toute nature que recélaient ces collines, sont employées à la construction des maisons qu'on élève à leur place. En visitant ces travaux, j'ai trouvé des échantillons curieux de rochers calcaires contenant beaucoup de fossiles, et des granits de plusieurs nuances et de grains plus ou moins compactes. Ces débris ont été roulés de monts éloignés sur lesquels je les ai retrouvés en place, à plus de deux cents milles vers le nord.

Il paraît que ces dépôts de sable dont nous parlions il n'y a qu'un instant, ont été formés successivement, car on y remarque plusieurs zônes de couleurs variées et horizontalement superposées. Dans la plus profonde de ces couches sont plongés des blocs de granit à larges fragmens de mica noir et de chorls; sur le sable gris de la seconde, reposent les rochers de transition contenant des corps organiques; vient ensuite le sable bleuâtre, puis le sable jaunâtre, renfermant des masses calcaires sans coquilles; enfin cinq à six pouces de terre végétale, mêlée de sable rougeâtre, recouvrent le sommet de ces curieuses formations. J'ai recueilli plusieurs fragmens de ces blocs, qui tous ont été roulés, et dont les angles sont plus ou moins émoussés, selon la nature de la matière qui entre dans leur composition. J'ai rencontré de la roche serpentine à l'extrémité de la ville, et l'on y a même trouvé du plomb.

D'immenses magasins sont situés sur les quais où se trouvent aussi les comptoirs des négocians. Des bassins plus ou moins grands, s'avançant sur la rivière, sont destinés à contenir les navires du commerce, les sloops et les petites barques. Ces bassins sont fort commodes, ils facilitent le chargement et le déchargement des marchandises, et pendant la saison des grands vents d'est, ils garantissent les navires du danger de s'entrechoquer. Leur construction est remarquable : elle consiste dans des arbres entaillés à demi-bois, placés carrément les uns sur les autres, et formant une large cage cubique, ouverte sur le devant pour donner passage aux

navires. Les parties latérales servant de séparation sont garnies avec des planches de sapin très-épaisses, et le tout est consolidé par des espèces de pilotis enfoncés avec force au fond de l'eau. Des fragmens de rochers remplissent les intervalles, de la terre et le plus souvent des planches servent à les recouvrir.

Les ruisseaux de la ville viennent se précipiter du port dans ces bassins, et déposer à leur fond les ordures qu'ils entraînent; les courans des marées des deux rivières s'opposant à leur éloignement, des milliers de rats s'y sont établis, y naissent et y pullulent, et il sort de ces amas d'immondices des émanations fétides, des gaz délétères qui vicient l'air environnant. A cette cause du développement des fièvres bilieuses et malignes qui ravagent trop souvent le littoral de ce pays, il faut ajouter l'élévation de la température, et l'entassement considérable de substances animales de toute nature, de viandes, de poissons salés, etc., dans de vastes magasins, ou dans des caves humides, creusées sous un sol factice, au travers duquel, surtout à l'époque des grandes marées, on voit continuellement filtrer les eaux.

On a remarqué que ce fléau s'est plus particulièrement manifesté dans cette partie basse de la ville, et surtout vers l'extrémité orientale de la rivière. Dans l'automne de l'année 1819, il se déclara d'une manière si intense, que la police, après les plus salutaires précautions, se vit forcée de faire évacuer la petite population, et de fermer toutes les issues de ce quartier.

Déjà l'on remarque une amélioration sensible dans la construction des nouveaux bassins, qui s'établissent sur la partie supérieure de la rivière de l'Est. Mieux disposés et plus avancés sur l'eau, ils augmentent aussi la rapidité de son courant par le rétrécissement de son lit. L'intervalle qui les sépare, au lieu d'être plein, n'est plus qu'une espèce de pont sous lequel l'eau coule librement, entraînant avec elle toutes les immondices qui s'accumulaient lorsqu'elle était stagnante. Si ce travail est continué sur toute la rivière, les habitans pourront espérer de voir disparaître, avec ses causes, une maladie affreuse qui désole le pays, et qui se développe plutôt sous l'influence des localités que sous celle de la contagion.

La partie basse de New-York étant la plus ancienne, est par conséquent la moins belle; les rues y sont beaucoup plus étroites, et moins bien alignées que dans les quartiers plus récens; une seule s'y fait remarquer, c'est *Wall-Street* (la rue des Murs), dans laquelle se voient les maisons des banquiers : elle commence à la rue centrale de la ville, et vient aboutir près des quais, sur une petite place où se trouve la Bourse. C'est, jusqu'à ce jour, dans la salle très-vaste d'une taverne que consiste cet établissement, où se réunissent les banquiers, les négocians et les gens d'affaires de toute espèce. L'étranger qui vient visiter cette ville, s'étonne avec raison, d'après la réputation que New-York s'est acquise sous le rapport du commerce, de ne pas y trouver un monument digne de cette destination. On remarque encore, dans cette partie basse de la ville, plusieurs maisons dont la construction remonte à l'époque où elle était occupée par les Hollandais. Le millésime en barreaux de fer fixés dans l'épaisseur des murailles indique l'année de leur construction; elles se font particulièrement remarquer par leurs pignons aigus et étagés. Quelques-unes de ces maisons, plus vastes que les autres et décorées de corniches, de chapiteaux, de figures et d'ornemens très-lourds, sculptés en bois, semblent indiquer, par le luxe de leur construction, qu'elles ont appartenu aux personnes chargées des principales fonctions publiques. C'est la même distribution intérieure et extérieure que celle qu'on retrouve dans toutes les parties du monde où se sont établis ces industrieux Hollandais. Les briques dont ces maisons sont bâties sont petites, très-dures, et l'on m'a assuré qu'ils les ont apportées d'Europe comme lest pour leurs navires.

Pour prendre une idée exacte de la ville, il faut visiter la partie élevée et centrale, qui commence au sud à la promenade de la Batterie, et monter *Broad-Way* (la Rue-Longue), qui a près de deux milles de long sur quatre-vingts pieds de large : cette rue est ornée d'arbres, de larges trottoirs et de maisons d'une belle apparence; elle contient plusieurs églises, bâties au centre de cimetières couverts de monumens funéraires. Un mur de briques entoure ces cimetières, qui s'ouvrent sur la rue par une grille en fer. Les Américains ont conservé jusqu'à ce jour au sein de leurs cités populeuses ces champs de repos que,

par ménagement pour la sensibilité et par des raisons de salubrité, nous avons transportés au-delà des enceintes de nos villes [1]. Ils sont au contraire tellement familiarisés avec ces objets de tristesse, que la partie de la rue où la plupart sont situés est la plus fréquentée : il est vrai qu'à cet endroit elle est plus belle et plus large que dans tout le reste de son trajet. C'est là que les jeunes Américaines, parées autant de leur toilette que de leur fraîcheur et de leur beauté, viennent se faire admirer dans leur promenade du soir. Je saisirais volontiers cette occasion pour leur remontrer qu'elles s'abandonnent peut-être trop aux caprices des modes, qui ne s'accordent pas toujours avec l'instabilité de leur climat, si je croyais que mes conseils seraient entendus de ces beautés trop légères; mais comment pourrais-je l'espérer, lorsque du fond des tombeaux près desquels elles passent journellement, la voix des nombreuses victimes de cette frivolité ne peut se faire entendre!

Le nombre des rues et passages de New-York s'élève à environ six cents, celui des maisons à près de vingt-un mille, et la population de la ville à cent soixante-dix mille habitans, auxquels il faut ajouter près de trois mille étrangers: ce dernier nombre varie selon la plus ou moins grande activité du commerce. La ville se divise en douze *Wards* ou quartiers, et c'est dans le sixième, et à peu près au centre, que se trouve l'Hôtel-de-Ville (*City-Hall*), édifice qui peut passer pour le plus remarquable. Trois des façades de ce monument sont construites en marbre blanc; mais, par une économie qu'on a peine à s'expliquer, la façade du nord est bâtie en pierres rouges extraites des carrières de l'État de Jersey; au reste, il s'élève sur une plate-forme en marbre, à laquelle un grand perron à trois rampes donne accès. Seize colonnes d'ordre ionique soutiennent le por-

[1] Depuis quelque temps, l'autorité, justement alarmée des conséquences de cette coutume, a pris des mesures pour la détruire : un vaste terrain hors la ville a été destiné aux sépultures, et défenses ont été faites d'enterrer ailleurs. Mais telle est la force des préjugés et de l'habitude chez quelques hommes, qu'une détermination si sage a trouvé de la résistance, principalement de la part des familles riches qui étaient propriétaires de caves sépulcrales, où depuis long-temps leurs parens étaient déposés.

tique, qui s'ouvre par cinq arcades conduisant au vestibule. En face est le grand escalier, éclairé par en haut, et divisé jusqu'au premier étage en deux rampes, renfermées, ainsi que sa continuation, dans une cage circulaire, au sommet de laquelle règne une colonnade d'ordre corinthien. Tous ces détails intérieurs sont en marbre, mais le bâtiment est surmonté d'une coupole en bois renfermant le beffroy, et terminée par la statue de la Justice; cette statue et les ornemens en bois sculpté qui l'entourent sont peints en blanc, afin de se trouver en harmonie avec le corps principal du bâtiment. Il est fâcheux que cette espèce de lanterne, nécessaire à ces édifices, et où se tient le garde de nuit, chargé d'annoncer l'heure, l'état du ciel, et de sonner l'alarme en cas d'incendie, il est fâcheux, dis-je, que cette construction vienne ainsi rompre la ligne d'architecture. Au reste, le plan général, la coupe et l'élévation sont bien composés, la distribution intérieure est bien entendue, et les communications sont faciles. M. Mongin, architecte français, est auteur du plan de cet édifice qui a coûté cinq cent mille dollars, et dont un entrepreneur du pays a dirigé les travaux.

La salle du conseil d'administration a quarante-deux pieds de longueur sur trente de largeur; le siége du président est celui-là même qui servit au général Washington lorsqu'il présida la première assemblée. Cette salle renferme aussi son portrait, celui de G. Clinton, premier gouverneur de l'État, celui de John Jay, chef de la justice, d'Alexandre Hamilton, aide-de-camp du général Washington, peints par le colonel Trumbul, actuellement président de l'académie des beaux-arts de New-York.

La salle du gouverneur de l'État occupe le centre du bâtiment; l'ameublement en est riche, mais simple : on y voit une collection de portraits en pied des officiers de terre et de mer qui se sont distingués dans les guerres que les Américains ont soutenues contre les Anglais.

L'administration a cédé aux sociétés scientifiques de l'Institut de New-York la maison qui servait autrefois de refuge aux pauvres de la ville, et qui est située derrière l'Hôtel-de-Ville; le développement de sa façade est de deux cent soixante pieds, sur une profondeur de quarante-quatre; il est terminé de chaque

côté par un pavillon en saillie. Deux étages sont destinés aux sciences et aux arts; l'académie de peinture et son salon d'exposition occupent le centre; au-dessous, sont les salles des assemblées de la société littéraire et philosophique, qui possède une nombreuse bibliothèque; sur la même ligne, les salles des sociétés historique, d'histoire naturelle et d'agriculture, et le cabinet pour les lectures de physique du docteur Griscom. Dans un local concédé pour un certain temps par l'administration, et situé dans le pavillon de l'ouest et une partie du second étage, est placé le Muséum d'histoire naturelle, propriété particulière de M. Scudder, qui retire un grand produit de la rétribution qu'il prélève sur les visiteurs : on pourrait désirer plus de méthode dans le classement de cette collection, mais elle est d'ailleurs bien tenue, et les quadrupèdes et les oiseaux sont bien montés. On y remarque, entre autres productions intéressantes du pays, une momie parfaitement conservée, découverte en 1814 dans les cavernes du comté de Glasgow, État du Kentuky. Enfin, le pavillon de l'est est occupé par l'établissement des sourds-muets, instruits d'après la méthode de l'abbé Sicard; Clair, un de ses élèves, a été leur premier professeur.

Toutes les sociétés ont leur bibliothèque particulière, et un cabinet d'histoire naturelle. L'académie des beaux-arts possède une très-belle collection de plâtres moulés à Paris sur les antiques, un grand nombre d'ouvrages spéciaux sur les arts, et bon nombre de gravures et de tableaux, parmi lesquels on remarque ceux des premiers temps de West, peintre américain de l'État de Pensylvanie. Son portrait, par sir Thomas Lawrence, est un des beaux ouvrages de cet artiste : la tête de West, gracieusement peinte, très-saillante, et d'une finesse de couleur remarquable, est d'un bel effet. Plusieurs portraits peints par Waldo, Jarvis, MM. Trumbul et Waderlyn, sont dignes d'être distingués; enfin, de jolis paysages de Smith et Wall, quelques miniatures à l'effet et spirituellement touchées, et d'agréables tableaux en tout genre exécutés par des dames, complètent cette collection [1].

[1] J'ai fait une remarque assez singulière, et applicable à tout ce pays, sur la manière dont on y

Au nombre des bâtimens publics qui décorent New-York, on remarque encore la cathédrale catholique et les églises de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de la Trinité. Le nombre des églises de divers cultes est évalué à près de cent, en y comprenant les petits oratoires. Dans tous ces édifices, les flèches des clochers, les frontons, les corniches, les chapiteaux des colonnes sont entièrement en bois sculpté, mais peint de la couleur de la pierre.

Les marchés publics sont au nombre de huit, tous bien approvisionnés; mais le plus suivi comme le mieux construit se trouve au bas de la rue Fulton, dont il a pris le nom; on trouve surtout dans ces marchés des poissons et des oiseaux aquatiques d'une variété infinie, dont on ne peut se faire une idée qu'en lisant l'ouvrage du docteur Mitchill, de New-York.

On compte huit grands hôtels garnis, dont le plus considérable est City-Hotell, dans la Rue-Longue (*Broad-Way*); il contient quatre-vingts chambres. Viennent après, et dans la même rue, Washington-Hall, Mechanic-Hall, etc., tous parfaitement desservis. Il en existe ensuite une infinité d'autres beaucoup plus petits, et grand nombre de pensions particulières, que tiennent ordinairement des veuves qui font les honneurs de la table jusqu'au moment du dessert.

New-York a l'avantage de posséder plusieurs hôpitaux : celui de la ville, situé rue de Broad-Way, est construit en pierres de granit; les salles sont bien tenues, mais les lits m'ont semblé trop étroits. Hors de la ville, près du bourg de Manhattan, dans un lieu élevé et jouissant d'une très-belle vue, est situé l'asile des aliénés. Près de la rivière de l'Est se trouve l'hôpital des pauvres, où des travaux sont ouverts pour ceux que leurs infirmités ne rendent point incapables de s'y livrer. Une partie du bâtiment sert à la réclusion des condamnés correctionnellement, qui sont tenus de s'occuper à des travaux dont le produit appartient à la maison, à l'exception d'une retenue délivrée au moment de la libération. Les enfans des pauvres y sont entièrement isolés des autres habitans,

enseigne le dessin : il faut, avant de mettre un crayon à la main de l'écolier, qu'il sache étendre de la couleur sur du papier; on lui donne des leçons d'aquarelle, avant de songer au dessin.

et reçoivent une éducation qui les met à même d'entrer en apprentissage. L'intérieur renferme une chapelle et le logement du ministre et du desservant, chargés des exhortations religieuses.

La prison où sont renfermés les criminels est un bâtiment considérable qui occupe quatre acres de terrain, à l'extrémité de la ville, près du village de Greenwhich, et non loin des bords du fleuve Hudson. Elle est distribuée en plusieurs corps de logis ou pavillons bâtis en pierres de granit; chaque pavillon est divisé de manière à contenir huit prisonniers par chambre. Il y a en outre quelques cellules où sont retenus solitaires les plus grands criminels, et l'on a remarqué que cette retraite a souvent opéré des changemens salutaires chez ces hommes dépravés. Les hangars ou ateliers de travail sont au milieu de la cour principale; chaque prisonnier, forcé de travailler, peut ou continuer son état ou en apprendre un autre. Les ouvrages sont vendus au profit de l'administration. Lors de son arrivée, chaque condamné est lavé, rasé, et revêtu de l'uniforme de la maison, et tous les matins il est soumis à une inspection de propreté de la part d'un surveillant. La prière se fait tous les jours, à cinq heures du matin en été, et à sept en hiver; le dimanche ont y joint un sermon. L'habillement consiste en une veste et un pantalon de drap gris, un chapeau de paille en été et de feutre en hiver. Un certain nombre sont employés aux chemins publics et autres travaux dans l'intérieur de la ville, mais chaque soir ils doivent rentrer à la prison. Le public est admis à visiter la maison, sous la recommandation de ne pas parler aux détenus, qui doivent même, à l'heure des travaux, observer entre eux le plus grand silence. Un mur très-épais, et de vingt-trois pieds de hauteur, entoure l'établissement, et sur ce rempart se promènent les sentinelles chargées de veiller à la sûreté et à l'ordre de la maison.

De tous les établissemens pour l'instruction publique, le plus considérable est l'université ou collége de Colombie, bâti en pierres, et contenant le logement des professeurs et de leurs familles, et de vastes salles d'étude. Parmi celles-ci, j'ai remarqué celle où se fait, à la fin de l'année scolaire, la distribution des prix des quatre facultés.

Le collége de médecine et de chirurgie renferme un amphithéâtre d'anatomie, un laboratoire de chimie, une bibliothèque, un cabinet de minéralogie, et une grande salle pour les leçons que donnent les différens professeurs, moyennant une rétribution de leurs élèves : ceux à qui leurs moyens le permettent viennent étudier à Paris et profiter de la munificence du gouvernement français, qui a ouvert des cours publics pour les différentes sciences tenant à la médecine.

Plusieurs sociétés se sont établies dans le dessein de contribuer à l'avancement des sciences, par la communication que les membres se font de leurs travaux et de leurs découvertes.

Le jardin botanique est situé hors de la ville, à trois milles de distance à peu près; il fut fondé en 1801, par le docteur David Hosak, professeur de botanique et de médecine au collége de Colombie. A l'époque de sa fondation, ce jardin, placé dans une belle situation, occupait vingt acres de terrain donnés à cet effet par l'administration municipale; mais il a été négligé par les étudians à cause de sa trop grande distance de New-York, et maintenant la serre chaude reste seule pour témoigner de sa destination.

Indépendamment des établissemens dont nous venons de parler, consacrés aux hautes études, New-York renferme une grande quantité de maisons d'éducation pour les deux sexes, et plusieurs écoles publiques élevées par des congrégations religieuses ou par des souscriptions. Les élèves sortant de ces dernières écoles sont placés chez des artisans qui contractent l'obligation de les former à leur profession, et de soigner leur conduite morale.

Les lieux de divertissemens publics sont peu nombreux : il n'existe qu'un théâtre, grand bâtiment carré bâti en briques, et n'ayant rien de remarquable. La salle est petite; quelques décorations sont peintes à l'effet. On y voit quelquefois des acteurs de Londres; Keen même et le chanteur Philips y font des voyages très-fructueux, et l'acteur national Cooper y est souvent engagé. Quoique de jeunes poëtes américains se soient essayés sur la scène tragique avec quelque succès, les pièces de Shakspeare sont celles qu'on y représente de préférence.

New-York ne possède point de jardins publics, établissemens si précieux dans l'intérieur des grandes villes. Une seule promenade mérite d'être citée, elle se nomme la Batterie, et se trouve au sud, entre les deux fleuves : on y jouit du plus beau point de vue, celui de la baie, qui se déploie tout entière, et l'on peut y suivre de l'œil les navires qui sortent du port. De la terrasse d'un petit pavillon situé sur cette promenade, et servant de café, on découvre un panorama qui ne le cède en rien à celui de Constantinople, tant vanté par les voyageurs.

Les côtes de l'État de Jersey bordent la partie occidentale de la baie, et se prolongent au loin dans le nord; en les suivant dans cette direction, on distingue un rocher montueux qui s'élève majestueusement du sein des eaux. La serpentine forme le fond de cette masse, que couronnent des arbres appartenant encore à la nature sauvage, et dont les têtes élevées et touffues environnent la maison de M. Stevens. Derrière cette habitation, qui avoisine la région où les aigles placent leurs aires, on aperçoit les rochers de Weehawk, d'où j'ai pris la vue générale de New-York (planche I).

La côte de la rivière de l'Est offre des tableaux d'un autre ordre, et plus rapprochés du spectateur. On voit s'avancer dans la baie un promontoire de l'Ile-Longue couvert de champs labourés et de jolies maisons de campagne bordées de peupliers de la Caroline; en bas, sont des moulins à vent, plusieurs grands magasins, et une distillerie appartenant à M. Pierpoint, d'où l'on découvre une partie de New-York, et le prolongement de la rivière de l'Est (planche II). On aperçoit sur ce promontoire les premières maisons du village de Brooklyn, l'un des plus considérables des environs; à l'orient de ce village et à deux milles de distance, se trouve, dans la baie de Wallabout, le chantier de construction pour les batimens de l'État.

Jamais ces différens tableaux ne présentent plus de richesse qu'au moment du lever du soleil, au matin d'un beau jour; d'abord ses rayons incertains cherchent à percer cette fraîche vapeur des nuits, qui, comme un léger réseau, s'étend sur tous les objets. Cependant, le calme le plus parfait règne encore sur toute la nature;

mais bientôt l'astre s'est élevé, et ses rayons plus ardens ont refoulé par grandes masses les brumes vaporeuses; déjà il commence à dorer le sommet des mâts, la cime des côteaux. Enfin, la brise du matin, dispersant les restes du brouillard, fait rider la surface des eaux qui étincellent comme une gaze argentée; une douce humidité se fait sentir; c'en est fait, la lumière est libre. Alors, au calme de l'aurore succède l'activité de l'industrie. Dans le lointain paraissent une multitude de barques à la voile : les unes apportent du poisson, du gibier; les autres sont chargées de légumes, de fruits et de productions de tout genre, riches tributs de ces fermes opulentes qu'exploitent pour la plupart des Hollandais, industrieux descendans des familles réfugiées. On voit aborder ces chaloupes sur tous les points de la rivière, et leurs chargemens vont approvisionner les marchés de la ville.

C'est à cette heure que les ouvriers du port se rendent à leurs travaux : ici le calfat fait entendre le bruit monotone de son maillet, auquel se joint le roulement des chariots employés au transport des marchandises. J'entends plus loin le porte-voix du capitaine qui commande la manœuvre du départ : le pilote est à bord, les voiles sont larguées, le vent les arrondit, et le bâtiment en mouvement projette sa grande ombre sur les flots, qui s'agitent autour de lui; enfin, sa marche s'accélère, l'Océan docile semble s'ouvrir devant lui, et bientôt il n'est plus qu'un point qui se perd dans l'espace.

Avant de terminer la description de la ville, je dois dire comment sont construites, distribuées et meublées les maisons. La plupart sont en brique, et n'ont rien de remarquable dans leur architecture : ce n'est ni du grec ni du gothique, c'est un goût particulier qui cependant n'est pas sans agrément. Un grand défaut de leur construction, c'est d'avoir les portes d'entrée généralement hors d'aplomb des croisées, vice dont résultent des écartemens très-nuisibles à leur solidité, surtout pour celles qui se trouvent isolées. Les maisons en bois des premiers colons diminuent journellement, et la loi qui défend d'en construire de nouvelles aura pour résultat de les faire disparaître entièrement. Parmi les nouvelles constructions éloignées du centre, on en remarque quelques-unes dont

la façade est en briques et la partie postérieure en planches; mais les habitations de tous genres ont ordinairement leur façade terminée par une corniche en bois très-ornée, servant de canal pour les eaux de pluie, qui sortent par des chéneaux sur les trottoirs. Dans quelques quartiers, la porte d'entrée est élevée sur un perron; elle est décorée d'un petit fronton supporté par deux colonnes en bois peint, en marbre ou en granit; des rampes en fer servent de garde-fous, et comme la plupart des maisons sont en arrière des trottoirs, une grille en fer les borde de ce côté. Au demeurant, toutes ces habitations sont assez agréables; les dimensions et la distribution intérieure sont à peu près les mêmes pour toutes, les lots de terrains étant généralement d'une égale surface. Cependant, il arrive quelquefois qu'un entrepreneur de construction achète trois lots et y bâtit quatre maisons; on les désigne alors sous le nom de petites locations.

Comme en Angleterre, chaque famille occupe une maison entière; mais ici cette famille en est ordinairement propriétaire [1]. On y remarque en général une grande propreté : tous les samedis, les portes, les fenêtres et les planchers sont lavés; les ustensiles de cheminée, la batterie de cuisine, les rampes, les ferrures des portes, tout est soigneusement écuré. C'est un travail assez important pour que, dans les maisons aisées, il y ait toujours parmi les domestiques une femme spécialement chargée de ce détail.

L'intérieur de ces habitations est ainsi distribué : dans un rez-de-chaussée plus bas que le niveau de la rue, se trouvent la cuisine, l'office, et une salle pour le déjeuner seulement, ou le logement des enfans, nommée, dans ce dernier cas, la *nursery* (chambre de la nourrice). Ce logement est éclairé d'un côté par la cour et de l'autre par la rue.

Sous le trottoir sont des espèces de caves destinées à serrer le bois et le charbon, et fermées par une plaque en fonte et un cadenas. Cette addition est né-

[1] Quelques personnes prennent à bail un terrain pour y construire leur habitation; si ces baux, qui sont ordinairement *fort longs*, ne sont pas renouvelés, le propriétaire du terrain garde la maison en payant une indemnité convenue avec le locataire.

cessaire pour augmenter les dépendances des maisons, trop petites en général pour une famille nombreuse.

La partie inférieure a toujours une cour plus ou moins grande, garnie de quelques arbres et d'un tapis de verdure; dans cette cour se trouve une citerne recevant les eaux pluviales, qui servent pour le blanchissage.

Au premier étage se trouve le salon de compagnie ou parloir, et la salle à manger. Ces deux pièces, les plus vastes de la maison, dont elles occupent toute la profondeur, sont séparées, dans les nouvelles constructions, par une porte à deux volets qui rentrent au besoin dans l'épaisseur des murs; elles ne forment plus alors qu'un vaste salon pour recevoir les jours de grande invitation, de soirées, ou de bals. Ces réunions sont toujours interrompues par un souper, après lequel le bal recommence pour se prolonger fort avant dans la nuit, car en général les jeunes Américaines aiment beaucoup la danse. D'après un usage anglais, qui fait de ces parties une confusion plutôt qu'une fête, les invités sont en si grand nombre, qu'on est obligé de déménager jusqu'au second étage pour placer tout le monde et ménager aux dames des cabinets de toilette. Nos petites soirées, mêlées de danse et de musique, et terminées par un souper improvisé où les dames sont servies galamment par leurs cavaliers, m'ont toujours paru infiniment plus agréables.

L'usage des tapis est généralement adopté par toutes les classes. Le pauvre des campagnes fait lui-même le sien avec des lisières de drap, ou avec une laine épaisse tissée à la main, et quelquefois au métier. Les tapis de luxe sont tirés de l'Angleterre, qui en exporte des quantités considérables : c'est un objet d'industrie dont nous pourrions profiter; il suffirait de se conformer au goût du pays, et de les fabriquer plus petits que nous ne le faisons d'habitude; nos grands tapis, qui sont généralement trouvés beaux, ne peuvent être employés que rarement, à cause de la petite dimension des appartemens. J'ai remarqué que ceux qui se placent ordinairement devant les cheminées sont fabriqués, par les Anglais, sur des dessins imités de nos fabriques. Chez les personnes aisées, on en voit jusque sur les escaliers. C'est dans ce

pays un meuble indispensable pour préserver du froid humide qui s'introduit de toutes parts.

L'ameublement des salons est à peu près semblable au nôtre ; l'acajou s'y emploie massif et est très-bien travaillé. Les cheminées sont généralement garnies d'objets tirés de France, et, dans les maisons neuves surtout, sont construites comme les nôtres ; mais les colonnes et les tablettes sont en beau marbre indigène. Dans les anciennes maisons, on a conservé l'usage des hautes cheminées en bois chargées d'ornemens finement travaillés, mais d'un dessin peu élégant.

Dans plusieurs familles, on brûle du charbon de terre sur des grilles en fer recouvertes de plaques en cuivre ; un courant d'air est établi de manière à faire monter la fumée et la flamme dans le col de la cheminée, de telle sorte qu'il ne se répand aucune odeur dans l'appartement.

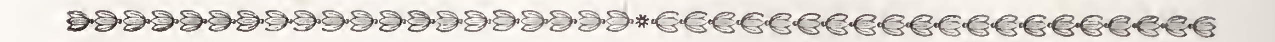
Enfin, les autres chambres sont garnies avec beaucoup de simplicité : des lits, qui à la vérité ne manquent point d'une certaine élégance, une toilette, une armoire en acajou et quelques chaises, constituent tout leur ameublement. La plupart des effets sont serrés dans des malles, et ainsi sont prêts à être facilement enlevés dans les cas d'incendie, très à craindre dans cette ville, où le grand nombre des maisons de bois qui s'y trouvent encore, et le genre de construction des autres, rendent ce fléau très-commun.

Pour donner une idée de l'extérieur des maisons de New-York, j'ai choisi la vue de la rue de l'Église (*Church-Street*) par un temps de neige (planche III) ; j'ai représenté les traîneaux dont on fait usage dans cette saison, et pour lesquels les Américaines ont un goût très-vif comme amusement : à l'époque où la rigueur de l'hiver se fait le plus sentir, des sociétés nombreuses, composées de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, s'en vont faire des courses en traîneau à de grandes distances de la ville, et ne rentrent souvent que fort tard, bravant le froid et les rhumes qui en sont quelquefois la conséquence.

Ces traîneaux remplacent alors les voitures de toute espèce. Lorsqu'ils sont destinés aux voyages, ils sont couverts et contiennent douze personnes ; sur le

devant, siége le conducteur enveloppé d'épaisses fourrures et la tête couverte d'un bonnet à poil, qui ne laisse de libre que les yeux : c'est tout-à-fait un costume de Russie ou de Norwège, pays avec lequel cette contrée a beaucoup d'analogie pour le climat. Ce moyen de transport est très-accéléré; les relais sont bien servis, et l'on y trouve toujours un bon feu ; j'ai voyagé de cette manière, et, à mon grand étonnement, je l'ai trouvée très-supportable. Les traîneaux de ville ont une forme élégante, et sont tirés par des chevaux bien enharnachés et munis d'un collier garni de grelots, précaution indispensable même sur les routes, pour éviter les malheurs qui résulteraient infailliblement de ce que le bruit des chevaux lancés au galop sur une neige épaisse ne peut suffire pour éveiller l'attention des passans.

Une des choses qui m'ont le plus étonné dans cette ville, où j'ai fait un séjour assez prolongé, c'est le luxe des voitures de maître dans un pays aussi neuf : elles sont d'une légèreté et d'une élégance surprenantes. Les cabriolets, bokeys, soldkys, etc., ressemblent beaucoup, pour la forme, à ceux d'Angleterre, et sont revêtus d'un vernis très-fin. Toutes ces voitures se fabriquent dans le Jersey et le Connecticut, où se trouve le dog-wood (*cornus florida*), bois très-flexible qui sert à faire les brancards. J'ai envoyé en France, en désignant le sol convenable, beaucoup des graines de cet arbre, qui peut également servir à la confection des avirons.



DEUXIÈME SECTION.

DÉPART DE NEW-YORK ET DESCRIPTION DES ENVIRONS EN GAGNANT LE CONTINENT PAR LE PONT DU ROI.
COLONNES BASALTIQUES DE LA RIVE DE L'HUDSON DU COTÉ DU JERSEY.
ÉCOLE MILITAIRE A WEST-POINT.

Après avoir quitté New-York, on trouve, en traversant l'île Manhattan pour pénétrer dans l'intérieur, un sol très-inégal, composé de granit, qu'on rencontre partout en masses considérables. Sur la route, et à la bifurcation du chemin qui conduit à Boston, on rencontre d'abord l'arsenal de l'État, puis, dépassant les maisons du village de Greenwich, on laisse à droite le jardin botanique (*Elgin-garden*) et quelques jolies maisons appartenant à des négocians de la ville, et, quelques milles plus loin, on voit à Bloumingdael la maison de M. Van Den Hewel, jouissant d'une très-belle vue sur l'Hudson.

Le granit, qu'on trouve à nu et en place dans cette partie, offre dans sa contexture des bandes ondulées de nature friable; il est veiné de quartz, de feldspath, de chorl et de mica blanc et brun à larges plaques très-brillantes; sa couleur grisâtre tire un peu sur le bleu, et ses masses se dirigent à peu près du sud-ouest au nord-est. Communément employé à établir les fondations des maisons, on l'exploite d'ailleurs en grandes masses pour aplanir la route qu'il encombre. Dans l'intérieur des petits bois qui bordent cette partie de l'île, du côté de l'Hudson, on a ouvert quelques carrières qui présentent un granit remarquable

par sa cristallisation plus régulière, sa fracture et ses angles à vive arête, et sa dureté beaucoup plus grande; ses masses sont aussi plus considérables, et le mouvement des eaux en a poli et arrondi les surfaces; il est en outre couvert d'une infinité de cristaux et de grenats, d'un volume plus ou moins gros et de couleur plus ou moins foncée, et le chorl, le quartz et le mica ne s'y montrent qu'en moindre proportion.

Les maisons situées sur les bords du fleuve sont agréables, et les petites haies qui les entourent, plantées d'arbres et d'arbustes d'une variété infinie, présentent un bel aspect. C'est un véritable pays d'herborisation.

Après avoir passé au pied de la colline où est situé l'hôpital des fous (*insane hospital*), et avoir traversé les lignes de fortification qui de ce côté défendent les approches de la ville, on rencontre la maison de lord Cawteny, située sur une élévation d'où la vue suit à une grande distance le cours de l'Hudson vers le nord. Le bâtiment, de forme carrée, est entouré d'une colonnade formant galerie couverte. Le jardin, dans lequel se trouve un petit bois percé d'allées sinueuses, est planté sur des escarpemens qui présentent des points de vue variés. En général, la proximité de la ville a été très-favorable à ce pays, qui est entièrement défriché, très-peuplé, et dont les communications s'ouvrent sur une très-belle route.

Près du bourg de Manhattan, qui longe la rive gauche de l'Hudson, la route s'élève beaucoup, le sable d'alluvion reparaît, et la végétation n'a plus la même vigueur. Depuis la ville jusqu'à ce bourg, l'île est sillonnée par une infinité de chemins qui, se croisant dans tous les sens, conduisent à des habitations cachées pour la plupart dans des bois, et dont l'existence n'est indiquée que par les barrières ou portiques plus ou moins élégans qui leur servent d'entrée sur la route. On remarque, sur toute cette étendue, des bornes et des poteaux indiquant le plan levé par les ingénieurs pour l'accroissement futur de la ville. L'administration s'est laissée entraîner sans doute par un sentiment d'orgueil outré, en concevant ce projet, qui ferait de New-York une ville trois fois grande comme Londres ou Paris.

Des hauteurs que suit la route, on aperçoit le bourg de Harlem, la rivière du même nom et le pont de bois qui la traverse. A droite, un petit sentier conduit à l'habitation de M. Jumel, d'où l'œil peut embrasser un tableau des plus vastes et des plus magnifiques; d'abord, et dans un plan rapproché du spectateur, on découvre Harlem, son pont et sa rivière; vient ensuite sur les mêmes eaux le pont de M. Mc Comb's, muni d'une vanne; et dans le lointain, le cours du Sund, la côte de l'Ile-Longue et les rochers d'Hell-Gate se montrent en perspective. Près du pont de M. Mc Comb's, l'eau très-limpide laisse apercevoir une foule de coquilles, d'astéries, de mollusques et de squales, petits requins qui n'inspirent aucune crainte à cette population aquatique, au milieu de laquelle ils vivent. Je me suis procuré cette jolie espèce, ainsi que plusieurs espèces de crustacés, parmi lesquels je remarquai le *maya* se mouvant avec une grande vitesse; de son corps globuleux partent de longs bras velus, armés de crochets avec lesquels il saisit sa proie.

A quelque distance de la maison de M. Jumel, la route, sur laquelle les rochers reparaissent, est encaissée entre des collines ornées d'arbres, parmi lesquels le tulipier se fait remarquer par sa forme gracieuse, son tendre feuillage et ses fleurs en calice, dont la couleur citrine se détache sur le ton sévère des pins, des érables et des chênes majestueux; les larges branches de ces arbres à haute tige ombragent des maisons rustiques, qui ajoutent encore à la beauté de la scène. A gauche, sur le morne le plus élevé, est construit le fort Washington, à deux cent trente-huit pieds au-dessus du niveau de l'Hudson.

En sortant de ce défilé, la route est plane jusqu'à la rivière d'Harlem; le terrain calcaire fait la base de cette partie de l'île. Des masses considérables de marbre blanc, se dirigeant vers l'est, dominent le chemin; elles sont exploitées en grand, et ont fourni le marbre employé à la construction de l'Hôtel-de-Ville de New-York. Le voisinage de la rivière facilite le transport des produits de ces carrières vers la ville, où ils sont très-recherchés pour la construction des nouveaux bâtimens, des tombeaux et des autres monumens; le grain en est très-gros, au moins dans les parties que l'on exploite maintenant; mais on a quelques raisons

d'espérer qu'à une plus grande profondeur il se trouvera plus fin, et qu'alors il pourra servir à la sculpture statuaire.

En suivant toujours le chemin bordé de garde-fous, on découvre au milieu de la rivière une petite île dépendante de la propriété de M. Mc Comb's, dont on voit, sur la rive opposée et au milieu d'un agréable jardin, la maison en bois, à gauche, la ferme et ses dépendances, et sur une colline qu'entoure une élégante barrière peinte en blanc, la serre chaude, bâtiment en arcades; toutes ces constructions se groupent d'une manière pittoresque au-delà de la route établie sur les roches de la rive opposée. Après avoir tourné à gauche, on arrive à un moulin appartenant au même propriétaire : il est mis en mouvement sur les deux sens, au moyen des marées alternatives des deux fleuves auxquels communiquent les extrémités de la rivière Harlem. En s'ouvrant un passage au milieu d'un terrain presque partout plat et tourbeux, l'Hudson et la rivière de l'Est ont donné naissance à ce courant qui, peu à peu se creusant son lit, est devenu, après avoir formé l'île de Manhattan, ce que nous venons d'appeler la rivière Harlem. Cette action des deux marées, qui dure depuis des siècles, contribue encore journellement à augmenter sa largeur, mais son accroissement doit être bientôt retardé par la présence de quelques rangs de granit talcueux qui bordent ses rives.

L'existence de cette rivière continuellement encaissée entre des collines boisées et soumises à la culture, et traversée de distance en distance par de petits ponts en bois établis pour la communication de l'île avec les fermes et les maisons de plaisance du continent, est d'un très-grand avantage pour les habitans de ses deux rives, dont elle seconde puissamment l'industrie par la facilité qu'elle présente pour les transports. Mais la grande étendue de sol marécageux qu'on remarque en cet endroit doit favoriser le développement des fièvres automnales, et devenir très-nuisible à la santé des habitans dont quelques-uns se sont emparés des délaissemens tourbeux de la rivière, et ont ainsi porté leurs établissemens jusqu'au milieu de ses eaux.

Pour gagner l'embouchure de la rivière Harlem du côté de l'Hudson, il faut

traverser les marais. On aperçoit alors sur la terre du Jersey, de l'autre côté du fleuve, le fort Indépendance qui défend le passage, en croisant ses feux avec le fort Washington dont nous avons parlé. Cette embouchure s'appelle *Spuyten-Duyvel-Creek* (ruisseau du Diable); elle est resserrée entre deux collines de nature glaiseuse et friable, entre lesquelles, si l'on en juge par les concordances de sol et d'élévation, il est évident que l'Hudson s'est frayé un passage. A l'embouchure opposée, appartenant à la rivière de l'Est, le sol qui est un sable de transport moulé dans le granit, a dû offrir plus de résistance à l'envahissement des eaux; mais l'effort de ces eaux qui viennent de la grande mer a sans doute fini par renverser cet obstacle, et l'Hudson, en se réunissant alors à la rivière de l'Est, a formé la rivière Harlem, et entièrement détaché l'île Manhattan de la terre ferme.

La vue de la côte du Jersey présente une suite de colonnes basaltiques qui s'élèvent progressivement vers le nord. Pour saisir l'ensemble de ce coup-d'œil, il faut se porter sur la gauche, en contournant la base du fort Washington, et en suivant le rivage vis-à-vis du fort Lee, dont les ruines se voient à trois cent onze pieds d'élévation. C'est de-là qu'on aperçoit cette côte de fer, flanquée de monticules couverts d'arbres, monter graduellement, pour aller s'abaisser brusquement à une grande distance.

Après avoir admiré cet aspect majestueux, je revins sur mes pas pour gagner le continent, en traversant le pont du Roi (King's-Bridge). A l'issue de ce pont, une jolie route conduit à *Phillip's-Burg*, sur la rivière *Sawmill* (moulin à scie). Les environs sont agréables; on trouve encore çà et là quelques maisons de campagne appartenant aux habitans de New-York, éloigné seulement de quinze à seize milles. La rive opposée à celle que suit la route offre un contraste des plus marqués; ici, c'est le tableau d'une campagne riante et animée par la culture; de l'autre côté c'est l'aspect sévère de roches noirâtres élevées perpendiculairement à quatre ou cinq cents pieds au-dessus d'un fleuve large de plus de cent cinquante toises. Vis-à-vis *Phillip's-Burg*, cette espèce de rempart formidable a cinq cent dix-sept pieds de hauteur; au moment où le soleil s'a-

baisse derrière lui, les rives du fleuve et le paysage environnant se revêtent d'une couleur triste et sombre. Cependant les sommets des grands arbres retiennent encore quelque temps l'éclat de ses rayons; mais bientôt la teinte obscure est générale, le ciel seul participe encore à la lumière du jour, la terre est déjà plongée dans les ténèbres de la nuit.

Je désirais traverser le fleuve pour visiter de plus près cette rive escarpée, c'est pourquoi je m'arrêtai dans une auberge pour y passer la nuit. Le lendemain, au lever de l'aurore, je montai sur une barque de passage, et après un quart-d'heure de trajet, je mis pied à terre au *Landing de Closter,* au pied des éboulemens de la montagne. Le bord de la rivière est couvert d'un sable de transport très-fin sur lequel se promenaient des tortues qui rentrèrent brusquement dans le fleuve, à mon approche.

Ces masses énormes, dont l'aspect est encore plus imposant lorsqu'on les voit de près, présentent des formes prismatiques pentagonales et hexagonales, indiquant une formation basaltique : elles se divisent par assises d'inégale épaisseur; leur fracture est à peu près vitrifiée, luisante, à grains fins; leur couleur est bleue et noirâtre; on y distingue quelques petits points blancs semblables au feldspath, et d'autres d'un noir brillant comme celui du chorls, mais ces derniers sont en petite quantité. La surface de ces roches amphiboliques, que Werner a nommées *trap,* est grise, un peu foncée; dans quelques parties, elles sont flanquées de collines, sur lesquelles elles semblent être posées, mais ces dernières ne sont que des fragmens de la montagne principale recouverts de terre végétale[1], où croissent une foule d'arbres et de plantes sarmenteuses. Dans les anfractuosités s'élèvent des chênes et des pins qui ont acquis d'énormes proportions; quelques-uns entraînés par le poids de leur tronc incliné, ou déracinés par les coups de vent, ont roulé jusqu'au bas de la montagne et encombrent les sentiers pratiqués par les habitans. Ces pentes rocailleuses recèlent

[1] La dilatation qu'éprouve l'eau renfermée dans les anfractuosités, au moment où elle se prend en glace, opère tous les ans le détachement de ces quartiers qui roulent au pied de la montagne.

une grande quantité de reptiles que la chaleur du soleil avait fait sortir de leur retraite au moment de mon passage; malgré la rapidité de leur fuite à mon approche, je parvins à en saisir quelques-uns.

Au printemps, la fonte des neiges produit une infinité de petites cascades qui se précipitent de tous côtés, et par leur variété animent la scène et adoucissent sa sévérité. Il survient quelquefois des avalanches qui roulent avec tant d'impétuosité, qu'elles entraînent les arbres et des quartiers de rochers; au rapport des habitans, après leur chute, dont le fracas simule une forte décharge d'artillerie, il s'élève sur la côte une épaisse vapeur que le soleil réduit ensuite en pluie, et qui active d'une manière sensible le développement de la végétation.

L'élévation de cette côte va toujours croissant, depuis cent soixante-dix jusqu'à cinq cent quarante-neuf pieds; arrivée à cette hauteur, elle éprouve un abaissement considérable et s'élève de nouveau jusqu'à six cent soixante-huit pieds. La formation de cette ligne est un fait géologique qui jusqu'ici n'a pu être convenablement expliqué. En effet, tandis que l'une des deux rives présente cet immense rempart de colonnes basaltiques, verticalement situées, telle était au moins la position de la plupart de celles que j'ai pu reconnaître, l'autre rive, qui n'est d'ailleurs ni aussi élevée ni aussi escarpée, ne contient pas un seul fragment de l'espèce de roche que je viens de décrire. On y aperçoit quelques enfoncemens, une légère courbure, puis elle tourne brusquement jusqu'à l'embouchure d'une petite rivière qui descend du bourg de Tappan. Quelques petites cabanes semées çà et là sur la côte, et habitées par des pêcheurs, interrompent seules la solitude de ce site extrêmement sauvage; une de leurs barques, qui longeait la côte, me reçut et me conduisit à *Snedlins-Dock*, éloigné de quatre ou cinq milles. Arrivé à cet endroit, je gravis un sentier pour gagner la partie supérieure, où j'aperçus des champs cultivés, sur un sol inégal et entrecoupé de ruisseaux qui s'échappaient des fentes de cette terre. En m'avançant à travers les arbres que j'avais découverts de *Phillip's-Burg*, je me trouvai au-dessus d'un immense précipice dont les bords sont découpés en pointes saillantes; le cèdre, le pin, le chêne, et quelques arbustes du genre myrica croissent

suspendus sur l'abîme. C'est dans ces taillis humides que je trouvai le *myrica cerifera*, arbuste précieux de la famille des amentacées; on retire de ses baies par l'ébullition une cire végétale verdâtre dont on fait d'excellentes bougies, qui même répandent en brûlant une odeur agréable, et cette matière existe en assez grande proportion sur ces baies, pour qu'on puisse extraire deux onces de cire de chaque livre de fruits du myrica; je rencontrai aussi des ronces d'une très-belle espèce et quantité de coquilles fluviatiles.

Je voulus aussi aller visiter la place où fut enterré, en 1780, le major anglais André, pris et puni comme espion, à l'époque de la trahison d'Arnold, dans la guerre de la révolution américaine; cet endroit est situé à très-peu de distance et à l'ouest du village de Tappan. Mes lecteurs me pardonneront, je l'espère, une petite digression en faveur de ce malheureux jeune homme, victime tout à la fois de son imprudence, des piéges du traître Arnold et de la rigueur des lois militaires.

A l'époque même de sa condamnation, beaucoup d'Américains déclaraient hautement qu'on le traitait avec trop de sévérité, et tous se réunissaient pour le plaindre et pour le regretter. Ces sentimens de bienveillance n'ont fait que croître et se développer avec le temps, et aujourd'hui le tribut de regrets que les Américains rendent à sa mémoire n'est ni moins vif, ni moins sincère que celui de ses compatriotes eux-mêmes. Le jeune André unissait à tous les dons de la nature, à une grande noblesse de caractère, tout ce que peut y ajouter le goût de la littérature et des arts étendu et perfectionné par des études suivies; aussi le général anglais, sir Henry Clinton, qui avait formé le projet de surprendre la position importante de West-Point, et le transfuge américain Arnold qui avait promis de la livrer, jetèrent-ils les yeux sur le major André pour conduire ce complot, persuadés, sans doute, que son habileté ne pouvait manquer de faire réussir l'entreprise, tandis que la noblesse de son caractère était un garant de sa fidélité. Quoi qu'il en soit, André eut une entrevue avec Arnold sur les bords du fleuve, et là il arrêta son plan; à l'issue de cette conférence, s'étant donné un faux nom et déguisé sous des habits empruntés, il essaya de pénétrer dans New-York, mais il fut arrêté lorsqu'il croyait avoir

surmonté tous les obstacles, par trois soldats de la milice de cette ville, qui éclairaient entre les postes des deux armées; André tenta en vain de les séduire en leur offrant tout ce qu'il avait de bijoux sur lui, ils restèrent sourds à ses offres, et le conduisirent au lieutenant-colonel Jemison. On ne crut pas trop récompenser leur fidélité en leur décernant à chacun, outre une pension de 200 dollars, une médaille avec cette inscription : FIDÉLITÉ, et de l'autre côté : VINCIT AMOR PATRIÆ. Bientôt après son arrestation, le malheureux major fut envoyé au général Washington qui nomma une commission militaire pour le juger, et le résultat du procès fut la condamnation à mort d'André. Les officiers anglais tentèrent toutes les voies pour sauver leur malheureux camarade, mais tout fut inutile : ce dernier cependant, quoique supérieur aux craintes de la mort, désirait terminer ses jours comme un soldat, et non comme un vil malfaiteur; il écrivit donc au général Washington une lettre dictée par le plus noble orgueil militaire, pour obtenir la faveur d'être passé par les armes : on ne put lui accorder cette grâce ; le major André se rendit de sa prison à la place de l'exécution, accompagné d'une foule immense qui fondait en larmes en contemplant sa figure intéressante et son extrême jeunesse. Seul inaccessible aux sentimens de faiblesse humaine qui éclataient autour de lui, il marchait vers le lieu du supplice avec courage et dignité; mais en voyant le fatal instrument préparé : « Quoi! s'écria-t-il, faut-il donc que je meure de cette manière? » Puis un peu après : « Je suis déjà réconcilié avec ma destinée, mais non pas avec ce genre de mort. » Enfin, à son dernier moment, il ajouta : « Apprenez à tout le monde que je suis mort en homme courageux. » Ainsi finit, digne d'un meilleur sort, le major André; il fut enterré, comme je l'ai déjà dit, à quelques milles du bourg de Tappan, dans un endroit d'où l'on peut apercevoir les maisons du bourg de Tarry-Town, où il fut surpris et arrêté, mais on ne voit plus que la place où étaient déposés ses restes. En 1802, sa famille obtint la permission de les faire exhumer, et ils furent transportés en Angleterre. Je m'arrêtai un moment près de son tombeau pour contempler la magnifique scène qui se déroulait sous mes yeux : en cet endroit, la rivière qui s'élargit considérablement, offre l'aspect d'un

lac de dix milles d'étendue, sur quatre de large, environné de tous côtés des aspects les plus variés de la nature sauvage et de la nature cultivée : au nord, une chaîne de monts, qui se projette derrière ce riche tableau, semble fermer toute issue et emprisonner le fleuve dans un vaste bassin. Je ne pouvais me lasser d'admirer ce tableau peint à grands traits et resplendissant des plus brillantes couleurs.

En continuant ma route le long du rivage, jusqu'à la vallée de Nyack, je passai devant des carrières de pierres rouges, et je montai vers un petit lac dont les eaux sont d'une grande limpidité. C'est de ce lac que sort la rivière Hackensak, qui, après un cours de quinze à seize milles, se jette dans la baie de Newark. Je descendis enfin par le sentier opposé, et je profitai du passage du bateau à vapeur pour me rendre avec quelques autres passagers sur la rive de Tarry-Town, où je débarquai (planche IV).

Quoique la route longe généralement le fleuve, on le perd cependant quelquefois de vue, le pays étant inégal et mamelonné. On rencontre beaucoup de vallons frais, dans le genre de celui nommé *Sleepy-Hollow* (le creux du Sommeil), si bien décrit par l'auteur du *Sketch-Book*. Dans ces sites délicieux règne le plus profond silence; quelques fermes rustiques habitées par d'industrieux colons qui y jouissent d'un bonheur acquis par le travail, interrompent seules la solitude de ces paisibles retraites; la plupart de ces hommes, pêcheurs de profession, étaient occupés à sécher leurs filets en les étendant sur d'énormes cylindres à claire-voie tournant sur des chevalets.

Je ne tardai pas, en quittant ces vallons, à découvrir les premières maisons du bourg de *Sing-Sing* (le Chant, le Chant), nom bizarre dont on ne connaît pas l'origine; on le désigne aussi par celui de Mont-Plaisant, qui lui convient beaucoup mieux. C'est dans le comté de *West-Chester* qu'est situé ce bourg, d'où l'on peut embrasser dans un magnifique point de vue toute l'extrémité septentrionale de la vaste baie de la mer de Tappan, resserrée entre la base du môle de *Vredideka-Hook* et la pointe méridionale de la presqu'île granitique de Tellers; au-delà de ce détroit la rivière s'élargit pour former la baie d'Ha-

verstraw dans le comté Rock-Land, limite de l'État de Jersey et de celui de New-York qui commence au-delà du bourg de Tappan (planche V).

La presqu'île de Tellers, qui forme un triangle, s'avance beaucoup dans le fleuve; du côté du nord-est, on trouve une baie nommée Lap, et une troisième plus considérable où débouche la rivière Croton. Le pays environnant est cultivé et parsemé d'habitations entourées de très-grands arbres.

Au-delà de Sing-Sing la route s'élève, et à l'endroit où elle est coupée par le chemin qui conduit à la source minérale de Chappequa, la vue s'étend jusqu'à la pointe de Ver-Planks, ainsi nommée d'une famille respectable de New-York, célèbre par quelques faits d'armes. Comme je désirais visiter les monts basaltiques qui dominent le bourg de Haverstraw ou de Waren, je traversai de nouveau le fleuve. Un sloop servant de bateau de passage, me débarqua sur la rive de *Slaughters-Land's* (Terre du Massacre), endroit célèbre pour avoir été le théâtre d'une sanglante défaite des sauvages, lors des premières guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Européens.

Le patron m'offrit de me conduire sur sa barque jusqu'au *landing* d'Haverstraw, ce que j'acceptai. C'est là que se termine à peu près cette longue série de roches amphiboliques, séparées du granit par une masse argileuse qui forme la vallée jusqu'à Stony-Point, hauteur sur laquelle s'élève un fort dont l'artillerie croise ses feux avec ceux de la pointe opposée de Verplank's, pour battre la passe.

Le port d'Haverstraw est très-favorablement situé; de grands magasins sont bâtis sur les deux jetées qui s'avancent sur le fleuve pour former un bassin dans lequel les barques vont charger et décharger leurs marchandises. Quelques maisons, agréablement placées sur des côteaux cultivés, jouissent à la fois de la vue de la rivière et des monts qui entourent cette espèce de cirque (planche VI).

La même barque me reporta vers Sing-Sing; j'en parcourus les environs, et visitai d'abord une carrière creusée dans les rocs qui bordent le fleuve Hudson et qu'on m'avait désignée comme contenant une mine d'argent; mais au lieu de ce précieux métal, je ne vis qu'une roche micacée, dont les reflets bril-

lans pouvaient à la vérité prêter à l'illusion, mais qui ne me parut pas devoir résister aux agens chimiques. Comme j'en recueillais une ample provision, les habitans n'en paraissaient que plus confirmés dans leur opinion que cette carrière contenait une mine précieuse, mais je fis bientôt évanouir leurs espérances en plongeant les morceaux que j'avais recueillis dans un acide; le mica fut bientôt dissous, et aucune parcelle de métal ne fut mise à découvert. De-là je me dirigeai vers le pont que j'avais antérieurement visité et dessiné, et qui traverse la rivière Croton. Je pus saisir dans cette excursion des sites charmans, couverts d'arbres parmi lesquels se faisait remarquer le tulipier aux feuilles découpées; sous leur épais ombrage s'étalait une belle pelouse verte, bordée de framboisiers et de fraisiers qui embaumaient l'air des plus suaves parfums; au milieu d'une foule de plantes bulbeuses aux fleurs diaprées des plus magnifiques couleurs, auprès du lis superbe, des tendres amaryllis, des orchis bizarrement conformés, croissaient l'asclépias aux fleurs violacées et celui dont la coque entr'ouverte laisse échapper un duvet blanc comme le coton; des touffes de houx tranchaient par leur couleur sombre sur toute cette riante verdure; et tous ces contrastes de nuances, toutes ces odeurs fondues en un seul parfum, tous ces groupes si agréablement distribués, contribuaient à faire de ces réduits le séjour le plus délicieux de la contrée. Je ne m'arrachai qu'avec peine à tous leurs charmes; je revis la vallée profonde dans laquelle coulent les eaux de la rivière Croton : ce vallon, si sauvage en apparence, est cependant habité; des hommes industrieux mettant à profit le courant rapide de ces ondes, ont établi sur leurs bords des moulins, des usines et des mécaniques à scier les planches.

Le pont est en bois, porté sur des piles en pierre posées à sec. Au-delà du pont, la route va toujours en s'élevant jusqu'au *turn-pike*, barrière où l'on paie le passage. C'est là que je m'arrêtai, et terminant enfin cette longue promenade, je revins au village de Sing-Sing, pour y prendre le lendemain matin le bateau à vapeur.

Dans quelques voyages que j'avais faits précédemment, je n'avais passé que de nuit à travers les terres hautes (*high lands*), de sorte que jusque-là je n'a-

vais pu prendre qu'une idée très-confuse de ces lieux célèbres dans le pays; mais pour complaire au plus grand nombre des voyageurs, les propriétaires des bateaux à vapeur se sont décidés à changer l'instant du départ de New-York, précédemment fixé à huit heures du soir, et à le transporter au matin de très-bonne heure, ce qui permet maintenant de jouir de la vue de ces bords majestueux.

Tous les passagers s'étant rendus de bonne heure sur le rivage, nous ne tardâmes pas à apercevoir au milieu des montagnes et des forêts une colonne de fumée noire qui s'élevait à une assez grande hauteur, et s'avançait rapidement; le son de la trompette qui appelait les voyageurs parvint jusqu'à nous, répété par les échos, et bientôt nous pûmes découvrir au milieu du fleuve le bâtiment qui s'approchait du rivage; nous voguâmes à sa rencontre, montés sur une grosse chaloupe, et un escalier, destiné à l'embarquement des voyageurs, s'abaissa pour nous recevoir. Dès que nous fûmes à bord, le capitaine donna l'ordre de ralentir la marche, pour permettre aux passagers de jouir à leur aise des beautés pittoresques du pays dans lequel nous allions entrer.

Après avoir doublé la pointe de l'île Tellers et la baie d'Haverstraw, nous distinguâmes le détroit de Stony-Point, et ses deux forts semblables à deux sentinelles avancées prêtes à défendre l'approche ou la sortie du passage; sur la rive droite est celui de Stony-Point qui fut enlevé aux Anglais par M. de Fleury et le général américain Waine, le 15 juillet 1779; et sur la rive opposée, celui de Ver-Plank's-Point, que construisit M. de Gouvion, redoute autrefois formidable, étant protégée par les montagnes et par un ruisseau qui se débouche dans l'Hudson. Le sillon transversal de l'Alleghani qu'on apercevait dans le lointain, sous la forme de montagnes bleuâtres, nous paraissait peu élevé à cause de sa grande distance. Dans l'endroit où nous nous trouvions alors, le fleuve est très-large, mais plus loin il tourne brusquement, et se trouvant resserré dans son lit, et repoussé par un cap appelé *Dunderbergh*, qui pourrait passer pour un petit Gibraltar, son courant en est naturellement très-accéléré, surtout à la marée descendante, et porte avec violence sur la rive gauche qu'il dégrade continuellement. Sur cette rive est situé Peekskill, dans le comté de West-

Chester ; c'est un bourg très - considérable où l'on voit de fort belles maisons; les passagers et le capitaine m'y firent remarquer l'emplacement où avait campé le général Washington. De-là nous aperçûmes une montagne très-élevée dominant le fleuve, et appelée *le Nez-d'Antoine*, à cause de la ressemblance qu'elle présente, vue sous un certain aspect, avec un profil humain ; on sait assez que ces bizarres similitudes se rencontrent dans toutes les montagnes dégradées; celle-ci est une masse colossale de onze cent vingt-huit pieds d'élévation que la main de l'homme n'a point encore dépouillée de son riche manteau de verdure, de cette multitude d'arbres de toute espèce qui se sont implantés jusque dans les moindres fissures de ses roches granitiques. Le long de ses sombres flancs descendent en serpentant des cascades argentées qui viennent se perdre dans les eaux où plonge sa large base. Au-delà, on croit voir le fleuve tourner sur la droite ; mais cet espace qu'on aperçoit n'est qu'un grand enfoncement conquis sur la côte par les flots dont l'action lente, mais continuelle, détache peu à peu des portions considérables de terrain; ces débris, entraînés par les courans, vont former plus loin des atterrissemens ou des îles, que la graine légère du pin, transportée par les vents, couvrira bientôt d'une riche verdure. C'est de cet endroit que devant nous et dans le lointain se montra l'île de Salisbury, très-rapprochée de la rive et dominée par de hautes montagnes qui se croisent en tous sens, et dont les vives arêtes décèlent une organisation primitive.

Nous entrâmes ensuite dans un nouveau et tortueux détroit d'où nous apercevions encore les maisons de Peekskill; on l'appelle *Course de Cheval*, à cause de la rapidité du courant qui, s'opposant directement à la marche du bâtiment, ne permet d'avancer que très-lentement. Loin de me contrarier, cette circonstance me paraissait très-favorable, puisque je désirais prendre une connaissance très-exacte du pays. Les sinuosités du fleuve sont si multipliées dans cet endroit, qu'on croirait être au milieu d'un vaste labyrinthe. Nous aperçûmes bientôt les restes des forts Clinton et Montgomery, puis quelques habitations et moulins sur les bords de la rivière Polopers, qui se jette dans le fleuve après avoir contourné la base d'une montagne colossale, dite *de la Barre*, élevée de

treize cent cinquante pieds, et située en face de celle qu'on nomme le Nez-d'Antoine. A l'inspection des arrachemens de leurs bases, que le fleuve sépare, il est facile de reconnaître que ces énormes montagnes furent autrefois réunies, et qu'alors les parties supérieures formaient un lac très-étendu, dont les eaux se sont précipitées dans la baie d'Haverstraw, qui a rompu également sa digue à la pointe de Tellers; puis ces eaux accumulées se sont écoulées dans la mer de Tappan. Quand on a dépassé cette montagne, on voit le fleuve redevenir plus direct et plus resserré; la côte est basse et hachée sur la rive droite; sur la rive gauche, au contraire, s'étend un rideau de forêts sauvages implantées sur des saillies de roches qui, suspendues sur des abîmes, les menacent continuellement de leur chute. Du sommet de ces rochers hors d'aplomb jaillissent plusieurs cascades dont les eaux, divisées au moment de leur chute, sont réduites en gouttelettes si ténues, qu'avant d'arriver au pied de la montagne elles sont balayées par les vents ainsi qu'une colonne de vapeurs.

J'aurais pensé qu'un pareil lieu, bien propre à donner une image du chaos, était inaccessible, si, à l'aide d'une longue-vue, je n'eusse découvert, sur le penchant d'un petit tertre, un bûcheron armé de sa hache destructive, qui attaquait le pied d'un de ces arbres vigoureux, enfans de siècles déjà bien loin de nous. Le besoin impérieux peut seul l'avoir décidé à se hasarder sur ces rocs à pic dans ces lieux non encore frayés; l'arbre qu'il vient d'abattre, précipité dans le vallon, sera transporté, au moment de la fonte des neiges, par des torrens qui le déposeront sur les parties basses du pays, où une main industrieuse saura l'employer avec avantage.

Depuis quelques instans des nuages épais qui faisaient craindre un coup de vent, passaient sur nos têtes; et en effet une espèce de tempête ne tarda pas à s'élever. Alors en un instant la scène change; ces arbres tranquilles, il n'y a qu'un moment, sont maintenant forcés de courber successivement leurs têtes antiques sous la violence de l'ouragan; des légions d'oiseaux fuient devant l'orage, poursuivis par les aigles à tête blanche qui ont abandonné leurs sommets inaccessibles pour chercher une proie plus facile au milieu de ce désordre; un grand nombre d'es-

turgeons et de dauphins sillonnent autour de nous les flots agités, comme ils ont coutume de le faire au moment des tempêtes; tous ces accidens et une foule d'autres présentaient un spectacle des plus intéressans, que tous les passagers purent contempler à l'aise, car pendant toute sa durée il ne tomba pas une seule goutte de pluie sur notre bord. Nous vîmes les aigles, planant dans les hautes régions de l'air, décrire de vastes cercles, et s'abattre ensuite avec la rapidité du trait sur leur proie qu'elles emportaient vivante dans le creux des rochers; d'autres rasant les eaux poursuivaient les poissons qui nageaient à la surface. Je ne fus point étonné de voir des dauphins se jouer au milieu des flots irrités; je savais qu'ils remontaient très-avant sur ce fleuve, dont l'eau est saumâtre jusqu'à cent soixante-dix ou cent quatre-vingt milles vers sa source.

Enfin le ciel s'éclaircit, et à cet orage succéda, au milieu de ces roches réfractaires, une chaleur accablante qui ne cessa qu'à notre sortie du défilé.

Nous approchions de West-Point où est situé l'établissement de l'École-Militaire, et les ruines blanchâtres du fort Putnam, assises sur la cime d'une montagne boisée de cinq cent quatre-vingt-seize pieds de hauteur, fut le premier objet qui appela notre attention. Ce fort qu'Arnold voulut livrer aux Anglais, et qui n'est plus qu'une vaste ruine, où l'on remarque encore les souterrains, les chemins couverts et la citerne pour les eaux nécessaires aux besoins de la garnison, est la construction la plus élevée du pays, et cependant elle est dominée par d'autres sommités de treize cent cinquante à quatorze cents pieds au-dessus du fleuve, appartenant toutes à une des branches de l'Alleghani. Nous laissions à notre droite le mont appelé *Sugar-Loof* (le pain de sucre), et sur la même rive, un petit îlot de pur granit dont la base est minée par les eaux, et dont la cime est couronnée de quelques pins assez maigres, exposés à l'action des vents du nord.

En approchant davantage, nous aperçûmes quelques maisons et un moulin alimenté par une petite rivière provenant d'une chute nommée *Butter-Milk*; l'eau se rend au moulin par un conduit élevé sur des chevalets, de niveau avec la chute. Enfin les premières habitations de West-Point se présentent, ce promon-

toire semble au premier abord barrer le fleuve; après l'avoir doublé on découvre une grande île, et en se dirigeant sur la gauche, on entre dans un bassin circulaire où est le débarcadaire; c'est une espèce de pont qui s'avance sur le fleuve, et sur lequel est placée la barraque servant de poste militaire.

Les deux côtés de cette pointe sont entièrement dépourvus d'arbres; mais les souches qui se voient encore dans la terre, indiquent assez qu'il en existait jadis un très-grand nombre que l'importance de ce poste militaire a fait couper pour découvrir au loin sur le fleuve.

Un sentier assez rude conduit à l'esplanade de l'École (planche VII), élevée de cent soixante seize pieds au-dessus du fleuve. Le point le plus favorable pour bien examiner le pays, c'est la montagne où est situé le fort Putnam. De ce point élevé d'où une vaste étendue de pays se déploie, je découvrais d'abord au loin une terre généralement riche et cultivée avec soin; dans une autre direction, s'offrait ensuite le cours du fleuve avec ses baies et ses sinuosités nombreuses, et enfin, au bas de la montagne, la plaine de l'École, où une jeunesse brillante de santé s'exerçait aux différentes parties du métier de la guerre (planche VII). Sur un pic couvert de bois, se montraient les débris des retranchemens du fort Wreble, et immédiatement au-dessous de moi, comme un intéressant épisode de ce vaste tableau, s'étendait la masse encore plus considérable des ruines du fort Putnam, assis au milieu des rochers dégradés par les neiges et les eaux; sur ces rochers sauvages croissaient en outre des arbrisseaux et des pins assez élevés, donnant à ces vestiges un air d'antiquité et d'abandon qui contraste singulièrement avec la richesse des campagnes environnantes. Plus loin, vers le nord, paraissait la montagne de *Crows-Nest* (nid de corbeau), de mille quatre cent dix-huit pieds d'élévation, puis au-dessus *Butter-Hill*, pic saillant de mille cinq cent vingt-neuf pieds, et entre ces deux montagnes l'entrée des plaines Allemandes, ainsi nommées du grand nombre de Germains qui s'y sont établis pour les cultiver. Du point élevé que j'occupais au-dessus du fort Putnam, je voyais, jusqu'à vingt milles de distance, se développer la rive gauche du fleuve, et au-delà, tout-à-fait à l'horizon, dans une légère teinte bleuâtre,

se dessiner les montagnes couvertes de neige de l'État de Vermont, éloignées de plus de quarante milles. Au nord, je dominais l'île de la Constitution, située au milieu du fleuve; c'est une énorme masse de granit, de forme inégale, présentant plusieurs caps, et couverte d'arbres et de végétaux; au moment des basses eaux, un banc de sable d'alluvion, situé à l'est, se trouvant à sec, permet la communication de cette île avec l'autre bord. Enfin, ce magnifique tableau de perspective était terminé par un morne d'une grande dimension, offrant quatre sommités bien distinctes qui dépassent toutes les hauteurs environnantes; la plus gigantesque a mille quatre cent quatre-vingt-six pieds d'élévation, et se nomme *Bull-Hill* (montagne du taureau); celle qui vient ensuite, haute de mille cent quatre-vingt-sept pieds, est désignée sous le nom de *Breakneck-Hill* (la montagne casse-cou); l'intervalle qui les sépare se nomme le Nez. De cette place, je suivais tous les contours de la crête qui borde l'École-Militaire, et en descendant pour contourner le plateau sur lequel elle est élevée, je pus embrasser la totalité de l'établissement (planche VIII). Ce collége militaire fut fondé en 1801. Le général Willams en fut nommé chef par le Congrès, et plus tard, en 1817, le colonel Thayer occupa la place de gouverneur; le Congrès nomme les élèves au nombre de deux cent soixante; soixante y sont admis chaque année depuis l'âge de quatorze jusqu'à vingt ans. Cet utile établissement est une imitation de l'École Polytechnique de France; l'emplacement est bien choisi, car étant éloignés de toute grande ville, les élèves sont exempts de toute distraction.

Non loin du corps principal du bâtiment servant aux études, on a religieusement conservé un petit bâtiment qui fut occupé par le général Washington, à l'époque de la guerre de la révolution; à quelque distance de-là, on trouve une colonne en marbre, surmontée de trophées militaires : c'est une sépulture érigée en l'honneur d'un élève mort victime d'un accident.

Au nord de la plaine s'élève un obélisque également en marbre blanc posé sur un piédestal, portant une inscription; elle indique que ce monument fut érigé par le major-général Brown, à la mémoire de son ami le colonel Wood, tué dans une sortie du fort Érié.

Après avoir visité le collége militaire, je me rendis dans la partie inférieure, pour parcourir les deux rives, et d'abord je passai sur l'île de la Constitution. Je fus surpris des dimensions de cette masse que la nature semblerait avoir élevée dans l'intention de préserver la côte orientale de l'envahissement des eaux du fleuve. A l'époque de la guerre, ce passage fut fermé par une chaîne qui de West-Point allait s'attacher à la rive occidentale de l'île; on montre encore aux étrangers la place où elle était fixée. Repassant ensuite sur le continent, je descendis au débarcadaire de *Cold-Spring* (la source fraîche), où je pris un petit sentier conduisant à la fonderie de canons. Des hauteurs de Cold-Spring j'eus une nouvelle vue de l'École-Militaire, et plus loin je rencontrai un ruisseau formant une belle chute d'eau dans la propriété du capitaine Phillips (planche IX).

En cotoyant le continent, une nouvelle île se présenta bientôt à mes regards; elle se nomme *Pelopels.* De cette même place je suivis le développement du Breakneck-Hill, qui se dirige vers le nord, pour se lier au système général des montagnes de ce pays. Enfin, je parcourus une étendue de quinze milles dans cette contrée sauvage et pittoresque, considérée comme le poste militaire central de l'Amérique du nord, protégée par une suite de monts remarquables par leur couleur, par leurs couches inclinées à l'horizon de quarante à cinquante degrés, et par leurs saillies anguleuses qui décèlent une formation primordiale. Au milieu de ces monts d'un aspect tour à tour riant, sévère ou terrible, coule majestueusement le roi des fleuves de cette contrée, le magnifique Hudson.

De l'île de Pelopels, placée à peu près au centre d'une troisième baie du fleuve, si l'on tourne ses regards vers le sud, un des aspects les plus extraordinaires se présente alors à la vue; en effet, ces monts majestueux, ces hauteurs gigantesques dont nous venons de parler, semblent ne former qu'une même masse fendue du haut en bas, et percée d'un étroit couloir dans lequel s'engage le fleuve. Ce rempart immense que décore la plus riche végétation s'étend de l'ouest à l'est, et va de ce côté se rattacher à d'autres pitons qui s'élèvent à plus de huit cents pieds de hauteur, sur des campagnes que concourent à fertiliser l'eau de nombreux ravins et l'industrie d'habitans laborieux.

Les travaux et les recherches géologiques faits sur cette position ont permis de penser que cette première ouverture a dû s'opérer par les efforts des eaux contenues dans un grand lac supérieur qui s'étendait jusque vers les limites du fleuve Saint-Laurent; que les lacs George et Champlain ne sont que des délaissemens du premier qui a rompu la ligne des monts perpendiculairement à leur direction; et que ce qui forme actuellement le lit du fleuve, depuis la mer jusqu'aux terres hautes, n'était qu'un vaste enfoncement occupé par les eaux salées qui s'avançaient jusqu'à la baie de Tappan. On peut alors estimer que cette digue des Alleghanis a dû avoir environ cinquante milles d'épaisseur.



TROISIÈME SECTION.

POUGHKEEPSIE. ARRIVÉE A HUDSON. ALBANY. VISITE A L'ÉTABLISSEMENT DES TREMBLEURS (SHAKERS), PRÈS DE CETTE VILLE ; LEURS CÉRÉMONIES RELIGIEUSES.

La barque que j'avais prise à West-Point pour me transporter dans mes excursions autour de cet établissement, me conduisit devant New-Windsor et me mit à terre à Newbourg, dans le comté d'Orange, où je couchai pour attendre le bateau à vapeur. Ce bourg situé sur la côte occidentale du fleuve, en face du débarcadaire de Fishkill, est très-considérable et heureusement placé pour le commerce ; il renferme environ deux mille cinq cents habitans, quelques églises, une bibliothèque, et plusieurs autres établissemens publics.

Monté le lendemain sur le bateau, je passai devant le bourg de Barnegat, où nous vîmes des fours allumés, servant à cuire de la pierre à chaux extraite d'un banc de la même nature qui traverse le fleuve près de cet endroit. Quelque temps après, nous aperçûmes les édifices les plus élevés de Poughkeepsie, capitale du comté des Dutches (Hollandais), nom des premiers Européens qui l'habitèrent. La population de cette ville est estimée à quatre mille six cent soixante-dix habitans. La partie la plus remarquable est bâtie sur une belle plaine; les rues larges et bordées par des trottoirs sont coupées à angles droits, et les maisons en sont jolies et bien alignées; elle possède plusieurs églises, deux marchés et des écoles bien entretenues. Non loin de cette ville passe le Fall-Creek qui ali-

mente plusieurs moulins. On remarque sur le fleuve un chantier de construction d'où a été lancé un grand bâtiment servant à faire le voyage des Indes. Le territoire environnant est en général fertile, et s'élève un peu à partir du fleuve dont les bords présentent plusieurs jolies maisons de campagne bâties en bois.

Nous passâmes ensuite au pied du Hyde-Park, bourg élevé sur une masse de rochers, auprès duquel on aperçoit une très-grande maison entourée d'arbres; le docteur Bard est l'heureux possesseur de cette charmante habitation construite dans une position des mieux choisies, sur un plateau très-élevé, dominant le fleuve qui en cet endroit se rétrécit beaucoup.

Après avoir dépassé la petite rivière dite *Crum-Elbow*, et une petite île située au-delà, on voit le fleuve s'élargir de nouveau : alors une belle chaîne de montagnes, dont les plans se croisent, apparaît aux bornes les plus reculées de l'horizon. Cette ligne court à peu près du sud-ouest au nord-est, coupe le centre de l'État de New-York, va passer dans les États de Vermont, du Connecticut, et dans le New-Hampshire, pour s'abaisser au nord vers le fleuve Saint-Laurent.

Dans cette partie du fleuve, la côte s'élève et s'abaisse alternativement jusqu'aux approches de *Lower-Landing*, dont on découvre bientôt les maisons. Non loin de-là, dans la propriété de Mrs Montgomery, coule une petite rivière dont le lit est abrité par des débris d'arbres et de rochers, au travers desquels elle roule en murmurant, et vient enfin former une chute remarquable, surtout dans la saison qui précède les chaleurs; car dans l'été ces chaleurs deviennent si ardentes, qu'elles mettent à sec la plupart de ces petits courans (planche X).

Entre Lower-Landing et Redhook, le pays s'ouvre de toutes parts et se couvre de riches cultures et d'agréables habitations; un rideau de montagnes se projette au-delà des bourgs de Glasgow, Sangerties et Bristol, qui forment des groupes pittoresques; et sur des monts légèrement ondulés s'étendent de riches pâturages. C'est entre Lower-Landing et Redhook, à dix milles au nord, que se font remarquer les îles Magdalen, après lesquelles, et au pied de la côte, est un débarcadaire ombragé par des arbres qui croissent dans l'eau; au travers de ces

arbres on distingue un joli sentier serpentant sur la colline et conduisant à un château appelé le Manoir de Levingston, qui domine sur toute la contrée et qui rappelle d'une manière frappante les ruines féodales des bords de la Loire ou du Rhin; son nom gothique de manoir, sa forme carrée et sa construction en pierres aident encore à l'illusion. Il est habité par la famille Levingston, descendant d'un ministre qui vint s'établir dans ce pays, et dont les enfans se sont distingués dans plusieurs emplois.

L'aspect de cette partie du pays est généralement majestueux; les monts *Catskill* forment les points les plus saillans du tableau, tandis qu'à leur base et dans le lointain se présentent des collines cultivées qui tranchent vivement sur ces monts rocailleux, contre lesquels elles semblent s'appuyer. Ces Catskill forment un groupe considérable appartenant à l'un des sillons des Alleghanis. Les grès constituent leur base et contiennent une grande quantité de fossiles marins, dont j'ai fait une ample collection; ils donnent naissance à une foule de ruisseaux qui contribuent à former plusieurs rivières du premier ordre, comme la Delaware, la Susquehanna, et d'autres qui se versent soit dans l'Atlantique, soit dans la rivière Mohawk, grand affluent de l'Hudson. Nous aurons par la suite occasion de parler de ces courans.

La sommité la plus remarquable des Catskill se nomme *Rond-Top;* elle est située dans le comté de Green; sa hauteur est de trois mille huit cent quatre pieds au-dessus de sa base, et cette base elle-même est élevée de six cent quatre-vingt-dix-neuf pieds au-dessus de la mer, ce qui donne pour élévation totale quatre mille cinq cent trois pieds: on conçoit qu'avec des hauteurs aussi considérables ou peu inférieures, ces montagnes doivent être aperçues d'une très-grande distance.

On compte six à sept milles du bourg de Catskill que nous dépassâmes, à la ville d'Hudson; dans cet intervalle se trouve le mont Mérino, dont la base est très-large et dont la cime est couronnée d'un fort. Au moment où l'on découvre Hudson, l'aspect du site est vraiment remarquable: d'un côté, sur la rive gauche où la ville est située, tout est élevé, la ville elle-même domine la plate-

forme d'une montagne au bas de laquelle sont les quais bordés de navires de toute espèce et couverts d'une nombreuse population attendant l'arrivée du bateau à vapeur; de l'autre, au contraire, la rive très-basse ne laisse guère apercevoir que les maisons du bourg d'Athènes.

Hudson, capitale du comté de Colombie, est situé à cent quinze milles de New-York; c'est le point où le fleuve cesse d'être navigable pour les bâtimens de guerre et ceux du commerce qui trouvent là un abri contre les vents, ou contre les coups de main de l'ennemi en temps de guerre : les barques et les chaloupes seules peuvent remonter jusqu'à Albany et même jusqu'à plusieurs milles au-delà.

A l'heure de notre arrivée, les habitans se rendaient sur les hauteurs qui bordent la rivière pour y respirer le frais, et voir passer le bateau qui remonte à Albany et celui qui descend à New-York; cette multitude distribuée par groupes mobiles ou stationnaires sur la pente des rochers, la diversité des habillemens, la variété des couleurs des ombrelles dont les dames se servaient pour garantir leur teint, tout présentait un tableau vif et animé assez semblable à celui d'un jour de fête.

Plusieurs passagers terminaient en cet endroit leur voyage, et comme moi prirent terre au débarcadaire. Ayant chargé un porteur de mon modeste bagage de voyageur, de ma boîte à insectes et de mon fusil, et portant moi-même mon porte-feuille sous le bras, je me dirigeai vers la ville par une rampe taillée dans la montagne; chemin faisant, je remarquai quelques fragmens de coquilles incrustés dans les rochers, et je me promis de revenir le lendemain pour les examiner.

Je fus conduit dans une bonne taverne, située dans la grande rue; j'y fus bien reçu, et l'on me donna (chose rare dans l'intérieur de ce pays) une chambre à un seul lit. Après avoir mis en ordre mon bagage, je sortis pour visiter la ville. J'avais à peine fait quelques pas que je m'entendis appeler; je reconnus un habitant de New-York venu avec toute sa famille à Hudson, pour de-là se rendre aux bains de Saratoga. On était effectivement à l'époque où les personnes, soit malades, soit simplement oisives et riches, vont chercher à ces bains, les

unes la santé, les autres la distraction, le plaisir et un air pur. Lorsque nous traversions la ville, un nouvel individu de notre connaissance se joignit à nous, et un singulier hasard voulut que nous fussions descendus tous les trois à la même taverne. Je fus enchanté de cette réunion fortuite, qui promettait quelques distractions à la vie monotone que je menais depuis huit jours. Nous soupâmes à la même table; une gaieté vive présida à notre repas, que son agrément nous fit prolonger assez avant dans la nuit.

Je sortis le lendemain de très-bonne heure, et me dirigeai vers le mont Mérino, dont j'avais reconnu la position favorable pour prendre la vue du port et dessiner les principaux aspects de la ville; mais à peine étais-je au bas de ce mont, en avant d'une maison agréablement située, que le temps devint orageux; un impétueux vent d'ouest s'éleva, et son action puissante souleva les eaux de la rivière au point de les rendre semblables aux vagues d'une mer en courroux. Les barques qui naviguaient en ce moment furent obligées de serrer une partie de leurs voiles; la pluie commença à tomber sur les montagnes éloignées, et une demi-teinte vaporeuse couvrit la partie du port que je dessinais. L'orage, commençant bientôt à s'approcher du lieu que j'occupais, m'aurait forcé d'interrompre mon travail, si je n'avais heureusement trouvé un arbre sous l'abri duquel je terminai mon dessin (planche XI).

Pour retourner à la ville, je pris la barque de passage qui m'évitait un long détour au travers de terrains marécageux. Pendant la traversée, je vis partir tout près de moi deux superbes hérons bleus qui me firent regretter de n'avoir pas pris mon fusil. Le pavillon ou kiosque qui domine la montagne me paraissant convenablement situé pour qu'on pût y saisir l'ensemble de la vue du fleuve, je m'empressai de m'y rendre aussitôt après mon arrivée à terre. Quoique le ciel restât encore un peu nuageux, le temps commençait à s'éclaircir, et les eaux de la rivière reprenaient peu à peu leur calme accoutumé. De la position élevée que j'avais choisie, je découvrais un vaste et magnifique tableau : la chaîne des monts Catskill en formait les plans éloignés; le mont Mérino s'élevait à gauche; à droite, les maisons du bourg d'Athènes se dessinaient sur les bords du fleuve au centre

duquel se développait un long marais divisé maintenant en deux par un chenal qui le traverse, mais qui, jadis continu, interceptait la libre communication des deux rives; sur des plans rapprochés, se groupaient les magasins du commerce, et des navires nombreux, bordant les quais, offraient le mobile spectacle de leurs mâts inégaux, de leurs voiles serrées ou déployées et de leurs pavillons aux riches couleurs; enfin, sur le devant du tableau, s'étendait cette plate-forme de la montagne que, lors de ma première entrée dans la ville, j'avais vue couverte d'une foule de promeneurs, et que je retrouvais maintenant déserte; en effet, l'orage avait dispersé les groupes nombreux, les réunions joyeuses, et une solitude complète remplaçait les scènes animées du matin (planche XII).

Mon dessin étant terminé, je rentrai à Hudson dont je voulais examiner l'intérieur. La fondation de cette ville remonte aux premiers temps où les Européens vinrent s'établir dans cette partie de l'Amérique; mais une circonstance particulière favorisa beaucoup son développement. En 1781, le quaker Jenkins, suivi de plusieurs habitans de Providence et des îles Nantucket, qui fuyaient les persécutions exercées contre eux sur les côtes de l'Est, vint s'établir dans ce nouveau pays forestier, et cette émigration d'hommes industrieux procura bientôt à la nouvelle patrie qu'ils s'étaient choisie un accroissement considérable. On remarque encore dans cette ville quelques constructions dans le genre hollandais; bâtie sur un plateau très-élevé, elle est ornée de jolies maisons peintes à l'huile pour la plupart; cet usage contribue, non-seulement à leur décoration, mais encore à leur salubrité et à leur durée, en les préservant de l'humidité du climat. La rue la plus remarquable est celle du Commerce, garnie dans toute sa longueur de magasins très-bien fournis, et dans laquelle les presbytériens, les épiscopaux et d'autres religionnaires, ont plusieurs églises. La ville d'Hudson possède en outre deux établissemens de banque, une maison de justice et une nouvelle prison d'Etat. On évalue sa population à quatre mille quarante-huit habitans. C'est en partie à la petite rivière Claverac qui, passant au-dessus de la ville, alimente plusieurs moulins et fait mouvoir les machines de quelques manufactures, qu'Hudson doit l'activité de son commerce, dans la balance duquel l'exportation des pro-

duits du comté est évaluée à deux mille sept cent soixante-un tonneaux. Avant de quitter cette ville, je fis une ample collection des produits naturels de son sol, dont la base est le calcaire primitif et de transition.

Après avoir suivi depuis New-York la route du fleuve, et au moment de prendre celle de terre pour me rendre à Albany, je crois qu'il est à propros d'entrer dans une courte digression sur la manière dont s'exécutent, en Amérique, les voyages soit par terre soit par eau.

Les Américains, comme les Anglais et les Hollandais, peuples dont ils ont retenu la plupart des traits de caractère, sont essentiellement voyageurs; hommes ou femmes, sans s'embarrasser d'un lourd bagage, sans être rebutés par les obstacles de tout genre que présente un pays aussi peu frayé, parcourent avec la plus grande facilité la vaste étendue de leur territoire. On les rencontre fréquemment sur les routes, tantôt à cheval, tantôt dans des voitures publiques, n'emportant avec eux qu'une très-mince valise, ou une petite malle en cuir qui contient quelque peu de linge, deux ou trois pantalons d'été, un d'hiver, un habit neuf, une petite redingote et une capote de camelot doublée de serge verte; ils portent toujours des bottes, et sont en outre munis d'un parapluie et d'un calepin propre à recevoir des notes. L'habillement et le bagage des dames ne sont pas moins que ceux des hommes bornés au strict nécessaire; vêtues ordinairement de drap bleu léger ou d'étoffes noires, quelquefois équipées en sveltes amazones et coiffées d'un chapeau de paille noire ou jaune, elles n'emportent avec elles dans leur petite malle de cuir qu'un peu de linge et quelques robes de mousseline pour la parure du salon, et ne s'embarrassent jamais de tout cet attirail de coffres et de cartons qui suit toujours nos dames d'Europe. Enfin tous les voyageurs, sans distinction d'âge, de sexe ou de rang, sont cuirassés de chaudes flanelles, si nécessaires pour préserver des influences funestes de l'humidité, et des brusques variations de la température de ce climat.

Lorsque les Américains descendent dans une taverne pour y passer la nuit, ils y font aussitôt laver, sécher et repasser leur linge; cet usage, imité de ceux de la mère patrie, paraîtra d'un avantage inappréciable si l'on fait attention à leur

genre de voitures, perfectionnées et allégées depuis peu, et qui ne peuvent admettre parmi leur bagage qu'une petite malle pour chaque voyageur. Si le voyage n'est interrompu que pendant une heure ou deux pour relayer et dîner, les soins de propreté ne sont cependant point oubliés pendant ce court espace : les dames passent dans un cabinet pour réparer le désordre de leur toilette, et les hommes dans une salle basse où des bols de faïence bleue de Liverpool disposés sur un évier, et une serviette commune accrochée auprès, les invitent à se laver la figure et les mains; on peut même s'y faire la barbe, grâce à un rasoir banal et à un pain de savon, toujours dit *de Windsor,* qu'on y trouve généralement; pendant qu'on se livre à ces soins, les habits sont soigneusement époussetés et brossés par les domestiques de la maison.

Ces usages, universels d'ailleurs dans le pays, me paraissaient fort commodes, à la communauté du lavabo près; mais on peut s'y soustraire en renouvelant l'eau, et des robinets qui s'ouvrent immédiatement au-dessus de chaque cuvette en donnent facilement le moyen; ou, si les robinets manquent, on trouve toujours une grande cuve en bois et une large cuiller pour y puiser l'eau dont elle est remplie. Il est encore dans ces tavernes une autre communauté à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer, c'est celle du verre et du lit. N'avoir qu'un seul verre pour toute une société, et un même lit pour deux ou trois personnes, était encore chose assez commune il y a plusieurs années; mais il est nécessaire d'ajouter que ces anciens usages, jadis indices d'une défiance et d'une barbarie universelles parmi les peuples de la vieille Europe dont ils sont originaires, convertis depuis en témoignages de considération par des hôtes hospitaliers, s'affaiblissent peu à peu et disparaîtront bientôt entièrement de toute l'Amérique septentrionale. Ces heureux perfectionnemens seront dus à l'établissement de nouvelles communications par les rivières et les canaux, qui, en rapprochant les distances, établissent des relations de commerce et l'uniformité des usages entre les habitans des grandes villes et ceux des provinces les plus éloignées.

Les bateaux à vapeur, par l'intermédiaire desquels ces différentes communications s'établissent, sont donc pour la plupart des voyageurs bien préférables aux

voitures et à tout autre moyen de transport, et contribuent peu à peu à les faire abandonner. Après être entré dans une courte digression sur la manière de voyager par terre, nous croyons encore de notre sujet de parler de la manière dont les voyages s'exécutent par eau dans les États-Unis. Il existe deux manières d'entreprendre ces voyages : par les bateaux à vapeur, ou par les sloops. Les bateaux à vapeur, tant à cause du grand nombre d'effets dont ils peuvent se charger, que pour la rapidité et surtout la continuité de leur marche, sont préférés par les commerçans, les émigrans, et ceux qui se rendent à leur campagne pour y résider long-temps; les sloops recueillent les voyageurs moins riches ou plus parcimonieux qu'effraie le péage élevé des bateaux à vapeur. Il est vrai que sur ces bâtimens moins rapides il faut souvent faire contre fortune bon cœur, et se résoudre à éprouver tous les retards auxquels exposent des vents contraires qui obligent à louvoyer, ou des calmes plats qui forcent à jeter l'ancre au milieu du fleuve; tandis que le majestueux bateau à vapeur, bravant tous ces obstacles, devance bientôt toutes les petites flottes de sloops et d'autres barques, et continue fièrement sa marche, qu'il ne suspend quelques instans que pour recevoir sur son bord de nouveaux voyageurs, habitans des rives du fleuve. C'est ainsi qu'il franchit en trente-deux heures les cent soixante milles géographiques qui séparent New-York de la ville d'Albany.

Les bateaux à vapeur ont presque tous l'apparence de bâtimens légers, de petites frégates; leur distribution, très-commode d'ailleurs, est assez compliquée pour mériter une courte description : on trouve d'abord, dans l'entrepont, deux grands salons décorés avec goût, qui servent de lieu de réunion et de salle à manger; autour sont deux étages de lits très-proprement tenus, et lorsque leur nombre ne suffit pas à l'affluence des passagers, alors on en établit sur les canapés, les caissons à usage de bancs, les tables, et même sur le parquet de la salle à manger. Sur l'arrière du bâtiment sont les chambres communes et particulières des dames qui n'entrent dans le salon des hommes qu'à l'heure des repas; les hommes n'obtiennent qu'avec beaucoup de difficulté la faveur d'être admis dans celui des dames. Sur les côtés de la machine et sur l'avant du na-

vire sont distribués les logemens des employés, les magasins aux provisions, la cuisine, le comptoir où se vendent des rafraîchissemens de toute espèce, et une petite bibliothèque à l'usage des passagers; enfin, au-dessus du pont est une glacière servant à la conservation des alimens, et un pavillon appelé *le Rouffe*, sous lequel les dames vont prendre le frais et se tiennent, de préférence à tout autre endroit.

La cuisine se compose d'un carré en tôle d'environ trois pieds en tout sens; cette dimension paraîtra sans doute peu proportionnée au grand nombre de personnes que le bâtiment porte habituellement; elle suffit cependant, parce que les alimens se composent ordinairement de légumes, de viandes cuites au bain-marie, à la vapeur, ou rôties, et jamais de ragoûts recherchés : le feu destiné à rôtir les viandes échauffe en même temps cet appareil qu'il enveloppe de tous côtés, et un mécanisme adapté à la machine à vapeur sert à faire tourner la broche.

Le nombre des employés, y compris le capitaine, est de quatorze à quinze personnes : parmi eux se trouvent un machiniste, un cuisinier, un commis, des marins pour tenir le gouvernail ou pour la manœuvre des canots qui vont chercher ou déposer des voyageurs à terre, des ouvriers pour le service de la fournaise, des domestiques pour nettoyer les chambres, servir à la cuisine et à la salle à manger, et enfin une femme de chambre pour les dames.

L'ordre le plus rigoureux règne partout; la conversation, à laquelle la réserve la plus sévère préside, ne s'établit qu'entre ceux qui se connaissent déjà, ou entre ceux qu'un ami commun a présentés les uns aux autres. Malheur aux gens isolés, ils ne peuvent s'entretenir avec personne, et il n'y a pour eux de communication avec les autres voyageurs qu'à l'heure des repas. Au moment de cette réunion générale, on voit souvent un ministre annoncer sa présence à l'assemblée en se levant pour prononcer d'une voix lente une prière après laquelle tout le monde répond *amen*. Chacun s'assied alors, et l'on n'entend plus que le bruit des fourchettes et les interpellations adressées aux garçons de service. Toutes les politesses se bornent à l'offre de quelques verres de vin de

Madère, que s'offrent et qu'échangent mutuellement les personnes qui se connaissent. Après le repas, une partie de la société remonte sur le pont où s'établit alors la conversation qui roule d'un côté sur les nouvelles reçues des quatre parties du monde, et sur les nouveaux projets, soit routes ou canaux, entrepris par l'État; sur ces divers sujets, chacun donne son avis avec une grande liberté, et improuve ou approuve hautement les nouvelles conceptions. D'un autre côté, des marchés et des affaires se traitent et se concluent, souvent interrompus par le récit de quelques *larges parties*, telles que bals, fêtes ou soupers; enfin les dames font l'analyse des nouvelles productions de la littérature, et reçoivent, pour la délicatesse de leur jugement, les bruyans témoignages de l'approbation des hommes qui sont toujours fort empressés et fort polis auprès d'elles. Ces réunions ne sont dérangées qu'au moment où un site imposant et magnifique, tel par exemple que celui du défilé que j'ai précédemment décrit, se présente aux regards; alors s'opère un mouvement général : ceux même qui sont restés dans le salon d'en bas à jouer aux cartes, quittent précipitamment leur partie; tout le monde accourt en hâte, et les voyageurs délaissés se mêlent à la foule pour prendre part à l'admiration générale; chacun jouit avec une espèce d'enthousiasme qu'on pourrait appeler national de ces magnifiques tableaux de la nature, et puise dans leur contemplation de nouveaux motifs d'amour pour la patrie.

D'Hudson à Albany par le fleuve, la distance est d'à peu près quarante milles. Ayant éprouvé dans un précédent voyage combien cette route était peu intéressante, je pris la résolution de suivre celle de terre que doit toujours préférer l'étranger qui cherche à prendre une idée générale du pays.

A la vérité, cette route ne présente point de sites dignes de fixer l'attention de l'amateur des grandes scènes pittoresques; mais l'agronome y remarquera avec plaisir des campagnes fertiles et bien cultivées dont l'exploitation est encore favorisée par la proximité d'un des plus beaux fleuves du monde. On voit reparaître sur les sommités la famille des arbres résineux, et dans les vallons les arbres à bois blanc. En général ce trajet me donna une haute idée de la richesse du pays.

J'atteignis promptement le comté de Ranslaer, et, après avoir parcouru un pays ouvert, je descendis jusqu'au bourg de Greenbuch; de cet endroit je pus embrasser toute l'étendue du port d'Albany, exactement situé en face de ce bourg, et admirer sa forme circulaire, ses quais, ses magasins de bois de construction et sa corderie; je distinguai aussi les deux clochers de l'église des Hollandais qui me présentait le fronton de sa façade, plusieurs usines, et quelques belles maisons parmi lesquelles se faisait remarquer celle du général Schuyler qui servit d'asile aux femmes des officiers du général Burgoyne, et celle de M. Van Ranslaer, surnommé le patron. La ville étant bâtie en amphithéâtre sur une pente très-rapide, le rivage m'offrit une excellente position pour en prendre une vue générale (planche XIII). Je remarquai le Capitole, maison où se tient l'assemblée de l'État et qui renferme les cours de justice, la salle d'assemblée des députés et celle des membres du sénat; à ma droite était le collége, grand bâtiment construit en pierres rouges; enfin la prison et la maison des pauvres dominaient le reste des constructions.

Je traversai le fleuve sur un bateau dont le mécanisme est mis en mouvement par des chevaux, et j'entrai dans la ville par les rues basses qui sont à la vérité très-étroites et tortueuses, mais bien garnies de boutiques et fréquentées par un grand concours de peuple, soit de la ville, soit des environs. Ce quartier bas, étant le plus ancien, renferme encore un très-grand nombre de maisons bâties par les Hollandais, et on ne doit point s'étonner de voir les constructions de ce genre multipliées en cet endroit, si l'on se rappelle qu'Albany, comme nous l'avons rapporté au commencement de la première section, était, sous le nom de fort d'Orange, le principal entrepôt de fourrures et de pelleteries des Hollandais.

Je me dirigeai vers la partie supérieure de la ville par la rue des États, qui fait face au Capitole; cette rue très-large, garnie de maisons d'une très-belle apparence et bordée de trottoirs, serait fort belle et fort commode si la rapidité de sa montée ne la rendait très-fatigante à parcourir. Je fus reçu chez le respectable M. Lecoulteux, né Français, mais établi depuis long-temps dans cette ville où il jouit de l'estime universelle; l'accueil obligeant que je reçus de cette excellente

famille de compatriotes, au milieu de laquelle je vécus à la française, sera toujours présent à ma mémoire, et je saisis cette occasion pour lui donner un témoignage public de ma reconnaissance.

M. Lecoulteux me présenta à plusieurs personnes, et entre autres à M. Beek qui me guida obligeamment dans mes excursions aux environs, et qui me fit part de plusieurs échantillons de rochers qu'il avait recueillis dans les montagnes autour du comté d'Albany. Ces échantillons sont maintenant déposés dans la galerie géologique du Jardin du Roi, à Paris.

Albany est la capitale de l'État de New-York; c'en est aussi, après New-York, la ville la plus considérable. Sa population s'élève à près de douze mille habitans : elle possède plusieurs banques de commerce, deux grands marchés, une église catholique et plusieurs autres pour les différentes communions. Outre ces monumens d'utilité générale, Albany possède encore plusieurs établissemens particulièrement destinés aux sciences, tels qu'un grand collége, une bibliothèque, une académie et un muséum d'histoire naturelle; ce dernier est assez riche, mais on n'a observé aucun ordre de classification dans son arrangement; on y voit d'ailleurs rangés, on ne sait trop pourquoi, des personnages en cire, coiffés de perruques à bourse et revêtus d'habillemens de cour à la française, qui sont censés représenter des scènes tirées de l'histoire ancienne et sacrée. Un dernier monument mérite encore d'être remarqué parmi ceux de cette ville, c'est le palais des anciens gouverneurs hollandais, dont la construction singulière et caractéristique excita ma curiosité et me décida à en exécuter le dessin (planche XIV).

La partie basse d'Albany rappelle tout-à-fait nos vieilles cités d'Europe : c'est une ville de Basse-Normandie, c'est le quartier de Saint-Cyprien à Toulouse. Là se pressent dans un espace borné des manufactures de chapeaux et de tabac, des ateliers de forges, des fonderies de suif, des brasseries d'une bière renommée dans le pays, et enfin des magasins de salaisons de toute espèce; car les produits de la pêche des aloses et du hareng sont pour cette ville l'objet d'exportations considérables, que facilitent surtout le canal du lac Champlain et celui

qui ouvre une communication entre l'Hudson et le lac Érié. Une situation si favorable, jointe à l'industrie de ses habitans, contribue à faire d'Albany une des villes de commerce les plus florissantes.

Du sommet de la ville, élevé de plus de deux cents pieds au-dessus du niveau de l'eau, on découvre le fleuve et ses environs; de cet endroit se montrent, sur la rive opposée et au-dessus du village de Greenbuch, plusieurs grands bâtimens en planches à usage de casernes, qui servirent de dépôt aux troupes de l'État à l'époque de la dernière guerre : derrière eux le terrain s'élève graduellement, et dans le lointain on peut apercevoir très-distinctement les montagnes du Vermont et celles des Catskill, qui terminent le tableau.

Albany, à cause de sa situation élevée, est soumise à une température des plus variables : la chaleur la plus forte et le froid le plus vif s'y font également sentir et se succèdent avec une très-grande rapidité. C'est surtout au moment où soufflent les vents de nord-ouest et de nord-est que ces variations sont le plus ordinaires : au milieu des chaleurs brûlantes du mois d'août on voit souvent le thermomètre descendre tout-à-coup à un degré au-dessous de glace : en hiver, la terre est couverte par cinq pieds de neige. Cette ville est destinée à devenir une place importante pour le commerce des marchandises apportées par les canaux de l'ouest et du nord qui s'abouchent près de cet endroit avec le fleuve.

La maison des quakers ou trembleurs, au village de Niskayuna, étant fort curieuse à visiter, je fis, avant de quitter Albany, ce petit voyage, accompagné de la famille Lecoulteux. C'est un établissement considérable disposé en bâtimens de ferme et d'habitation. Au centre d'une grande cour s'élève le corps de logis principal, bâti en briques, et faisant face à un bois dont il est séparé par une grille; une très-grande étendue de terrain, cultivée pour l'usage de la communauté, est ensemencée en blé, ou plantée en pommes de terre. Comme c'était un dimanche, jour consacré à la prière par ces sectaires, nous parcourûmes d'abord l'enceinte sans rencontrer personne; les croisées étaient toutes fermées et recouvertes d'un rideau en papier de tenture qui s'abaisse ou se relève au moyen d'un rouleau en bois; une seule fenêtre, dont le rideau n'était point baissé, nous permit de

reconnaître à l'intérieur une chambre parquetée, des murs entièrement nus, une table et des chaises très-simples, mais le tout d'une si grande propreté que les murs et le plancher même semblaient être recouverts d'un vernis. Enfin nous vîmes passer près de nous un des membres de la communauté, qui nous salua par un signe de tête, sans proférer une seule parole; mais nous en aperçûmes ensuite plusieurs autres qui sortaient des différentes maisons et se dirigeaient vers la salle de réunion, bâtiment peu élevé, situé à l'extrémité de la cour, et éclairé par des fenêtres à petits vitraux. Un d'entre eux, auquel je m'adressai, me répondit : « Frère, tu peux entrer. » Alors se joignirent à nous plusieurs personnes qui, à notre imitation, venaient assister à la réunion, et bientôt après entrèrent par un autre chemin les femmes quakers, montées sur de petites voitures à quatre roues, appelées *wagons;* il y en avait au moins une vingtaine, contenant chacune quatre femmes et un homme qui servait de conducteur. L'habillement de ces femmes est pour toutes de même forme et de même couleur; il consiste dans une mante d'un drap très-fin qui recouvre une espèce de fourreau de soie d'un violet foncé, dans un fichu de linon très-blanc, des gants gris montant jusqu'aux coudes, et une capote de satin blanc à bords avancés et à fond plat et plissé; quelques jeunes femmes, nouvellement élues, avaient leurs capotes plus petites. Le vêtement des hommes, qui est aussi semblable pour tous et d'une propreté extrême, consiste dans un habit gris-blanc, à large taille et à grandes basques, dans une veste longue à poches et une culotte courte nouée avec des cordons; ils ont pour chaussure des bottes à revers jaunes, et sont coiffés d'un chapeau rond à petite calotte et à larges bords.

La salle de réunion est un grand carré long, dont les murs dépouillés de tout ornement sont peints en brun. Des crachoirs en sapin, remplis de sciure de bois, étaient distribués d'espace en espace. Les hommes et les femmes, placés dans des stalles semblables à ceux de nos églises, occupaient chacun un côté de l'appartement : les femmes avaient quitté leurs capotes et leurs mantes, les hommes leurs chapeaux, et ces vêtemens étaient accrochés à des porte-manteaux placés à côté de chaque individu. On pouvait observer dans la tenue des femmes la plus

grande régularité; leurs fichus étaient croisés du même côté; toutes, tenant un mouchoir, avaient les mains jointes sur les genoux et les yeux fixés à terre : la pâleur et la maigreur de leurs figures, qui pour la plupart étaient loin d'être jolies, faisaient présumer qu'elles sont habituellement astreintes à un régime très-austère.

Après un moment de recueillement, un des religionnaires entonna un cantique qui fut chanté en chœur par tous les membres de la société et quelques assistans, puis une nouvelle pause de recueillement suivit. Alors un second religionnaire s'avança au milieu de l'assemblée, et prononça, sur l'amour du prochain, un discours entremêlé de citations de l'Evangile. A peine était-il retourné à sa place, qu'hommes et femmes se levèrent pour aller se placer en avant de leurs stales, les plus âgés restant en arrière, et les plus jeunes formant deux lignes diagonales vers le milieu de la salle, chaque sexe faisant face à l'autre. Les femmes avaient quitté leurs manteaux; les hommes, à leur imitation, se dépouillèrent de leur habit, et je remarquai à ce moment qu'ils portaient sur le bras gauche un ruban bleu noué par-dessus la chemise; malgré mes pressantes questions, je ne pus apprendre le motif de cet ornement singulier. Après s'être ainsi rangés, les jeunes gens de chaque sexe commencèrent avec leurs vis-à-vis une danse qu'accompagnait la voix des hommes et des femmes restés près des murs, qui marquaient en même temps la mesure. Dans cette danse, les deux lignes commencent par se balancer quelques instans sur place, vont en avant, en arrière, font une pirouette, et vont de nouveau en avant et en arrière avec beaucoup d'action. La danse achevée, le religionnaire qui avait fait un discours sur l'amour du prochain, prononça une nouvelle exhortation dans laquelle il traita de l'origine de cette cérémonie, qu'il dit instituée pour rappeler le roi David dansant devant l'arche; en terminant, il salua l'assemblée et se retira. Peu de temps après nous vîmes sortir toute la société, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, car jamais ils ne se réunissent que pour le dîner et la prière du soir à laquelle ils n'admettent aucun étranger.

Cette cérémonie m'étonna au-delà de toute expression; mais ce que je remar-

quai particulièrement, c'est l'air grave que conservent l'un et l'autre sexe, tout en dansant de manière à se mettre en nage.

Le produit du travail des quakers se vend au profit de la société, dans laquelle il n'y a point de pauvres, parce qu'on n'y souffre point d'oisifs. En général, leur physionomie respire le calme le plus parfait; en véritables philosophes stoïciens, ils savent supporter les événemens les plus heureux comme les plus fâcheux de la vie, sans jamais laisser percer au-dehors aucuns témoignages de joie ou d'affliction.



QUATRIÈME SECTION.

DESCRIPTION DE TROIE. WATERFORD. VISITE AUX BAINS DE SARATOGA. ARRIVÉE A SANDY-HILL ; VUE DES CHUTES DE BAKERS ET DE GLEENS. EXCURSION A WITE-HALL, SUR LE LAC CHAMPLAIN. BAPTÊME D'UNE JEUNE ANABAPTISTE : CÉRÉMONIES DE CES RELIGIONNAIRES AU CAMP-ÉGLISE, AU MILIEU DES BOIS. CALDWELL ET LE LAC GEORGE.

En quittant Albany, je rencontrai d'abord le bourg de Washington, et plus loin un arsenal qui appartient à l'Union, et que peuvent visiter les étrangers. De-là je continuai ma route sans m'arrêter, jusqu'à Gibbonsville, hameau un peu élevé au-dessus du fleuve, où l'on peut examiner les produits de grandes fonderies de fer récemment établies. On aperçoit de cet endroit la ville de Troie, capitale du comté de Ranslaer, son port arrondi en vaste demi-cercle, ses magasins construits sur le rivage, et au-delà une montagne appelée le Mont-Ida.

Après avoir traversé le fleuve sur un bateau plat, je débarquai à Troie, ville qui consiste principalement dans une rue très-longue et très-large s'étendant parallèlement au fleuve, et dans plusieurs autres très-étroites qui, partant de celle-ci, viennent aboutir au rivage. Les maisons n'ont pas une grande dimension, mais elles sont toutes jolies, fort propres et neuves pour la plupart, la

ville ayant été ravagée quelque temps auparavant (en 1820) par un incendie qui en dévora la plus grande partie. L'aisance que l'industrie a procurée aux habitans est telle que, dans l'année qui suivit ce fléau, tout fut réparé. Cette cité, dont les environs sont très-fertiles, a déjà une population de cinq mille deux cent soixante-quatre habitans; elle possède plusieurs églises, une maison de justice heureusement située, une prison, une grande école Lancastrienne, un parc d'artillerie appartenant à l'État général, et à l'extrémité de la ville une promenade traversée par plusieurs routes.

Au-delà de cette promenade commencent les montagnes d'entre les gorges desquelles sort un joli ruisseau nommé Poesten, qui coule à travers mille sites charmans : en effet, en suivant ses bords, on voit tantôt au milieu d'une riche verdure surgir de sombres rochers qu'ont dégradés les eaux de nombreux torrens formés au moment de la fonte des neiges; tantôt on voit le Poesten lui-même, sous l'ombrage épais d'arbres toujours verts, rouler de cascades en cascades, et plus loin, ralentissant son cours, s'étendre en bassins dont l'industrie a su ménager les courans avec art, et les faire servir à l'exploitation des usines élevées sur les flancs de la montagne. Enfin, ce n'est qu'après avoir payé à l'homme le tribut de ses services, que ce ruisseau court en bondissant se précipiter dans le grand fleuve (planche XV).

En sortant de Troie, j'allai me placer au sommet du mont Olympe, situé près de cette ville; je pus embrasser de-là le magnifique tableau d'un pays fertile et bien cultivé, de gras pâturages, de fermes et d'habitations multipliées; sous mes pieds s'étendait la route bordée de maisons qui conduit à Lanshingburg, sur la côte orientale de l'Hudson, et non loin de-là se déployaient ce fleuve et ses îles nombreuses, sur l'une desquelles, nommée Green, je remarquai une machine hydraulique, et une vanne de huit pieds de hauteur qui sert à retenir les eaux du canal du Nord pour en former un bassin.

Lanshingburg est à neuf milles d'Albany et à trois milles au nord de Troie, dans le comté de Ranslaer; c'est une ville assez considérable, dont la population s'élève à deux mille trente-cinq habitans; on y trouve une maison de banque,

une académie [1], plusieurs églises et quelques autres établissemens publics. Près de cette ville est l'embouchûre de la rivière Mohawk, qu'un groupe d'îles dérobe à la vue, et à peu près à la même hauteur finit la navigation pour les barques de transport appelées sloops.

Ce fut sur l'une des îles situées à l'embouchure de la rivière Mohawk que, le 4 septembre 1609, Henri Hudson termina son exploration du fleuve Machicannihuck; car c'était ainsi que s'appelait, dans le langage des Iroquois, le fleuve auquel le célèbre navigateur devait laisser son nom. Il trouva toutes les peuplades indigènes réunies en cet endroit; et ces hommes sauvages furent tellement effrayés à la vue de la chaloupe qu'il montait, qu'ils s'imaginèrent que c'était la maison de leur dieu Manitto, et qu'ils voulurent lui offrir un sacrifice, comme pour se rendre favorable le grand esprit qui leur apparaissait.

Le pont qui conduit à Waterford est d'une architecture hardie. Ses voûtes et son tablier sont en bois, les piles seules sont construites en maçonnerie, et revêtues de très-forts madriers pour résister aux glaces que le fleuve charie en hiver. Waterford est située dans le comté de Saratoga, l'un des plus populeux de l'Etat, puisqu'on y compte trente-six mille cinquante-trois habitans répartis dans plusieurs bourgs et villages; elle est assise sur l'extrémité d'un cap bordé d'un côté par la rivière Mohawk et de l'autre par l'Hudson. Quoique à peu près neuve, elle n'a cependant rien de saillant à l'extérieur; une seule maison, celle de M. Van-Schoonhoven, s'y fait remarquer, et on n'y trouve guère qu'une bonne taverne que tient M. Desmarest. La position seule de cette ville, située près du passage des canaux de l'Ouest et du Nord, a pu lui donner quelque importance; elle est en effet un entrepôt de première utilité pour le com-

[1] On pourrait justement s'étonner, d'après cet exemple et plusieurs autres que j'ai déjà rapportés, ou que je rapporterai encore dans la suite de cette narration, de trouver une académie dans une ville d'une si médiocre population; mais il faut savoir, pour l'explication de ce fait, qu'on appelle ainsi dans les petites villes d'Amérique, non une société savante, mais simplement une école pour les jeunes gens de l'un ou de l'autre sexe, où l'on enseigne les principes de la langue, la géographie, l'arithmétique, et quelquefois le dessin.

merce des marchandises qui de ce point s'exportent par les lacs Erié et Champlain, et par le fleuve Saint-Laurent.

Près de Waterford se trouve la chute formée par la Mohawk et nommée *Cohoes*, qui mérite d'être visitée; le chemin qu'on suit pour y arriver n'a rien de remarquable : le sol, incliné en pente douce jusqu'au pont qui traverse cette rivière, est composé de roches noirâtres schisteuses disposées principalement le long du rivage. La cataracte occupe la totalité de la largeur du canal (deux cents toises environ de longueur) et tombe de soixante-dix pieds de hauteur. Elle ne forme point à proprement parler de nappe continue, mais rompue et partagée par plusieurs grosses masses de rochers et par une foule de points saillans qui divisent ses eaux, elle se précipite en bouillonnant et en lançant de tous côtés une foule de jets aussi blancs que la neige, qui se croisent, se réunissent et se séparent de nouveau avant de se confondre dans le bassin inférieur de la rivière. Pour dessiner de plus près cette scène majestueuse, je m'avançai sur un escarpement qui me permettait d'en saisir à la fois l'ensemble et les détails (planche XVI).

Le pont de la Mohawk, de onze cents pieds de longueur sur vingt-quatre de largeur, et de vingt-cinq d'élévation au-dessus des eaux, est porté sur quinze piles; il est couvert d'un toit dans toute son étendue, et enfermé entre deux cloisons percées d'un petit nombre de fenêtres qui servent à l'éclairer, et qui permettent en même temps de voir les chutes que je viens de décrire et le courant du canal garni sur ses deux rives d'arbres magnifiques. Pour augmenter l'intérêt de cette excursion jusqu'alors purement pittoresque, je me livrai à la recherche des objets naturels, et j'eus le bonheur de trouver près de ces lieux plusieurs belles espèces de poissons, des coquilles fluviatiles, des roches de différente nature, et des serpens que je plaçai, pour les conserver, dans une préparation spiritueuse; enfin je revins à Waterford, où je passai la nuit.

Le lendemain je pris ma route vers le nord en côtoyant, sur des berges assez élevées, la rive droite du fleuve et le tracé du canal du lac Champlain. A cette hauteur l'Hudson se resserre et n'est plus navigable que pour les petites embar-

cations; mais s'il perd de sa majesté, il ne cesse pas de contribuer à l'utilité des habitans de ses rives. Cependant à l'époque des plus grandes chaleurs, il n'est pas rare de voir son lit se dessécher entièrement, au point que les chevaux, les voitures et les troupeaux le traversent sans obstacle. Lorsque les travaux hydrauliques du canal du Nord seront achevés, ce fleuve sera désormais à l'abri d'un pareil dessèchement.

Je crois inutile de mentionner plusieurs bourgs et ruisseaux peu remarquables que je traversai ensuite; je ne ferai même que citer la rivière d'Antony, qui débouche dans l'Hudson au bourg de Mechanic, et le bourg un peu plus éloigné de Still-Water (eaux tranquilles), où ce même fleuve éprouve des rapides. Je laissai à gauche le chemin qui conduit aux bains de Ballston, où je me proposais de me rendre plus tard, et je continuai mon voyage en remarquant que cette partie du pays commence à s'élever et à devenir boisée et mamelonnée; la rive gauche opposée s'élève également, mais à une plus grande distance du fleuve; les différentes espèces de pins reparaissent mêlés aux noyers, aux ormes, aux peupliers et aux bouleaux. Je me trouvais alors sur un morne couvert de bois et nommé Bemiss-Height, où, le 19 septembre 1777, se livra un grand combat entre les Américains et les Anglais; les traces en subsistent encore, car la plupart des arbres sont criblés de balles et de boulets. Cet endroit me présenta d'autres curiosités non moins intéressantes que les souvenirs historiques, j'y augmentai ma collection d'un grand nombre d'objets naturels, tels que plusieurs espèces d'insectes et de poissons, et quelques tortues d'eau douce, parmi lesquelles se trouvaient celle à *test mou* et la *pointillée.*

En côtoyant les sinuosités du fleuve, et après avoir laissé à ma gauche le tracé du canal, j'atteignis bientôt le pont de la rivière des Poissons (Fish-Creek) qui sort du lac Saratoga, et qui éprouve une chute remarquable avant de se jeter dans l'Hudson; je franchis ce pont et j'entrai dans le bourg de Schuyler's, où passe le canal du Nord; je ne trouvai dans ce bourg, d'ailleurs peu considérable, rien qui me parût digne d'attention, si ce n'est les usines de M. Schuyler, dont la maison se trouve à quelque distance, au milieu d'une jolie plaine voisine du

fleuve ; tout près de la rive se voient encore les ruines d'une maison bâtie par le général Schuyler, père du propriétaire actuel, incendiée pendant la guerre de l'indépendance, et conservée par ses descendans comme un précieux monument historique.

L'obligeant propriétaire de ces usines m'accueillit avec la plus grande cordialité, et s'offrit aussitôt pour être mon conducteur dans la visite que je désirais faire de son établissement et des environs. Ainsi, après avoir consacré les premiers instans aux détails de cet établissement, dont il tire un grand revenu, nous fîmes une petite excursion dans les environs, et mon guide obligeant me fit d'abord remarquer au confluent de Fish-Creek la place du fort Hardy ; puis, non loin de-là, au milieu d'une enceinte de collines couvertes d'arbres et de pins magnifiques, les bois où se tinrent les armées anglaise et américaine ; et, dans des parties marécageuses, quelques restes des travaux faits par les Anglais pour y placer leur artillerie ; enfin, nous allâmes visiter l'emplacement où le général Burgoyne se rendit au général américain Gates, le 17 octobre 1777 (planche XVII).

Nous passâmes ensuite sur la rive gauche de l'Hudson, moins riche à la vérité en souvenirs historiques, mais non moins digne d'être admirée à cause de ses beautés naturelles. En cet endroit, ce fleuve forme des rapides au-dessus desquels se trouve l'embouchure d'une charmante rivière nommée Batenkill, qui prend sa source dans les montagnes peu éloignées de l'Etat de Vermont et éprouve dans son cours une chute d'à peu près soixante pieds. Un peu au-delà de l'habitation de M. Schuyler et de ses usines, le fleuve est traversé par un pont en bois nommé Schuyler's-Bridge, d'où l'on aperçoit, sur la rive gauche et au milieu des bois, le joli village du fort Miller, puis sur la rive opposée, les ruines d'une batterie du même nom ; dans le lointain, au milieu du fleuve, s'élèvent des machines à scier et une fabrique de clous mise en mouvement au moyen de l'eau, dont le mécanisme est tellement ingénieux que la tête et la pointe se trouvent confectionnées d'un seul coup, et qu'un enfant peut suffire à son entretien. J'allai peu de temps après visiter ces établissemens qui appartiennent à un frère aîné de M. Schuyler, et je fus reçu par leur propriétaire avec la même

bienveillance et la même cordialité que je l'avais été auparavant par son parent.

A la hauteur de ces derniers établissemens, les bords du fleuve sont très-escarpés, et même sur la rive droite la route est interceptée par des masses considérables de granit coupées à pic au-dessus des eaux, et arrondies à leurs sommets; ces rochers sont recouverts et comme parsemés de cristaux de grenat, plus ou moins gros, qui étincellent de mille feux lorsqu'ils sont frappés par les rayons du soleil.

J'abandonnai dans cet endroit la partie supérieure du fleuve pour prendre une autre direction; en effet, dans un précédent voyage j'avais exploré cette contrée en traversant du fort Miller au fort Edouard; j'avais été visiter la campagne qu'occupait le général Moreau dans un emplacement magnifique au milieu de l'intervalle qui sépare ces deux forts; j'avais même recueilli plusieurs vues de ce pays pittoresque, et entre autres celle d'un ravin sauvage ombragé par de hautes fougères et par des arbres criblés de balles, au milieu duquel et auprès d'une petite source s'élève le Pin jaune, arbre révéré dans le pays, sur l'écorce duquel on lit cette simple inscription : Jane Mac-Crea, 1777. L'événement auquel cette espèce d'épitaphe fait allusion est assez intéressant pour trouver place ici, et mes lecteurs me pardonneront cette digression en faveur du sujet qui la fait naître. Cette histoire tragique est d'ailleurs courte et simple : Jane Mac-Crea était la fille d'un homme respectable qui demeurait dans les environs du fort Edouard; elle avait pour son malheur accordé son affection à un jeune officier de l'armée anglaise, commandée par le général Burgoyne. Ce général, s'étant porté avec son armée vers le sud, les Américains firent leur retraite devant lui et abandonnèrent le fort Edouard. Miss Mac-Crea, avec toute l'imprudence de son âge et de son sexe, augmentée peut-être encore par l'espérance de rejoindre plus facilement son amant, laissa partir ses compatriotes et resta au fort. Cependant le jeune officier, impatient de revoir l'épouse qui lui était destinée, et ne pouvant probablement quitter son corps en ce moment, lui envoya, imprudence impardonnable! une escorte d'Indiens sur lesquels il croyait pouvoir entièrement compter, avec commission de l'amener au camp anglais. On ignore pourquoi il

n'alla pas lui-même au-devant d'elle, ou pourquoi il n'accompagna pas au moins les sauvages; mais l'événement terrible qui suivit lui apprit bientôt combien il avait mal placé sa confiance. En effet, l'imprévoyante jeune fille, malgré les avis et les remontrances de ses amis, s'abandonna aux soins de ces êtres féroces, monta à cheval et marcha au milieu d'eux jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à la petite source dont nous avons parlé, et firent halte pour se rafraîchir. Presque au même instant un autre parti d'Indiens parut, et l'on n'a jamais su parfaitement quel fut le motif de cette rencontre fatale; les uns pensent qu'ils étaient dépêchés par l'impatient jeune homme pour hâter le retour des premiers; les autres, et avec plus de vraisemblance, que c'était une bande de sauvages furieux qui infestaient le pays et qui voulurent s'emparer de la proie que le hasard leur offrait. Quoi qu'il en soit, une querelle sanglante s'engagea aussitôt entre les deux partis; la jeune fille fut disputée avec fureur, jusqu'à ce qu'enfin elle tomba sous le tomahawk (casse-tête) d'un de ces monstres inhumains; et pour comble d'horreur, lorsque le jeune homme, qui accourait au-devant de son amie, parut au milieu d'eux, ils lui présentèrent sa chevelure sanglante qu'ils venaient d'enlever. Le jeune officier lui survécut quelque temps, et succomba enfin à la douleur profonde que cette catastrophe lui avait inspirée. Tous les cœurs s'émurent en Europe et en Amérique au récit de cette atrocité, et s'unirent pour accabler de malédictions tous ceux des deux partis qui ne rougissaient point d'employer comme auxiliaires des sauvages féroces, et qui regardaient comme une loi de leur association de ne jamais punir leurs brigandages et leurs forfaits. Lord Chatam lui-même ordonna une enquête sur ce malheureux événement, et depuis il fut résolu qu'on n'emploierait plus de semblables alliés.

Ayant, comme je l'ai dit plus haut, changé la direction de mon voyage, j'allai visiter la gorge profonde par où s'échappent les eaux du lac Saratoga, qui donnent naissance à la rivière Fish-Creek : l'entrée de ce site des plus sauvages est obstruée par les débris de la montagne, et son resserrement est tel, que le soleil parvenu au plus haut point de l'horizon peut à peine en éclairer le fond. Les ours et les renards ont cherché un repaire dans ces gorges humides; les premiers

trouvent à s'y nourrir avec les racines des arbustes et des plantes bulbeuses, et les seconds en sortent la nuit pour chasser autour des fermes voisines.

Quoique, en partant dès le matin de ma dernière station, je me fusse promis d'arriver de bonne heure au village de Saratoga, où sont situés les bains que je désirais visiter, cependant mon excursion à la curieuse caverne m'intéressa si vivement, que je ne pus arriver qu'à huit heures du soir. J'avais lieu de craindre de ne trouver ni à souper ni à me loger, le village étant en quelque sorte envahi à cette époque par une multitude d'étrangers accourus de tous les points de l'Union; mais enfin je fus conduit dans une maison particulière louée comme supplément par un établissement de bains, et j'obtins une place dans une chambre déjà occupée par trois personnes qui m'étaient tout-à-fait inconnues. Assez contrarié d'abord de me trouver ainsi en communauté, je finis par prendre mon parti sur ce point, et je me décidai à en agir comme les habitans de ce pays, qui font leur toilette, se lèvent et se couchent sans paraître s'apercevoir qu'ils sont entourés d'étrangers, auxquels ils n'adressent même presque jamais la parole. Avant que la cloche du souper appelât, vers neuf heures, les pensionnaires retirés dans leurs chambres ou en promenade dans les environs, j'eus le temps de mettre ordre à ma toilette. Je me rendis bientôt après dans la salle à manger où je trouvai réunies environ cent cinquante personnes élégamment parées, et qui ne paraissaient pas très-malades. Fort heureusement je reconnus de suite une famille de New-York qui m'invita à prendre place auprès d'elle, car sans cette rencontre favorable j'étais menacé de rester dans l'isolement le plus complet, l'usage de ne s'entretenir qu'avec ceux que l'on connaît déjà ou auxquels on a été présenté étant ici rigoureusement observé.

Le souper terminé, on passe dans le salon de compagnie, qui est presque aussi grand que la salle à manger. La société, un instant dispersée, se reforme bientôt, et chacun s'arrange pour passer la soirée suivant ses goûts ou son intérêt; des groupes s'établissent pour la conversation; on reçoit la visite des pensionnaires des autres établissemens, à charge de rendre cette politesse le lendemain ou le soir même; quelques dames se mettent successivement au piano, et malgré le

brouhaha inséparable d'allées et de venues continuelles, et de discussions animées, poursuivent imperturbablement leur sonate ou leur grand air, et l'achèvent au milieu des applaudissemens de tout l'auditoire. Enfin la soirée se termine ordinairement par la promenade dans les bois.

Quelquefois un certain nombre de pensionnaires se réunissent pour donner un bal où il n'y a d'admises que les personnes invitées. Celles-ci reconnaissent cette politesse par une autre fête, et c'est dans cet enchaînement de parties et de plaisirs que le temps se passe aux bains; le matin on boit religieusement l'eau prescrite, et le soir on se moque du régime.

Les établissemens les plus considérables de Saratoga sont le Pavillon, Union-Hall et Congress-Hall; ce dernier est divisé en une infinité de chambres dans lesquelles, malgré leur petitesse, logent ordinairement des familles entières toujours très-nombreuses dans ce pays. La façade est décorée d'une colonnade formant portique, sous laquelle est un promenoir (planche XVIII). La maison est en général bien tenue, et la table parfaitement servie, mais les prix sont un peu élevés; aussi cette saison produit un bénéfice considérable aux propriétaires de ces maisons qui se sont multipliées depuis plusieurs années. Les plus récentes sont bâties en briques, mais le plus grand nombre, et Congress-Hall lui-même, est construit en bois; ainsi ce dernier établissement pourrait en moins de trois heures devenir, avec tout ce qu'il renferme, la proie entière d'un incendie; j'ai souvent fait cette terrible réflexion tout en reconnaissant que dans le cas d'un semblable événement les dégagemens intérieurs et les issues ne seraient pas suffisans pour sauver tous les habitans.

Les cabinets pour les douches sont situés hors de la maison principale; ils consistent en de petites guérites en planches, munies d'une baignoire en bois, avec un réservoir supérieur qui se remplit extérieurement; une soupape que l'on fait jouer laisse tomber l'eau sur la tête ou les membres du malade. On peut juger d'après cette description combien cette méthode est loin de valoir la nôtre.

Congress-Hall n'a point de jardin, car on ne peut donner ce nom à un emplacement très-borné où l'on ne cultive que les légumes nécessaires à la maison.

Les baigneurs sont donc réduits pour se promener à parcourir les sombres forêts du voisinage, ou à se rendre au lac de Saratoga, éloigné de deux milles, à travers un chemin qui se dépouille chaque jour de la riche bordure qui en faisait l'ornement ; si la destruction des bois continue, on doit s'attendre à voir bientôt tous les arbres résineux, ces géans végétaux du Nord, anéantis dans cette contrée, comme l'ont été presque toutes les peuplades indigènes auxquelles ils prêtaient leur abri. Le lac de Saratoga est très-poissonneux, et les malades peuvent s'y livrer au plaisir de la pêche ou de la promenade dans des barques préparées pour eux. Ses eaux sont extrêmement froides, aussi la glace les recouvre-t-elle entièrement en hiver. Dans la partie inférieure de la montagne on trouve un petit bassin ombragé, nommé *Owl-Pond*, et tout auprès quelques maisons de cultivateurs qui forment une espèce de bourg.

Les sources minérales de Saratoga sont situées dans un vallon fangeux ; leurs eaux contiennent de l'acide carbonique, du carbonate de soude, du muriate de soude, de la chaux carbonatée et du carbonate de fer. Le nombre des buveurs augmentant à chaque saison, les maisons du village s'accroissent en proportion. On vient récemment d'y construire, en bois, une église presbytérienne dont la forme et la distribution intérieure ne diffèrent point de toutes celles que j'ai vues précédemment ; c'est toujours une galerie circulaire portée par une suite de colonnes, et, au milieu de cette espèce d'enceinte, un double rang de bancs qui en garnit les deux côtés.

Pendant mon séjour aux bains, je fis de nombreuses excursions dans les bois environnans, et je fus souvent étonné de rencontrer, au milieu de leur sombre profondeur, de modestes habitations autour desquelles régnaient un calme et un silence mélancoliques qui n'étaient interrompus que par le cri aigu du geai bleu, espèce particulière qui vit en société dans ces retraites, et qui n'a de remarquable que son plumage brillant. D'autres fois les échos de ces solitudes répétaient les cris vraiment extraordinaires de l'oiseau *moqueur* (*Polyglottus*); ce volatile, d'une forme très-élégante, imite tantôt les criaillemens d'un enfant, tantôt les miaulemens d'un chat, et tantôt module sa voix en sifflemens assez

agréables; il ne manque jamais de suivre le voyageur qui visite la forêt et de lui faire entendre un concert particulier, par lequel on croirait qu'il sollicite son attention; aussi je m'arrêtai un jour pour en écouter un que j'aperçus sautillant de branche en branche avec la plus grande légèreté. Je trouvai ces mêmes forêts infestées par une si grande quantité d'écureuils, que les cultivateurs des environs les regardent comme un véritable fléau; j'ai entendu raconter que les habitans se réunissaient souvent pour leur donner la chasse, et qu'alors ils n'en tuaient guère moins de dix à douze mille. Ces animaux destructeurs n'habitent pas toujours la même contrée; nomades nouveaux, lorsqu'ils ont ravagé un canton, ils partent en bandes nombreuses, traversent les plaines, les bois, les rivières même, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils ont trouvé une nouvelle position fertile, qu'ils abandonneront de nouveau après l'avoir désolée et pillée. Parmi ceux que j'aperçus, il s'en trouvait d'entièrement noirs, et une magnifique espèce de gris auxquels une large queue relevée en panache au-dessus de la tête, donnait une allure des plus élégantes. Si le nombre prodigieux de ces animaux ne les rendait un fléau redoutable pour le cultivateur, ils seraient assez précieux, car leur chair agréable au goût forme un mets recherché.

Je partis enfin de Saratoga pour me rendre au village de Sandy-Hill près duquel, à Bakers et à Gleens, sont les chutes de l'Hudson. Le pays que je parcourus dans ce trajet n'est qu'une masse d'alluvion, ce qui, joint à la forme des sites, indique qu'il fut autrefois un lac immense plus étendu que le lac Champlain et le lac George réunis. Je m'enfonçai de nouveau dans les forêts qu'on rencontre partout dans ce pays où croissent des pins magnifiques, et en marchant sous leurs vastes colonnades, je vis partir plusieurs cerfs qui s'arrêtèrent à une certaine distance, me regardèrent fixement en secouant la tête et en frappant du pied jusqu'à ce que me voyant approcher, et au signal donné par le plus avancé de la bande, ils disparurent tous plus prompts que l'éclair.

Après avoir laissé les forêts bien loin derrière moi, je me trouvai sur une élévation d'où j'aperçus les premières maisons et la calotte de fer-blanc de la maison de ville (Court-House) de Sandy-Hill, qui réfléchissait les rayons du

soleil. En atteignant le pont qui conduit à ce village, je remarquai que le sol changeait de nature; la roche commençait à paraître gypseuse en quelques endroits, et en général de seconde formation. Le lecteur aura pu s'apercevoir dans le cours de ce Voyage que l'Hudson traverse le terrain primitif, l'alluvion, le terrain de transition, et pénètre dans la formation secondaire.

Je revis avec plaisir ce village que j'avais traversé dans un précédent voyage, quoique tout y fût changé depuis ce temps. Sa population avait beaucoup augmenté, et la culture s'était étendue aux dépens des forêts. Sandy-Hill est le rendez-vous des familles qui émigrent des montagnes stériles du nord de l'Etat de Vermont, du New-Hampshire et du Maine, pour venir à trois cents lieues de distance chercher ces terres fertiles qu'arrosent l'Ohio, l'Indiana, le Tenessee, et même le Mississipi. Les émigrans se rendent d'abord à Hamilton, sur l'Ohio, où ils s'embarquent pour gagner Pittsburg, autrefois nommé fort Duquesne par les Français et fort Pitt par les Anglais, et qui est placé à la tête de ce fleuve. Ces familles, comme les nomades, portent avec elles sur un chariot les ustensiles les plus indispensables; les femmes s'occupent à filer ou à coudre, et les garçons à conduire les bestiaux qui paissent le long des forêts qu'ils ont à traverser. Le soir, la caravane s'arrête dans une taverne pour souper et passer la nuit; les bestiaux couchent pour la plupart en plein air. Le lendemain, à la pointe du jour, pendant que les garçons serrent le bagage, les femmes vont traire les vaches, et s'occupent à faire le déjeuner de la troupe : la dépense du gîte et la provision de pain pour la journée se paient ordinairement avec le lait des vaches. C'est ainsi, à peu de circonstances près, que s'exécute tout le voyage. Le nombre de ces émigrans est considérable depuis quelques années; on m'a assuré qu'en 1816 on avait vu passer dans ce village et dans les environs deux à trois mille individus qui venaient chercher une nouvelle patrie.

Les chutes sont au bas du village, à un demi-mille à peu près de distance; le fleuve en cet endroit est très-large, et se précipite avec impétuosité sur d'énormes rochers qu'on distingue à travers la transparence de ses eaux; un peu plus loin vient la seconde chute, d'une égale largeur, et divisée en nappes écumantes

qui, semblables à des masses de neige, vont s'engloutir au fond du ravin. Les eaux coulent d'abord tumultueusement dans le canal, et se calment peu à peu en avançant; elles passent au milieu de masses horizontales de roches bleuâtres, d'un calcaire renfermant beaucoup de corps organiques, et coulent sur un lit traversé de larges bandes de quartz blanc. Tout ce ravin est ombragé sur ses hauteurs par des chênes, des érables, des noyers, des pins et des tuya, qui s'inclinent sur l'abîme; des arbres gigantesques, déracinés par la tempête ou tombés de vétusté, gissent dans quelques fractures de rochers. Au pied de ces cimes, et sur les éboulemens qu'elles ont formés, croît, au milieu d'arbres à basses tiges, la ronce du Canada, qui porte un fruit aussi délicat que la fraise. Quelques moulins, des habitations, des champs cultivés se distinguent au-delà des chutes, et paraissent soutenus par un art magique au-dessus de ces eaux en fureur. Le plan des rochers sur lesquels coule le fleuve, soit pendant sa chute, soit immédiatement après, est tout-à-fait horizontal; leur épaisseur varie de deux à six pieds. Ils sont composés d'un calcaire très-dur, fétide, de couleur ardoisée, et parsemé d'une multitude de petites cellules. On voit que le fleuve s'est ouvert un passage au milieu de cette masse, d'où il éprouve une chute perpendiculaire d'à peu près soixante-seize pieds de hauteur (planche XIX).

Le plateau sur lequel s'élève le joli village de Sandy-Hill n'est qu'une masse de sable de transport, entraînée, comme l'indiquent plusieurs de ses élémens, par des courans venus du nord. Ce sable est très-fertile, et conserve l'humidité jusqu'à deux pieds de sa superficie; toutes les plantes légumineuses s'y plaisent, et y acquièrent même un très-gros volume. Parmi les arbres qui croissent dans les environs, j'ai remarqué l'érable à sucre que les habitans ont respecté à cause de son utilité. C'est en automne que se fait la récolte de sa sève, au moyen d'une entaille qu'on pratique sur sa tige et d'où découle la liqueur, espèce de sirop très-clair, qu'un morceau de bois introduit dans la plaie conduit dans un bassin de bois, placé au pied de l'arbre; si le temps est calme et serein, l'arbre en fournit une plus grande quantité, et surtout pendant la nuit, lorsqu'elle n'est pas trop froide. Il y a toujours des gardiens auprès des arbres; cette récolte est

même une espèce de fête pour les jeunes gens du canton. Lorsque le vase est assez plein, on l'enlève pour le vider dans la chaudière, et on fait concentrer la liqueur au moyen de l'évaporation; lorsqu'elle a acquis une consistance suffisante, on la verse dans des moules de bois ou de terre, et après la solidification on recueille un sucre roux qu'on raffine davantage et qui ne diffère point par sa couleur du sucre de canne. La sève de l'érable à sucre est fraîche et agréable à boire; dans mes excursions, j'ai eu l'occasion mille fois de m'en désaltérer, ce que j'ai fait, assis au pied de ces précieuses fontaines végétales, et je n'en ai jamais ressenti d'incommodité.

Le plateau sablonneux dont nous avons parlé s'abaisse vers l'est du village, jusqu'à une vallée profonde et marécageuse qu'on nomme *Great-Swamp* (grand marais). Plusieurs petits courans d'eau vont se rendre à ce marais; il est d'ailleurs traversé par le Wood-Creek (rivière des bois) qui débouche à White-Hall, et qui sert actuellement de lit au canal du Nord, destiné à servir de communication entre le lac Champlain et le fleuve Hudson.

Cette vallée, qui s'étend du fort Édouard au port de White-Hall en courant du nord au sud, a vingt-deux milles d'étendue; elle est environnée par une chaîne de montagnes, et traversée par le canal du lac Champlain qui longe les bords tortueux du Wood-Creek avant d'arriver au fort Édouard sur l'Hudson. Ce site présente à quiconque s'arrête à le considérer un intérêt en quelque sorte général, et à ce titre le lecteur me pardonnera de l'y retenir quelques instans. En effet, il offre, avec tous ses accessoires, le modèle de ce qu'on appelle en ce pays un défriché vierge, passage curieux de la nature sauvage à la nature cultivée, tableau pittoresque où l'on peut admirer le génie et l'activité de l'homme aux prises avec une nature jusqu'alors indomptée. C'est au penchant du plateau et sur le sentier qui conduit à cette vallée qu'il faut s'arrêter pour contempler l'ensemble du bassin que traverse le marais; on embrasse alors, comme je l'ai fait remarquer, un tableau tout à la fois champêtre et sauvage. Sur la gauche on remarque une habitation; elle est seule dans cet immense vallon, et jusqu'à présent suffit à ceux qui en ont entrepris le défrichement; c'est une

maison basse et longue, construite en planches, et appuyée contre des rochers taillés à pic et bordés de garde-fous sur lesquels passe la route vicinale qui se dirige vers la partie montueuse au nord de Sandy-Hill. Une espèce de hotte grossière, formée de planches assemblées, et affichée contre la paroi extérieure de cette maison, attire principalement les regards; c'est un appareil rustique destiné à faire la soude et dans lequel on jette les cendres des arbres brûlés sur place, lors du premier défrichement d'un terrain. Non loin de cette demeure on a laissé intacte une portion de la forêt, destinée à fournir le bois nécessaire au chauffage, au charronnage, et enfin à tous les usages domestiques et ruraux de l'exploitation. Plusieurs érables à sucre ont été de même épargnés à cause de leur précieuse sève. Tout le reste du terrain est divisé en portions irrégulières que séparent des haies de jeunes arbres, des clôtures de planches, des remparts de rondins placés les uns sur les autres, ou enfin des palissades de bois équarris. Dans ce dernier entourage, qu'on regarde comme le plus solide, les pièces de bois sont disposées en zig-zag et occupent une place considérable; mais ce désavantage est ici regardé comme nul, la vaste étendue des terrains permettant de les prodiguer. Ces diverses séparations sont solidifiées par de longues perches profondément enfoncées en terre, et croisées à leur sommet pour arc-bouter la clôture. On n'a ménagé nulle porte ou barrière pour la communication de tous ces enclos; mais lorsqu'on veut faire passer des bestiaux ou des voitures de l'un dans l'autre, on enlève quelques-unes des traverses de la palissade, et cette ouverture sert momentanément d'entrée ou de sortie; quant aux gens à pied, ils escaladent ordinairement ces rustiques enceintes.

Les divisions de ce terrain ainsi partagé sont destinées à différentes espèces de culture. Dans les enclos les plus rapprochés de l'habitation, et au milieu de l'intervalle que laissent entre elles les souches d'arbres noircies par le feu, on sème du maïs; mais la brillante verdure de cette plante précieuse, lors même de son plus grand développement, ne parvient point à dissimuler la triste nudité de ces troncs charbonnés qu'on abandonne à une lente destruction. Dans d'autres enclos particulièrement affectés aux plantes de chaque espèce, on cultive les céréales,

les graminées destinées à la nourriture des bestiaux, les légumineuses, les cucurbitacées, et enfin la fertile pomme de terre. D'un autre côté, sur des prés verdoyans, les chevaux d'attelage bondissent en liberté, tandis que les bœufs dociles, paissant tranquillement, ou couchés sur le gazon, les genoux repliés et l'œil clignotant, ruminent à l'ombre d'un bouquet d'arbres, abri réservé pour eux contre l'ardeur du soleil. Enfin de nombreux troupeaux de moutons de l'espèce des mérinos se glissent dans les fourrés où, sous l'ombrage des sumacs, des *myrica*, des sassafras, des épines variées et du *salix* indigène, croissent le serpolet et les autres herbes odorantes qu'ils aiment tant à brouter.

On voit aussi çà et là, et partout où les besoins de l'exploitation le requièrent, travailler ensemble les hommes et les femmes. Parfois ces dernières, ombragées par un chapeau de paille à vastes bords et armées d'un large râteau, rassemblent en tas le foin desséché que les hommes chargent ensuite sur les voitures; ces pesantes machines sont mises en mouvement vers la ferme, et leurs roues ouvrent de profondes ornières dont la trace se fait au loin reconnaître par leur couleur rouge, indice du fer que le terrain recèle en abondance; enfin la récolte est déposée et mise à l'abri sous un hangard consistant en un plancher élevé pour permettre la libre circulation de l'air, et un simple toit de chaume supporté par quatre longs poteaux. C'est dans ces occupations variées que les laborieux cultivateurs de cette colonie naissante passent leurs jours, toujours utilement employés. Le dimanche seul est consacré tout entier au repos et à la prière. C'est dans ce jour qu'on peut voir avec étonnement les habitans de ces rustiques cabanes provisoires se parer d'habits élégans à l'imitation des plus riches citadins, les hommes endosser le frac de fin drap bleu, et les femmes se revêtir de robes de soie faites avec tout le goût imaginable.

Autour de l'habitation et dans une espèce de basse-cour vaguent les oiseaux domestiques, et une multitude de cochons portant à leur cou des entraves croisées qui les empêchent de s'introduire dans les plantations; les oies portent aussi de ces espèces de carcans, et les cochons ont de plus à l'extrémité de leur groin un fil de fer tordu qui ne leur permet pas de fouiller la terre et de dévorer les

plantes bulbeuses qu'on y a confiées. La glacière n'a point été oubliée dans cet établissement rural; cette utile construction, qu'on peut établir à peu de frais, se trouve même chez les plus pauvres habitans : elle consiste dans un trou creusé en terre, de sept à huit pieds de profondeur, garni sur ses côtés de planches retenues avec des traverses, et recouvert d'un toit de paille mêlée de terre glaise de plusieurs pieds d'épaisseur. Cette espèce de hutte souterraine s'ouvre au nord par une petite porte très-basse qui n'est presque jamais garnie de serrure. Dans son intérieur rempli de glace et de paille stratifiées, on dépose le lait, le poisson et la viande, destinés à la consommation journalière et à l'approvisionnement de la famille.

Vus d'une certaine distance, ces divers enclos défrichés, avec leurs enceintes noircies par le temps, et le grand nombre de souches élevées dont ils sont semés, ressemblent assez à des cimetières dont les tombes seraient très-espacées. Étonné de la grande dimension de ces vestiges (la plupart ont trois et quatre pieds de hauteur) et de l'inégalité que je remarquais entre eux, j'en demandai la cause; et l'on m'apprit alors que c'est toujours à l'époque où la neige est solidifiée sur la terre que ces arbres sont coupés au niveau de la glace, de sorte que la saillie plus ou moins grande des souches indique la hauteur à laquelle s'éleva la couche glacée selon les années ou les localités; on remarque en effet que dans les bas-fonds où l'épaisseur de la neige a dû être plus considérable, les souches sont plus saillantes. Ces arbres, pour la plupart immenses, débarrassés sur place de leur branchage débité en bois de chauffage, et destinés, selon leur forme et leur dimension, aux divers usages, soit de la marine, soit de la construction, sont facilement précipités dans les ravins ou traînés sur la plaine unie jusque dans les courans qui, au moment du dégel, les entraînent au loin. Lorsqu'ils ont été ainsi transportés, chaque propriétaire va reconnaître, au moyen de sa marque, ceux qui lui appartiennent, et les réunit en dépôt pour être vendus sur place, ou pour en former des radeaux qui peu après sont confiés au courant des fleuves.

A l'extrémité du défriché dont nous venons d'offrir la description, s'étend un épais rideau de pins variés de la plus haute dimension, destinés à la mâture. Au-delà se développe une bordure encore plus épaisse formée par la plus magni-

fique végétation, et constituant exclusivement le Grand-Swamp, ou grand marais central du bassin; les nombreuses variétés de toutes les espèces forestières se pressent et se confondent sur ce sol dont elles dénotent la fécondité, tandis que les espèces résineuses ne s'y montrent qu'accidentellement. Derrière cette vigoureuse végétation s'élève une série de monts élégamment groupés les uns au-dessus des autres, parés sur leurs flancs d'une riante verdure, et couronnés à leur sommet d'arbres magnifiques au-dessus desquels flottent çà et là de légers nuages de fumée, indices certains que de nouveaux colons travaillent dans ces lieux reculés à leurs futures habitations. Enfin, au-delà de tous ces plans aussi variés de forme que de couleur, à l'extrême horizon, dans un vague qui a quelque chose de céleste, se découvre une chaîne de pics dont les formes, plus tranchées, plus anguleuses, décèlent l'organisation primitive; c'est le sillon des montagnes du Vermont et du New-Hampshire, reconnaissables à quelques plaques de neige qui persistent même pendant les chaleurs du mois d'août.

Revenons pour quelques instans au centre de ce bassin immense, pour examiner le marais qui le traverse : le Grand-Swamp, peuplé d'arbres magnifiques et où l'on trouve une mine de fer en grain et une source d'eau abondante et limpide, est un labyrinthe impraticable, couvert de ronces, de fougères à larges frondes, de houx, et d'une espèce de lianes épineuses dont la piqûre est très-dangereuse : les habitans nomment cette dernière la plante poison; c'est le *rhus toxicodendron L.*, dont le suc est si âcre qu'appliqué sur la peau, il produit des érysipèles très-douloureux, surtout à l'époque des grandes chaleurs; il tache aussi le linge en y laissant une empreinte noirâtre ineffaçable. On rencontre encore dans quelques parties de ce marais des masses de rosiers sauvages, dont la fleur blanche ou purpurine contraste agréablement avec la verdure environnante. Une multitude de mousses, surmontées de leurs urnes blanches, rouges et violâtres, parent les arbres tombés de vétusté dans cette fondrière où il ne faut marcher qu'avec précaution, car ces arbres ruinés cachent souvent des trous remplis d'une bourbe épaisse, dans laquelle on courrait risque d'être englouti. Les serpens et autres reptiles malfaisans pullulent dans ce marais fangeux, et le

hideux crotale, qui se nourrit de rats, de grenouilles et de crapauds, y a établi son repaire; l'agitation des plaques osseuses qu'il porte au bout de sa queue suffit heureusement pour avertir le voyageur de son approche, et pour lui donner le temps d'éviter son atteinte qui pourrait être mortelle.

Les sables qui forment le plateau de Sandy-Hill paraissent être le résultat des atterrissemens successifs du chaînon des montagnes collatérales du lac George; ils ont été vraisemblablement entraînés par les courans nombreux et plus ou moins considérables qui, jusqu'à ce jour encore, sillonnent leurs flancs en roulant avec eux des débris déliés. Ce chaînon transversal, qui va se rattacher aux montagnes du Vermont et qui se développe dans une étendue de quarante à cinquante milles, affecte une courbure circulaire du nord-est au sud-ouest, et se termine brusquement de ce côté par l'extrémité de la montagne Palmeton. Il est présumable que la rupture qu'on observe dans ce chaînon et à travers laquelle passe maintenant l'Hudson, a été causée par les eaux d'un bassin supérieur qui ont divisé cette montagne entièrement formée de calcaire secondaire très-compacte. De-là ce torrent, en s'avançant rapidement vers le sud, paraît avoir formé plusieurs grands lacs dans lesquels il s'est successivement déversé comme l'indiquent évidemment la disposition circulaire des montagnes de cette contrée et leurs nombreuses incrustations de coquilles fluviatiles; puis rompant, ainsi que je l'ai indiqué plus haut, la dernière barrière à West-Point, il est allé de-là sans obstacle se jeter dans la mer. Le cours de ce torrent régularisé par les siècles a formé le lit actuel de l'Hudson. Il est probable que les tremblemens de terre, dont on a des exemples dans le pays, sont venus se joindre à la force des eaux pour opérer ces ruptures extraordinaires.

Depuis les hauteurs de Sandy-Hill jusqu'à la distance de trois milles à l'ouest, les habitans ont établi sur le fleuve des barrages de prises d'eau pour alimenter des moulins qu'on voit sur le bord de la rive gauche (planche XX). On découvre de ces mêmes hauteurs un très-beau chemin, quoique tortueux, s'étendant jusqu'au village de Gleens et bordé par les barrières des fermes voisines; puis, de chaque côté, une campagne fertile et bien cultivée, ornée de grands arbres forestiers, de

prés et de nombreux troupeaux; et, tout-à-fait à l'horizon, le rideau semi-circulaire de montagnes boisées, dont nous avons déjà parlé, et dont la principale se nomme montagne des Français, à cause du combat qu'ils y livrèrent sous le général Moncalm, dans les guerres du Canada. Ces montagnes dépendent de la série qui domine le lac George. On distingue vers le sud-ouest, lorsque le temps est parfaitement serein, une interruption dans cette chaîne, c'est la rupture formée en cet endroit par les eaux rapides de l'Hudson, site curieux dont nous donnerons plus loin une description détaillée, lorsque nous irons le visiter.

En partant de Sandy-Hill pour aller visiter White-Hall, je pris une route assez bonne pendant l'espace de dix milles jusqu'à Fort-Ann, ville assez considérable qui éprouva de grands dommages à l'époque de la guerre de la révolution, et près de laquelle se livra le combat de Putnam; elle est située dans un beau vallon environné de hautes montagnes couvertes de forêts encore vierges : sa population, de près de quatre mille habitans, et ses forges, contribuent à sa prospérité; la route, alternativement plane et raboteuse, devient d'un accès difficile en s'élevant et traverse un pays presque inhabité. Les roches de granit rougeâtres reparaissent en masses colossales, parées d'arbres vigoureux; elles présentent assez bien l'aspect d'une muraille dégradée et fracturée dans toute son étendue. J'arrivai sur les bords ombragés du Wood-Creek, qui forme ici un bassin navigable, en face de la ferme Villers bâtie sur un énorme rocher de granit, où l'on voit un large trou que les sauvages Iroquois, ou les peuplades connues sous le nom de Hurons, avaient pratiqué pour faire cuire leurs alimens. Après avoir passé cette ferme, je rentrai dans les forêts; les montagnes commençaient alors à s'élever progressivement autour de moi, et à prendre de grandes dimensions : elles sont peuplées d'aigles pêcheurs que j'ai vus plusieurs fois enlevant entre leurs serres des poissons d'un très-gros volume. Toute cette traversée, depuis Sandy-Hill jusqu'à White-Hall, se nomme *Portage;* on l'évite actuellement par le moyen du canal du Nord dont nous allons donner dans quelques instans la description.

Avant d'arriver à White-Hall, je remarquai, sur la montagne qui fait face au

chemin, une colonne de granit, monument élevé en mémoire d'une grande bataille qui se livra en cet endroit, le 8 juillet 1777, entre les Anglais et les Américains. Au pied de cette montagne, on trouvait encore, lors de mon passage, des lambeaux de vêtemens et des fragmens d'armures; ces traces parlantes auraient suffi, à défaut d'inscriptions, pour rendre témoignage du grand événement dont ces lieux avaient été le théâtre.

White-Hall, dans le comté de Washington, est situé à la tête du lac Champlain[1], à l'endroit où commence le canal du Nord; sa population est de deux mille cent cinquante habitans[2]. La plupart des maisons ont été bâties avec un granit tiré des montagnes environnantes. Un grand marais, formé par les écoulemens des hauteurs et par les débordemens du goulet du lac, occupe la partie postérieure du village et du port; il est rempli d'herbes aquatiques et d'arbustes rabougris, que couvrent des essaims de taons, de mousquites et de gnats, tous insectes persécuteurs, beaucoup plus malfaisans que les cousins : comme ces derniers, d'ailleurs, ils attaquent de préférence les nouveau-venus, et leur font endurer de grandes souffrances. Mais cet inconvénient n'est pas le seul qu'occasione aux habitans de White-Hall le voisinage de ce marais; des milliers de grenouilles y pullulent, et leur coassement bruyant trouble le sommeil pendant une partie de la nuit; enfin, l'humidité qu'il communique à l'air devient, en automne, la cause d'un grand nombre de fièvres qui durent jusqu'au printemps, et qui souvent même persistent jusqu'à la seconde année[3].

[1] Ainsi nommé de Samuel Champlain, qui le découvrit en 1608.

[2] En juillet 1777, le général Burgoyne détruisit la plupart des magasins de ce port, et en même temps la flottille américaine qui lui barrait l'entrée du lac, et qui tentait de s'opposer au passage de l'artillerie qu'il faisait diriger vers le fort Édouard.

[3] A deux milles du village de White-Hall vivait encore en 1817, lors de mon passage, un Français plus que centenaire, nommé Henri François; son histoire, qu'il me raconta, serait trop longue à rapporter; qu'il me suffise de dire qu'il avait entièrement oublié et son âge et sa langue maternelle : il se rappelait seulement, comme date précise de sa première jeunesse, d'avoir vu le couronnement de la reine Anne, en 1702. D'après les calculs les plus modérés, il devait avoir plus de cent vingt ans.

Près du marais dont nous venons de parler, commence le lac qui, resserré entre de hautes montagnes, n'est d'abord qu'un canal où l'on conserve, rangés en ligne, les navires enlevés aux Anglais dans les derniers combats livrés en 1813 sur le Champlain par le commodore Mac-Donough. Au-delà de cette espèce de goulet [1] est construit le port de White-Hall (planche XXI), où se voient plusieurs magasins maritimes, renfermant les provisions et les gréemens des navires de guerre, et d'où part le bateau à vapeur qui fait la traversée du fleuve Saint-Laurent à Mont-Réal et à Québec. Le pays qui entoure le lac est très-agreste et montueux : on aperçoit à l'ouest les montagnes qui bordent et contiennent le lac George, élevé de plus de cent pieds au-dessus du Champlain, et à l'est celles du Vermont, qui s'enfoncent dans l'intérieur de cet État jusqu'au fleuve Saint-Laurent qu'elles dominent.

Pour venir de Sandy-Hill à White-Hall nous avons suivi le chemin de terre; mais on peut faire aussi ce trajet en suivant le canal du nord, et c'est la route que je pris pour opérer mon retour à Sandy-Hill; je saisirai donc cette occasion pour faire connaître la disposition de ce canal qui sert à faire communiquer les eaux du lac Champlain avec celles de l'Hudson, et je ferai sa description jusqu'à Albany où il se termine.

A l'endroit où le Wood-Creek précipitait autrefois ses eaux par une chute rapide dans celles du lac Champlain, on a élevé des constructions hydrauliques formant un premier bassin pour les barques qui remontent ou descendent le canal, en venant du lac ou de la ville de New-York. Du port de White-Hall les barques s'élèvent dans le canal par trois premières écluses à vingt-six pieds de hauteur. Après avoir parcouru horizontalement une certaine distance, elles montent encore par quatre autres bassins étagés les uns au-dessus des autres à trente pieds plus haut, ce qui donne en tout cinquante-un pieds d'ascension au-dessus du niveau des eaux du lac. Tout ce trajet, ainsi que nous l'avons déjà remarqué en suivant la route de terre depuis Fort-Ann jusqu'à la ferme Villers, est d'un aspect aussi sauvage que

[1] Voyez à la fin de cette section la description de ce goulet.

pittoresque; la rivière qu'on laisse à l'ouest, navigable par instans, coule au milieu de roches énormes couvertes de pins de la plus haute dimension. Au-delà de ce site, le canal traverse en ligne droite le Swamp ou grand marais, dont les arbres ont été élagués pour servir à former le lit de ce même canal, et pour construire les divers ponts qu'on a jetés sur les petits courans qui affluent dans la rivière de Wood-Creek, maintenant rendue courante et totalement désobstruée dans toute cette étendue. Cette contrée, traversée par le canal, était jadis déserte; mais elle se peuple déjà de nombreuses habitations, et bientôt de riches cultures couvriront entièrement ce sol précieux que la présence d'un *humus* épais rend naturellement si fertile. Lorsque les barques se sont élevées successivement à la hauteur que nous avons mentionnée, et qu'elles ont atteint le pont servant d'aquéduc qui croise l'Édouard-Creek, elles commencent alors à descendre progressivement par plusieurs écluses, et arrivent au bassin de l'Hudson situé à quarante-huit pieds au-dessous du niveau des eaux les plus élevées. A l'endroit où s'opère la jonction du canal et du fleuve, le site est dominé par les ruines célèbres du fort Édouard que commandait, en 1756, le général anglais Webb, à la même époque où Montcalm était à la tête des armées françaises venues du Canada, pour assiéger le fort William-Henry, situé sur l'Horican (le lac George).

Au fort Édouard c'est le fleuve lui-même qui sert de lit au canal; il coule alors à travers des élévations boisées, couvertes de thuyas et de chênes implantés dans des masses de schistes calcaires colorés. Plus loin, à l'endroit où le fleuve s'étend en face de la taverne noire, il a fallu éviter les rapides et les îles situés vis-à-vis la ferme de E. Crokhers, et séparer le canal du fleuve; mais passé cet obstacle, le canal et le fleuve réunis continuent leur cours jusqu'aux rapides du fort Miller et du pont de Schuyler, où, après s'être séparés de nouveau, le canal suit la rive droite du fleuve, s'abaisse successivement par plusieurs bassins étagés, et tombe enfin dans le bassin d'Albany situé à quatre-vingt-six pieds au-dessous du niveau des eaux du lac Champlain; ce dernier bassin sert également à recevoir les barques qui viennent des lacs Érié et Ontario par le grand canal de

l'ouest. Cette communication, en partie naturelle et en partie artificielle, a soixante-quatre milles d'étendue; elle a coûté, tant pour construction d'écluses que pour établissement d'aquéducs sur différens ruisseaux et rivières, 781,000 dollars, ce qui revient à peu près à 3,905,000 francs.

De retour à Sandy-Hill, après mon voyage de White-Hall, je fus invité à la cérémonie religieuse du baptême d'une jeune anabaptiste de dix-huit à vingt ans, qui, d'après l'usage de cette secte, devait être plongée par un ministre dans les eaux du fleuve. Cette cérémonie devait avoir lieu à dix heures du matin; on était alors à la fin de septembre, le temps était humide et très-froid, et un épais brouillard obscurcissait toute l'atmosphère. Couverte d'habillemens de laine noire, et conduite par deux compagnes vêtues de la même manière, la jeune fille sortit de la maison paternelle au milieu d'une réunion de parens, d'amis et de ministres. Son costume lugubre et l'air silencieux et recueilli des assistans donnaient à cette cérémonie l'apparence d'une pompe funèbre plutôt que d'une fête. Le cortége étant arrivé sur le rivage, le ministre, après avoir fait une prière, entra dans le fleuve pour choisir une place convenable; il revint ensuite prendre la catéchumène, et la fit entrer dans l'eau avec lui. En même temps un second ministre, placé de manière à dominer la foule des assistans, et tenant les mains et les yeux élevés vers le ciel, fit une prière à haute voix, tandis que le premier, saisissant la jeune fille par le milieu du corps, la plongeait entièrement et à plusieurs reprises dans les eaux du fleuve. A cette immersion subite, elle poussa un cri assez fort pour être entendu au loin sur le rivage. Après cette cérémonie, elle écouta une nouvelle exhortation du ministre, et fut remise à ses compagnes, qui la conduisirent, pénétrée de froid, dégouttante d'eau, et soutenue sur leurs bras, dans une maison du village, où elle fut réchauffée et revêtue d'autres habits. On m'assura bientôt après qu'elle ne consentit à se laisser dépouiller de ses vêtemens baptismaux qu'après s'y être long-temps refusée.

Quelques jours auparavant, dans le mois d'août, j'avais été conduit au *Camp-Meeting* (le camp-église), lieu de prière établi par la secte des méthodistes dans la partie la plus épaisse d'une forêt de chênes. Les religionnaires de toute la con-

trée s'y étaient rendus en foule, les uns à cheval, les autres dans leurs wagons, emportant avec eux leurs lits, les ustensiles de ménage les plus nécessaires, et de grandes toiles destinées à élever des tentes. Les plus zélés s'y établissent pour tout le temps que dure le prêche, c'est-à-dire pour un mois à peu près. Leur réunion a réellement l'aspect d'un camp : les tentes sont disposées circulairement, de manière à présenter plusieurs issues; plus loin sont rangées les voitures, et non loin de-là paissent les chevaux qui se nourrissent, comme au bivouac, de l'herbe qu'ils broutent dans le bois. Chaque famille fait la cuisine à l'entrée de sa tente et à la même heure, de manière qu'en ce moment l'odeur pénétrante des mets se répand aux environs, et la fumée couvre tout le rassemblement.

Au centre du camp s'élève une espèce de théâtre, grossièrement construit en planches, auquel on accède par une petite échelle; il est recouvert par un toit incliné pour laisser écouler l'eau des pluies. Les ministres destinés à relayer le prédicateur principal sont assis sur des bancs placés autour de la tribune. L'exhortation se fait de manière à pouvoir être entendue de douze à quinze cents personnes, et avec une véhémence proportionnée au sujet traité; au reste, avec ce ton inspiré, ces gestes furibonds et ces discours exaltés, l'orateur sait tellement s'emparer de l'esprit de ses auditeurs, qu'on voit souvent des femmes et des filles, se croyant saisies de l'esprit divin, pousser des cris qui retentissent dans la forêt, se rouler dans la poussière, se frapper la tête, et enfin représenter parfaitement une scène de nos anciens convulsionnaires. Lorsque le prédicateur a terminé son discours, il va se reposer sous une baraque en bois, remplie de paille, et d'autres lui succèdent sans intervalle jusqu'à l'heure du repas, qu'ils prennent en commun dans cette même baraque. Ils recommencent ensuite leurs discours, qu'ils ne terminent enfin qu'au milieu de la nuit; l'heure du repos n'est cependant pas encore arrivée, car chaque famille commence alors sous sa tente à chanter des cantiques religieux, et ces pieux exercices continuent presque jusqu'au lever de l'aurore. Vers le matin, les fidèles sont rappelés à la prière au moyen d'un long tube en fer-blanc, en forme de porte-voix, qu'un ministre

embouche de telle force qu'on voit le sang lui monter au visage, et les yeux lui sortir de la tête.

Je fus encore témoin, pendant mon séjour à Sandy-Hill, d'une autre cérémonie bien différente de celles que je viens de raconter. En effet, me trouvant dans cette dernière ville à l'époque du 4 juillet, jour anniversaire de l'évacuation du territoire de l'État de New-York par l'armée anglaise, je ne pus me refuser à l'invitation que m'adressa le général Pitcher, commandant de la milice du canton, pour assister à la réunion qui devait avoir lieu à cette occasion, et au repas qui devait terminer cette journée, célébrés dans toute l'Union avec le même enthousiasme. Dès le point du jour, toute la troupe de milice, composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, était sous les armes sur la grande esplanade du village, et une nombreuse population garnissait les fenêtres des jolies maisons qui bordent cette place de deux côtés. L'explosion de l'artillerie annonça bientôt le commencement de la cérémonie, et le bruit répété au loin par les montagnes avertit les retardataires de se hâter; en effet, nous vîmes presque aussitôt accourir les habitans de la contrée environnante, les uns entassés dans leurs *wagons*, espèce de voiture à deux chevaux, formée d'un long coffre en bois, garni de bancs et de chaises, et posé sur un train d'une simplicité rustique; les autres à cheval et en armes. Tous se rendirent sur la place du rendez-vous : alors, après que toute la troupe se fut rangée en bataille, le général, s'adressant à trois Français présens à cette cérémonie et à moi, nous offrit de l'accompagner dans les rangs; il les passa immédiatement en revue, et reçut à son passage le salut des drapeaux. Bientôt après la troupe défila devant nous, et fut suivie des habitans du village et des environs, hommes et femmes, marchant processionnellement au bruit de l'artillerie qui exécutait des salves réglées, et des *houras* de la multitude. Après la revue, tous ceux qui devaient faire partie du banquet patriotique se réunirent dans la grande taverne où il était préparé; des toasts nombreux furent portés, et chacun d'eux fut accompagné d'une décharge de mousqueterie tirée sur la grande place. A la nuit tombante chacun reprit sa direction particulière, et peu à peu le silence habituel se rétablit.

Cette cérémonie commémorative célébrée au milieu d'une médiocre bourgade, et cependant embellie par une certaine pompe à la fois solennelle et rustique, m'étonna singulièrement; mais j'eus lieu d'être bien autrement surpris de l'appareil qu'en raison de leur population et de leur importance, les grandes villes maritimes, et particulièrement celle de New-York, dont je vais parler, déploient en cette occasion. En effet, dans ce grand jour, l'ordre et la tranquillité qui règnent habituellement dans ces villes, sont entièrement troublés; ce serait en vain qu'on tenterait de se soustraire à l'enthousiasme général, et qu'on voudrait rester impassible au milieu du bruit qui, depuis le point du jour, retentit de tous côtés; au fracas de l'artillerie des vaisseaux du port et des forts de la rade se joignent les explosions multipliées d'armes à feu que tire en signe d'allégresse une population immense, inondant les rues et les places publiques; ailleurs, au retentissement de plusieurs milliers de pétards enflammés que des enfans lancent dans les airs, se mêle le bruit assourdissant des trains d'artillerie qui parcourent la ville pour se rendre à leur poste. Mais déjà toute la milice en armes est au lieu du rendez-vous général, et bientôt on voit arriver le gouverneur de l'État, accompagné d'une garde particulière, composée de jeunes gens en élégant uniforme, et suivi des généraux de différentes armes, des membres des tribunaux, des chefs de l'administration civile et militaire, et des sociétés savantes; chacun prend place selon son rang, et alors le cortége se met en marche, divisé par groupes qui alternent avec des pelotons de cavalerie et d'infanterie. A la suite de tous les corps constitués que nous venons d'énumérer, on voit marcher les diverses corporations de métiers, chacune déployant en tête une bannière distinctive, et entourant un char qui porte les outils caractéristiques de sa profession; tous ces chars sont richement drapés et traînés par des chevaux caparaçonnés. Les constructeurs des navires de guerre, aussi bien que ceux du commerce, ont aussi leur char particulier qu'entourent des marins de toutes classes, et sur lequel est placé le modèle en grand d'un vaisseau de haut bord tout armé. Cependant le cortége continue sa marche depuis la maison d'État, et à travers la grande rue, jusqu'à la promenade de la Batterie; les canons des forts le saluent, à son passage,

de leurs salves retentissantes. Sur la rade et dans le port, les navires richement pavoisés offrent la réunion des pavillons de presque toutes les nations du monde, et ces milliers de drapeaux aux couleurs variées, qui tour à tour brillent et disparaissent au milieu des tourbillons de fumée, offrent un spectacle aussi piquant que majestueux.

Des marchands de comestibles ayant obtenu pour ce jour la permission de s'établir au pourtour de la grille qui environne la maison de ville, de nombreuses baraques en bois divisées par des toiles blanches ont été élevées dès la veille de la fête. Sous ces abris sont entassés des provisions d'alimens de toute espèce; des viandes salées ou rôties, des jambons, des cochons de lait, des poissons secs ou frits, des huîtres, des homars, et des coquillages de toute espèce; d'autres boutiques offrent les fruits du pays et de la saison, tels que des pommes et des noisettes; et dans d'autres enfin on trouve du pain, des gâteaux, des tartes et des *cakes* (petites pâtisseries variées), et leur accompagnement obligé, un bon nombre de petits barils de liqueurs fortes assorties. Des tables sont dressées sous des tentes nombreuses, et au moment de la fête on voit s'y presser tumultueusement des groupes de joyeux convives, parmi lesquels on peut remarquer hommes et femmes, blancs, noirs et mulâtres, confondus. A peine rassasiés, ces groupes sont aussitôt remplacés par de nouveaux amateurs affamés, auxquels de nouvelles bandes joyeuses succéderont encore. Pendant ce temps, la multitude oisive, qui se porte en foule à l'endroit de la fête, inonde le parc, sans respect pour ses frais gazons qui sont entièrement labourés par elle; des enfans lancent inconsidérément dans les airs des milliers de pétards, dont l'explosion cause parfois de légers accidens. Enfin un splendide banquet, servi dans un vaste salon, pour les dames et les personnes invitées, et un bal magnifique qui lui succède, terminent cette fête célébrée avec un véritable enthousiasme national.

Dans ce jour, ainsi qu'aux trois autres grandes fêtes, les seules reconnues par l'État général, l'édifice de la maison de ville, surmonté du drapeau de l'Union, présente une brillante illumination, exécutée avec des bougies de blanc de baleine, et placée intérieurement par lignes symétriquement étagées derrière les fenêtres;

c'est le seul dans toute la ville qui présente cette distinction; il est en outre décoré d'un transparent sur lequel on lit en gros caractères : 4 JUILLET. Le jour anniversaire de la naissance du général Washington, ce même transparent offre le portrait en pied de ce fondateur de l'indépendance américaine. Il est à remarquer que le grand théâtre est aussi, à cette dernière époque, brillamment illuminé et qu'il donne grand spectacle.

Après cette courte digression sur les fêtes nationales américaines, reprenons le cours de nos excursions que nous avons un instant suspendu, et continuons de visiter les lieux intéressans qui environnent Sandy-Hill, et d'explorer le cours de l'Hudson.

Du sommet des chutes de Bakers nous avons déjà suivi de l'œil les eaux de ce fleuve, et nous les avons vues s'engager dans une profonde et obscure ravine qu'elles ont jadis incontestablement creusée en sciant par le milieu des bancs calcaires superposés, et solidifiés par une longue suite de siècles. Ce gouffre immense paraît inabordable au premier aspect; mais quelques sentiers d'abord inaperçus en facilitent l'accès. La plupart de ces chemins couverts mériteraient de devenir l'objet d'une description particulière, et de servir de théâtre aux scènes romantiques d'un Walter Scott et d'un Cooper. Mais c'est en effet dans cette même contrée que nous parcourons que ce dernier romancier a placé les épisodes historiques des *Pionniers* et du *Dernier des Mohicans.* Ce sont là ces mêmes sites qu'il a retracés sous de si chaudes et de si brillantes couleurs. Non loin du point que nous occupons, au milieu de la vaste solitude de la forêt, je retrouve encore, quoique maintenant envahies par la végétation, ces éminences de terre sous lesquelles reposent ensevelis les restes de ces indigènes renommés pour leur féroce courage; et çà et là, dans des lieux inaccessibles pour tout autre que pour ces sauvages enfans de la forêt, j'aperçois ces retraites sûres et cachées qui leur servaient à tendre d'inévitables embuscades. Revenons à l'objet de notre investigation, et gagnons les bords du fleuve. Nous les côtoierons jusqu'au fort Édouard, situé à trois milles plus bas, en suivant le rivage abandonné par les eaux pendant cette époque de la haute température qui, frappant de siccité les

courans voisins et les rivières affluentes, a diminué par cette raison la masse des eaux du fleuve et le volume des chutes.

Pour atteindre ce rivage, il faut premièrement traverser le riche tapis de verdure qui forme l'esplanade du plateau de Sandy-Hill, puis, dépassant les deux lignes des jolies maisonnettes de ce village, gagner l'endroit où une belle masse de pins jaunes (pins du lord Weymouth), de noyers et de chênes, ombrage une humble cabane occupée par un charron, chez lequel je trouvai souvent un abri hospitalier contre la fureur des orages et l'ardeur du soleil. On tourne alors sur la droite, et, après avoir quitté la route unique qui de cette partie des États-Unis conduit en Canada, on se dirige vers le moulin rustique de Bakers. Près de cette dernière station, la route devient aussi difficile qu'extraordinaire : une échelle de quatre-vingts pieds de hauteur, soutenue de distance en distance par des pieux en bois arcboutés sur le rempart de rochers, conduit le voyageur au bord du fleuve. Il faut absolument descendre par ce chemin tremblant et fragile, et, parvenu au bas, on marche alors sur la roche fondamentale qui sert de plancher aux eaux de l'Hudson. Ce rivage est couvert de monceaux de bois roulés que les eaux, trop basses pour les entraîner plus loin, ont déposés en cet endroit, et qui resteront entassés jusqu'à ce que le retour de la saison pluvieuse et les fontes de neige les remettent à flot. Il faut, pour arriver au premier coude de la montagne, franchir des espèces de marécages incommodes et dangereux, et traverser une forêt d'herbes aquatiques très-élevées qui cachent des fondrières remplies d'eau dans lesquelles on court risque de s'engloutir. Mais on est bien dédommagé de la fatigue que font éprouver ces obstacles, lorsqu'ayant dépassé le dernier angle de la montagne, on découvre la totalité des chutes; lorsqu'on voit la cascade supérieure se dérouler en nappe étincelante, fondre sur l'inférieure, et forcer celle-ci à s'échapper en jets multipliés avec un tumulte et un fracas étourdissans. De cette masse énorme d'eaux soulevées, tourmentées et brisées de mille manières, s'élève un léger brouillard, un voile transparent de vapeurs à travers lequel on aperçoit des moulins que supportent de longues poutres implantées sur des lits de roches stratifiées. Plus au loin se découvre un second moulin abandonné par les eaux

alors trop basses; et un vaste bois qui recouvre tous les rochers de la rive gauche, unissant les uns aux autres tous ces objets, sert à en former l'ensemble le plus pittoresque.

Les rochers de la rive gauche, au pied desquels je marchais alors, paraissent plus friables que ceux de la rive opposée et ne conservent pas la même horizontalité; ils paraissent, au contraire, désunis, bouleversés, et laissent entre eux de larges excavations où se sont enracinés et où s'élèvent plusieurs grands arbres qui, dissimulant une partie du désordre, parent en quelque sorte leur sauvage nudité. Çà et là, dans quelques cavités creusées dans la roche qui sert de plancher au fleuve, et au milieu d'une eau stagnante, je découvris une multitude de poissons d'espèces variées à la vérité, mais trop jeunes pour mériter d'être recueillis, des coquilles univalves et bivalves, et, dans des endroits marécageux, plusieurs tortues tapies à l'abri de plantes aquatiques. L'une d'elles, la Lézardine, différant de toutes celles que je connaissais, je tentai de la saisir; mais au premier mouvement que je fis, le reptile allongeant son cou, me montra sa large bouche armée d'une corne tranchante, capable de couper les doigts; pour ne pas exposer les miens, je lui présentai un morceau de bois qu'elle mordit avec force, et par ce moyen je pus l'enlever de sa retraite et la renverser sur un terrain uni; elle parvint bientôt à se retourner, en agitant ses pattes armées de longues griffes, et elle s'efforça de gagner promptement les eaux. Une grenouille se trouvant sur son passage, elle la saisit aussitôt et continua de fuir vers sa retraite où je l'atteignis de nouveau; mais déjà la pauvre grenouille était devenue sa victime; la tortue venait de l'avaler tout entière. Je tentai de lier ses membres, elle rompit les liens; enfin il me fallut livrer un combat dont je ne pus sortir victorieux qu'en l'assommant à la fin pour l'emporter dans ma carnassière. Chargé de cette proie assez pesante, je continuai de suivre le rivage, jusqu'à l'endroit où le courant plus resserré semble déceler l'ancienne issue d'un petit lac. Après avoir dépassé ce court détroit, j'entrai dans un nouveau bassin plus large et très-long, au milieu duquel je vis une île charmante qui ressemble à une riche corbeille de verdure sortant du sein des eaux. A cette distance, les murs d'inégale élévation, mais toujours gigantesques, qui

bordent l'une et l'autre rive, éprouvent quelques inclinaisons que j'attribue aux couches glaiseuses que j'ai remarquées entre les lits inférieurs. La circonstance de l'abaissement périodique des eaux me permit de reconnaître que les affaissemens survenus entre les couches de rochers ont causé des vides, des ruptures où se sont implantés des arbres magnifiques qui, de ces sommités escarpées, viennent en s'inclinant baigner leurs branches jusque dans les eaux du fleuve, et ne laissent au-dessous d'eux qu'un intervalle étroit et sablonneux, mis à sec par la retraite des eaux. Plus loin le mur de rochers se redresse, et forme un talus très-rapide et à peu près stérile jusqu'au tiers de sa hauteur, à l'exception toutefois de quelques mousses et de quelques lichens qui parent sa nudité; mais les deux tiers supérieurs sont couverts de bois où l'on voit se marier sans se confondre les plus belles espèces des grands arbres forestiers. En effet, on remarque d'abord la ligne des noyers auxquels s'allient les ormes dont les tiges élevées et les cimes couronnées semblent s'élancer vers la lumière; au-dessus sont les chênes, moins nombreux à la vérité, mais dont la couleur sombre et sévère et les racines puissantes indiquent la force; enfin, au sommet on remarque une ligne plus sombre encore formée de conifères variés. On se tromperait cependant si l'on croyait que ces zônes végétales sont tellement tranchées qu'aucun individu d'espèce différente ne dépasse la limite que la nature semble lui avoir tracée; au contraire, on voit assez fréquemment des individus de l'espèce des pins implantés furtivement au milieu de la ligne des chênes et réciproquement; mais l'observation générale n'en est pas moins exacte et vraie, et ces familles de végétaux, ainsi séparées les unes des autres, indiquent assez sûrement au voyageur à quelle hauteur perpendiculaire il se trouve.

Jusqu'alors je n'avais cessé de marcher sur la roche vive mélangée de sable; j'atteignis enfin une de ces fractures formant l'issue d'un de ces défilés mystérieux dont j'ai parlé plus haut, elle m'offrit au milieu de ce désert sauvage une charmante retraite. Des roches dégradées en composaient l'ouverture; de leurs surfaces raboteuses et sillonnées s'élançaient en touffes verdoyantes, ou pendaient en guirlandes variées, des thuyas, des genévriers, des lianes flexibles et de gigantesques fougères; échappées des fissures profondes dans lesquelles elles s'implantent,

leurs racines couraient en serpentant sur les rochers, et ressemblaient à de longs et tortueux reptiles qui plongeraient leurs têtes dans ces cavités. Au milieu de toute cette verdure que rembrunissaient des touffes nombreuses de sassafras, des arbustes à fleurs brillantes ou à fruits vivement colorés formaient d'heureux contrastes : là c'étaient des myrica et des lauriers à baies rouges; ailleurs, des gerbes d'or et toute l'élégante floraison de la famille des Composées. Les sommités de la rive droite n'étaient pas moins intéressantes à considérer : de l'endroit où je goûtais les douceurs du repos, je pouvais apercevoir au loin devant moi, et comme à travers un portique formé par l'ouverture des deux montagnes, les chutes pittoresques de Bakers. Entre ces deux rives le fleuve coule rapidement dans un grand espace; la vélocité de son courant annonce l'abaissement progressif de son plancher; et les rapides fréquens qu'il présente ajoutent par leur bruit sourd et majestueux à l'impression profonde que produisent ces sites magnifiques. Quelques oiseaux isolés ou en troupes, selon leurs espèces, interrompent seuls la solitude solennelle de ces lieux. Parmi eux je reconnus le ministre, l'oiseau bleu indigo et le cardinal voyageur qui ne s'arrête qu'un instant dans ces contrées et que décèle promptement l'éclat de son plumage : en effet, presque toujours perché sur l'extrémité des branches, il ressemble, à quelque distance, à une masse incandescente suspendue dans les airs. Le râle à gorge rouge, nommé par les habitans *fire-bird* (oiseau de feu), s'offrit fréquemment à mes regards; son allure inquiète et ses mouvemens agités le font bientôt reconnaître; suivant ordinairement le bord des eaux, il s'élève aussitôt qu'il a saisi sa proie et court s'enfoncer dans les broussailles où il place son nid. Enfin sur quelques plantes voltigeait un petit oiseau un peu plus gros que l'oiseau-mouche et nommé *humming-bird* (oiseau bourdonnant) à cause du léger bruit que produisent ses ailes délicates en frappant vivement l'air. Ce charmant petit volatile ne pose presque pas, mais passant continuellement d'une plante à une autre, il est dans une agitation perpétuelle. Il paraît d'ailleurs peu farouche, car plusieurs ne craignaient point de s'approcher très-près de moi, comme pour me rendre spectateur de leurs évolutions. De nombreux insectes, des coléoptères, des bombyx, peuplaient les gazons et les

terrains, et dans les lieux humides je saisis quelques rainettes ainsi qu'un serpent noir de quatre pieds de long que je plongeai vivement dans une bouteille de liqueur spiritueuse que je portais toujours avec moi. Enfin je pus choisir un grand nombre d'échantillons, parmi une multitude de coquilles terrestres et de planorbes, entraînés par les eaux supérieures.

Peu de temps après, et tandis que je m'occupais à lever quelques vues de ces lieux intéressans, un léger bruit qui se fit entendre dans le fourré voisin attira mon attention et me fit brusquement quitter le dessin que je venais d'entreprendre; c'était, à n'en point douter, quelque animal qui s'avançait vers moi; j'avais surtout à redouter la brusque attaque du chat sauvage (*catus cervarius*, Linn.) encore assez commun dans ces solitudes, et j'étais sans armes pour me défendre contre un adversaire si agile et si féroce. J'aurais moins craint la rencontre d'un couguar, car ce dernier, plus poltron, fuit la présence de l'homme, tandis que le chat, quoique beaucoup plus petit, ne craint pas de l'attaquer en se précipitant sur lui du haut d'un arbre. Je restai donc immobile et sur mes gardes, et mes craintes furent bientôt dissipées lorsque j'aperçus sous les broussailles voisines le museau annelé et les yeux verdâtres du petit ours nommé raton (*procion storr*, Cuvier). Il sortit de sa retraite sans m'apercevoir et se dirigea vers la rivière, sans doute pour y chercher le poisson dont il fait, avec les pommes de terre et diverses plantes bulbeuses, sa nourriture habituelle. Il m'aperçut à un mouvement que je fis, s'arrêta court, puis retourna en arrière; et, saisissant avec ses pattes qui font office de mains, un rameau d'arbre peu élevé, il s'élança dessus, passa de branche en branche et disparut dans l'épaisseur du fourré, où, malgré des recherches multipliées, il me fut impossible de le découvrir. La queue de ce plantigrade, longue et volumineuse, est annelée, c'est-à-dire partagée en bandes circulaires de couleurs tranchantes et opposées; les deux côtés de sa tête et le tour de ses yeux sont en outre décorés de deux bandes brunes qui lui donnent un aspect singulier; d'ailleurs son air assez fin et son museau allongé établissent quelques rapports de physionomie entre lui et les jeunes renards. Le reste de sa conformation appartient tout entier à son espèce; ainsi son corps est bombé et trapu, ses

jambes épaisses, ses oreilles courtes, et les cinq doigts de chacun de ses pieds sont armés de griffes aiguës qui lui donnent la facilité de monter sur les arbres pour y dénicher des œufs dont il est très-friand. La nuit est le moment qu'il choisit ordinairement pour aller à la maraude, et pendant ce temps il dépouille les vergers de leurs fruits, les champs de maïs de leurs épis, et ceux de pommes de terre de leurs tubercules. Il se sert de ses pieds de devant pour fouiller la terre ou cueillir les fruits; il nage parfaitement bien, et fait sur le bord des rivières une chasse active aux poissons. Sa fourrure est plus grossière que celle du castor; mais cependant celle que recouvrent ses longs poils est d'une qualité très-fine, et s'emploie, aussi bien que ses poils plus grossiers, dans les manufactures de chapeaux. Les Indiens, employant sa queue aux mêmes usages que celle du vison, s'en font, en la garnissant d'ornemens en fer-blanc ou de pointes de porc-épic, des ceintures et des sacs à tabac.

Ce fut encore dans cette même tournée que je trouvai pour la première fois la taupe à museau étoilé (*Sorex cristatus, Condylura*, Desmarest). La singulière conformation qui lui a fait donner ce nom consiste dans une crête charnue et dentelée, à douze rayons, qui entoure ses narines et forme une sorte d'étoile mobile fixée à l'extrémité de son museau.

Cette excursion devait être remplie pour moi d'événemens et de rencontres singulières; car à peine m'étais-je mis en route pour gagner le fort Édouard, que tout-à-coup la détonation d'une arme à feu, répétée avec fracas par les échos du fleuve, se fit entendre à peu de distance. Quelques années auparavant j'aurais cru reconnaître le signal d'une surprise de la part des sauvages, mais dans ce moment j'étais parfaitement tranquille à cet égard, car leur nombre est tellement réduit qu'ils n'oseraient se permettre aucune agression sur ce territoire. Les aboiemens de plusieurs chiens courans m'eurent bientôt tiré d'incertitude, et me firent connaître la cause de ce bruit inattendu; je les entendis en effet suivre la piste du gibier tiré par le chasseur, et tout-à-coup j'aperçus au loin une jolie biche déboucher de la forêt, s'élancer dans les eaux, traverser le fleuve à la nage, et, parvenue sur la rive opposée, s'enfoncer dans un épais fourré. Elle était déjà loin et hors de

leur atteinte, lorsque les chiens courant sur sa trace arrivèrent au bord du fleuve; aussi perdirent-ils sa piste sur le rivage, et après l'avoir cherchée pendant quelque temps, ils rentrèrent, la queue basse, dans la montagne.

Cependant le soleil s'abaissait insensiblement, et tandis qu'au sommet de la montagne il dorait encore la cime des plus grands arbres, il laissait le fond de la vallée, où coule le fleuve, plongé dans un doux crépuscule. Ces jeux piquans de la lumière et de l'ombre ajoutaient de nouveaux charmes à ce paysage déjà si magnifique par lui-même, et invitaient à en considérer tous les aspects: une longue pelouse bordant le rivage s'étendait sur la droite; elle était bornée par les monts plus reculés qui aidaient à en apprécier la largeur. Sur ce vaste pâturage, et à des distances plus ou moins éloignées, vaguaient quelques bestiaux dont les dimensions à cette distance me servaient de terme de comparaison pour évaluer la hauteur des monts dont j'étais environné. Je pouvais même distinguer à travers les troncs de bouleaux, d'ormes et de salix indigènes, les couches de rochers dont ces monts étaient formés. Ce site champêtre me paraissait un Élysée, j'enviais le sort des heureux habitans de ces solitudes, et ce n'était qu'avec les plus grands efforts que je pouvais m'arracher à sa contemplation. En avançant davantage, et toujours sur la même rive, je remarquai des amas de bois bordant la continuation de la prairie et rangés dans un ordre parfait: amenés en cet endroit par le courant du fleuve, et coupés seulement en rondins ou déjà sciés en planches, et divisés par compartimens, ils formaient plusieurs lots destinés à être vendus sur place, ou à former d'immenses radeaux qui, descendant le fleuve à l'époque de ses grandes crues, seront conduits vers d'autres dépôts ou au pied des scieries répandues le long de leur route. La présence de ces chantiers m'annonçait que je touchais au terme de mon voyage; mais prêt à sortir de ce défilé pittoresque, je voulus encore y jeter un dernier regard, et embrasser d'un seul coup-d'œil l'ensemble du tableau dont je venais de parcourir tous les détails. Une saillie que projetait la montagne me parut un endroit commode pour en prendre une vue générale, et habitué dès mon enfance à escalader les Alpes et les Pyrénées, j'eus bientôt gravi cette roche escarpée sur laquelle je m'établis au pied d'un cèdre gigantesque.

De cette élévation ma vue s'étendant sur un espace immense, je pus rassasier mes regards de l'ensemble de cette scène magnifique : d'un côté je voyais le fleuve descendre majestueusement du nord, et ses eaux, repoussées par l'île dont j'ai parlé, se diviser pour quelques instans en deux zônes brillantes et parallèles. D'un autre côté je considérais ces remparts de rochers entrecoupés, sillonnés par des ravines profondes, et sur les flancs, dans les interstices desquels croissait une forêt tout entière, qui de ses sommets escarpés projetait ses rameaux jusque dans les eaux du fleuve. Au moment de disparaître entièrement, le soleil, qui ne lançait plus que des rayons affaiblis, répandait sur tous ces objets une lueur douce, en noyait les contours douteux dans des vapeurs en quelque sorte célestes ; et cette unité de couleur qui simplifiait les formes, qui les liait harmonieusement les unes aux autres, donnait à toute cette scène un ensemble de simplicité et de grandeur, de calme et de solennité, qui, reposant les sens du spectateur, contribuait à élever son ame et à agrandir ses pensées. L'obscurité qui croissait d'instans en instans n'était cependant pas encore assez profonde pour m'empêcher de distinguer au fond de la vallée plusieurs points mobiles. C'étaient des habitans des montagnes des environs, dont je découvrais déjà les modestes habitations, et qui, descendus au bord du fleuve, se hasardaient à traverser de roc en roc jusqu'à son milieu pour y pêcher le poisson qui devait servir au souper de leur famille. Enfin, ayant quitté le point élevé que j'occupais, et suivant toujours le défilé, j'arrivai au pied de l'extrémité des montagnes qui servent à le former ; je vis alors le pays s'ouvrir devant moi, et les maisons, les chantiers de dépôt apparaître en grand nombre sur la rive droite ; je m'arrêtai de nouveau à considérer quelques instans la terminaison de ce vaste rempart de rochers que je suivais depuis si long-temps, et je remarquai un grand bouleversement dans leurs stratifications ; en effet elles sont en cet endroit déplacées, soulevées, fendues dans leur épaisseur et même redressées dans leurs lits supérieurs. Les herbes et les mousses se sont emparées des fissures de leurs bases, et sur leur sommet croissent des thuyas gigantesques, dont les troncs hors d'aplomb menacent de leur chute prochaine le voyageur qui pénètre dans ces solitudes. Assis au pied de ces rocs

sourcilleux, je contemplais avec un sentiment de crainte indéfinissable ces effrayans vestiges d'une antique catastrophe; j'y lisais en caractères distincts : que l'eau ayant jadis baigné jusqu'à une hauteur de neuf à dix pieds la partie inférieure de ces rochers, et que sa rapidité ayant miné leurs bases, ils se fracturèrent, et que leurs masses désunies s'enfoncèrent dans le sable profond qui forme le sol jusqu'à plusieurs milles au-delà du fleuve. En effet, particulièrement sur la rive droite, le sol ne se compose que de buttes d'un sable très-délié, sur lequel même sont bâtis les maisons et les magasins de bois qu'on remarque au-delà du bassin ou de l'espèce de gare où l'on construit les radeaux. A partir de cet endroit dont le sol s'élève sensiblement en médiocres monticules d'un sable peu fertile, l'Hudson forme en se déployant un vaste cercle et coule entre deux rives à peu près planes. Quelques roches qui s'élèvent du milieu de son lit y forment des îles naturelles, tandis que des amas d'alluvion, sur lesquels se sont échoués et moulés dans le sable des débris d'arbres chariés par les eaux, en forment d'artificielles. Toutes ces graines légères qui voyagent sur l'aile des vents, ou celles plus solides que transportent dans leurs estomacs les oiseaux granivores, en tombant sur ces *détritus* humides, y ont promptement germé, s'y sont développées, et ont produit la végétation riche et variée qui pare maintenant ces îles. Résultat d'innombrables hasards, cette végétation renferme presque autant d'espèces que d'individus, et présente un échantillon des richesses végétales des deux rives; ainsi les pins, les ormes et les *salix* indigènes dominent parmi les arbres.

En continuant de côtoyer le rivage sablonneux du fleuve, on rencontre bientôt à gauche l'extrémité du chemin qui de Sandy-Hill va en s'abaissant jusqu'au fort Édouard, et sert de route unique pour passer en Canada. Le village de Fort-Édouard est situé à peu de distance sur cette même route, et tout près du fleuve Hudson qui passe derrière ses maisons et vient baigner la base de l'ancien fort qui donne son nom au village. Au pied de ce fort se trouve même le bassin des barques du canal du nord. Cette contrée, la plus anciennement habitée de l'État de New-York, mérite bien de fixer quelques instans l'attention de l'observateur, et pour embrasser d'un coup-d'œil tout son ensemble, il faut se porter sur les

collines élevées qui la dominent, et d'où l'on peut découvrir le vaste panorama des campagnes, au milieu desquelles coule l'Hudson. Pour gagner ces collines dont je parle, il faut dépasser le fort et ses parties marécageuses, dépasser même la petite église du village, et monter la route tracée sur la croupe d'une vaste plate-forme. Parvenu à ce point dominant, on voit alors se déployer autour de soi de magnifiques campagnes parées de la plus abondante culture. Sur le premier plan se dessinent de gracieuses ondulations de terrain, divisées en champs de labourage, et en grandes prairies entrecoupées par des bosquets d'arbres qu'en France on nomme *remises*, et qui servent ici de repaire et d'abri pour le bétail. A gauche serpente l'Hudson qui, paraissant sortir de ces masses de verdure, se déroule dans la plaine couverte de moissons et de nombreux troupeaux, et embrasse dans ses replis des îles verdoyantes. Au centre du tableau s'élèvent les ruines pittoresques du fort, situé de manière à défendre la route et le défilé du fleuve. Enfin au-delà de toutes ces eaux, de tous ces champs fertiles, et par-delà ces ruines, s'étend une ligne sombre de forêts qu'on croirait au premier abord impraticables, si les traces de l'homme ne s'y décelaient çà et là. Ce sont parfois quelques toits rustiques qu'on voit percer à travers le feuillage, ou des tourbillons de fumée qu'on voit s'élancer du plus épais de la forêt, indices certains d'un incendie ménagé au sein de ces bois pour y établir un nouvel héritage. Des profondeurs de cette immense forêt s'échappent des courans nombreux; le plus remarquable se nomme *Halfway-Brook;* il traverse un lac situé au pied des montagnes, et dans sa pente rapide il fertilise des retraites habitées, fait mouvoir des moulins, se précipite plusieurs fois en belles cascades, s'enrichit du tribut de plusieurs filets d'eau vive, et après avoir traversé le village de Fort-Anne, passé sous un pont en bois, il vient enfin confondre ses eaux avec celles du Wood-Creek. Une seconde rivière non moins intéressante, et dont nous parlerons bientôt, s'échappe aussi de ces hauteurs boisées; c'est l'Edward-Creek, autrement dit la *Rivière-Crochue,* qui, semblable à la précédente, mais coulant sur des pentes moins rapides, traverse un vallon récemment cultivé au bas du plateau de Sandy-Hill, entre dans le *Swamp* ou grand marais décrit plus haut, et,

passant non loin du bassin du canal, court enfin précipiter ses eaux dans celles du roi des fleuves de cette contrée, du magnifique Hudson. Au-delà des riches campagnes, à travers lesquelles serpentent ces deux rivières, et sur lesquelles l'œil chercherait maintenant en vain ces souches charbonnées et ces troncs dégarnis d'un si lugubre aspect, se déploie la ligne bleuâtre et gracieusement ondulée des cimes élevées qui dominent le lac George. Malgré la distance et les vapeurs brumeuses qui les enveloppent, on y distingue cette légère interruption que nous avons déjà aperçue et signalée du haut du plateau de Sandy-Hill; c'est le passage du fleuve Hudson au-dessus des chutes de Gleens. Cette dernière ligne de montagnes, placée aux extrêmes limites de l'horizon, circonscrit enfin ce vaste panorama d'un des plus beaux sites de la contrée. Ce riche et imposant tableau m'apparut d'abord embelli de toutes les teintes vaporeuses du soir; je le revis ensuite éclairé de tous les feux du soleil; mais, soit voilé d'un mystérieux crépuscule, soit éclatant de lumière, il fut toujours à mes yeux, malgré les sensations diverses qu'il me fit éprouver, l'une des scènes naturelles les plus magnifiques que j'eusse jamais contemplées.

Avant de quitter ces lieux, et en présence des ruines autrefois célèbres du fort Édouard qui les dominent, qu'on me permette de rappeler en peu de mots les événemens dont ils furent le théâtre. Ce fort fut construit par les Anglais pour compléter la ligne de défense qu'ils prétendaient opposer aux armées françaises du Canada, et intercepter à la fois le passage du fleuve et de l'unique route qui, de cette dernière contrée, pénètre au centre des anciennes possessions anglo-américaines; aussi, regardé à cette époque comme la clef du pays, sa défense fut toujours confiée aux mains les plus habiles. En 1755, il fut attaqué par l'armée française sous les ordres du général Dieskau; mais ce dernier perdit la vie dans la sanglante action qui eut lieu non loin de ses murs, et où les deux armées déployèrent la plus grande valeur. En 1757, il était commandé par le général Webb qui resta si malheureusement inactif, enfermé dans ses retranchemens pendant que le fort Willam-Henry, qu'il aurait dû secourir, était forcé de se rendre aux Français, et que la garnison qui avait obtenu une honorable

capitulation, obligée de se replier sur ce même fort Édouard, fut impitoyablement massacrée par des bandes de sauvages féroces. Après les événemens de cette guerre, dont l'avantage resta enfin aux Anglais, le fort Édouard et la fertile contrée qui l'entoure oublièrent pendant de longues années de paix le fracas des armes; mais quarante ans plus tard de nouveaux malheurs planèrent sur ce pays paisible; le général Burgoyne y promena avec ses armées la terreur et la dévastation. Enfin rendu, depuis les événemens de la révolution américaine, à l'obscurité et à l'oubli, le fort Édouard cesse d'occuper une place dans l'histoire; devenu, par sa position au centre du pays, tout-à-fait inutile, il est depuis longtemps abandonné, ainsi que tous ceux avec lesquels il correspondait; aussi ses ruines vont-elles chaque jour en s'altérant et en se déformant davantage; et la main des hommes s'unit ici à l'action plus lente du temps pour en effacer tous les vestiges. L'intérieur de l'enceinte est transformé en un champ de culture; le laboureur promène sa charrue et creuse de fertiles sillons sur cette terre qui fut le tombeau de tant de braves guerriers, victimes du caractère inconstant et féroce des sauvages. Nul bruit ne se fait plus entendre au sein de ces retranchemens à demi ensevelis, qui retentirent jadis des clameurs guerrières et du tumulte des combats. Conquérans paisibles, de riches moissons dominent maintenant sur ces ruines qu'elles ont envahies et qu'elles déroberont bientôt entièrement à la curiosité publique. Lorsque ce temps sera venu, à peine un souvenir obscur des événemens dont ces lieux furent le théâtre, survivra dans la mémoire des hommes. Le peintre gravira ces tertres gazonnés pour y chercher des aspects favorables, et ne songera qu'aux beautés de la nature; le philantrope qui, sur ce point élevé, viendra contempler ces vastes campagnes, ne s'occupera que du bonheur et de la paix dont jouissent ceux qui les cultivent; l'historien seul, venant parfois y méditer l'histoire de sa patrie, racontera sur ces lieux de tristes anecdotes, et réveillera le souvenir de hauts faits oubliés.

Nous avons embrassé dans un rapide coup-d'œil, et pour ainsi dire telles qu'elles s'offraient simultanément à nos regards, toutes les parties pittoresques du vaste tableau dont ces ruines forment le centre et le point le plus apparent.

Obligé maintenant de choisir parmi les détails de cette scène immense les plus dignes d'exciter l'intérêt du lecteur, nous terminerons cette investigation presque complète des environs de Sandy-Hill et du cours voisin de l'Hudson, en visitant le site entièrement sauvage qu'offre le passage de l'*Edouard-Creek* ou de la *Rivière-Crochue* qui, descendant des mêmes hauteurs que l'Halfway-Brook, traverse le grand marais.

Pour se rendre des ruines du fort à cette rivière, il faut franchir quelques endroits marécageux qui rendent le trajet difficile, mais qu'une riche végétation décore. Parmi les plantes que ces terrains inondés font naître en abondance, on remarque des touffes considérables d'asclépias dont les uns sont surmontés de bouquets de fleurs d'un pourpre violacé, tandis que les autres portent de nombreuses coques ovales d'un vert livide qui laissent échapper en s'ouvrant un duvet court, soyeux, et blanc comme le coton; malheureusement un suc gluant, doué de propriétés malfaisantes, pénètre ces plantes et tempère l'intérêt qu'inspire leur beauté. Bientôt s'ouvre devant le voyageur une avenue formée de saules de la plus forte dimension, et conduisant à la rivière. C'est en cet endroit que commencent à se montrer les grands végétaux forestiers, et que le chemin devient de plus en plus impraticable; tantôt on rencontre un *humus* épais dans lequel on enfonce jusqu'à mi-jambes; plus loin, le sol plus solide résonne sous vos pas et accuse des fondrières cachées. Il y a bien de quoi rebuter, si de semblables obstacles pouvaient jamais arrêter l'amateur passionné des beautés de la nature. Enfin l'on trouve la riviere qu'encaissent des élévations assez nombreuses. Il faut absolument la traverser si l'on veut continuer sa route; mais la vue du pont ménagé à cet effet suffirait pour faire rebrousser chemin à quiconque aurait le pied peu ferme ou l'esprit facile à se troubler. En effet il ne consiste qu'en de simples troncs d'arbres très-longs qu'on a jetés de bord en bord, et au milieu desquels on danse comme sur une corde tendue. Cependant à ces obstacles franchis succèdent sans cesse de nouveaux obstacles; le fourré devient plus épais, le sol plus encombré, et bientôt on est tout-à-fait au sein de la nature primitive, dans des sites où l'homme n'a que bien rarement porté ses pas et sa main. Là gissent étendus

par milliers ces antiques végétaux dont les troncs énormes n'ont jamais ressenti d'autres atteintes que celles du temps. Leurs débris amoncelés semblent proclamer cette loi universelle des êtres, savoir : que tout a son terme, et que tout ce qui existe doit être tôt ou tard rendu à ses élémens pour servir à de nouvelles formations. Ici la révolution est accomplie, la nature y paraît dans sa décrépitude. Partout des débris pourrissans recouvrent d'autres débris déjà pourris; partout au pied d'arbres encore debout, mais étêtés, courbés et rompus, sont couchés d'autres troncs déjà méconnaissables, ou qui, seulement ramollis par une récente décomposition, se laissent facilement dépouiller de leurs anneaux séculaires. Des milliers de cryptogames, fruits impurs de la corruption, des mousses, des lichens, des byssus, des champignons, envahissent ces grands cadavres, se nourrissent de leur substance, s'y succèdent les uns aux autres pour mieux en assurer l'entière destruction, depuis les énormes agarics qui s'emparent de ceux qu'un reste de sève anime encore, jusqu'aux frêles byssus qui ne les abandonnent que lorsqu'ils sont réduits en véritable *humus*. Cependant du sein de cette végétation décrépite et désorganisée s'élève çà et là une végétation nouvelle; des arbustes délicats sortent d'entre ces troncs amoncelés, des lianes flexibles les entourent de leurs longs rameaux, des plantes élégantes les parent de leurs fleurs : image toujours renaissante d'une fécondité inépuisable qui mêle sans cesse aux êtres détruits des germes prêts à éclore. Plus j'avançais dans ces champs où la nature mourante semble donner la main à la nature renaissante, plus la marche devenait difficile au milieu d'un dédale de plantes parasites, tantôt armées d'épines, et tantôt accrochées à tous les arbres restés debout, ou entrelacées entre elles de manière à tendre devant les pas du voyageur des espèces de piéges continuels au milieu desquels il ne peut manquer de broncher. En me rapprochant de l'un des détours de la rivière, encaissée en cet endroit entre de petites berges, je vis la végétation changer d'aspect, les arbres vieillis diminuer, et les herbes toujours jeunes et vigoureuses reparaître en abondance; au milieu d'elles dominaient les lis, aussi variés par leurs couleurs que par leurs dimensions : du sein d'une touffe épaisse de feuilles d'un vert luisant s'élance ordinairement leur tige parée de ses fleurs

en calice, tantôt blanchâtres, tantôt diaprées, tantôt enfin, dans une magnifique espèce, de la plus belle couleur rouge. De folâtres libellules, très-friandes des sucs que distillent leurs nectaires, les assiégent continuellement; pour la première fois je rencontrai parmi elles les belles espèces à corselet violet, bleu et vert clair, et celles dont la gaze si déliée des ailes est marquée d'une tache brun-foncé.

En quelques endroits la rivière coule à pleins bords, et forme un canal traversé par quelques troncs d'arbres jetés en travers en guise de pont. Sur ses berges inclinées en pente douce croissent une foule d'arbres vigoureux, tels que des noyers et des érables qui, courbant au-dessus du courant leurs branches flexibles, l'ombragent sous un continuel berceau de verdure. Avant de sortir du fourré épais dans lequel elle s'engage, la rivière se replie en méandres nombreux, de sorte que souvent, après une heure de marche pénible à travers ce labyrinthe, on se retrouve exactement au point d'où l'on était parti. Après avoir exécuté plusieurs fois cette manœuvre fatigante, j'essayai enfin de me diriger vers l'est en prenant la corde des arcs nombreux que forme le courant, et en vérifiant exactement sa direction, chaque fois que j'étais dans le doute, au moyen de feuilles sèches que j'abandonnais à sa pente. Ces précautions me réussirent complètement, et je gagnai enfin un terrain à la fois plus solide et moins encombré de broussailles, où l'Edward-Creek plus libre s'étendait dans une espèce de prairie que je jugeai devoir être inondée au moment de la fonte des neiges; en effet, sur le sol qui me parut composé de sable de transport, et à deux pieds à peu près de hauteur, s'étendaient et se croisaient dans toutes les directions une foule de ponts construits en troncs d'arbres, qui, lors de cette inondation, établissent des communications entre toutes les parties de cette prairie; plusieurs plantes aquatiques croissaient d'ailleurs en abondance sur ce terrain, et dans quelques creux restaient encore, malgré la chaleur, des eaux stagnantes où je trouvai plusieurs belles grenouilles et la tortue pointillée. Je surpris aussi se glissant sous l'herbe voisine le joli serpent *à jarretières*, reptile nullement redoutable, que je saisis sans autres précautions, et que j'enfermai dans une boîte ronde pour le placer dans une de mes six poches. Parmi les arbres gigantesques qui croissaient assez nombreux dans la

petite plaine où je me trouvais alors, je distinguai plusieurs ormes dont les tiges doubles et triples partaient d'une même souche, et formaient par la réunion de leurs branches une masse immense de verdure. Ma vue fut encore attirée par le port élancé du magnifique Bonduc (*Gymnocladus canadensis*), et par l'élégante attitude de l'orme pleureur, dont la tige se divisait aussi dès sa base, et dont les branches mollement pendantes descendaient tout autour jusqu'à terre; ce géant végétal me parut avoir au moins cent cinquante pieds de hauteur. A quelques pas de là, je rentrai dans la forêt qui me présenta un aspect tout nouveau; les troncs pressés des arbres s'élançaient avec la plus grande rectitude et semblaient chercher l'air et la lumière pour y déployer en liberté leurs vastes cimes. Tout contribuait à rendre remarquables ces magnifiques colonnades prolongées dans tous les sens : le port svelte et léger de ces arbres dépouillés de branches jusqu'à une grande hauteur, la netteté de leurs écorces, et jusqu'à la délicatesse des divisions empreintes sur ces mêmes écorces, linéamens qu'on croirait avoir été tracés au pinceau. Mais bientôt j'eus à surmonter un nouvel obstacle plus redoutable que les terrains marécageux que j'avais déjà franchis, et que les lianes entrelacées où j'avais failli cent fois tomber : c'étaient des orties de plus de six pieds d'élévation dont les touffes épaisses et pressées remplissaient tout l'intervalle que laissaient entre eux les troncs déjà si serrés des arbres de la forêt. Il fallut pourtant me frayer un chemin à travers ces espèces de bataillons armés qui semblent défendre le passage; je ne les traversai pas sans en emporter de douloureuses piqûres.

Enfin, après avoir dépassé ce dernier obstacle, je remarquai que le terrain s'élevait sensiblement et formait des collines. Des barrières, indices certains d'une habitation peu éloignée, s'étant offertes à ma vue sur l'une de ces élévations, j'augurai bien de cette rencontre fortuite, et je me hâtai de chercher l'entrée de l'enclos qu'elles enfermaient. Je trouvai bientôt, sur un tertre nouvellement défriché et encore couvert de souches à demi brûlées, une cabane construite de troncs d'arbres et recouverte en planches; mais lorsque je me disposais à demander pour quelques instans l'hospitalité à ses habitans, je remarquai avec étonnement qu'elle était sans porte et sans fenêtres; j'y entrai, et je la trouvai entièrement

vide et délabrée; enfin je cherchais aux environs si je pourrais découvrir l'explication de cette singularité, quand, au sommet du plateau et au milieu d'un bois d'ormes et de pins que bordait l'entourage rustique, je trouvai un petit monticule surmonté d'un jeune sapin : c'était une tombe récente selon toutes les apparences, car la terre qui la formait n'avait point encore repris sa verdure accoutumée. Instruit alors du motif de cet abandon, je quittai ces lieux avec un léger sentiment de tristesse. J'appris depuis que, sous le tertre que j'avais vu, reposaient les restes d'un vieux militaire qui, étant venu chercher au milieu de ce désert une retraite paisible, y avait terminé ses jours.

En partant de cette habitation déserte, je continuai à suivre la montée du terrain qui s'élevait considérablement, et bientôt un nouveau défriché reparut; des bestiaux que j'aperçus m'indiquèrent assez que j'étais près d'une nouvelle exploitation, et que cette fois elle devait être habitée. En effet, en descendant le revers des collines que je venais de gravir péniblement, j'aperçus un ruisseau, et, sur le bord, un lavoir rustique construit à l'ombre d'un grand arbre; deux fourches et une traverse en bois, du centre de laquelle pendait une large chaudière de fonte, en formaient la partie principale : des tonneaux et un sceau, le complément nécessaire. Un pont non moins rustique, composé de trois planches portées sur quatre poteaux, me servit à traverser le ruisseau au-delà duquel je trouvai l'habitation que m'annonçaient ces premiers essais d'une civilisation naissante. L'hôte me reçut fort bien, et me servit, pour mon argent, une jatte d'excellent lait.

Pendant la station assez longue que je fis chez lui pour réparer mes forces, je m'occupai à examiner tous les détails de cette maison qui pouvait passer pour un modèle du genre de ces habitations à demi sauvages, que dans cette contrée on rencontre isolées au milieu des forêts. L'intérieur en était divisé en deux parties : la première servant à la fois de pièce de réception, de cuisine et de salle à manger, et la seconde occupée par des métiers de tisserands dont tous les produits sont destinés à la famille; sur l'un d'eux une jeune fille faisait de la toile; l'autre sert à fabriquer des étoffes de laine. Au-dessus de ces deux pièces sont les chambres à coucher auxquelles on monte par un escalier très-propre. Je remarquai que tous

les ustensiles de ménage, qui sont d'ailleurs très-peu nombreux en raison de la simplicité des alimens dont on fait généralement usage, étaient soigneusement nettoyés, et que le fer-blanc écuré presque tous les jours étincelait de propreté. Aux fenêtres inférieures était tendu en guise de rideaux un beau papier de *tenture* à grands ramages, collé en double, afin qu'on pût jouir au dedans et au dehors de l'élégance de ses dessins. La garniture des fenêtres supérieures était moins soignée; quelques carreaux de vitre manquaient, et pour les suppléer on avait employé diverses parties de la garde-robe des maîtres; ainsi l'on voyait à l'un un vieux chapeau, à l'autre un jupon de femme, au troisième un pantalon, etc. Que le lecteur ne perde pas de vue que c'est moins la description d'une unique habitation que je lui fais ici, que celle de toutes les exploitations isolées; en effet on pourra remarquer partout les mêmes particularités; dans tous les endroits éloignés, par exemple, on verra clore et décorer les fenêtres avec des vieilleries, et cela non-seulement dans les familles peu aisées, mais encore dans les maisons où règne d'ailleurs un certain luxe: chez les premiers parce que le verre est trop cher, chez les autres parce qu'il faudrait aller trop loin pour s'en procurer.

Je reçus de l'hôte qui m'avait accueilli tous les renseignemens nécessaires pour me diriger dans le pays et en sortir. En effet, après une demi-heure de marche, je rentrai dans des champs pleinement cultivés où croissaient souvent confondus, et le maïs aux tiges élancées, et les rampantes cucurbitacées dont les larges feuilles circulaires servaient d'abri contre la chaleur à de nombreuses familles d'oiseaux domestiques. Entretenue par la fraîcheur de l'Edouard-Creek qui coule en cet endroit, en partie caché sous l'ombrage, une végétation vigoureuse et variée parait ses bords. Par-dessus toutes les autres plantes brillait la magnifique *Phryma* qui se plaît dans les lieux frais, et que distinguent ses feuilles allongées, dentées et velues, et sa haute tige entourée de grappes de fleurs pourprées; dans le chevelu de ses racines traçantes nichait une foule de coléoptères que je recueillis soigneusement. Bientôt, au milieu de vastes champs de lin fleuri, qui de loin ressemblaient à un brillant tapis teint d'une légère nuance violette, une nouvelle habitation attira mes regards; je la dépassai, et j'atteignis la plaine plus ouverte d'où un

chemin qui traverse le *Moses-Creek*, ruisseau curieux par la variété des scènes que présentent ses bords, conduit au fort Miller. Ces lieux étant déjà en partie connus du lecteur, je ne m'arrêterai point à les décrire de nouveau; je dirai seulement qu'en partant de cette dernière station, si l'on suit constamment et à une certaine distance la rive gauche de l'Edouard-Creek, on arrive bientôt à son embouchure dans l'Hudson, et que de-là une route montueuse qui passe précisément au pied de l'arbre que la malheureuse miss Mac-Crea a rendu célèbre, reconduit le voyageur à ce même village de Sandy-Hill d'où j'étais parti pour exécuter cette longue et intéressante excursion.

Après avoir quitté définitivement Sandy-Hill qui fut long-temps, à cause de sa situation avantageuse, le point central de mes excursions aux environs et sur les bords du fleuve, je me dirigeai, en suivant le cours de l'Hudson, vers le village de Gleens dont la position me rappela Vicdessos dans les Pyrénées. Je descendis sur les bords du fleuve pour visiter une chute célèbre de près de cinquante pieds que les eaux éprouvent près de ce village, et pour prendre la vue du pont qui le traverse. Ce pont, de trois cents pieds de longueur, est supporté par des piliers implantés sur une masse cubique de rochers, formant une espèce d'îlot; au centre est construite la baraque qui sert de demeure à la famille préposée à la perception du droit de passe (planche XXII).

Les parties latérales du lit du fleuve se composent en cet endroit de calcaire contenant abondamment des débris de corps marins, que j'y découvris le premier, et dont je donnai quelques échantillons au docteur Mitchill, de New-York. Les couches sont entièrement parallèles, et il s'en détache souvent des cubes plus ou moins considérables, tels qu'on peut en remarquer sur la planche XXII.

Au-dessus du pont de Gleens on aperçoit plusieurs usines, des manufactures, une clouterie (planche XXIII), et sur la rive droite une filature de coton, grand bâtiment en pierre, au-dessous duquel est une caverne qui se prolonge jusque sous le fleuve. Les parois de cette caverne sont d'un gris blanc, et semées d'une multitude de cellules disposées de manière à faire croire que la masse primitive

qui, en s'ouvrant spontanément, a formé ces parois, était alors dans un état approchant de la liquéfaction [1].

Je partis de Gleens pour aller visiter la ville de Caldwell et le lac George, anciennement nommé par les Hurons l'*Horican*. Je rencontrai sur ma route, et dans une partie presque inhabitée, une grande mare appelée l'Étang-du-Sang; elle est ombragée par un taillis épais, qui semble planté tout exprès pour en dérober l'aspect aux yeux des voyageurs; cet endroit rappelle en effet de douloureux souvenirs. A la suite d'un combat entre les braves soldats de notre nation chargés, sous le commandement du général Montcalm, de défendre ce défilé, et les Anglais commandés par le colonel Williams, les morts des deux partis furent jetés pêle-mêle dans cette mare, qui retint dès-lors le nom funeste d'Etang-du-Sang. Quoique ce pays ait été dans toute son étendue le théâtre du courage de nos armées, et qu'à chaque site on puisse rattacher de tristes ou de mémorables souvenirs, cependant la pensée de ces travaux devenus inutiles et la vue de ce vaste tombeau affecta profondément mon ame, et je n'avais point encore réussi à chasser les sombres idées qu'il m'avait inspirées, au moment où j'arrivai sur l'élévation d'où l'on découvre le lac dans l'enfoncement. Ce premier coup-d'œil est magique (planche XXIV) : on voit le chemin, bordé de collines de sable, s'abaisser jusqu'aux premières maisons de Caldwel; celles-ci sont ornées de portiques à colonnes et de perrons, et d'une forme très-élégante, malgré leur légère construction en planches. Je passai à côté de ce charmant village, et tournant à droite, j'arrivai à la tête du lac George, auprès des restes d'un fort du même nom, qui fut encore témoin de la valeur de nos guerriers [2].

[1] Voyez pour la description de ces grottes naturelles le deuxième volume du *Dernier des Mohicans*, par F. Cooper.

[2] Ce fort George fut bâti dans une situation extrêmement forte pour remplaeer le fort William-Henry qui fut rasé par Montcalm et qui n'a jamais été rebâti. Quoique le fort George soit souvent mentionné dans l'histoire des guerres américaines, il ne fut cependant le théâtre d'aueun événement bien mémorable; il n'en est pas ainsi du fort William-Henry dont les restes sont eneore visibles sur le bord même du lac; ce dernier fut témoin de plus d'une sanglante tragédie, et surtout de celle à la-

Le lac George est situé au centre de montagnes qui s'écartent de tous côtés pour former une vallée, à l'ouest de laquelle on aperçoit à peu de distance

quelle nous avons déjà fait allusion et dont nous allons en peu de mots retracer les événemens. Après trois attaques infructueuses contre le fort William-Henry, le marquis de Montcalm, commandant les armées françaises, résolut de l'assiéger en règle. Ayant donc, au mois d'août 1757, débarqué dix mille hommes près de ce fort, il le somma de se rendre. On montre encore le lieu de son débarquement, un peu au nord de la taverne principale (*public house*); les restes de ses batteries et des autres ouvrages sont encore visibles, et l'on découvre quelquefois les tombes et les ossemens de ceux qui ont péri pendant le siége. Le marquis de Montcalm avait un puissant train d'artillerie, et quoique le fort et ses ouvrages eussent une garnison de trois mille hommes et qu'ils fussent vaillamment défendus par le commandant, le colonel Monroe, le mauvais état des canons, la plupart crevés, le défaut de munitions, et par-dessus tout, le manque de secours attendus, forcèrent enfin les Anglais de capituler. Le marquis de Montcalm, vainqueur généreux, et plein d'admiration pour la courageuse défense de ses ennemis, accorda les termes les plus honorables, mais ses nobles intentions ne furent malheureusement pas observées. En effet Montcalm pouvait commander à ses soldats disciplinés, mais quelle subordination et quelle humanité pouvait-on attendre de ces bandes de sauvages féroces que le malheur des temps faisait alors prendre à la solde de l'une aussi bien que de l'autre armée. Tandis que les Anglais défilaient donc hors du fort, et cherchaient à travers un chemin étroit de plusieurs milles à gagner le fort Edouard, les Indiens, furieux de voir leur proie prête à leur échapper, arrachèrent les hommes et les femmes hors des rangs et les massacrèrent impitoyablement, sans que les ordres réitérés de Montcalm et l'escorte qu'il avait donnée à ces prisonniers pussent arrêter ce carnage.

Puisque nous avons cité plus d'une fois dans la narration de ce voyage le nom du célèbre marquis de Montcalm, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour nos lecteurs d'apprendre que les Anglais élèvent en ce moment à Québec un monument à la gloire de ce général français, et un autre au général anglais Wolfe. Ces deux généraux périrent l'un et l'autre à la prise de cette ville le 12 septembre 1760; Wolfe fut frappé du coup mortel au milieu de la victoire, et Montcalm reçut au même instant la blessure à laquelle il succomba deux jours après. Le gouvernement français, jaloux de rendre hommage à la noble conduite du marquis de Montcalm, forma le projet de lui ériger un tombeau. Voici la lettre que M. de Bougainville, membre de l'académie des sciences, adressa à ce sujet à William Pitt (depuis lord Chatam), et la réponse de ce dernier :

Paris, 24 mars 1761.

Monsieur,

Les honneurs rendus, sous votre ministère, à la mémoire du général Wolfe, me donnent lieu

la ville de Caldwell, capitale du comté de Warren; sa nombreuse population est composée de différentes sectes religieuses, ayant toutes leurs églises.

d'espérer que vous ne désapprouverez pas les efforts tentés par la reconnaissance des soldats français pour perpétuer le souvenir du marquis de Montcalm. Le corps de ce général, qui fut honoré des regrets de votre nation, est inhumé à Québec. J'ai l'honneur de vous soumettre une épitaphe que l'académie des inscriptions et belles-lettres a composée pour lui, et j'ose vous prier, Monsieur, si après en avoir pris connaissance vous ne trouvez aucune observation à y faire, de vouloir bien m'accorder l'autorisation de l'envoyer gravée sur le marbre, à Québec, pour être placée sur la tombe de Montcalm. Si vous consentez à ma demande, puis-je espérer, Monsieur, que vous daignerez m'en informer par un mot, et m'adresser en même temps un *laissez-passer* pour expédier, par un vaisseau anglais, l'inscription gravée au général Murray, gouverneur de Québec, qui la ferait poser dans l'église des Ursulines? Je vous demande pardon, Monsieur, de détourner, même pour un moment, votre attention des graves objets qui vous occupent; mais c'était vous rendre hommage en vous associant à nos efforts pour immortaliser un grand homme et un illustre citoyen.

Je suis, etc.

BOUGAINVILLE.

Réponse de M. Pitt.

Monsieur,

C'est avec une véritable satisfaction que je vous envoie l'assentiment du roi, relativement à la belle épitaphe composée par l'académie des sciences de Paris, pour le marquis de Montcalm, et destinée à être placée sur la tombe de cet illustre guerrier, à Québec. Les nobles sentimens exprimés par les troupes françaises qui ont servi dans le Canada, leur désir de payer un tribut à la mémoire de leur général, frappé en combattant à leur tête, et d'une manière digne d'eux et de lui, ne sauraient être trop approuvés. Je me ferai un plaisir de faciliter une intention si honorable, et, dès que je serai informé des mesures prises pour l'embarquement du marbre, j'enverrai le *laissez-passer* que vous désirez, et l'ordre au gouverneur du Canada de recevoir l'inscription. Du reste, Monsieur, soyez assuré que j'apprécie les sentimens qu'exprime votre lettre à mon égard, et que je regarde comme un bonheur l'occasion qui m'est offerte de vous assurer de l'estime particulière et de la considération distinguée avec laquelle, etc.

W. PITT.

Malgré cette correspondance, l'épitaphe française ne fut jamais envoyée, et il était réservé aux Anglais de donner un bel exemple de justice, en honorant la mémoire de deux ennemis aussi distingués par leur génie que par leur bravoure.

On y trouve, sur les bords du lac, et dans une agréable situation, une excellente taverne d'où je découvris une vue qui me rappela quelques sites des bords du lac de Genève.

Le lac George portait, lors de la domination française dans ce pays, le nom de *lac du Saint-Sacrement*, parce que ses eaux limpides étaient employées de préférence pour les cérémonies religieuses, et qu'on en venait chercher de toutes les églises du Canada. Il a trente-six milles de longueur, et depuis un jusqu'à sept milles de largeur; l'extrême limpidité de ses eaux permet, lorsqu'on le traverse, d'apercevoir les poissons qui nagent à de très-grandes profondeurs. Elevé au-dessus du lac Champlain de cent cinquante pieds de hauteur perpendiculaire, il se précipite dans ce dernier en suivant un canal étroit, et après avoir éprouvé des rapides et subi une chute près des ruines du fort de Ticonderoga dont nous aurons bientôt occasion de parler. Ses deux rives sont très-élevées, et bordées d'arbres magnifiques parmi lesquels se distinguent les cèdres rouges, arbres précieux pour la construction des navires. Sa surface est parsemée d'une grande quantité d'îles plus ou moins considérables et en partie stériles; une d'elles, nommée l'île du Diamant parce qu'on y trouve des cristaux de quartz, était autrefois infestée de serpens à sonnettes, qu'on est parvenu à exterminer entièrement au moyen des cochons qu'on y a portés dans ce dessein. Mais ces redoutables reptiles se trouvent encore en grand nombre sur la montagne qui s'élève à la tête du lac, et de hardis montagnards vont les chasser pour vendre leur dépouille, sans que le souvenir de la fin tragique de plusieurs de leurs compagnons, victimes de leur intrépidité, soit assez puissant pour les retenir.

Une compagnie s'est formée depuis quelques années, et a établi un bateau à vapeur qui se rend en très-peu de temps d'une extrémité du lac à l'autre. Cette traversée au centre d'un pays pour ainsi dire neuf et encore respecté par la main des hommes, est des plus agréables. Les pentes adoucies des montagnes offrent des sites charmans, tels par exemple que la baie de Dunams, et celle plus profonde qui se dirige vers le nord; dans les enfoncemens de ces baies s'étendent

des plages herbeuses, protégées contre les rayons du soleil par des masses de rochers élevés ou par d'épaisses touffes de feuillage. A mesure qu'on avance en contemplant ces heureux sites, l'imagination se plaît à les décorer de charmantes habitations, de fertiles vergers et de jardins agréablement embellis par des eaux et des bosquets; on voudrait voir serpenter des routes et des sentiers sur le penchant de ces montagnes, des monumens dominer ces sommités altières et venir se réfléchir dans les eaux transparentes du lac. J'étais encore entièrement plongé dans ces riantes fictions lorsque j'arrivai au pied de la taverne Rogers, et que je mis pied à terre sur le terrain granitique qui forme en cet endroit le rivage du lac.

Me trouvant à cette extrémité inférieure du lac George, je crus à propos de poursuivre mon investigation jusqu'à la sortie de ses eaux, et je regardai comme un devoir, en ma qualité de Français, de visiter les ruines du fort de Ticonderoga, bâti par nos pères en 1756 sur un cap qui domine les eaux du lac Champlain. Je continuai donc à suivre le rivage, en franchissant continuellement des rochers de granit que couvraient des branchages de myricas, et des ronces peuplées d'une multitude de papillons d'une couleur citrine très-éclatante. Parvenu à l'extrémité septentrionale de la chaîne de montagnes qui enveloppe le bassin dans lequel le lac est renfermé, et jetant un dernier coup-d'œil sur l'ensemble de ce tableau, je découvris dans un lointain vaporeux les formes hardies des monts primordiaux, et l'ouverture de la vallée à travers laquelle ce même lac se déverse dans le lac Champlain. Le sol de cette vallée s'abaisse considérablement, et contribue à former un rapide dont le trop-plein est retenu de place en place par des vannes, des barrages de moulins, et plus bas par une digue en bois, posée sur des couches de rochers alternativement horizontaux ou inclinés. Ces masses granitiques posent sur le grès dont nous retrouverons plus bas les grandes masses. La rivière, déjà assez rapide, alimente plusieurs scieries auprès desquelles se groupent quelques fermes d'une médiocre importance, et qui, ainsi que les moulins, ne sont construites qu'en planches. La digue en assez mauvais état, les roches dégradées qui la soutiennent, et l'ouverture des vannes laissant échapper les eaux sur plu-

sieurs points, ces eaux forment une série de cascades qui s'infiltrent à travers d'immenses accumulations de bois et d'aubier rejetées hors des scieries, et viennent ensuite s'étendre dans un premier bassin qui, à son tour, se déverse dans un autre au milieu d'un site triste et sévère où l'on perd presque entièrement de vue les cimes boisées des montagnes. Cependant le sol s'abaisse de plus en plus, et cette déclivité augmente la rapidité du courant qui devient alors d'une extrême impétuosité, contrarié surtout comme il l'est en cet endroit par plusieurs barrages, et par des moulins rustiques groupés entre eux d'une manière pittoresque, et environnés de touffes de peupliers, de sapins, et de bouleaux flexibles qui laissent pendre leurs branches jusque dans les eaux. Enfin, après avoir franchi ce dernier obstacle, les eaux se précipitent dans une gorge profonde où elles sont reçues par un dernier bassin de niveau avec le lac Champlain, et situé à cent quatre-vingt-dix pieds plus bas que le lac George.

J'arrivai enfin au pied des ruines du fort de Ticonderoga. Je trouvai les restes d'une enceinte de hautes murailles, des pignons encore debout, et, à peu près au centre, une masse considérable de ruines surmontées d'une tour carrée et de murs percés de fenêtres et de portes. Après avoir non sans peine franchi ces débris, je pénétrai dans une vaste cour où des ouvertures à fleur de terre m'indiquèrent l'entrée d'anciennes citernes voûtées, qui maintenant servent d'asile aux troupeaux de moutons qui viennent pâturer les gazons épais de cette esplanade. J'escaladai les arrachemens d'un ouvrage à corne qui subsistaient encore, et en suivant leurs contours, je m'avançai assez près des bords du précipice pour pouvoir découvrir, à travers les eaux limpides du lac que je dominais alors, plusieurs coques de navires remplies de rochers, et coulées bas exprès pour défendre la passe des eaux du lac George, très-ouverte en cet endroit. De cette hauteur, je découvrais, au sud et en face de moi, le revers de la haute montagne des Français, sur laquelle on voit un fort très-moderne qui peut aisément battre le fort Ticonderoga. Les fortifications ruinées, dépendantes de ce dernier, s'étendent au loin dans les bois où l'on retrouve encore çà et là, ensevelis sous la mousse ou cachés sous les broussailles, des fragmens de lignes de circonvallation. Il paraît qu'en se réunissant à

la forteresse de Crown-Point, située sur le même lac à douze milles plus au nord, elles complétaient avec elle un système particulier de défense.

De ce rocher dominant que j'occupais alors et dont je viens de parler, j'embrassais d'un coup-d'œil la vue des montagnes lointaines du lac George, dont les hauteurs boisées étaient en ce moment la proie d'un vaste incendie de vingt à vingt-cinq milles d'étendue; les tourbillons de fumée, qui s'échappaient de cet immense foyer, poussés vers l'est par les vents, me laissaient apercevoir les chaînes encore plus élevées des montagnes du Vermont, dont les masses gigantesques et anguleuses couronnées de neige attestent autant la nature primitive que l'élévation. Avant d'avoir poussé plus loin mes recherches, et d'après ce premier aperçu, il m'était facile d'établir que les montagnes qui bordent le lac étaient de nature calcaire et de seconde formation, tandis que celles qui s'élevaient graduellement par derrière elles, et dont je viens de signaler les formes anguleuses, renfermaient dans leurs pics saillans le granit le plus dur.

Le jour tirant à sa fin, je descendis sur la plage sablonneuse que bordait un épais rideau de saules indigènes. Une recherche assez légère dans les eaux du rivage me fit rencontrer quelques jolies coquilles, et deux tritons, espèce assez curieuse de lézards. Cependant la nuit s'approchait insensiblement; les derniers rayons du soleil doraient encore les plus hautes sommités des montagnes de l'est, mais la partie basse du pays où je me trouvais devenait de plus en plus sombre. Il fallait songer à la retraite; nulle embarcation ne se présentait pour traverser à l'autre bord du lac où je voyais une taverne, et aucun refuge précieux de cette espèce ne s'élevait sur le bord où je me trouvais. D'un autre côté, remonter jusqu'à la taverne du lac George me paraissait au-dessus de mes forces, tant la fatigue de la journée m'avait épuisé. Je voyais bien çà et là quelques chétives habitations où je ne pensais pas pouvoir trouver un lit; mais enfin à défaut de lit, j'allais me résoudre à me contenter de quelques bottes de paille, et je rôdais autour du cap, cherchant à qui je pourrais les demander, lorsque j'aperçus sur le sentier qui vient de la montagne un habitant occupé à faire rentrer ses bestiaux dans l'étable; je courus à lui, je lui exposai le but de mon voyage et l'embarras

dans lequel je me trouvais. Je vis aussitôt à sa tournure et à son maintien que j'avais affaire à un riche fermier, et je fus encore plus étonné de l'entendre me répondre en français que j'étais le bien-venu, et qu'il était charmé de pouvoir m'offrir, avec le souper de sa famille, un lit pour me reposer de mes fatigues. Après ce bienveillant accueil, laissant à un de ses serviteurs la garde du troupeau, il me conduisit à sa maison, me fit entrer dans le parloir, et me présenta à sa famille composée de sa femme, de deux demoiselles et d'un jeune homme. Tous me reçurent de la manière la plus gracieuse, et je ne revenais pas de mon étonnement de me trouver au milieu de ces bois en aussi bonne et belle compagnie, car toute cette société patriarcale avait de l'aisance dans les manières; la mère était encore parée de mille agrémens, et les demoiselles étaient douées du maintien le plus modeste. Ces hôtes excellens s'empressèrent de me mettre à l'aise; M. Martins, continuant à me parler dans ma langue maternelle, me prit à part pour m'offrir un bain de pieds afin de dissiper les plus douloureuses empreintes de la fatigue; j'acceptai et je rentrai bientôt dans le salon où l'on m'attendait. Le souper étant servi, nous passâmes dans la salle à manger; et, en voyant une table couverte du linge le plus blanc, et de mets simples mais excellens et abondans, je me confirmai dans l'idée que j'étais chez des gens sinon riches, au moins fort à leur aise. Mille questions me furent adressées sur la France; on désirait surtout savoir quelles différences j'établissais entre les productions des deux pays. Mon hôte connaissait à la vérité ma patrie qu'il avait visitée pendant un séjour de plusieurs années, mais c'était un sujet tout nouveau pour les demoiselles, et mes réponses paraissaient les intéresser vivement; leur père les traduisait en anglais, car ma manière de prononcer cette langue les embarrassait beaucoup, et je n'eus pas de peine à m'apercevoir qu'on désirait ménager mon amour-propre. La soirée se passa de la manière la plus agréable, et pour quelques instans je me crus transporté au-delà de l'Atlantique dans ma patrie. A dix heures un serviteur vint annoncer que ma chambre était prête, je pris donc congé de ces dames qui toutes me saluèrent d'un gracieux *good night*, bonne nuit. La chambre préparée pour moi me surprit par son élégance; le lit était garni en mousseline, les meubles

étaient d'acajou; il y avait table de toilette, tapis de pied, enfin l'ameublement le plus complet d'une petite maîtresse. C'était peut-être à la vérité la chambre d'une des jolies demoiselles. A cette pensée un vif sentiment de reconnaissance s'empara de moi. « Douce hospitalité, m'écriai-je, que vous avez de charmes! Étranger pour cette bonne famille, n'ayant pour toute recommandation à employer auprès d'elle que le récit de mes travaux, je suis cependant reçu comme nous recevons en France l'ami de vieille date ou la connaissance la plus intime. » Aux doux sentimens que j'éprouvais vint se mêler la légère inquiétude d'être la cause que l'une des aimables sœurs ne se fût dérangée pour moi, mais il n'était plus temps de s'en défendre. Je m'abandonnai donc au sommeil le plus calme et je reposai tranquillement mes membres fatigués jusqu'à cinq heures du matin. Je me levai doucement, et, prenant toutes les précautions possibles pour ne point troubler le repos de cette respectable famille, je traversai au milieu d'un profond silence le salon et le passage; j'ouvris la porte de la cour, fermée seulement au loquet; j'ouvris de même la grille extérieure, fermée à clef, mais dont la clef était dans la serrure, et je me trouvai dans les champs. Je ne pus alors m'empêcher d'admirer la sécurité de ces bons habitans qui paraissaient tout-à-fait étrangers aux inquiétudes qu'on éprouve d'ordinaire dans nos campagnes, et qui prenaient si peu de précautions pour s'enfermer durant la nuit.

Un brouillard très-épais s'étendait au loin sur toute la contrée, et sa densité me permettait à peine de distinguer les objets à plus de dix pas. Il me couvrit d'une telle humidité que j'éprouvai bientôt un froid très-pénétrant. J'entendais des voix d'hommes sortir de ces nuages épais qui m'environnaient, et peu de temps après je pus distinguer des mâts, des voiles de navires passer comme des ombres à travers cette brume. Quelques-unes de ces barques, craignant de rencontrer quelques écueils, jetèrent l'ancre précisément en face de la maison. Je vis encore à travers cette vapeur, un peu plus rare dans l'intérieur de la cour, rôder un faucon qui vraisemblablement guettait la sortie des poules de la ferme; je parvins à le frapper d'une gaule élastique et longue dont je m'étais muni, et, l'ayant abattu d'un seul coup, je le présentai aux dames après leur entrée dans

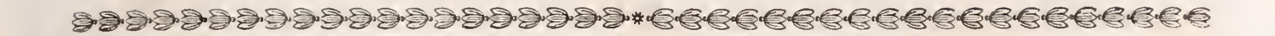
le salon où elles s'étaient rendues pour le déjeuner. Après ce repas, qui fut aussi agréable que le souper de la veille, je pris congé de la bonne famille. On ne voulut pas même recevoir mes remerciemens, on m'invita à revenir, mais mes voyages ne me permirent plus de faire renaître l'occasion de jouir d'un semblable bonheur. Puisse donc le souvenir de ma reconnaissance parvenir jusqu'à eux! Je ne saurais jamais les oublier, et aujourd'hui encore, mon cœur qui ne connaît point la loi des distances leur adresse tous ses vœux!

C'est précisément auprès de ce même fort de Ticonderoga, que le souvenir de cette intéressante famille m'a fait perdre un instant de vue, que se termine, en s'abouchant avec le lac, une partie très-resserrée, une espèce de long détroit qu'on appelle communément *goulet* du lac Champlain; je crois devoir en placer ici un court itinéraire descriptif, quoique ce ne soit point dans cette excursion que je l'ai visité, mais bien lorsque j'étais à White-Hall, et en partant de ce port situé à son autre extrémité; cette légère inversion aura pour avantage de nous ramener à Ticonderoga, au terme de ce petit voyage, au lieu de nous en éloigner, puisque c'est de ce point que nous devons commencer notre excursion dans les montagnes aux sources de l'Hudson.

J'avais, lors de mon séjour à White-Hall, été frappé de la disposition géologique des montagnes qui entourent le bassin de son port; leurs formes hardies et leurs plans croisés semblaient me promettre des scènes d'un genre nouveau. En conséquence, je montai à bord du bateau à vapeur qui, destiné pour le Canada, franchit, dans ce voyage, ce goulet dans toute sa longueur. Nous eûmes bientôt dépassé le marais, la ligne des navires de prise dont j'ai déjà parlé, et nous vîmes successivement s'offrir à nos regards de belles montagnes boisées, puis à gauche d'autres presque arides et taillées à pic, et en même temps les habitations de peu d'apparence, assises sur ces rocs décharnés; un mont superbe, couvert d'une forêt tout entière, s'arrondissait en face de nous, et au-delà, dans une teinte vaporeuse, se dessinaient des terres encore plus élevées et situées à une grande distance. Bientôt on tourne à droite, et la scène change entièrement. On découvre un bassin flanqué de rocs élevés, nus sur les flancs, mais parés à leur

sommet d'une couronne de forêts; une langue de terre prolongée, qu'il faut contourner, s'avance au milieu des eaux; elle est couverte d'un riche gazon, et paraît être un produit des alluvions. En face, sur un lit de roche secondaire, stratifié horizontalement, s'élève un morne antique dont les flancs décharnés et sillonnés de fissures profondes qui séparent des masses en décomposition, et dont le sommet surmonté de maigres arbustes résineux, contribuent à augmenter l'aspect sauvage. Après l'avoir dépassé, on voit le goulet se resserrer; des rochers, de même nature que le précédent, bornent ce long couloir, monument du travail séculaire des eaux, et bientôt après les prairies reparaissent. Le bâtiment avançait alors avec une telle rapidité que le fracas des flots agités, qu'il soulevait violemment, faisait lever des troupes innombrables d'oiseaux cachés dans les roseaux et les herbes du rivage. Je reconnus parmi eux des moucherolles, le commandeur, ainsi nommé à cause des deux épaulettes d'un rouge éclatant qu'il porte à l'articulation de ses ailes, et l'oiseau bleu, qui cherchait à se réfugier dans les massifs d'arbres semés çà et là sur ces vastes prairies.

Ce passage est d'un aspect sauvage et d'une sévérité vraiment solennelle. Sur ces rivages solitaires paraissaient rarement à nos yeux quelques rustiques habitans ou quelques cabanes isolées. Mais à cette solitude succéda bientôt le mouvement et la vie lorsque nous eûmes dépassé des terres en forme de cap qui bornaient l'ouverture d'un bassin plus étendu, nommé Baie-du-Sud, dans lequel nous entrâmes. Les bords en étaient semés de maisons et de fertiles jardins, et partout l'activité de l'industrie se faisait remarquer. Enfin on approche de l'extrémité du goulet, et le lac s'annonce par une lumière plus vive et plus éclatante qui fait étinceler ses eaux dont la vaste nappe se déploie comme un golfe. Les dernières montagnes, qui forment en quelque sorte la limite entre le goulet et le lac, sont coupées à pic au-dessus des eaux, et fortifiées sur leurs hauteurs. C'est près de ce détroit que les eaux du lac George se réunissent à celles du lac Champlain, en franchissant une ouverture dominée par de hautes montagnes qui permettent à peine l'accès de la lumière, et resserrée par un cap sur lequel s'élevaient les ruines du fort de Ticonderoga.



CINQUIÈME SECTION.

EXCURSION DANS LES MONTAGNES AUX SOURCES DE L'HUDSON.

Après avoir quitté le village de Caldwell, je me dirigeai vers les montagnes par un chemin difficile et peu praticable, quoique très-fréquenté par les habitans du pays, qui le parcourent continuellement soit à cheval soit avec leurs wagons. On ne trouve pour toute végétation, dans cette partie, que des ronces, des racines et quelques chétives cépées, restes des magnifiques forêts qui couvraient autrefois cette contrée. Parvenu sur le point culminant de la route, je remarquai que la rampe opposée présentait le même aspect; le chemin devenait d'ailleurs de plus en plus difficile, à cause de la grande quantité de rocs éboulés dont il était encombré. Ce n'est que vers le bas de la montagne que reparaissent, avec leurs belles proportions, les chênes, les cèdres et les bouleaux. A quelque distance et au-dessous de moi, je découvris plusieurs moulins à scier le bois, mis en mouvement par de petits filets d'eau qui s'échappent du flanc des rochers, et plus loin, le fleuve Hudson semblable à un lac caché en partie par les bois, mais s'échappant bientôt du milieu d'eux et montrant de nouveau ses bords variés et son cours étendu. Il est traversé près de cet endroit par un pont d'une construction élégante, supporté par des piles de bois fixées sur de larges masses de roche calcaire, dans laquelle une couleur rougeâtre décèle la présence de l'oxide

de fer. Ces roches sont stratifiées, et leurs angles inférieurs ont été arrondis par le perpétuel mouvement des eaux du fleuve. Les habitans de ces rives de l'Hudson ont élevé des digues qui modifient la rapidité de son cours, et qui le rendent propre à mouvoir plusieurs moulins; au-dessous de ces fabriques il reprend sa capricieuse indépendance, et forme successivement plusieurs jolies cascades qu'on appelle les petites chutes.

Le nouveau sol que parcourent les eaux du fleuve après avoir éprouvé ces chutes, ayant une pente fortement décidée, elles coulent avec plus de rapidité et deviennent beaucoup plus agitées, surtout lorsque des masses de pierre isolées se rencontrent au milieu de leur lit. Cette rapidité augmente près du bourg de Luzerne, à l'embouchure du torrent de Sacondago, où elles franchissent une fracture qu'elles ont indubitablement formée dans les temps antérieurs. La nuit m'ayant surpris en cet endroit, je fus forcé de remettre au lendemain le projet d'examiner le pays dans tous ses détails.

Lorsque le lendemain, à la pointe du jour, je me disposai à sortir, ma surprise fut extrême : je cherchais en vain à reconnaître les localités, à retrouver ce fleuve que j'avais vu la veille couler auprès de moi; mais une épaisse vapeur couvrait toute la campagne et me dérobait la vue du fleuve, des montagnes et des prairies environnantes. Je témoignai alors la crainte que la pluie ne vînt déranger mes projets d'excursion, et il fallut, pour m'engager à sortir, toutes les assurances de mon hôte que vingt ans d'expérience avaient suffisamment instruit des variations de l'atmosphère en ce pays. Il m'affirmait que ce brouillard n'était que momentané, et que bientôt je le verrais se dissiper aux premiers rayons du soleil; sa prédiction fut en effet promptement confirmée; en un instant la vue devint libre et la température augmenta progressivement jusqu'à ce qu'elle devînt d'une chaleur ardente. Sur ces entrefaites je me mis en chemin, guidé par de petits enfans qui s'étaient offerts pour me mettre sur la bonne voie et que je congédiai lorsque je me crus suffisamment informé. La première observation que je fus à portée de faire sur cette partie du pays, qui appartient encore au chaînon collatéral du lac George, c'est que la roche calcaire s'y montre à peu près par-

tout, et que, disposée en bandes plus ou moins épaisses, elle affecte un plan horizontal. Au reste, tout ce pays a pris un aspect triste et sauvage; en partie dénudé et privé de ses magnifiques forêts, il a vu disparaître, avec sa riche végétation, tous les êtres animés qui sans doute en faisaient jadis la vie et l'ornement; aussi trouvai-je à peine sur les parties élevées quelques reptiles et quelques insectes; et, dans celles où de rares buissons subsistaient encore, rampait solitairement la tortue à charnière, qu'au premier aspect je pris pour des débris de rochers.

Pour prendre la vue du pont dont j'ai parlé plus haut, j'allai me placer sur la rive gauche du fleuve d'où je pouvais l'embrasser dans tout son développement et avec tous ses alentours; je dessinai en même temps le site que me présentait la rive opposée, le torrent de Sacondago qui descend des monts sourcilleux du comté d'Hamilton, et le pont qu'on a jeté dessus, pont qui tranche vivement, par la couleur blanche dont il est revêtu, sur la verdure foncée qui l'entoure et sur la teinte obscure du ravin sur lequel il est construit. Après avoir terminé mon dessin, je voulus visiter ce précipice que le torrent a creusé, et dont la gorge, déjà étroite, est encore obstruée par une multitude de rochers entraînés et accumulés par les eaux; je n'apercevais autour de moi que des débris, et la plupart d'une masse énorme; en pénétrant dans cette espèce d'antre, je fus saisi par la fraîcheur humide qui y règne perpétuellement, et je sentis une forte odeur de marécage qui s'exhalait de grandes flaques d'eau stagnante dans laquelle pourrissent entassés des arbres et des arbustes qu'a entraînés le torrent. Ce n'est qu'avec les plus grandes précautions et en sondant continuellement le terrain, qu'on parvient à se diriger dans ce défilé renfermé entre deux murailles de rochers durs, élevés et hérissés de pointes aiguës, et dans les fissures horizontales desquels se sont implantés des arbres gigantesques dont les cimes touffues ferment tout accès à la lumière. A chaque pas j'étais obligé de poser sur des roches glissantes, ou de fouler des mousses épaisses, retraites habituelles de serpens dangereux et d'une foule de reptiles parmi lesquels je reconnus et saisis la jolie salamandre pointillée. Bientôt des masses de rochers, que j'entendais de momens en momens

se détacher des murs latéraux, m'avertirent qu'il était prudent de borner là mes recherches et de ne pas me hasarder plus loin.

Au milieu des bois qui environnent ce site sauvage, croît fréquemment et en touffes épaisses un laurier à fleurs rougeâtres et éclatantes, qui récréent singulièrement la vue et contrastent vivement avec la teinte sombre des autres végétaux; mais cette couleur agréable n'est qu'un attrait trompeur; car ce laurier recèle un poison subtil qui donne la mort aux animaux qui broutent ses feuilles. On s'est déjà donné beaucoup de peines pour purger la contrée de cet arbuste dangereux, mais la facilité et la rapidité de sa reproduction ont jusqu'à présent rendu ces tentatives infructueuses.

Le même esprit inconsidéré de destruction, qui fit porter le fer et la flamme sur les arbres des montagnes de cette contrée, pousse maintenant les habitans à détruire ceux des parties basses, sans faire réflexion que bientôt leurs fragiles demeures et leurs cultures ne seront plus protégées par cet abri puissant contre la fureur des vents ou l'ardeur du soleil; on ne peut s'empêcher de déplorer l'imprévoyance d'un peuple qui se prive ainsi volontairement de ce qui fait la salubrité, la fécondité et la richesse de son pays.

Déjà les oiseaux ont déserté des lieux où ils ne trouvaient plus ni le genévrier qui fournissait à leur nourriture, ni l'abri de ces dômes touffus sous lesquels ils se plaisaient à chanter leurs amours; si la jolie tourterelle voyageuse se montre encore parfois sur cette terre dépouillée, elle y paraît égarée, et elle se hâte de revoler vers une contrée plus heureuse. Aux concerts perpétuels des oiseaux ont succédé le cri rauque et monotone des élytres du grillon noir, et le bourdonnement des sauterelles, insectes incommodes qui, poursuivant le voyageur de leur bruit fatigant jusque dans les maisons, l'empêchent de goûter un instant de repos.

Je m'étais proposé pour but de visiter les sommets des montagnes de cette contrée, et de suivre l'Hudson jusqu'à ses sources, qui forment plusieurs petits lacs situés sur les points les plus élevés; mais pour m'aider à parcourir des routes toujours difficiles et souvent impraticables, je fus forcé de prendre un cheval.

Alors je m'enfonçai dans un pays qui, privé de toutes communications avec les contrées plus populeuses, devenait de plus en plus désert : on n'y trouve en effet pour abris que de rares et chétives cabanes construites avec des troncs d'arbres (*log houses*), et dont la cheminée seulement est quelquefois en brique et presque toujours en pierres schisteuses. Cependant, malgré leur rusticité, ces modestes habitations sont proprement tenues, tous les meubles nécessaires s'y trouvent, et même le tapis de rigueur n'y est pas oublié. Elles sont habitées par des familles pour la plupart nombreuses, et parmi lesquelles il n'est pas rare de compter jusqu'à six enfans. Chaque maison est toujours accompagnée d'un jardin, et même de ce qu'on appelle dans ce pays *maison à glace* (*ice house*) : c'est un lieu où l'on conserve au frais les alimens et les boissons pendant les grandes chaleurs de l'été.

Je continuai ma route à travers ce pays neuf et peu frayé sans rencontrer rien de remarquable, et j'arrivai au bourg de Chester, d'où part une route qui se dirige vers le nord en se croisant avec une des branches de l'Hudson. C'est non loin de ce bourg que se trouve le petit lac de Scaroon, auprès duquel les nations des Hurons et des Delawares avaient leurs camps ou *wigs-wam*[1]. Je partis de ce point pour aller explorer une série de hautes montagnes appartenant à celles qui dominent le lac George ; la contrée que je parcourus alors était en général mamelonnée et semée de petites mares, jusqu'à une fracture nommée le pont naturel, où passe la branche nord-est de l'Hudson. Ce point est l'un des plus élevés à l'extrême nord de l'Etat de New-York, c'est l'endroit où se fait le partage des eaux qui se déversent dans le lac Champlain, le Saint-Laurent et l'Hudson.

Le comté d'Essex, sur lequel je me trouvais alors, étant extrêmement élevé, il est naturel que les froids les plus rigoureux s'y fassent sentir, et que les glaces le couvrent pendant une grande partie de l'année ; les eaux s'y rencontrent moins abondamment que dans le comté de Warren, qu'il limite au sud et qui borde

[1] Voyez *le Dernier des Mohicans*, par J.-F. Cooper.

le lac George à l'est. Ce dernier est également très-montueux, mais il est beaucoup plus arrosé que le précédent, et par conséquent possède une bien plus vigoureuse végétation; d'ailleurs la hache a respecté jusqu'à ce jour les forêts qui couronnent toutes ses sommités.

Ne jugeant pas à propos de m'enfoncer plus avant dans ces déserts fréquentés seulement par les chasseurs sauvages, qui vont y poursuivre les rapides élans et les cerfs craintifs, et pressé de regagner une contrée plus agréable, je revins sur mes pas et j'allai traverser le pont de Sacondago. Au passage de Jussups-Landing, l'Hudson, reprenant pour quelque temps un caractère de grandeur et de majesté, s'offrit à moi sous un aspect magnifique, que je dessinai (planche XXVI). Je le traversai ensuite sur un bateau plat (*flat boat*) et je débarquai sur un rivage inégal et mamelonné; le sol étant en cet endroit plus profond et plus fertile, la culture y est aussi plus étendue et plus variée que dans la contrée que je venais de parcourir. La roche calcaire reparaît en place quelques milles plus bas. En suivant la route tracée, je ne tardai pas à apercevoir au travers des arbres les toits de quelques habitations; en même temps, à un bruissement sourd qui se fit entendre, je jugeai que le fleuve avait quelques nouveaux obstacles à franchir; je doublai le pas, impatient de vérifier la réalité de ce soupçon, et laissant derrière moi des groupes plus nombreux de maisons, je découvris bientôt le fleuve; je tournai aussitôt les modestes habitations du bourg d'Adley's, et j'arrivai enfin au pied des chutes qui franchissent une large tranchée, ouverte et pour ainsi dire sciée par les eaux dans le calcaire le plus dur. Aux deux côtés de cette ouverture s'élèvent des rochers taillés en piliers et groupés en colonnade; enfin, une magnifique végétation embellit les environs, décore les parois escarpées, et couronne les sommités de ces rochers pittoresques (planche XXVII).

Cette roche, fendue pour livrer passage aux eaux de l'Hudson et former les chutes d'Adley's, est une dépendance de la montagne Palmeton, qui se dirige au nord vers l'extrémité méridionale du lac George. Elle présente, comme nous l'avons dit, un profond sillon dont les bords taillés en forme de muraille sont élevés de soixante à quatre-vingts pieds, et sont couronnés de la plus riche vé-

gétation. Le plancher sur lequel coulent les eaux est délité, et s'abaisse par degrés successivement disposés les uns au-dessous des autres, comme les gradins d'un escalier. Quelques roches isolées s'opposent quelquefois à la descente rapide des eaux; alors devenues furieuses et mugissantes, elles bouillonnent encore long-temps après avoir franchi cet obstacle. Enfin à la partie inférieure de ces murailles règne une banquette que l'on suit jusqu'à une certaine distance, et qui est insensiblement minée et entraînée par l'activité du courant. Le fond du tableau général des rapides est terminé par les montagnes de Jussups-Landing (planche XXVIII).

Afin de voir les cataractes en face, je traversai la petite baie qui les reçoit, et je parvins à me placer de manière à avoir, à ma droite, l'extrémité des rochers qui forment une portion du couloir, et, à ma gauche, la pente inclinée du même passage (planche XXIX). En examinant alors attentivement le gisement des divers terrains, je fus porté à croire que, dans des temps reculés, les fondations de la cascade se composaient d'argile ou de sable qui, minés par les filtrations successives, ont cédé sous le poids de cette masse, laquelle prit, lors de l'éboulement, la forme qu'elle présente aujourd'hui. Le plancher sur lequel coulent les eaux à la suite des chutes, est parfaitement plan, et se divise en grandes masses qui affectent la forme rhomboïdale, et sont soudées par des bandes de quartz.

On peut remarquer, à droite de notre planche XXIX, sur le penchant de la montagne, une grande quantité d'arbres abattus qui n'attendent que la saison des neiges pour être transportés près des moulins qu'on a établis sur ce courant rapide; entraînés par les torrens jusqu'au pied du moulin, ces arbres seront saisis successivement par une corde à l'extrémité de laquelle est adapté un crochet qu'on enfonce dans le bois. Cette corde, en se roulant autour d'un cylindre mù par une roue à plaquettes que le courant fait tourner, élèvera chaque arbre jusqu'à l'entrée de la machine; ces arbres seront alors enlevés, fixés sur un chariot mobile, marqués au cordeau selon l'épaisseur désirée des madriers ou des planches, et iront enfin se présenter au tranchant de la scie. On emploie au chauffage une

partie de l'aubier qu'on a préalablement détaché du cœur comme impropre à la construction; l'autre partie tombe dans la rivière et est entraînée par les eaux. J'ai souvent, au sein de ce pays, rencontré sur des rochers de vastes amas de débris pourrissans qui n'avaient pas d'autre origine; ces éclats amoncelés, fixant les alluvions des fleuves, finissent par former des écueils ou des îlots sur lesquels on voit s'élever des arbres qui ajoutent encore à leur solidité. On peut remarquer, à l'extrémité inférieure du Mississipi, un delta de formation peu ancienne auquel de semblables débris végétaux ont donné naissance.

Pour me rendre à Glenn's, sur la route duquel se trouve cette rupture pratiquée par les eaux de l'Hudson dans la continuation de la montagne Palmeton, rupture que nous avons aperçue du haut de Sandy-Hill, et que je n'avais pu visiter lors de mon précédent passage, je pris un chemin direct qui me faisait éviter tous les contours du fleuve, mais qui m'exposa à m'égarer. En effet, guidé d'abord par le fils du propriétaire d'un moulin construit près des chutes, je montai la rampe de la montagne qui entoure la baie, je traversai ensuite une belle forêt dont les arbres sont entourés de lianes délicates et de vignes sauvages produisant des grappes qui ne mûrissent jamais. La chaleur était ardente; mais le dôme épais de verdure, sous lequel nous marchions, nous préservait de l'ardeur des rayons du soleil. Tout-à-coup un bruit singulier et nouveau pour moi se fit entendre dans cette solitude : il avait beaucoup de rapport avec celui que fait un ressort de montre en se détendant. Mon jeune compagnon s'arrêta court en me disant que nous venions d'entendre un serpent à sonnette (*rattle-snake*); un moment effrayé, je m'arrêtai moi-même, et je portai rapidement mes regards autour de moi sans pourtant découvrir l'affreux animal, qui fuit ordinairement au premier bruit qu'il entend, à moins qu'il ne soit blessé, et alors il faut se préparer de suite au combat. Curieux de voir au milieu des bois un reptile que je n'avais encore vu que privé de sa liberté, je proposai à mon guide de s'armer comme moi d'une longue branche élastique, et de se mettre à sa poursuite; mais il me fit observer que ce serait une peine inutile, le serpent s'étant sans doute déjà caché sous les rochers. Après m'avoir

encore accompagné pendant quelque temps, mon conducteur me quitta en me recommandant de tenir toujours le même sentier, sans prendre aucun de ceux qui se présenteraient à droite ou à gauche. Je me conformai d'abord exactement à l'avis que je venais de recevoir d'un habitué de ces chemins de traverse. Je marchais au milieu d'une foule d'arbres et d'arbustes de différentes espèces, parmi lesquels les sumacs élevaient leurs cimes pourprées; d'autres portaient des baies violacées et rouges recherchées par les oiseaux, et surtout par les tétras à fraise, qui habitent en troupes nombreuses ces solitudes, où ils se livrent à leurs amours sans crainte d'être souvent troublés par le voyageur. Ces oiseaux accompagnent leur vol très-bruyant d'un cri qu'ils ne cessent de faire entendre que lorsqu'ils se reposent sur une branche ou sur un rocher. Leur plumage, particulièrement celui de leurs ailes et de leur large queue, est d'une beauté remarquable. Ils s'apprivoisent si parfaitement, que j'en ai possédé plusieurs, à New-York, qui venaient prendre dans ma main les grains de sarrasin dont je les nourrissais[1].

Le sol sur lequel je marchais était couvert d'une infinité de plantes qui seraient l'ornement de nos jardins, s'il était possible de les naturaliser en Europe; mais des tentatives multipliées et toujours infructueuses m'ont persuadé de l'impossi-

[1] J'avais mis dans la même cage, à l'époque de leurs amours, un mâle et deux femelles, qui vivaient d'un très-bon accord, le mâle partageant sa tendresse entre ses deux compagnes. Je doutai longtemps de cette intelligence, mais enfin j'en restai persuadé après les avoir en quelque sorte pris sur le fait. J'entendais tous les matins un bruit sourd et assez fort, ressemblant à celui d'un tambour voilé sur lequel on frapperait par intervalle; après quelques recherches je soupçonnai que ce bruit pouvait venir de ma cage, et bientôt j'en obtins la certitude. En regardant au travers d'un petit trou que j'avais pratiqué de manière à n'être pas aperçu, je vis le mâle, au moment de ses amours, gonfler son gosier, étaler sa belle queue, et produire, en frappant son corps avec ses ailes, le bruit qui m'avait tant intrigué, et que depuis j'ai souvent entendu dans les forêts, à des distances très-éloignées.

Dans l'hiver, cet oiseau se cache sous la glace qu'il perce pour se retirer au-dessous. Pour le prendre, on place à l'ouverture une espèce de sac de toile, et on frappe fortement la glace; l'oiseau inquiété par ce bruit se fait prendre en cherchant à sortir. C'est de cette manière que je m'en suis procuré plusieurs que j'ai envoyés au Jardin du Roi, pour les faire propager.

bilité d'obtenir ce résultat. Distrait par la variété des objets qui piquaient ma curiosité, je commençai à prêter moins d'attention au chemin que je suivais, et je finis par me trouver tout-à-fait égaré. J'avais négligé de prendre pour me reconnaître des précautions usitées en pareil cas, telles que celles de rompre des branches d'arbustes sur le chemin que j'avais suivi, ou de faire des amas de pierres en nombre toujours croissant à mesure que j'avançais; j'eus beaucoup à me repentir d'avoir oublié cette recommandation qui m'avait jadis été faite par les nègres qui me guidaient dans les forêts de l'Ile-de-France. A défaut de ce moyen, je fis usage de ma carte et de ma boussole : je reconnus que j'étais toujours dans la direction de Glenns; mais je ne savais comment trouver un passage pour m'y rendre. En traversant le bois, je gagnai un petit vallon que m'indiquait ma carte. A peine y étais-je arrivé que je distinguai, dans le fond d'une espèce de tourbière, une masse noirâtre et mobile que je jugeai devoir être un cochon appartenant à quelque habitant du canton; et pour m'en assurer et le mettre en fuite vers l'habitation dont il dépendait, je rompis une grosse branche que je lui lançai avec force. L'animal, atteint sur le museau, se dressa sur ses pieds comme s'il eût voulu reconnaître son ennemi, et poussant en même temps un cri rauque et effrayant, me fit reconnaître un ours noir. Sans armes pour attaquer ou pour me défendre, je vis de suite le danger dans lequel je me trouvais, et je ne m'arrêtai pas à délibérer; mais courant de toutes mes forces à travers la forêt, je mis en quelques instans une grande distance entre nous. Au bout de quelque temps je fis halte pour reprendre haleine, et reconnaître ma position qui devenait d'autant plus inquiétante que le soleil baissait beaucoup. Lorsque j'étais dans cette cruelle incertitude, le vent m'apporta bien distinctement le retentissement des aboiemens d'un chien qui ne devait pas être très-éloigné; je me mis aussitôt en quête dans la direction que mon oreille m'indiquait, et ne tardai pas à apercevoir une épaisse fumée s'élevant au-dessus des arbres; je franchis une petite barrière en forme d'enceinte, près de laquelle j'aperçus une cabane construite avec des arbres, et deux ou trois autres plus loin. Le chien s'avança vers moi en aboyant plus fort, des enfans sortirent de la cabane, et se sauvèrent à toutes

jambes en m'apercevant; enfin une vieille femme, la maîtresse du logis, se montra, et je lui demandai des renseignemens sur la route que j'avais à suivre pour me rendre à Glenn's. Elle me répondit du ton le plus maussade que j'étais sur cette route, et me tourna le dos après cette officieuse réponse. Heureusement un homme survint, avec un air plus affable; il reconnut à mon accent que j'étais étranger, et s'informa si j'étais Français; sur ma réponse affirmative, il me prit la main, et m'invita à entrer chez lui pour me rafraîchir. Je le remerciai, en lui faisant observer que le jour baissant me pressait de continuer ma route. Il n'insista pas; car c'est un usage chez les Américains de ne jamais réitérer une offre. Alors, m'accompagnant pour m'indiquer le chemin, il se mit à me faire une foule de questions qui me rappelèrent ce que Franklin avait rapporté de la curiosité des habitans de l'intérieur des États-Unis, curiosité qu'il avait trouvé le moyen de modérer par un expédient singulier. Lorsqu'il entrait dans une taverne, il commençait par informer son hôte de son nom, de sa profession, du lieu où il se rendait, et de celui d'où il venait; après quoi il demandait à souper et un lit. Je racontai à mon guide mon aventure avec l'ours : il n'en fut point surpris, et m'assura que ces animaux, aussi bien que le couguar[1], se trouvent encore en si grand nombre dans les bois montueux, que les habitans sont obligés de leur faire une chasse active. Ils tirent un grand parti de la peau de l'ours, et surtout de celle de l'ours noir, qui est très-recherchée; on conserve les jambons et la tête en les faisant saler et sécher. Mon conducteur m'assura que celui que j'avais vu ne tarderait pas à être abattu, et en effet j'appris quelques jours après que cet animal avait été tué à l'endroit même où je l'avais aperçu.

En résultat mon accident devint une circonstance favorable, puisqu'il contribua à me remettre sur la bonne voie, à cinq milles environ de distance du village de Glenn's, et dans un endroit qui me permettait d'éviter le grand contour du fleuve. Je quittai, en le remerciant, l'homme obligeant qui m'avait empêché de m'égarer davantage, et je continuai mon chemin sur une route assez

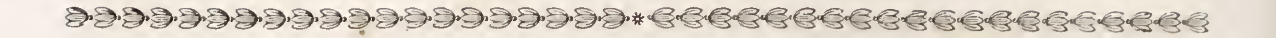
[1] Panthère américaine, que j'ai envoyée vivante et privée au Muséum d'histoire naturelle.

belle. Le sol de la contrée me parut léger, sablonneux, et cependant fertile. Je traversai une forêt de pins qui couvre un pays à peu près plat, et qui s'étend de droite à gauche. Déjà le soleil avait disparu derrière les monts, et cependant la chaleur était encore très-forte. L'air était tellement calme, qu'il n'agitait pas même les feuilles du bouleau, qui cependant se meuvent au souffle le plus léger. Cette tranquillité qui régnait autour de moi, dans le ciel et sur la terre, avait, au milieu de cette solitude, quelque chose de solennel qui transportait mon ame, plus disposée encore à goûter ce calme par les inquiétudes de la journée. Au bout de quelque temps, la pente du terrain et la présence des lits de roches calcaires m'avertirent que je ne devais pas tarder à revoir le fleuve. Un bruit semblable à un courant se fit bientôt entendre, et enfin je découvris l'Hudson qui traversait en écumant les énormes éboulis qu'il a successivement entraînés dans son lit.

Placé sur une masse colossale de rochers, en face de la brèche que le fleuve s'est ouverte, je remarquai que les lits des murs latéraux sont horizontalement disposés, et que l'ouverture présente des angles saillans et rentrans, dont il se détache continuellement des éclats qui encombrent la rivière. Je descendis ensuite près du courant, dans lequel je trouvai des fragmens rhomboïdaux bien prononcés et souvent d'une grande dimension. Je m'avançai encore davantage, en marchant sur des roches humides et glissantes, couvertes d'herbes muqueuses, pour ramasser plusieurs échantillons de l'anodonte, grand coquillage bivalve très-recherché par les grues et les autres oiseaux échassiers. Je remarquai que beaucoup de ces coquilles avaient leur paroi percée ou brisée par le long bec de ces oiseaux qui fréquentent habituellement les rivages des grands fleuves. J'aperçus encore, rôdant sur ces bords, le *mink*, espèce de martre à pieds palmés qui vit de poissons, et dont l'allure est aussi vive que celle du raton que j'avais rencontré dans les bois, est lourde et pesante.

La nuit qui s'approchait me força bientôt de quitter ce réduit paisible qu'embellissait une végétation variée, et au-dessus duquel le cèdre rouge, implanté dans les fissures des rochers, projetait ses longues branches inclinées. J'eus quel-

que peine, à travers ces rochers éboulés que j'étais continuellement obligé de franchir, à regagner la route que j'avais quittée; mais enfin, sur les berges inclinées de la rivière, je rencontrai quelques habitans des environs, qui se disposaient à passer sur l'autre bord pour regagner leurs demeures. Les indications qu'ils s'empressèrent de me fournir, me remirent sur la bonne voie, et, après un *bonsoir* cordialement souhaité de part et d'autre, je me remis gaiement en route, et j'arrivai à Glenn's à huit heures du soir. Je m'arrêtai dans la belle taverne que j'avais précédemment habitée, et je la trouvai en partie envahie par une nombreuse société de jeunes gens du canton, que réunissait un bal de souscription donné par un maître de danse ambulant. C'est en effet un usage assez général que, pendant l'époque des grandes chaleurs, et tandis que la plupart des habitans des villes se réfugient dans leurs campagnes pour passer plus agréablement cette saison, les maîtres à danser abandonnent aussi les villes et aillent se fixer momentanément dans quelque riche village de l'intérieur, ou qu'ils les parcourent tous successivement; partout bien venus, et toujours certains d'attirer toute la jeunesse à leurs fêtes improvisées. Le local n'est point difficile à trouver; car, en général, chaque taverne possède une grande pièce plus ou moins richement décorée, et destinée à ces réunions ou à des repas de corps. La taverne de Glenn's était donc ce soir-là transformée en salle de bal. Je devins, pendant quelques instans, spectateur des plaisirs de cette vive et brillante jeunesse, et ce ne fut point sans étonnement que je reconnus, dans quelques-unes des jolies demoiselles, parées de robes légères et de chapeaux élégans, que j'avais ici sous les yeux, des jeunes filles que j'avais vues dans leurs familles s'occuper aux travaux grossiers de la ferme. Enfin, à une heure du matin, chacun reprit ses chevaux et ses waggons pour retourner chez soi, et au tumulte du bal succéda bientôt le silence dont je profitai pour me reposer de mes fatigues.



SIXIÈME SECTION.

VISITE AUX BAINS DE BALLSTON. LES BORDS DE LA MOHAWK. PROMENADE AUX CHUTES DU CANADA-CREEK. RENCONTRE DE SAUVAGES, DESCRIPTION DE LEURS COSTUMES ET DE LEURS MOEURS.

Après un très-court séjour à Glenn's que j'avais déjà visité dans de précédens voyages, je me mis en route pour les bains de Ballston, situés à la distance d'environ vingt-cinq milles, au milieu d'un pays bien cultivé, très-peuplé, et préférable sous tous les rapports à la contrée sablonneuse au milieu de laquelle sont situés les bains de Saratoga. Au fond d'un vallon très-agréable s'élèvent le bourg de Ballston et l'établissement principal des bains, nommé Sans-Souci; c'est un grand édifice en forme de château qu'on pourrait prendre pour un monument solide et imposant, si l'on ne s'apercevait en approchant qu'il n'est construit qu'en bois peint de la couleur de la pierre. La façade est ornée d'une galerie en avant-corps, que supportent dix-huit colonnes; c'est un promenoir très-commode pour les hôtes de la maison, et un refuge dans le cas de mauvais temps. Enfin une grille circulaire également en bois enferme l'établissement et toutes ses dépendances.

Le village est peu considérable; il ne consiste que dans une seule rue bordée

de quelques jolies maisons en briques et en bois; cependant, malgré cette exiguité, il possède un collége, plusieurs usines, une pompe à feu et quelques autres établissemens publics. Les fontaines minérales, qui alimentent les bains, se trouvent entre le village et les collines d'un assez riant aspect, quoique déboisées, qui l'entourent. Près d'elles coule un petit ruisseau nommé *Kaiderossares* qui se jette dans le lac Saratoga.

En sortant de Ballston, et après avoir franchi un des côteaux qui l'environnent, on trouve une assez bonne route qui conduit à Schenectady, ville assez considérable, située à la fois sur les bords de la rivière Mohawk, et sur ceux du grand canal qui traverse tout l'État de New-York. Pour arriver à cette ville il faut passer sur un pont suspendu, en fer et en bois, qui n'a pas moins de onze cents pieds de longueur [1]. On conçoit toute la légèreté d'une semblable construction;

[1] Quoique ce pont soit d'un mécanisme très-compliqué et difficile à faire comprendre sans le secours d'une figure, nous allons cependant essayer d'en donner la description. Le bois et le fer sont simultanément employés dans sa construction. Il se compose de six arches dont les deux centrales ont une largeur presque double des quatre autres. Les cinq piles qui supportent ces arches sont formées par d'énormes caisses en bois, remplies de rochers, et maintenues par des madriers et des croisillons de vingt à vingt-cinq pieds de longueur. Ces piles sortent des arceaux jumellés en fer, qui forment berceau au-dessus du plancher du pont, et servent de point d'attache à des barres également en fer, faisant office de chaînes pour supporter ce même plancher. De grands arceaux en bois, disposés en sens inverse des premiers, sont également soutenus par ces chaînes et servent, ainsi que d'autres arcs-boutans qui s'appuient sur les piles, à empêcher tous les écartemens. Toutes les parties principales, que nous venons de mentionner, forment chacune un système particulier de forces, qui est répété cinq fois sur la largeur du pont; par conséquent la totalité de cette largeur est divisée en quatre voies inégales, deux centrales pour les voitures et deux latérales pour les piétons. Les culées sont d'une construction analogue aux piles, et portent les logemens des gardiens et percepteurs du droit de péage. Chacune des piles, protégée contre l'impulsion des eaux et l'effort des glaces par des arcs-boutans inclinés, est en outre surmontée d'un petit toit, qui met à l'abri sa charpente, ainsi que les voyageurs qui traversent le pont; enfin une balustrade en fer règne des deux côtés sur toute la longueur. De l'extrême légèreté de ce mécanisme, et du grand nombre de pièces qui entrent dans sa construction, il résulte un ébranlement continuel, et un bruit de ferrailles étourdissant, lorsque des voitures pesantes ou des chevaux au trot viennent à passer sur ce pont.

aussi, par des raisons de prudence fort bien entendues, est-il défendu de faire aller dessus des chevaux au galop, sous peine d'amende. Schenectady, dont la population s'élève à peu près à trois mille neuf cent trente habitans, renferme un grand nombre de rues dont la principale est très-longue et très-large, plusieurs établissemens publics, cinq églises, et un grand collége nommé Union, fondé en 1794 par la réunion de plusieurs religionnaires qui avaient émigré dans ce pays dès l'année 1785. Du temps de la possession des Hollandais, dont on reconnaît encore le genre de construction dans beaucoup de maisons, cette ville était entourée de palissades qui la mettaient à l'abri d'un coup de main de la part de ces tribus sauvages dont nous avons parlé dans la première partie, et qui, à cette époque, s'étaient confédérées pour la défense de leur territoire; maintenant ces remparts, que l'extermination presque complète des sauvages et leur dispersion sur les confins de l'État, rendaient désormais inutiles, ont entièrement disparu. Non loin de Schenectady s'élève un établissement militaire assez important, et à gauche de la rivière, sur le *Schoharie*, un des grands affluens de la Mohawk, on découvre les restes du fort Hunter depuis long-temps abandonné. Cette partie du pays présente des points de vue tout-à-fait remarquables, variés à la fois par le cours tour à tour paisible et tumultueux de la Mohawk, et par les montagnes découpées que l'on aperçoit à une grande distance dans le comté de Schoharie.

Après avoir quitté Schenectady j'arrivai bientôt au bourg d'Amsterdam qu'habitent, ainsi que son nom semble l'annoncer, les descendans de réfugiés hollandais. Les environs de ce bourg sont remarquables par la beauté de leur culture, jusqu'à l'endroit nommé *Tribe-Hill*, montagne des tribus, lieu remarquable par le serment qu'y prêtèrent jadis cinq nations sauvages, les *Mohawks*, les *Sénécas*, les *Onondagas*, les *Cayugas* et les *Onéidas*, lorsqu'elles se confédérèrent pour défendre leur pays contre les envahisseurs. Autour de ce passage le pays prend un aspect des plus pittoresques; il est tout à la fois sauvage et cultivé; les montagnes environnantes présentent les formes les plus majestueuses, et leurs cimes éloignées qui se croisent dans tous les sens, semblent, en se rapprochant des dernières limites de l'horizon, se confondre avec l'azur du ciel.

En suivant toujours la même route, j'atteignis le bourg de *Caughnawaya*, habité, ainsi que le précédent, par d'industrieux Hollandais réformés. Il est à remarquer que toute la contrée qui l'entoure fut jadis l'établissement principal des Mohawks, l'une des nations indigènes que nous avons déjà citée au nombre des confédérés contre l'envahissement des Européens. Non loin de ce bourg passe le grand canal de l'ouest, qui longe la base de l'énorme montagne appelée le *Nez*. Cette élévation gigantesque dépend de la chaîne qui traverse le comté de Schoharie, chaîne intéressante sous le rapport de la géologie, et dans le sein de laquelle, non loin de la ville de Canajoharie, on découvrit en 1821 de vastes cavernes, dont la plus considérable porte le nom du respectable docteur Mitchill de New-York. On compte dans cette dernière près de trente à quarante chambres dont les murs et la voûte sont ornés de concrétions calcaires et de superbes stalactites.

J'arrivai bientôt sur la Mohawk à un pont en pierres nommé Pont-d'Arabie. En cet endroit les sites changent d'aspect, les montagnes présentent de vastes enfoncemens, et la rivière qui s'y engage se replie fréquemment et suit un cours tout-à-fait tortueux. Au-delà du bourg *Palatin*, ainsi nommé parce qu'il fut fondé par des Européens qui venaient du Palatinat, s'ouvre un superbe vallon, pratiqué dans un de ces enfoncemens dont je viens de parler, et entièrement planté d'arbres à hautes tiges. Près d'Openheim je visitai une riante vallée qu'arrose la branche orientale du Canada-Creek dont les eaux claires comme le cristal laissent voir des milliers de poissons variés qui s'y jouent, en même temps qu'elles répètent les tableaux champêtres qui ornent leurs bords.

Plus loin les scènes s'agrandissent, les sites empruntent quelques traits de la physionomie des Alpes, et, quoique les montagnes ne soient que d'un ordre secondaire, elles paraissent cependant rivaliser en grandeur avec quelques monts granitiques de notre vieux continent. La route, pratiquée dans un terrain calcaire, conduit, après une succession de vues intéressantes, à la tête d'un pont semi-circulaire jeté sur un torrent assez impétueux. Ce pont, du haut duquel on peut apercevoir dans le lointain le cours mystérieux de la Mohawk, a trois arcades, et

paraît avoir reçu cette forme semi-circulaire pour opposer plus de résistance à la masse des eaux qui, lors de la fonte des neiges, se précipitent en nombreuses cascades des flancs des montagnes qui entourent le passage (planche XXX).

Du haut de ce pont on aperçoit, ai-je dit, le cours de la Mohawk et les chutes qu'elle éprouve non loin de cet endroit, et qu'on connaît sous le nom de *Petites-Chutes*. Je m'arrêtai quelques instans pour les admirer. Les bords de la rivière sont couverts d'herbes verdoyantes, et marqués par des couches de rochers anguleux et arrondis, sur lesquels croissent de vigoureux conifères qui projettent leurs longues branches au-dessus des eaux. La Mohawk roule en grondant et en bouillonnant sous ces voûtes de verdure, et produit une écume épaisse et brillante qui continue de flotter au loin sur ses eaux redevenues calmes et paisibles. Les pitons des montagnes voisines s'élèvent à de grandes hauteurs, et leurs rampes sont parées de noyers, de chênes et de pins superbes, qui contribuent à entretenir la fraîcheur autour de ces chutes, et font de ce passage une espèce de désert des plus pittoresques. La route tourne en cet endroit, au milieu d'un véritable labyrinthe de roches primitives et calcaires entremêlées; des masses isolées semblent même parfois en s'avançant fermer le chemin, et ce n'est qu'à l'aide de la mine qu'on a pu pratiquer au travers une voie très-étroite.

Le village des Petites-Chutes s'étend sur la rive gauche de la Mohawk, à peu près dans la direction du nord au midi. L'église et le bâtiment qui sert d'école, situés sur une éminence, frappent d'abord les regards; dans la rue principale, bordée d'assez jolies maisons, on trouve des magasins, des usines et quelques auberges passables. Au reste, la position de ce village sur la rivière Mohawk, et sa proximité du canal du lac Érié, qui passe sur la rive droite, le rendent assez florissant et font prospérer son commerce. Lorsqu'on le considère du côté de la rivière, il présente un point de vue des plus pittoresques; mais vers l'ouest le site est bien loin d'être aussi agréable. La Mohawk a perdu de ce côté ses plus beaux aspects; ses eaux tumultueuses se brisent en écumant sur des masses saillantes de rochers qui interrompent toute espèce de navigation. Au-dessus de ce torrent agité, on a nouvellement construit un pont-aquéduc en pierre, sur lequel passe

une branche latérale du canal qui remplace la partie non navigable de la rivière, et permet aux bateaux qui viennent de la partie supérieure de regagner le lit navigable au-delà des Petites-Chutes. En cet endroit le géologue et le zoologiste peuvent trouver de nombreux sujets d'observations curieuses; en effet, les minéraux, les fossiles, et une multitude de substances diverses, objets variés de leurs études, s'y présentent en foule. En examinant avec soin les montagnes environnantes, on remarque partout l'action des eaux, et on retrouve les indices d'un ancien lit de la rivière ou d'un lac qui s'étendait au nord. Leurs sommets les plus élevés, qui n'ont pas moins de cent cinquante à deux cents pieds au-dessus du niveau actuel des eaux, sont remarquables par leurs saillies arrondies, creusées en gouttières ou en corniches profondes, et parfaitement polies. Sur leurs surfaces on aperçoit beaucoup de cavités en forme d'entonnoirs, au fond desquelles on trouve ordinairement la pierre qui, mise en rotation par le mouvement accéléré des eaux, a servi à creuser ces trous. A la partie inférieure de ces rochers, près du cours actuel de la rivière, on retrouve ces mêmes cavités singulières, en forme de puits de deux à quatre pieds de diamètre, et contenant une ou plusieurs pierres. Parfois, du fond de ces trous où s'est amassée un peu de terre végétale, s'élèvent de très-grands arbres, qui semblent ainsi sortir du rocher même. Ces masses calcaires n'ont point éprouvé de déplacement, et paraissent encore occuper leur place primitive; mais elles se sont délitées en cubes assez considérables, qui forment une banquette abandonnée par les eaux de la rivière, et tendant continuellement à s'abaisser.

Bientôt je quittai ces lieux et dépassai les plaines des Germains, pays renommé pour sa fertilité et l'industrie de ses habitans; précieux avantages qu'il doit à la nature de son sol, qui est évidemment un produit des alluvions et peut-être le fond d'un ancien lac, et au caractère patient et laborieux des descendans des colons allemands qui s'y établirent à une époque très-reculée. En suivant toujours le cours de la Mohawk, j'aperçus la branche occidentale du Canada-Creek que je me proposai de visiter prochainement, et je laissai derrière moi le bourg d'Herkimer, chef-lieu du comté dont la population est de trois mille cinquante habitans. Le pays que

je traversais alors est très-fertile, les bois y abondent; et au milieu d'eux les chênes se font remarquer par leur taille gigantesque. Sur la rive opposée à celle que je parcourais alors, je distinguais les lignes du grand canal et les ponts nombreux qui le traversent; et bientôt, toujours sur les rives de la Mohawk, dont le lit se resserre tellement en cet endroit qu'il ne présente plus que l'apparence d'un simple ruisseau, j'aperçus la jolie ville d'Utica, située à cent un milles d'Albany, et dépendante du comté d'Onéida. Cette ville est un des exemples les plus frappans de l'accroissement prodigieux qu'éprouvent la population et les richesses de ce pays; en 1794 elle ne consistait qu'en une misérable taverne construite en troncs d'arbres, et sept ou huit habitations entremêlées de quelques huttes; aujourd'hui l'on y compte plus de cinq cents maisons élégamment construites et décorées, et cinq mille habitans. A la vérité sa position centrale entre les États de l'est et ceux de l'ouest, sa situation sur la Mohawk, et le passage du grand canal qui la divise en deux parties à peu près égales, en facilitant ses communications, soit avec les lacs, soit avec New-York, soit avec les États voisins, contribuent beaucoup à cet état florissant. Son principal commerce consiste en produits de consommation; elle sert aussi d'entrepôt pour les pelleteries et fourrures provenant de la chasse des sauvages. Ses établissemens publics se multipliant en raison de l'accroissement de sa population, on y compte déjà plusieurs églises de divers cultes. Sur une place isolée s'élève une nouvelle église catholique élégamment construite en bois et dans le style gothique; j'assistai à la cérémonie de sa consécration qui fut faite par l'évêque catholique de New-York. Utica, située, comme nous l'avons dit, dans une plaine fertile qu'arrose la Mohawk, est environnée de montagnes encore boisées qui l'abritent contre les froids rigoureux et les grandes chaleurs; et de jolies maisons de campagne semées sur ces hauteurs ajoutent encore aux charmes de ses environs.

Je partis d'Utica pour aller visiter, comme je me l'étais proposé, la branche occidentale du Canada-Creek, qui prend sa source dans les hautes montagnes du comté d'Herkimer, et ses chutes remarquables, quoiqu'inconnues naguère encore aux étrangers voyageurs qui vont admirer celles de Niagara. Je partis de grand

matin et pris la belle route de péage, nommée *Turn-Pike*, qui se dirige au nord jusqu'à Ogden-Burg, situé sur le fleuve Saint-Laurent. Quoique cette route soit plus longue que celle qui part de New-York, elle est cependant suivie de préférence par les voyageurs, parce qu'elle présente moins de difficultés, et n'est point exposée comme l'autre à voir ses ponts emportés par le débordement des eaux et la débâcle des glaces. Malgré l'escarpement du chemin que je suivais, je me hâtai cependant d'arriver au sommet, afin d'y jouir, dans tous ses développemens et sa magnificence, du lever du soleil qui, contemplé de cette hauteur, présente des effets très-remarquables. En effet, au moment où l'astre commence à dorer de ses premiers rayons les sommités les plus élevées et les arbres dont ils sont couverts, la partie inférieure des vallons reste encore plongée dans une légère obscurité, et ce contraste, ces oppositions piquantes de la lumière et de l'ombre sont des plus pittoresques. A travers cette demi-teinte qui s'étend sur la plaine on découvre la Mohawk, semblable à un sillon argenté qui étincelle en quelques endroits sous les rayons obliques du soleil, tandis qu'ailleurs, plongé dans une ombre transparente, il répète l'image des arbres et des habitations rustiques qui ornent ses bords. Vers la droite, le spectateur, apercevant dans la chaîne des collines une interruption que remplit une teinte claire et vaporeuse, soupçonne dans cette partie une grande masse d'eau, et en effet le soleil dissipant bientôt les vapeurs incertaines, et rendant aux objets leurs formes décidées, laisse apercevoir une portion du lac Onéida.

En cherchant dans ma mémoire à comparer le point de vue que j'embrassais alors à ceux que m'offrit jadis ma patrie, je trouvai des ressemblances frappantes entre l'aspect d'Utica et celui de la ville d'Autun lorsqu'on y arrive du côté des montagnes, en face du pont d'Aroux. Ce sont les mêmes dispositions de la ville et de la plaine et le même amphithéâtre de montagnes. Une différence notable existe cependant, c'est que les montagnes qui entourent Autun ne présentent que des fronts nus et dépouillés, tandis que de magnifiques forêts parent d'un riche manteau de verdure toute la chaîne qui environne Utica.

Après avoir suivi quelque temps les hauteurs du même plateau, j'aperçus sur

le Stauben-Creek le village de Treuton vers lequel je descendis pour prendre le guide dont j'avais besoin pour aller aux chutes. Comme c'était un dimanche et que la sainteté de ce jour est religieusement observée dans les États-Unis, je ne pus trouver de guide qui consentît à m'accompagner, si ce n'est pour le lendemain à cinq heures du matin. Ma curiosité, qui brûlait de s'élancer au-delà de ce vallon, fut donc obligée de se replier sur le village de Treuton, et je consacrai ce jour d'inactivité à en examiner tous les détails. Le village de Treuton est situé au fond d'un vallon qu'entourent de très-hautes collines formées de roches calcaires argileuses, et recouvertes par la végétation la plus vigoureuse et la plus variée. Au fond de ce vallon et à travers de gras pâturages serpente un joli ruisseau qui descend des monts situés à l'orient du village. Une église nouvellement construite contraste par sa blancheur avec toute cette riante verdure qui l'environne; autour d'elle se groupent de jolies habitations en briques et en bois, entourées de clôtures en planches, et séparées par des champs de maïs. Une d'entre elles se fait remarquer par son élégance, c'est la demeure du gérant de la compagnie hollandaise pour la vente des terres. Les chemins tracés sur le flanc des montagnes, et qui de divers côtés aboutissent au village, étaient couverts en ce jour de fête par une file de waggons et de chevaux de selle, amenant ou reconduisant les habitans des environs. La route qui conduit aux chutes est celle-là même que j'avais prise en partant d'Utica et qui s'élève avec la montagne; le lendemain mon guide me la fit reprendre; puis, parvenus à peu près à son sommet, nous la quittâmes pour prendre un sentier qui s'enfonçait dans la forêt. Ce nouveau chemin, d'abord praticable, ne tarda pas à se montrer encombré de troncs d'arbres tombés de vétusté ou renversés par l'effort des ouragans. Des lianes, des herbes à haute tige et des ronces armées d'épines s'unirent à ces premiers obstacles pour intercepter entièrement le passage, de sorte que nous étions souvent obligés de ramper pour avancer de quelques pas. Ces inextricables difficultés durèrent jusqu'au moment où nous eûmes atteint les accores de la ravine, lieu d'où nous entendîmes distinctement le bruit éloigné des chutes. L'espoir d'arriver prochainement au terme de mon excursion me rendant alors mon courage et mes

forces, et le chemin se trouvant enfin dégagé de ces obstacles que j'avais eu tant de peine à franchir, je me dirigeai vers les élévations de la rivière, et précipitant ma marche, je laissai mon guide bien loin derrière moi.

Cette hâte inconsidérée faillit m'être funeste. En effet, j'ignorais que les paysans des environs, pour qui la curiosité des voyageurs est la source d'un assez grand profit, eussent placé, d'étage en étage, des échelles sur les chutes, dans le but d'en rendre l'accès plus facile; de sorte que, toujours dirigé par le bruit croissant des eaux, je continuais mon chemin, et tantôt en m'appuyant sur une saillie de rocher, tantôt me suspendant à des racines flexibles, je descendais intrépidement, quand tout-à-coup un arbuste, dont je m'étais un instant fait un soutien, déraciné par mon propre poids, roula dans le précipice en m'entraînant avec lui. Ma perte était certaine si un second arbre, solidement enraciné, ne se fût heureusement présenté pour me retenir suspendu en quelque sorte sur l'abîme. Après m'être fortement accroché pendant quelques secondes à mon arbre protecteur, et m'être remis de mon juste effroi, je me laissai glisser sur une grosse racine qui semblait m'offrir un point solide, et je m'y arrêtai jusqu'à ce que mon guide, attiré par mes cris, vînt à mon secours. Il m'aida à gagner un endroit tout-à-fait hors de danger; ainsi j'en fus quitte pour quelque frayeur et de nombreuses déchirures à mes vêtemens; mon porte-feuille, qui m'avait échappé au moment de ma chute, fut retrouvé au bas de la rampe.

De-là mon guide me dirigea vers les échelles, et nous arrivâmes bientôt sur un beau plateau formé de zônes calcaires, dont la masse, d'une grande dureté, renfermait de nombreuses empreintes de fossiles, et qui étaient superposées de manière à simuler un vaste escalier construit par la nature au pied d'un de ses plus beaux monumens. De cette position élevée je dessinai la chute inférieure, dont les eaux, tourmentées et furieuses au moment où elles franchissent les rochers au milieu desquels elles se sont ouvert un passage, vont ensuite s'étendre paisiblement dans un pays fertile, et finissent par aller se mêler aux eaux de la Mohawk. Tout autour de cette chute croissent des arbres nombreux et variés, dont le développement vigoureux est favorisé par cette vapeur humide qui s'élève

continuellement des eaux et retombe en fine rosée aux environs. Dans le dessin que j'en ai tracé on peut voir sur la rive droite l'arbre dont j'avais voulu me faire un appui pour descendre et qui avait failli m'entraîner dans sa chute (planche XXXI).

Je remontai, au moyen des échelles, pour visiter la série des six cascades que forme cette rivière. Toutes méritent de fixer l'attention du voyageur et de l'amateur des beaux sites, soit par la forme prononcée des rochers qui les environnent, soit par l'abondante variété des végétaux qui les décorent, soit enfin par les effets piquans et toujours nouveaux de cette masse d'eau qui se brise de mille manières en franchissant ces ouvertures qu'elle s'est pratiquées et qui servent à son écoulement.

La rivé gauche du Canada-Creek offre des masses de rochers de figures bizarres, qui simulent tantôt de longues colonnes torses, tantôt des tourelles, des bastions et des ruines d'édifices gothiques. Le lierre serpente sur ces rochers, les lianes pendent de leurs flancs et de leur sommet, une foule d'arbres et d'arbustes s'élancent de leurs crevasses, les noyers et les pins blancs et jaunes couvrent leurs têtes altières d'une riche couronne de verdure. Sur cette même rive croissait, en touffes épaisses, l'immortelle qui livrait aux vents ses longues tiges veloutées et ses corymbes jaunâtres. Sur les rochers de la rive opposée, couverts d'une mousse très-épaisse, les châtaigniers et les noyers mariaient leur sombre verdure à celle des hêtres que la qualité de leur bois et les dimensions extraordinaires qu'ils atteignent rendent si précieux dans ce pays (planche XXXII).

Quelques oiseaux, ordinaires habitans de ces retraites sauvages, en peuplent seuls la vaste solitude; j'abattís parmi eux un héron blanc, et j'eus le regret de ne pouvoir tirer deux grandes pygargues (aigles à tête blanche) qui, inquiètes de la présence d'une créature humaine dans la région où elles placent leurs aires, planaient au-dessus de ma tête en poussant des cris aigus.

Quoiqu'entièrement pénétré par l'humidité qui s'élevait incessamment de cette gorge profonde, je ne voulus point cependant l'abandonner sans en avoir soumis toutes les parties à mes investigations. Conformément à mes désirs, mon

guide s'était muni de vivres pour la journée : je pus donc la consacrer tout entière à augmenter mes collections d'objets naturels, et à garnir mon porte-feuille de dessins. Mes recherches en tout genre furent assez fructueuses. Mon guide portait des lignes à l'aide desquelles nous pêchâmes quelques poissons, et je découvris dans les rochers quelques-uns de ces curieux fossiles nommés Trilobites. La roche placée sur le devant du dessin que j'offre de ce site me fournit le mieux conservé; on peut même y remarquer le trou que je pratiquai pour l'extraire.

Après une journée aussi laborieusement employée, je regagnai avec plaisir le village de Treuton. J'en partis le lendemain pour retourner à Utica, qui devait être le point de départ d'un nouveau voyage que je me proposais de faire et de pousser jusqu'à Batavia. Mais avant de quitter cette localité, je ne puis m'empêcher de témoigner le regret que j'éprouve encore de n'avoir pu l'étudier entièrement sous le rapport géologique. En effet, tous les environs d'Utica semblent promettre des résultats curieux à quiconque les observera sous ce point de vue. A gauche de cette ville on rencontre une grande variété de produits naturels; à l'ouest on trouve des traces nombreuses du séjour des eaux marines et fluviatiles, et enfin au nord, dans tout le reste du comté d'Onéida, on découvre des roches de nature variée, du fer à l'état de combinaisons diverses, et des sources sulfureuses.

Après avoir quitté Utica, je traversai Manchester, ville qui fait encore partie du comté d'Onéida, et je visitai près de là le collége d'Hamilton, grand bâtiment élevé sur la gauche de la route. Les environs de cet établissement sont remarquables par la grande quantité de poissons fossiles qu'on y trouve incrustés dans des bancs de nature gypseuse. De-là je me rendis au bourg de Vernon, autour duquel vivent, divisés en plusieurs familles, à peu près six à sept cents sauvages, restes misérables des six nations célèbres qui occupaient autrefois toute la vaste étendue de ce pays. J'aperçus lors de mon passage plusieurs de ces indigènes, hommes, femmes et enfans, qui marchaient devant moi tous sur une même ligne et côtoyaient la forêt. Toutes les femmes, même les plus âgées, et les enfans étaient chargés d'un pesant bagage, tandis que les hommes, toujours en tête de la caravane, n'avaient pour tout fardeau que leurs armes sur l'épaule. Ils gardaient

entre eux le plus morne silence, et toute leur démarche semblait annoncer un profond abattement. Enfin ils s'enfoncèrent dans le bois; je les suivis long-temps des yeux, et les vis constamment garder le même ordre et la même impassibilité. Après cette rencontre, j'atteignis et dépassai les masures du bourg de Skenedo, où l'on trouve encore quelques familles d'indigènes, et en suivant les bords de la rivière Onéida, j'arrivai bientôt au lac du même nom. Le lac Onéida présente un magnifique bassin de trente milles de longueur sur cinq de largeur; quelques parties de ses bords sont défrichées et présentent des pâturages et des champs de maïs, le reste est un terrain sauvage et marécageux. Plusieurs torrens se jettent dans ce lac et servent à l'entretien de ses eaux; le plus considérable est le Chitténingo, dont les sources sont dans les montagnes, vers les limites méridionales du même comté. On rencontre encore dans ces environs un assez grand nombre de sauvages de la race des Onéidas; ils ont heureusement perdu tous les caractères de la férocité de leurs ancêtres, et ils s'occupent même de travaux agricoles.

En quittant le lac Onéida, je rejoignis la grande route qui conduit à Manlius, capitale du comté d'Onondaga, et ville de quelque importance, qui, outre deux cents maisons et plusieurs manufactures, renferme encore trois églises, une poste aux lettres, une loge maçonique et une imprimerie pour les journaux. La population de son territoire s'élève à plus de trois mille cinq cents habitans. A un mille et demi de cette ville se trouve la chute de la jolie rivière des Pierres-à-Chaux. Je traversai pour m'y rendre un terrain très-marécageux d'où sourdent en mille endroits des eaux sulfureuses, et j'entrai ensuite dans le vallon où tombe la cascade. Au sommet des rochers d'où se précipitent les eaux on aperçoit un moulin qu'elles font mouvoir. Nous n'en ferons pas une plus ample description, l'ayant représentée avec tous ses détails et ses accidens dans notre planche XXXIII; nous ajouterons seulement que cette petite rivière, après quelques détours, va se réunir au Chitténingo, torrent que nous avons mentionné plus haut, et qui se jette dans le lac Onéida. Cette chute n'est point le seul endroit remarquable que présentent les environs de Manlius; en effet, à trois milles au midi et près du village de Pompey, on a découvert au milieu des bois quelques

élévations en terre sous lesquelles on a trouvé des ossemens humains carbonisés et des amas de grains de maïs. On a reconnu de plus en cet endroit des traces d'anciennes constructions qui présentaient l'apparence de retranchemens réguliers, et non loin de-là on a retiré du sein de la terre des haches, des baïonnettes et des fusils brisés. La rencontre de ces armes de forme très-ancienne a fait présumer que ces bois avaient été occupés par des postes militaires d'Européens, probablement à l'époque où les Français étaient possesseurs du Canada.

En rentrant à Manlius, après avoir visité les lieux remarquables dont je viens de parler, je trouvai, dans la cour de la taverne où je descendis, un assez grand nombre de sauvages des deux sexes, et de la tribu des Onéidas et des Mohégans. Ils s'étaient pour la plupart retirés sous les hangars où l'on place ordinairement les chevaux et les voitures. A mon approche les jeunes gens donnèrent des marques évidentes d'un caractère fortement jaloux; en effet ils firent passer de suite au fond du hangar leurs femmes qui se couvrirent en même temps la tête d'une pièce de drap rouge, de sorte qu'il me fut au premier abord impossible de découvrir aucun trait de leur visage. Ils présentaient en général une belle apparence de santé et étaient proprement vêtus. Les femmes portaient des espèces de caleçons étroits par le bas, une chaussure de peau de cerf nommée *mocassons*, chargée d'ornemens blancs, bleus et rouges, formant des dessins bizarres, et sur leur tête un chapeau rond en feutre noir, auquel était suspendu un gland d'argent. Les formes de leur corps étaient assez belles, mais leurs jambes me parurent lourdes quoique leurs pieds fussent très-petits. Quant aux hommes, ils étaient habillés d'une espèce de blouse de drap bleu, bordée en rouge et fendue sur le devant. Ce vêtement était fixé autour du corps par une ceinture rouge, nouée sur le côté et garnie de bouts flottans. Plusieurs individus des deux sexes avaient de longs pendans d'oreilles, et plusieurs vieillards portaient un ornement suspendu à la cloison du nez. Les hommes avaient les cuisses à peu près nues, et les jambes couvertes d'une espèce de guêtres en peau de cerf, cousues avec de la laine rouge. Quelques-uns avaient en outre des chaussures de peau comme les femmes, mais la plupart marchaient les pieds nus. Leur tête était parée d'un chapeau noir garni des plumes d'oiseaux

de diverses couleurs. Enfin j'aperçus aux bras de quelques-uns des bracelets, et sur le dos et la poitrine de quelques autres de larges plaques d'un métal blanc qu'on m'assura être de l'argent. Comme ils allaient ce jour-là en fête, je présume que l'habillement que je viens de décrire et qui ne manque pas d'une certaine richesse, est celui qu'ils portent dans leurs cérémonies. Au reste presque tous étaient armés du tomahawk (hache de guerre) qui leur sert à la fois d'arme terrible dans les combats et de pipe dans leurs momens de repos.

Ayant lié conversation avec quelques-uns d'entre eux, les sentimens de défiance et de jalousie qu'ils avaient montrés à mon arrivée s'évanouirent peu à peu, et je pus, sans cependant laisser paraître ma curiosité, apercevoir quelques figures de femmes. Elles me parurent passablement jolies, quoique leur teint fût d'un brun jaunâtre; leurs yeux étaient noirs, et l'angle extérieur en était relevé comme dans les individus de la race tartare. Elles avaient le nez un peu large du bout, le menton mince et les pommettes des joues très-saillantes. Toutes avaient en outre les dents très-blanches, une longue chevelure d'un noir magnifique et les mains très-petites. J'observai les mêmes caractères de conformation et de physionomie chez les hommes, mais à un degré beaucoup plus prononcé. Je fis le portrait de l'un des jeunes garçons, et j'attrapai tellement la ressemblance qu'ils le reconnurent de suite; j'espérais alors obtenir de faire celui d'une femme, mais aucune ne voulut s'y prêter; elles craignaient sans doute d'exciter la susceptibilité jalouse de leurs maris ou de leurs amans.

Ces sauvages aimant passionnément à mâcher du tabac, un des plus âgés de la troupe m'en demanda, et je lui en donnai un morceau, car j'en portais toujours une petite provision avec moi. Encouragé par ma complaisance, il ne tarda pas à me demander quelque argent, et apercevant parmi les pièces que j'avais tirées de ma poche dans l'intention de le satisfaire, un ancien écu de six livres, il témoigna aussitôt une grande joie, et me fit entendre en anglais qu'il connaissait les armes de France et l'effigie de cette pièce; « le roi de France est mon ami! » s'écria-t-il. En même temps il me demanda cette pièce avec tant d'instance, pour s'en faire une parure, que je ne pus la lui refuser; en effet, à peine fut-il en

possession de l'objet de ses désirs, qu'à l'aide d'une pierre, et avec une rapidité extraordinaire, il perça cet écu et le suspendit à son cou. Mais je n'en fus pas quitte à si bon marché : la cupidité de ses compagnons croissant en raison de ma complaisance, ils témoignèrent aussi le désir d'obtenir un cadeau de l'*homme français*, et je leur fis une petite distribution dont ils parurent satisfaits; pendant tous ces pourparlers les femmes n'osèrent pas même détourner la tête.

Je remarquai à la suite de ces sauvages deux chiens d'une espèce particulière, que leur tête allongée, légèrement aplatie vers le crâne, une queue pendante, large vers l'extrémité et très-fournie de poils, font ressembler au loup. Ils ont en outre l'œil vif et recouvert par de longs poils qui naissent des sourcils, le corps mince et allongé, un poil court et rude, les jambes sèches mais nerveuses, et un pied large terminé par des ongles saillans. Ces animaux sont à peu près muets, car ils ne poussent qu'un son guttural qui ne ressemble nullement à l'aboiement. Au reste ils paraissent très-attachés à leurs maîtres dont ils suivent tous les mouvemens, dressant l'oreille au moindre son de leur voix.

La peuplade à laquelle appartenaient ces indigènes est civilisée; ils ont un pasteur et une église, et s'adonnent particulièrement à la culture et à la pêche.

Je quittai Manlius pour me rendre, en passant par Syracuse, au bourg de Salina, près du lac Onondaga. C'est avant d'arriver à ce bourg qu'on trouve la grande exploitation de sel, qui fournit annuellement près de cinq cent cinquante mille boisseaux de cette substance si précieuse pour ce pays, où l'on calcule qu'il s'en consomme cinq millions de boisseaux par an, tant pour l'usage des habitans et pour l'agriculture, que pour les salaisons de poissons, branche considérable d'exportation. Salina, entrepôt naturel de cette denrée, renferme à peu près cent maisons et quatre-vingts hangars destinés à ses diverses manipulations.

En quittant ce village et en remontant vers le sud, je traversai de nouveau le canal qui passe près de Syracuse. J'abandonnai la grande route pour aller visiter le bourg d'Onondaga-Hollow, situé dans un enfoncement. Ce bourg contient une cour de justice, un arsenal de l'État, une poste aux lettres, quelques imprimeries de journaux et feuilles périodiques, et plusieurs manufactures. Dans les

bois de réserve habitent à peu près deux cents individus de la nation indigène des Onondagas. Cette tribu nombreuse et puissante peuplait autrefois les bords du lac de ce nom; mais ayant, lors des guerres du Canada, passé comme toutes les autres, excepté celle des Onéidas, au service des Anglais, cette action entraîna la perte de ses villes et de ses bourgades qui furent détruites, en 1779, de manière à ne laisser aucune trace de leur existence passée.

Le sol des environs d'Onondaga est calcaire, et contient des débris de corps organisés marins; malheureusement il est si divisible sous l'influence de la chaleur, que, pendant les journées de sécheresse, il s'en élève une poussière épaisse qui incommode fortement les voyageurs. Ma première station, après avoir quitté Onondaga et traversé plusieurs petits ruisseaux affluens du lac Otisco, fut au bourg de Marcellus. On voit à quelques milles au nord de ce bourg, entre Salina et la rivière Sénéca, d'anciennes constructions dans lesquelles on a cru reconnaître des murailles ayant jadis fait partie de fortifications; mais comme la végétation s'est totalement emparée du terrain et recouvre même ces débris, il est difficile d'en embrasser l'ensemble et d'en examiner les détails, et par conséquent presque impossible de rien statuer sur l'origine et l'usage de ces singulières constructions. Tout ce qu'on peut dire de plus probable à cet égard, c'est qu'elles servaient à former la ligne de défense que les Européens élevèrent jadis dans ce pays pour se garantir des incursions des sauvages. A partir de Marcellus le pays est entouré de collines gypseuses, et la route est à peu près plane jusqu'au lac Skeneatles (nom sauvage qui signifie *long*), vaste bassin de quatorze milles de longueur, sur un de largeur, dont le déversement est traversé par un pont qui sert de prolongement à la route. Près de ce lac, mais dans une situation inférieure quoique sur une colline, est situé un village du même nom, qui renferme quelques maisons agréables et une assez belle église. Les environs du village et du lac présentent des sites tellement délicieux qu'on peut prédire d'avance qu'un jour de nombreuses familles, attirées par leurs agrémens, viendront s'y établir et en peupler les solitudes.

A quelques milles de Skeneatles, je trouvai Auburn, ville qui fait un grand commerce d'entrepôt, et qui possède, en sa qualité de chef-lieu du comté de

Cayuga, un hôtel-de-ville, une banque, une prison nouvellement construite hors de son enceinte, plusieurs églises et des moulins de toute espèce. Sa rue principale est bâtie sur un terrain inégal, de sorte que ses maisons sont loin d'avoir l'aspect agréable qu'elles présentent dans la plupart des villes de l'intérieur. A un demi-mille de distance on trouve le lac Owasco de onze milles de longueur sur un de largeur, qui, au déversement de ses eaux, forme une belle cascade sur laquelle sont établis plusieurs moulins. Ce joli bassin occupe le centre du comté de Cayuga.



SEPTIÈME SECTION.

INSPECTION DES PRINCIPAUX LACS DE L'ÉTAT DE NEW-YORK ET DE LEURS ENVIRONS. HISTOIRE DES PEUPLES QUI ONT PRIMITIVEMENT HABITÉ CETTE CONTRÉE.

La route par laquelle j'étais arrivé à Auburn me conduisit, en traversant un terrain entièrement plat et riche en végétation, à neuf milles au-delà. Je découvris alors la séparation des montagnes; le chemin commença à s'incliner, et je le vis se prolonger devant moi sur un pont qui traverse, dans la direction de l'est à l'ouest, l'extrémité du lac Cayuga. Ce pont, de plus d'un demi-mille de longueur sur cinquante pieds au moins de largeur, est bâti sur d'immenses pilotis qui assurent sa solidité, et l'empêchent d'être entraîné par les glaces, accident qui lui arriva jadis lors d'une terrible débâcle. En suivant la pente du terrain j'arrivai au bourg d'Est-Cayuga d'où je pus embrasser la vue générale du lac. Je fus frappé de l'agréable tableau que j'avais alors sous les yeux; sur cette surface tranquille une foule de barques naviguaient et se croisaient en tous sens; leurs voiles blanches se détachaient vivement sur la teinte azurée des eaux. C'étaient des bateaux de pêcheurs, de légères embarcations de transport; leurs mouvemens lents ou rapides servaient à animer cette scène naturellement sauvage par le plus gracieux des contrastes.

Le lac Cayuga, l'un des plus considérables qu'on rencontre sur cette route, a trente-huit milles de longueur sur cinq de largeur; ses eaux, à leur sortie du bassin, se dirigent vers le nord, et traversent un vaste marécage qu'elles divisent en petits îlots. Elles continuent ensuite de couler vers l'est, entrent dans un bassin nommé *Croofs-Laque*, et, tournant à l'ouest après une succession de sinuosités, elles contribuent à grossir les eaux de la rivière Sénéca, dont la principale source est au lac qui porte le même nom, et qui est situé à dix ou douze milles plus loin, vers l'ouest. On a récemment découvert sur les bords du lac Cayuga des bancs considérables de marbre blanc veiné de bleu.

Après avoir traversé le pont de Cayuga, je trouvai à quelque distance le village de Brington, qu'on appelle aussi Ouest-Cayuga, et dont l'établissement date de 1789, époque où ce pays, actuellement bien peuplé, n'était encore habité que par quelques hordes sauvages qui firent éprouver de terribles résistances aux premiers colons européens. Je me détournai un peu de ma route pour aller visiter les chutes de Sénéca, élevées d'à peu près quarante pieds, et servant à faire mouvoir un certain nombre d'établissemens hydrauliques, tels que des fabriques d'huiles, des scieries, des tanneries, etc. Le village de Waterloo, que l'on trouve un peu plus loin, est le chef-lieu du comté de Sénéca; il est habité par un grand nombre d'émigrans qui, depuis quelques années, abandonnent les États de l'est. Sa population s'est considérablement augmentée depuis 1816, et elle s'élève maintenant, y compris celle de l'arrondissement, à six cents habitans. La proximité de la rivière Sénéca a fourni les moyens d'y fonder plusieurs établissemens de commerce très-avantageux.

A six ou sept milles au-delà de Waterloo, je découvris le lac Sénéca, près duquel je m'arrêtai, captivé par la pureté de ses eaux et l'aspect riant de ses bords fertiles. Ce magnifique bassin, l'un des plus considérables de cette série de lacs qui vivifient le centre de l'État de New-York, est situé à quinze milles de Cayuga; il a trente-cinq milles de longueur sur deux à quatre milles de largeur. Les eaux du lac Crochu et celles de plusieurs ruisseaux lui fournissent leur tribut et contribuent à son accroissement. Sur ses rives, et non loin de l'endroit où je

m'arrêtai d'abord, est un joli pavillon près duquel les pêcheurs viennent abriter leurs barques. Parmi les nombreuses variétés de poissons qu'ils poursuivent dans ses eaux, on compte le brochet, la truite, le saumon et l'anguille; leur salaison et leur exportation forment une branche de commerce très-profitable pour le bourg de Penn-Yan, situé sur la rive occidentale du lac.

Du sommet d'une élévation, et long-temps avant d'y arriver, je distinguai les approches de la ville de Genève, cité florissante située au nord-ouest et à l'extrémité du lac qu'elle domine. Trente milles de distance la séparent de la grande baie de Sodus, sur le lac Ontario, et douze milles seulement du canal du lac Érié. Elle renferme au moins trois cents maisons construites pour la plupart avec élégance, et, entre autres établissemens publics, trois belles églises pour les trois sectes, des épiscopaux, des méthodistes et des presbytériens. Son académie, grand bâtiment en pierres très-bien situé, peut recevoir une centaine d'élèves. La population de Genève n'est évaluée qu'à deux mille individus; mais, d'après le mouvement et l'industrie que j'y vis régner et l'état florissant de son commerce, je suis porté à croire qu'elle est plus considérable. Je n'appris pas sans étonnement que deux manufactures de glaces, situées à quelque distance de la ville, étaient en pleine activité, et que leurs produits s'élevaient à plus d'un million de dollars par an. On ne doit pas négliger de compter, au nombre des avantages de cette ville, une grande route très-bien entretenue, qui traverse le pays et facilite singulièrement les relations extérieures. De belles cultures de maïs, de blé, d'avoine et de chanvre, s'étendent aux alentours, et font chaque jour des conquêtes sur les forêts voisines, que l'augmentation toujours croissante des habitans force de défricher. Genève étant située sur un plateau assez élevé, on y jouit d'un air très-pur, et de tous côtés on découvre autour d'elle des points de vue magnifiques.

Les peuplades indigènes qui habitent aux environs sont maintenant extrêmement réduites; on peut cependant concevoir quelque espérance de voir s'arrêter leur décroissement extraordinaire, en apprenant qu'ils commencent à faire quelques progrès dans la civilisation. L'agent le plus actif de leur destruction est sans

contredit l'abus des liqueurs fortes; or, ils ont pris en 1815 l'engagement de s'en interdire l'usage; et quiconque enfreint cet engagement, perd parmi eux ses titres et ses droits. On ne peut qu'admirer la résolution courageuse de ces infortunés; mais malheureusement l'ivresse était tellement dégénérée chez eux en habitude, qu'il est à craindre que tôt ou tard le naturel ne revienne au galop.

Une distance de douze à quinze milles sépare le lac Sénéca du lac Canandaigua; le chemin qu'on fait pour arriver à ce dernier s'élève beaucoup, et ce n'est qu'en approchant de la rampe qui conduit à la ville du même nom, qu'on trouve un terrain uni où s'élève un petit hameau, dépendance isolée de cette ville. Plusieurs filets d'eau traversent cette plaine, et parmi eux on trouve le *Flint-Creek* (ruisseau des pierres à fusil), ainsi nommé à cause de la grande quantité de silex qu'on trouve sur ses bords et dans son lit. Bientôt on monte cette rampe pratiquée dans une montagne, et on découvre alors le lac au milieu des bois. Sa longueur est de quatorze milles, et sa largeur d'un mille seulement. La rivière formée, comme dans tous les lacs précédens, par le déversement de son trop plein, coule rapidement sur un banc calcaire qui recèle une grande quantité de corps organisés, dont les analogues ne se retrouvent point sur le côté atlantique; puis, après avoir exécuté un grand nombre de circuits, et traversé Manchester, Viéna, Lyons, etc., elle va confondre ses eaux avec celles de la rivière Sénéca qui prend elle-même le nom d'Oswégo, lors de sa réunion à la rivière tortueuse qui sort du lac Onéida. Ces trois rivières réunies viennent enfin se jeter dans le lac Ontario, vers la partie méridionale de sa côte, et près du nouveau fort Oswégo qu'on a substitué à un plus ancien, que firent jadis élever les colons de l'État de New-York pour protéger leur commerce contre les Français du Canada. Montcalm, devenu gouverneur de cette province, attaqua ce fort, le prit et le fit raser, malgré les réclamations des indigènes, sur le territoire desquels il était construit.

La ville de Canandaigua renferme près de quatre cents maisons d'un aspect fort agréable, et bâties à un certain intervalle les unes des autres. Cette disposition est très-utile pour empêcher la propagation du feu, dans une ville où toutes les constructions sont en bois, et par conséquent où les incendies sont très-

fréquens et très-dangereux. Outre cette précaution naturelle contre un si grand fléau, Canandaigua possède encore un établissement de pompes à incendie, et un corps de pompiers composé de tous les habitans qui ne font pas partie de la milice [1]. Ce corps fait lui-même sa police, et possède en propriété ses pompes et ustensiles. A la première alarme tout doit être en état, et une amende est infligée au pompier qui se trouve en retard.

En général les maisons de Canandaigua ont pour enceinte une grille en bois peint, et toutes possèdent une avant-cour garnie de gazon et de fleurs. Des trottoirs en pierres ou en briques bordent les rues, dont un certain nombre vient aboutir à une grande place située au centre de la ville. J'ai remarqué, parmi les édifices publics, un hôtel-de-ville, un arsenal pour l'état général, une prison, une académie, une banque qui correspond avec toutes celles de l'Union, une imprimerie, plusieurs églises méthodistes, presbytériennes, etc. Les environs sont très-agréables; on y trouve des points de vue qui s'étendent jusqu'à trois milles de distance et au-delà. J'y ai saisi entre autres, du côté du nord, une vue magnifique du lac Ontario, et le tableau d'un immense bocage que couvrent une foule de fermes et de hameaux, et que sillonnent de nombreux courans qui arrosent l'ancien pays des Iroquois. Les fruits se cultivent avec succès dans cette localité; cependant le raisin de treille n'y parvient pas à une maturité parfaite. La température douce et modérée, dont jouit ce pays, y attire pendant l'été un assez grand nombre d'habitans du voisinage. J'ai remarqué dans les environs des sources d'eaux sulfureuses qui naissaient à la surface de la terre.

On ne peut nier, en jetant un coup-d'œil sur la disposition de cette grande quantité de lacs que nous avons décrits ou cités, et qui occupent tous le centre de l'État de New-York, que la nature n'ait disposé les localités de la manière la plus avantageuse pour faciliter les travaux de l'agriculture et les opérations de l'industrie, et ouvrir au commerce des débouchés et des communications avec

[1] Les habitans de toute l'Union sont tenus au service de la milice ou à celui des pompiers, dans toutes les villes, bourgs et villages où cette utile institution est établie.

les contrées les plus éloignées. Nous sommes loin cependant d'avoir décrit ou mentionné tous les lacs qu'enferme cet État, et par conséquent d'avoir donné une idée complète de toutes ses ressources naturelles; il en est encore une foule d'autres plus petits à la vérité, tels que l'Otisco, le Crooked, le Honey, le Long, le Hemloch et le Canesas. Tous ces lacs intermédiaires peuvent être considérés comme autant de vallées qui s'appuient, du côté du sud, à cette chaîne centrale des Alléghanys qui traverse l'État de l'est à l'ouest. Au reste, si la nature avait déjà beaucoup fait pour ce pays, les hommes ont perfectionné son ouvrage en ouvrant une communication entre tous ces lacs et le fleuve Hudson. L'établissement du canal qui opère cette jonction achève de rendre ce pays un des plus favorisés pour la facilité des transports et des relations de commerce en tout genre.

A quelques milles à l'ouest du lac Canandaigua se termine la grande route de péage que j'avais suivie jusqu'alors; celle qui lui succède et lui sert de continuation s'élève de même insensiblement; et peu à peu les sites environnans prennent un air sévère qui annonce un pays de montagnes. Après avoir traversé le courant de Mud-Creek, affluent de la rivière Sénéca, et celui des petits lacs, le premier endroit remarquable que j'aperçus fut le bourg de Lima, situé au centre d'une plaine sablonneuse assez triste, et au milieu d'un pays de même nature et de même aspect. Je rencontrai ensuite le village d'Avon, à la sortie duquel la route commença à s'incliner jusqu'au moment où j'atteignis la rivière Genessée que je traversai sur un pont de bois. Aux environs de cette rivière, le sol présente quelque intérêt sous le rapport géologique; on y trouve des bancs calcaires qu'on exploite pour les travaux de construction du canal de l'Ouest. Ces bancs renferment une infinité de coquilles d'espèces variées et de dimensions différentes. Ce n'est qu'en approchant du bourg de Le-Roy que le pays, jusqu'alors d'un aspect monotone, commence à prendre des formes plus caractérisées, et que les forêts, qu'on n'apercevait plus qu'à de longues distances, se rapprochent et s'unissent.

Non loin de ce bourg je fis la rencontre de deux sauvages dont l'un me parut au moins chef de tribu, à en juger par les nombreuses plaques de métal blanc dont il était orné, et par les plumes qui surmontaient son chapeau. Ces hommes

voyageaient sur des chevaux d'une maigreur telle que leurs os menaçaient de percer la peau. Ils passèrent près de moi sans s'arrêter ni m'adresser une seule parole; j'eus cependant encore le temps de m'apercevoir que celui que je prenais pour le chef était passablement sale, quoique beaucoup moins que son sujet. Le premier avait la tête couverte d'un mauvais feutre, et portait une espèce de tunique presque semblable à une chemise d'homme; cette tunique, serrée sur les reins par une ceinture rouge, laissait apercevoir une espèce de caleçon d'où s'échappaient des jambes et des pieds entièrement nus. Outre ses plaques de toutes grandeurs, il portait encore deux énormes pendans d'oreilles dont le poids avait tellement allongé ces organes qu'ils tombaient presque sur ses épaules. Après avoir suivi quelque temps des yeux ces deux curieux personnages, je les vis s'enfoncer dans les bois et disparaître.

Trouvant à quelque distance une source d'eau très-limpide, je fis halte auprès pour me reposer et me désaltérer. Il eût été difficile de trouver un lieu plus agréable; ses bords étaient ombragés par une quantité d'arbustes en fleur sur lesquels voltigeaient d'innombrables papillons aux ailes nuancées de mille couleurs. Je profitai de l'occasion pour augmenter ma collection, et je recueillis aussi quelques *bombix* que je découvris sous les rameaux des arbres. En suivant le cours de cette source, j'entrai dans les bois où elle se perd. C'est alors que je vis pour la première fois le *pic à domino*, curieux oiseau qui se nourrit des insectes cachés sous l'écorce des arbres. Pour les forcer à sortir de leur retraite, il frappe vivement l'écorce avec le bec solide dont il est pourvu, et saisit sa proie avec vélocité au moyen de sa langue gluante et allongée.

Lorsque mes recherches furent achevées, et que je me disposai à sortir du bois pour rentrer sur la grande route, je trouvai sur la lisière une si grande quantité d'arbres tombés de vétusté et réduits pour ainsi dire en véritable *detritus*, que je ne pus résister au désir d'en soulever et d'en retourner quelques-uns, pour recueillir la foule de vers et d'insectes coléoptères que je savais être logés sous cet abri dont l'humidité permanente les attire. Tout entier à ma chasse depuis quelques instans, je ne m'aperçus pas qu'un sauvage s'était approché de moi;

courbé vers les objets de ma recherche, je ne fus averti de sa présence qu'en apercevant deux pieds sales arrêtés près de moi. Je me relevai vivement et je vis un homme presque nu, qu'une couverture de laine en lambeaux revêtait à peine, et qui me parut fort étonné de mon travail entomologique. Il me tendit aussitôt la main, en me faisant entendre qu'il sollicitait quelque présent. Je lui donnai un morceau de tabac à mâcher, mais il ne parut pas satisfait, et je vis de nouveau sa main s'allonger; j'y mis alors une pièce de billon, et à peine l'eut-il reçue qu'il se sauva à toutes jambes dans la forêt. Non loin de là, et toujours sur la lisière du bois, je surpris à mon tour un jeune sauvage d'une douzaine d'années qui n'avait pas entendu le bruit de mon approche, mais il s'enfuit de toutes ses forces aussitôt qu'il m'eut aperçu. Ces deux rencontres simultanées me firent soupçonner que je devais être dans le voisinage de quelque rassemblement d'indigènes, et pour m'en assurer je montai sur une éminence qui me permettait de découvrir aux environs. Je distinguai en effet au milieu des bois les sommets de plusieurs cabanes couvertes d'écorce, et je vis une fumée épaisse s'élever au-dessus des arbres. En vérifiant la position, je reconnus que ces sauvages habitaient les bords de l'une des branches qui concourent à former la rivière Tonawanta.

Le sol que parcourt la route est tellement sablonneux dans cette partie de la contrée que les chevaux eux-mêmes ont beaucoup de peine à traîner les voitures sur ce terrain mouvant. Ce n'est qu'aux approches de la ville de Batavia qu'il devient un peu plus solide.

Batavia n'offre extérieurement rien d'intéressant, son aspect est au contraire triste et monotone. Cette ville est le chef-lieu du comté de Genessée, et en cette qualité elle renferme une maison-de-ville, une prison, quelques imprimeries de journaux et plusieurs églises; elle est située par le 43° degré de latitude nord, et au sommet du grand plateau calcaire que nous avons suivi depuis la rivière Genessée. Sa population, jointe à celle du comté, s'élève à trois mille six cent quarante-cinq individus, parmi lesquels il faut compter un certain nombre d'indigènes qui habitent les forêts environnantes et qui paraissent tous extrêmement misérables. Je vis retirer d'un puits qu'on creusait sur la place publique des pierres

d'une odeur fétide, qui m'offrirent beaucoup de coquilles pélagiennes, des térébratules striées, et, sous le calcaire, des masses de tubipores parfaitement conservés.

Le sol des environs de Batavia se compose de montagnes mamelonnées; on y trouve du côté du nord des eaux salines. Du sein des forêts qui s'étendent au loin s'échappent, dans toutes directions, un grand nombre de filets d'eau dont les uns vont se rendre au lac Erié, tandis que les autres vont grossir la rivière Niagara. La Tonawanta, rivière qui arrose les environs de la ville, reçoit aussi quelques-uns de ces ruisseaux; sa source, qui est très-élevée, est située vers le sud, à Orange-Ville, dans le comté de Genessée, et sur un grand plateau d'où elle descend en ligne un peu tortueuse. Près de Batavia elle subit une courbure très-prononcée, puis se dirige vers le nord, franchit le premier plan du plateau par une chute de vingt-cinq pieds, et tourne ensuite à l'ouest pour traverser le marais Tonawanta d'où elle tire son nom. Le grand canal qui passe par la ville de Rochester vient alors la joindre, franchit avec elle le marais, et l'accompagne jusqu'à Lockport en abrégeant ses contours sinueux. A ce dernier endroit, et au moyen de huit à neuf écluses, la Tonawanta devient navigable et conduit les barques jusqu'au lac Erié[1]. Dans la partie basse, au nord de Batavia, et à six milles à peu

[1] Puisque j'ai parlé des écluses de Lockport, je crois qu'on me saura gré de donner quelques détails sur la manière dont on a exécuté ces travaux vraiment prodigieux. L'excavation du canal à Lockport, dans un roc solide qui occupe près de trois milles d'étendue, a nécessité pendant plusieurs années l'emploi continuel de mille à quinze cents ouvriers. A chaque pas on était obligé de faire jouer la mine, et de retirer les rochers du lit du canal à l'aide de grues d'un mécanisme particulier. Un seul cheval, au moyen d'une de ces grues, soulevait du fond du canal un quartier de roche pesant plusieurs quintaux, et le transportait à soixante-dix pieds de distance des bords de l'excavation, et à cinquante pieds au-dessus du niveau de ces mêmes bords. Ces grues, placées à des distances régulières, savoir à soixante ou soixante-dix pieds les unes des autres, et à quinze ou vingt pieds du canal, étaient disposées de manière à ce que l'extrémité de leurs becs pût atteindre le milieu de l'excavation. Elles étaient quelquefois doubles, ce qui ajoutait non-seulement à la vitesse de leurs opérations, mais encore à leur solidité; et étaient mues par un cheval qui, à l'aide d'un levier, exerçait une grande force sur l'axe. Le bec était construit de manière à pivoter très-librement autour de l'arbre, et, lorsque le poids était soulevé à une certaine hauteur, un homme, au moyen d'une

près de cette ville, on trouve des eaux sulfureuses du même nom; et, à une petite distance de-là, la principale source de la rivière Oak-Orchard qui, comme la rivière Tonawanta, éprouve aussi deux chutes, en franchissant la première et la seconde crête du grand plateau dont nous venons de parler. Devenue ensuite navigable, cette rivière sert à transporter les bateaux qui descendent par la branche nord du canal, jusqu'à la rive méridionale du lac Ontario.

En quittant Batavia j'entrepris de visiter Buffalo, ville à laquelle conduit le prolongement de la route qui m'avait amené à Batavia. Malheureusement la suite de cette route n'était pas moins que sa première partie encombrée par des sables dont la propriété réfringente fatigue péniblement la vue dans les jours de grandes chaleurs. Mais, cet obstacle franchi, le voyageur est bientôt dédommagé lorsqu'il voit la nature du sol et l'aspect du pays changer entièrement; en effet, après avoir dépassé Williams-Ville, bourg que traverse la petite rivière Ellicot's, on se trouve au milieu de bois coupés par de nombreux sentiers; le sol s'abaisse très-sensiblement, et enfin on découvre le lac Erié, et plus près la ville de Buffalo à laquelle on arrive par une descente très-rapide.

Buffalo, située sur la rivière du même nom et sur la rive orientale du lac Erié, est le port où viennent se ranger les bâtimens qui naviguent sur le lac. C'est aussi le chef-lieu du comté de Niagara dont la population est de mille cinq cent neuf habitans. Dominée par le fort Erié qui s'élève sur la rive opposée, et qui renferme une garnison de troupes anglaises du Canada, Buffalo se vit exposée, lors des dernières hostilités, à toutes les vicissitudes de la guerre; défendue avec courage, prise et reprise avec des prodiges de valeur, elle fut presque entièrement détruite; mais rendue à l'Union depuis la paix de 1815, elle est maintenant rétablie de

corde adaptée à l'extrémité de ce bec, le faisait tourner facilement, et le conduisait au-dessus du monceau de rochers où le fardeau était déposé; une manœuvre semblable replaçait la grue dans son premier état.

Les travaux de cette vaste excavation n'ont point été inutiles à la science géologique, ils ont fourni les moyens de bien reconnaître les diverses natures des dépôts superposés dans lesquels on trouve une multitude de corps organisés très-intéressans.

tous ses désastres. Cette ville fait un grand commerce d'entrepôt pour toute espèce de marchandises d'exportation et d'importation, et principalement pour les fourrures et pelleteries qui arrivent des lacs Supérieur, Huron et Michigan, distans de plus de quinze cents milles, mais dont les eaux descendent dans le lac Erié. Elle possède un palais de justice, une prison, une banque et un hôtel-de-ville dans lequel on me montra la salle où fut ratifié le traité par lequel les peuplades indigènes des Sénécas cédèrent aux Américains les grandes et les petites îles de la rivière Niagara. Un canal, qui se rend de Buffalo à l'embouchure de la Tonawanta, évite aux bateaux qui établissent la communication entre ces deux points la difficulté de côtoyer les bords marécageux du lac. On a calculé qu'à Buffalo la surface des eaux du lac Erié était élevée de cinq cent soixante pieds au-dessus du niveau ordinaire de l'Hudson à Albany, ville distante de deux cent quatre-vingt-seize milles.

Le tableau toujours animé de ce lac immense et de ses bords fertiles offre au voyageur, qu'ont fatigué l'âpreté ou la monotonie des sites qu'il vient de parcourir, d'agréables dédommagemens. Il s'en faut cependant de beaucoup que toute l'étendue des environs de Buffalo présente ces embellissemens de la culture qui se marient si bien aux beautés naturelles. Mais la civilisation marche à grands pas dans cette contrée, et l'on peut assurer qu'avant peu d'années l'art et l'industrie auront conquis tous ces sites sur la nature.

La forme du lac Erié est celle d'un ovale; il a deux cent trente milles de longueur sur soixante milles de largeur vers son centre; la profondeur de ses eaux varie de quarante à trois cents pieds, et par conséquent les bâtimens du port de soixante-dix tonneaux y naviguent sans danger, et peuvent remonter jusqu'aux sources des eaux des lacs supérieurs, à une distance d'environ sept cents lieues. Il communique avec le lac Ontario par un canal naturel (la rivière Niagara) dont la longueur est de trente-sept milles, la largeur d'un mille dans quelques endroits, et la vitesse du courant de quatre milles à l'heure. Je me proposai de visiter ce canal, mais auparavant je voulus reconnaître les environs de l'Erié jusqu'aux limites de l'Etat de New-York et de la Pensylvanie. Je suivis donc pre-

mièrement les rivages marécageux du lac jusqu'au bourg indien de Cattaraugus, situé sur une rivière considérable du même nom, qui descend de hautes montagnes habitées encore par quelques peuplades indigènes, et vient, en contournant les élévations qui bordent son lit, former la limite naturelle des comté Erié et Cattaraugus; puis je traversai successivement plusieurs autres rivières moins considérables qui forment, en s'échappant des monts qui leur donnent naissance, plusieurs jolies cascades. Vers Portland je commençai à gravir les montagnes jusqu'à Mayersville, bourg situé à la tête du lac Chatuqua. Les montagnes qui environnent ce bassin sont d'un bel aspect et donnent naissance à plusieurs branches de la rivière Alléghany. Toute la route que je parcourus dans cette excursion est remarquable par les magnifiques points de vue que de temps à autre le voyageur voit s'ouvrir autour de lui; des hauteurs qu'il est obligé de gravir il aperçoit fréquemment le bassin qui contient le lac Erié, se déployant comme un amphithéâtre immense au milieu duquel naviguent en tous sens une infinité de barques de toutes dimensions. Enfin j'opérai mon retour à Buffalo en suivant les rampes escarpées qui conduisent au bourg de Fredonia.

Après avoir jeté un rapide coup-d'œil sur la disposition topographique de cette belle partie de l'État de New-York, et sur les principaux lacs qu'elle renferme; après avoir constaté l'état florissant de ce pays, et, au moyen de ces données que fournit une civilisation toujours croissante, prédit, en quelque sorte, ses destinées futures, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour le lecteur, qui n'aura pu voir sans regret le décroissement et la disparition rapides des races indigènes, de reporter ses regards un peu en arrière, et de voir quelles furent les destinées de cette nation des Iroquois, jadis souveraine dans cette contrée que nous venons de parcourir, aujourd'hui réduite au dernier degré de faiblesse et d'abaissement. C'est au moment où un peuple va s'anéantir sans laisser de monumens de sa puissance et d'historiens de ses hauts faits, qu'il faut se hâter de recueillir les traits fugitifs de son histoire. Déjà quelques écrivains nationaux se sont imposé la tâche intéressante de sauver de l'oubli toutes les traditions relatives à cet ancien peuple; c'est aux plus estimés d'entre eux que nous empruntons quelques-uns des détails qui suivent.

Les Iroquois furent une race beaucoup plus valeureuse et plus entreprenante que celles de leurs voisins; ils étendirent leurs conquêtes sur tout le pays, et portèrent même leurs armes victorieuses au-delà des grands lacs du Nord. Ils semblent avoir été les *terræ dominantis alumni* des anciens âges, et avoir subjugué et rendu tributaires les plus puissans Indiens du continent. Leur territoire paraît s'être étendu depuis le lac Champlain et le fleuve Hudson, à travers l'État de New-York, la Pensylvanie et les Etats de l'Ouest, jusqu'au Mississipi; il était alors borné au nord par les grands lacs, au sud et à l'est par les monts Alléghanys et l'Ohio. Les contrées habitées par cette confédération convenaient admirablement à leurs habitudes, à leur manière de vivre et à leur esprit de conquête. En effet, elles comprenaient la plus grande partie des terres les plus fertiles de l'Amérique du nord, et en même temps les terrains les plus élevés des Etats-Unis, les plateaux d'où les fleuves et les rivières découlent dans des directions opposées. Cinq grandes mers intérieures, s'étendant sur un espace de deux mille milles, formaient une partie considérable de ce territoire, et offraient ainsi une navigation presque non interrompue sur toute cette étendue. Au moyen de ces lacs et de ces rivières, les confédérés furent à même de porter la guerre et la dévastation, en tout temps et dans toutes les directions, soit chez les peuples qui les entouraient, soit chez les nations les plus éloignées; en outre, ces eaux nombreuses abondaient en poissons de toute espèce, et les forêts recélaient d'innombrables variétés de gibier. La situation des habitans présentait donc d'immenses avantages au milieu de ces sources inépuisables de subsistance, jointes aux produits d'un sol fertile, car ils s'occupaient d'agriculture, aussi bien que de pêche et de chasse. Le choix de cette contrée, pour y établir son habitation, était donc le meilleur moyen que pût adopter une nation guerrière pour satisfaire sa soif de vaincre, et pour étendre ses conquêtes sur tout le continent; en effet, en quelques jours ses forces pouvaient être déployées et son pouvoir ressenti jusqu'à l'embouchure de l'Ohio ou du Missouri, sur les eaux de l'Hudson ou du fleuve Saint-Laurent, dans les baies de la Delaware ou de la Chesapeake. Et s'il arrivait que cette nation vînt un jour à préférer à la gloire des

armes les arts de la paix, aucune situation ne pouvait encore être plus convenable.

Les Iroquois confédérés s'étaient avancés beaucoup au-delà des premières formes de toute association, la simple réunion en famille. Ils avaient leurs villages, leurs tribus, leurs nations et leur confédération; mais ils n'étaient pas parvenus au-delà du premier degré de gouvernement; ils manquaient d'un pouvoir exécutif et judiciaire pour faire exécuter les déterminations de leurs conseils. Leur gouvernement était donc purement monitoire et sans aucun principe coactif; mais leur respect pour leurs chefs et leur haine pour la désobéissance donnaient aux décisions de leurs législatures autant de durée et de force que si elles avaient été soutenues par une puissance exécutive.

Ils étaient originairement divisés en cinq nations, les *Mohawks*, les *Onéidas*, les *Onondagas*, les *Cayugas* et les *Sénécas*. En 1712, les *Tuscaroras* qui habitaient au fond de la Caroline du nord, et qui avaient formé une conspiration générale pour exterminer les blancs, ayant été chassés de leur pays, furent adoptés par les Iroquois comme sixième nation de la confédération générale, et ils s'établirent entre les Onéidas et les Onondagas, sur des terres qui leur furent assignées par le premier de ces deux peuples.

Les *Mohawks* avaient quatre villes et un petit village situés sur les rives fertiles de la rivière qui porte leur nom; la première au confluent de la Schoharie-Creek et de la Mohawk, et les autres plus loin vers l'ouest. Cette nation, tant à cause de sa proximité des établissemens des blancs que par son esprit martial et sa haute renommée guerrière, a souvent donné son nom à toute la confédération qui, dans les annales de ce temps, est fréquemment désignée sous le nom général de Mohawks.

Les *Onéidas* avaient leur principal établissement sur les rives méridionales du lac Onéida, les *Onondagas* près de l'Onondaga, et les *Cayugas* près du lac Cayuga; le principal village des *Sénécas* était situé près de la rivière Génésée, à environ vingt milles de la baie d'Irondequot. Chaque nation était divisée en trois tribus, la *Tortue*, l'*Ours* et le *Loup*; et chaque village formait une république

distincte, gouvernée par des chefs particuliers. Leurs relations extérieures, leurs intérêts généraux, et les affaires qui intéressaient toute la confédération, étaient dirigés et surveillés par un grand conseil assemblé annuellement dans le canton central d'Onondaga, et composé des chefs de chaque république; quatre-vingts *sachems* étaient souvent réunis dans cette assemblée vraiment nationale. Elle connaissait des grandes questions de paix et de guerre, des affaires des nations tributaires, et des relations avec les colonies françaises et anglaises. Toutes les délibérations étaient conduites avec beaucoup de calme, et se distinguaient par leur ordre et leur solennité. Pour l'éloquence, la dignité, et tout ce qui caractérise une profonde politique, ils surpassaient telle ou telle assemblée des peuples civilisés, qu'on pourrait citer, et n'étaient peut-être pas inférieurs au grand conseil des Amphyctions de la Grèce.

Les conquêtes des Irôquois, antérieurement à la découverte de l'Amérique, ne nous sont connues que par le moyen très-imparfait de la tradition; mais il est prouvé que, depuis cette mémorable époque, ils exterminèrent la nation des *Eriés* ou *Erigas,* qui habitait au sud du lac Érié auquel elle a donné son nom; ils détruisirent aussi presqu'entièrement les *Andastez* et les *Chouanons;* ils subjuguèrent les *Hurons*, et les forcèrent, eux et leurs alliés les *Ottawas*, de se réfugier parmi les *Sioux,* vers les sources du Mississipi, où ils se séparèrent en bandes errantes, et répandirent partout où ils allèrent la terreur du nom des Iroquois. Ils vainquirent, en outre, les *Illinois*, les *Miamis*, les *Algonquins*, les *Delawares,* les *Shawanèses,* et plusieurs tribus des *Abénaquis.* Après une terrible bataille près de Québec, dans laquelle les Iroquois défirent les Hurons, les *Népercénéans,* qui habitaient les bords du fleuve Saint-Laurent, s'enfuirent jusqu'à la baie d'Hudson pour éviter leur furie. En 1649 ils détruisirent deux villages hurons et dispersèrent cette nation; plus tard ils détruisirent encore un village de six cents familles; enfin deux autres villages s'offrirent eux-mêmes aux confédérés, et se réunirent à eux. La terreur qu'inspiraient les Iroquois, dit un historien, produisit un tel effet sur les autres nations, que les bords de la rivière Ontaouis, auparavant très-peuplés, furent presque entièrement désertés sans que

l'on ait jamais su ce que devint la plus grande partie de leurs habitans. Les Illinois s'enfuirent à l'ouest après avoir été attaqués par les Iroquois, et ne revinrent qu'après une paix générale; en 1760, les confédérés leur permirent de s'établir dans le pays entre le Wabash et le Scioto. Les bords du lac Supérieur furent peuplés d'Algonquins, qui vinrent y chercher un asile contre les incursions des cinq nations; enfin ils harassèrent tous les Indiens du nord jusqu'à la baie d'Hudson, et attaquèrent même les nations du Missouri.

Ce ne fut pas seulement contre les Indiens que ces audacieux guerriers tournèrent leurs armes; ils soutinrent, il y a près d'un siècle et demi, tantôt seuls, tantôt alliés aux colons anglais, une guerre active contre les Français de la Louisiane ou du Canada. Durant cette période fertile en événemens, ils firent souvent preuve d'une orgueilleuse supériorité, et toujours d'une honorable résistance; et jamais vicissitudes de fortune, jamais revers ne purent les forcer à renoncer à la place élevée qu'ils occupaient dans leur propre estime et dans l'opinion des nations rivales.

En 1683, M. Delabarre, alors gouverneur général du Canada, s'avança avec une armée pour attaquer leurs possessions. Il débarqua près d'Oswégo; mais, ne se trouvant pas en forces suffisantes, il entama une négociation et demanda une conférence. C'est à cette occasion que Garangula, chef onondaga, qui se présenta au nom de sa nation, fit à M. Delabarre une réponse devenue célèbre. La seconde expédition générale fut entreprise, en 1687, par M. Denonville, autre gouverneur du Canada. Il avait fait enlever par trahison plusieurs des chefs sauvages, et les avait envoyés aux galères en France. A la tête d'une armée de plus de deux mille hommes, il débarqua dans la baie d'Irondequot, près d'un village des Sénécas, et fut aussitôt attaqué par cinq cents guerriers; il eût été infailliblement défait, si d'autres Indiens, ses alliés, ne l'eussent secouru et n'eussent repoussé l'ennemi. Enfin, après avoir détruit quelques approvisionnemens et brûlé quelques villages, il se retira. Il y a quelques années, en labourant la terre à l'endroit où se livra le combat, on trouva trois cents haches d'armes, et plus de trente quintaux de fragmens de fer oxidé.

Dans l'espace d'une année, les confédérés forcèrent leurs ennemis à faire la paix et à leur rendre leurs chefs. Ce fut pour les Français le seul moyen d'échapper à la destruction; en effet, de nombreuses troupes de guerriers iroquois menaçaient Montréal, et leurs canots couvraient les grands lacs; ils tenaient les Français enfermés dans leurs forts, et auraient conquis tout le Canada s'ils eussent connu l'art d'attaquer les places fortifiées. Au reste, cette paix ayant été peu de temps après troublée par les artifices de Kondiaronk, chef huron, les Iroquois firent avec douze cents hommes une irruption dans l'île de Montréal, et détruisirent tout ce qui se trouva sur leur passage.

La troisième et dernière grande expédition contre les confédérés fut entreprise, en 1697, par le comte de Frontenac, le gouverneur le plus habile et le plus brave que les Français aient jamais eu dans le Canada. Il débarqua à Oswégo avec des forces imposantes, et marcha contre la nation des Onondagas; mais il trouva leurs principaux villages brûlés et abandonnés. Il envoya sept cents hommes pour détruire le château d'Onéida où l'on fit quelques prisonniers. Un chef onondaga, âgé de plus de cent ans, fut pris dans les bois et abandonné à la fureur des sauvages, alliés des Français. Après cette tragédie, le comte de Frontenac jugea prudent de se retirer avec son armée; et il eût probablement été victime de sa témérité, si les Sénécas ne fussent pas restés sur leur territoire, d'après le faux rapport qu'ils devaient être attaqués par les Ottawas.

Toujours fidèles à leurs traités, les Iroquois restèrent alliés aux Anglais pendant toute la guerre de l'indépendance américaine. C'est alors qu'ils se signalèrent par d'atroces cruautés contre les habitans des frontières ennemies, et qu'ils rendirent les rives de la Mohawk, aujourd'hui si riantes et si paisibles, témoins de tant de scènes d'horreur. Mais la vengeance ne se fit pas attendre, et elle fut terrible. En 1779, le général américain Sullivan marcha contre leur pays avec une armée de cinq mille hommes; il les défit près de Newtown, dans le comté de Tioga, et les chassa de leurs fortifications; il continua sa marche entre les lacs Cayuga et Sénéca, et à travers leur territoire, jusqu'à la rivière Génésée, ravageant leurs vergers et leurs champs de blé, et détruisant quarante villages dont

le plus grand contenait cent vingt-huit maisons. Cette expédition fut à peu près le dernier coup porté à la puissance et à l'audace des Iroquois. Leurs habitations furent détruites, leurs possessions dévastées; ils furent chassés de leur pays, et forcés de chercher un refuge sous le canon de Niagara. Enfin la paix qui intervint entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne fit cesser les hostilités contre eux.

Depuis cette époque, l'histoire des Iroquois ne présente plus rien de remarquable, si ce n'est leur dépopulation rapide. Chaque jour en effet voit décroître cette race jadis si nombreuse et si puissante; et bientôt, à l'exemple de tant d'autres nations, il ne subsistera plus d'elle, sur le sol même qu'elle habita, qu'un nom et des souvenirs.

De toutes leurs anciennes possessions, il ne reste aujourd'hui aux Iroquois qu'un petit nombre de réserves dans les provinces d'Onéida, d'Onondaga et de Sénéca. Les Mohawks abandonnèrent leur pays pendant la guerre de la révolution américaine, et depuis les Cayugas en ont fait autant. Un reste de Tuscaroras habite encore, près de la rivière de Niagara et sur une étendue de trois milles, des terres qui leur ont été accordées par les Sénécas et la compagnie hollandaise. Les réserves des Onéidas ne contiennent pas plus de dix mille acres de terrain, et celles des Onondagas sont encore moins considérables. Les Sénécas ont leur principal établissement à Buffalo-Creek; leurs réserves ont beaucoup d'étendue et de valeur, et contiennent plus de cent soixante mille acres; ils possèdent en outre, dans les fonds de l'ancienne banque des Etats-Unis, plus de 100,000 dollars.

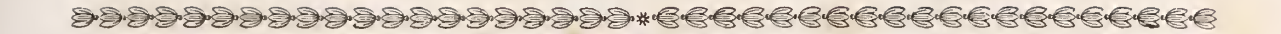
En perdant leur territoire et leur puissance, les six nations ont aussi perdu leur élévation de caractère; elles sont en général adonnées à la paresse et à l'ivrognerie, et ce n'est guère que parmi les Sénécas qu'on retrouve quelque reste de leur éloquence, de leur ardeur guerrière et de leur courage national. Les vieillards qui ont été témoins de la gloire et de l'ancienne prospérité de leur patrie, et ceux qui ont entendu de la bouche de leurs ancêtres les récits des actions héroïques par lesquelles ils se distinguèrent jadis, pleurent comme des enfans lorsqu'ils parlent de l'abaissement dans lequel leur nation est tombée. Ils trouvent cepen-

dant quelque consolation à se rappeler une prophétie d'ancienne origine, généralement accréditée parmi eux, et qui porte que *l'homme d'Amérique recouvrera un jour son ancienne puissance, et chassera l'homme d'Europe de l'hémisphère occidental.* Cette persuasion flatteuse et consolante a modéré jusqu'à un certain point leurs penchans vicieux; elle a donné aux prophètes des Sénécas et des Shavanèses le pouvoir de proscrire dans certaines tribus l'usage des liqueurs enivrantes; elle a enfin suscité à diverses époques certaines tentatives d'une confédération générale des sauvages de l'Amérique du nord. Au reste il est certain que les sauvages considèrent l'homme blanc comme un ennemi et un usurpateur; et ils conservent encore contre lui cette antipathie avec tant d'opiniâtreté, qu'ils se sont fait une loi, lorsqu'ils cèdent et abandonnent leurs établissemens, de ne jamais faire connaître les dépôts de substances minérales ou les sources qui pourraient être utiles aux Européens.

Après cette esquisse rapide de l'histoire des peuples qui ont jadis habité ce pays, il convient sans doute de dire un mot des monumens extraordinaires qu'on y rencontre et qui tiennent aussi à son histoire primitive. En effet, sur la vaste étendue de la contrée qui s'étend à l'ouest de la ville d'Onondaga, et même au-delà du Mississipi, on rencontre fréquemment des restes de fortifications ou de camps retranchés qui semblent être l'ouvrage de nations beaucoup plus avancées en civilisation que ne l'étaient les Indiens à l'époque de la découverte. On trouve plusieurs de ces ouvrages dans la partie occidentale de l'Etat de New-York. Il en existe un considérable dans le canton même d'Onondaga, un à Pompey, un autre à Manlius, un à Camillus à huit milles d'Auburn, un à six milles de Scipion, et deux autres à un demi-mille de ce dernier village. Il s'en trouve aussi entre les lacs Sénéca et Cayuga; trois d'entre eux sont à quelques milles seulement l'un de l'autre. Près du village de Canandaigua on en rencontre encore trois. En un mot, on peut assurer avec quelque certitude qu'il n'est aucune partie de la contrée que nous venons d'indiquer, qui n'en contienne un plus ou moins grand nombre. Ces forts sont en général situés sur les terrains les plus élevés; les murs ou retranchemens sont en terre, et les fossés sont le plus souvent extérieurs. Sur leurs parapets on

voit souvent des chênes ou des pins qui, d'après le nombre de leurs cercles concentriques, doivent avoir depuis cent cinquante jusqu'à trois cents ans; et il y a des indications évidentes, non-seulement qu'ils ont poussé depuis l'érection de ces ouvrages, mais encore qu'ils sont d'une seconde crue. Les fossés sont dans quelques endroits larges et profonds; dans d'autres, étroits et peu creusés; la hauteur des épaulemens varie depuis trois jusqu'à huit pieds. Ces forts ont tantôt une ou deux entrées, tantôt un plus grand nombre; on reconnaît ces entrées à l'absence de fossé en ces endroits, et aux petits tertres placés intérieurement en face de ces portes et destinés à en défendre l'accès. Lorsque ces ouvrages étaient protégés par un ravin profond ou par un large courant d'eau, il n'y avait point de fossé. L'étendue de ces forts varie de deux à six, dix, vingt acres et davantage; on en rencontre même plusieurs qui ne renferment pas moins de cinq cents acres dans leur enceinte; on suppose que c'étaient de véritables villes fortifiées. Enfin pour terminer sur ce sujet intéressant, pour lequel nous renvoyons au curieux ouvrage que M. Warden vient de publier en français sous le titre de *Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale*, nous ajouterons que, dans quelques-uns de ces forts, on a trouvé des fragmens de briques, de poteries, des pièces de jaspe, de cristal de roche, de granit, des grains de cuivre, des coquillages, et enfin un grand nombre d'ossemens humains. La race actuelle des Indiens semble ignorer également et l'origine et l'usage de ces constructions extraordinaires; et si quelques-uns prétendent avoir sur ce sujet quelques connaissances traditionnelles, leurs récits ne tardent pas à prouver, par les contradictions qu'ils présentent, la difficulté de faire concorder la nature et la forme de ces ouvrages avec la manière de faire la guerre des Indiens, et l'impossibilité de les attribuer à aucun de leurs usages domestiques. Leur origine ne peut donc être l'objet que de conjectures plus ou moins probables. Mais de toutes les théories proposées à ce sujet, celle de M. Clinton, quoique contredite sous quelques rapports par plusieurs faits, semble la plus digne d'attention et la plus ingénieuse. M. Clinton croit que la conquête des nations civilisées de l'Europe par les anciens Goths, l'irruption des barbares venus des régions inconnues du Nord en France, en Italie et en Es-

pagne, sont des répétitions modernes d'une scène qui eut lieu plusieurs siècles auparavant dans les plaines de l'Amérique; que ce continent était habité par des nations puissantes dans les armes, habiles dans les arts et l'agriculture, connaissant l'usage des métaux, et enfin très-avancées en civilisation; mais que, de même que la Sibérie et la Russie furent pour l'Europe ce qu'on a appelé l'*officina gentium*, de même les vastes régions du nord de l'Asie, regorgeant de population, fournirent les hordes qui cherchèrent de nouvelles habitations dans un autre continent; que les peuples de l'Amérique, forcés de se défendre contre leurs envahisseurs, construisirent de nombreux ouvrages, et résistèrent long-temps et vigoureusement à leurs assaillans; mais qu'enfin, accablés par plusieurs invasions successives, et peut-être énervés par la paix et la civilisation, ils furent, de même que les Romains dégénérés, subjugués par leurs barbares et innombrables ennemis, et que nous contemplons dans ces monumens en ruines tout ce qui reste de la race exterminée.



HUITIÈME SECTION.

PASSAGE AU CANADA. DESCRIPTION DES CHUTES DU NIAGARA.

La route que je suivis, en quittant Buffalo pour gagner le lieu de l'embarcation, s'élève sensiblement. J'aperçus, à l'entrée du débouché du lac et sur l'autre rive, le fort Erié dont j'ai déjà parlé; je vis aussi au milieu du passage quelques rochers autour desquels les eaux, dont la rapidité est singulièrement accrue par la déclivité du sol, se soulevaient avec violence. Cette impétuosité ne semble se ralentir que vers le bourg de Black-Roc, qui s'élève sur un rivage entièrement composé de calcaire coquillier, et qui ne consiste guère que dans une ligne de maisons entourées de jardins et bordant la rivière. C'est à ce bourg que s'embarquent tous ceux qui, désirant visiter les chutes du Niagara, se font à cet effet transporter sur la côte du Canada. Les barques dont on se sert pour cette courte traversée sont plates, et disposées de manière à recevoir, avec les passagers, les voitures et les animaux. Deux bateliers seulement, armés d'avirons longs de dix à douze pieds, suffisent pour manœuvrer ces barques qui, bientôt saisies et entraînées par les rapides, sont portées en fort peu de temps sur la rive opposée, mais beaucoup plus bas que leur point de départ. J'admirai, avec un certain sentiment

d'orgueil national, l'adresse et l'activité supérieures avec lesquelles ces mariniers canadiens, descendans de Français, font la navigation sur ces grands fleuves. En descendant sur la plage canadienne, les voyageurs qui se rendent au Niagara trouvent des voitures toutes prêtes pour les y transporter, par une route très-belle et parfaitement soignée en raison de sa fréquentation.

La première remarque générale que l'on peut faire en abordant sur cette rive étrangère, c'est que le pays diffère entièrement de celui qu'on vient de quitter. En effet on se croit ici sur un terrain d'ancienne formation, on y respire en quelque sorte un air tout européen. Les maisons et les champs, les unes par leur construction et leurs dispositions, les autres par leurs aspects et leur culture, me rappelaient quelques parties de notre belle France. Je retrouvais là nos belles fermes de Normandie avec toutes leurs distributions et leurs détails, à commencer par ces portes cochères accompagnées d'une petite porte cavalière, qui servent d'entrée aux cours encloses de murs dont ces fermes sont entourées. Et ce qui ajoutait à mon illusion, c'était ce langage de ma patrie que j'entendais dans la bouche des habitans. Ces descendans d'anciens compatriotes sont en général fortement constitués; les femmes sont jolies, et l'on peut même ajouter, dans un grand nombre de cas, véritablement belles. Leur costume est encore, à peu de chose près, celui de leurs mères au temps de la domination française.

Pendant ce court voyage, à travers cette belle contrée qui fut jadis pour nous comme une seconde patrie, mon esprit, se reportant en arrière, se plaisait à se rappeler tous les hauts faits et les travaux inouis de ces intrépides Canadiens qui, tandis que ce vaste continent était encore presque entièrement inconnu, le parcouraient cependant dans tous les sens, et, sur une étendue de plus de dix-huit cents lieues, apprenaient à des milliers de peuplades sauvages à connaître et à respecter avant tous les autres le nom français. En effet, quoique par une malheureuse insouciance on paraisse maintenant l'avoir oublié, toutes ces immenses contrées qui s'étendent depuis le Labrador et la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, furent jadis reconnues, visitées, parcourues dans tous les sens, par ces infatigables Canadiens que la tradition nous peint audacieux con-

quérans sans généraux et sans armée, navigateurs intrépides sans marine, commerçans sans richesses, et savans géographes sans compas et sans géométrie. « Ils remontaient, dit un voyageur [1] qui s'est aussi appliqué à les venger d'un injuste oubli, ils remontaient les rivières sur de légers canaux d'écorce, franchissaient les rapides, découvraient de nouveaux lacs, traversaient des chaînes de montagnes, portaient l'étonnement ou l'épouvante parmi de nouvelles nations indiennes, différentes dans leurs origines, leurs mœurs et leurs langages, se familiarisaient avec elles, puis, s'alliant avec leurs femmes, créaient et étendaient ainsi de jour en jour de nouveaux moyens de commerce. Qui pourrait décrire les obstacles qui s'offraient à chaque pas à eux, les dangers toujours renaissans qu'il fallait braver? Qui pourrait énumérer ces nations soupçonneuses ou ennemies qu'il fallait intimider, combattre ou séduire? Par eau, ces rivières inconnues où il fallait naviguer, ces cascades et ces rapides qu'il fallait franchir, ces portages qu'il fallait faire, ces *bayoux*, nouveaux dédales sinueux et multipliés, où il fallait long-temps aller, venir, retourner sur ses traces avant de découvrir leurs issues? Et sur terre, ces montagnes dont il fallait saisir les ramifications, les contours de ces rivières qu'il fallait suivre dans leurs sinuosités ou traverser à la nage, ces marais qu'il fallait sonder ou tourner, ces sombres forêts où il fallait se familiariser sans boussole, et sans soleil s'orienter partout; ces lianes multipliées dont il fallait se débarrasser, ces forts de hautes cannes où, la hache à la main, il fallait s'ouvrir des routes; braver, en même temps, tantôt la soif et plus souvent la faim; tantôt n'avoir, pour se soutenir, que des racines, des fruits âpres, et, à l'ordinaire, seulement des viandes de chasse; porter ou traîner au loin de lourds fardeaux, supporter toutes les injures des saisons, être accablé sous un soleil brûlant, ou s'enfoncer dans la neige pour braver le froid; passer les nuits de tempête accroupis au pied des arbres, ou dormir souvent assis seulement, en garde contre l'ennemi, tenant d'une main le fusil bandé, de l'autre la gibecière, et la bouche pleine de balles? » En faveur de tant

[1] C. Robin, *Voyage dans l'intérieur de la Louisiane.*

de travaux aujourd'hui méconnus, et de tant de hauts faits maintenant oubliés, le lecteur, qui ne peut être insensible à la gloire de ses anciens compatriotes, m'aura sans doute pardonné cette courte digression. Je reprends la suite de mon voyage.

Le cours du fleuve, ou, si l'on veut, de la rivière Niagara devient plus paisible et plus réglé, à mesure qu'il prend plus de largeur et d'étendue. Il se couvre d'une certaine quantité d'îles plus ou moins grandes qui ont chacune leur nom particulier. Il en est une que ses dimensions font surtout distinguer; sa superficie, de plusieurs milles d'étendue, présente de gras pâturages qu'entourent des arbres vigoureux et très-élevés. Elle fait partie de celles que les Indiens cédèrent récemment aux Américains par ce traité dont j'ai déjà parlé, et qui fut signé à Buffalo. Cette concession fut faite pour la somme de 1000 dollars payés comptant, et une rente perpétuelle de 500 autres dollars, avec réserve, de la part des Indiens, du droit de chasse et de pêche sur ces îles, et de la faculté d'y dresser des tentes et des huttes pour s'y retirer. Avant la dernière guerre, on estimait le nombre des indigènes, jouissant du profit de ces stipulations, à six mille trois cent trente individus, mais il doit être actuellement bien réduit.

Cependant à la tranquillité qu'on a vu jusqu'alors régner sur la rivière va bientôt succéder un grand mouvement; il s'annonce déjà par le bruit sourd et éloigné des chutes, qu'on peut comparer au retentissement des vagues de la mer, et mieux encore au roulement lointain d'une voiture entendu dans le silence de la nuit. En ce moment je venais de dépasser l'embouchure de la petite rivière Chippeway, et le fort du même nom, qui, lors de la dernière guerre, fut, ainsi que les moulins qui l'entourent, entièrement ruiné dans le sanglant combat du 25 juillet 1814. A partir de ce point, le cours des eaux commence à devenir agité; il se présente alors sous la forme d'une vaste nappe de plus de dix-huit cents pieds de largeur, que bordent deux rives couronnées d'épaisses forêts. On continue d'avancer, et l'on voit insensiblement le lit du fleuve s'abaisser, tandis que les collines qui le contiennent et la route qu'elles supportent s'élèvent de plus en plus. Cet exhaussement des collines et cette dépression du canal déterminent l'accélération du

courant; en effet, plus on avance, et plus on voit s'augmenter l'impétuosité des eaux qui, d'ailleurs entravées par de nombreux écueils et des roches saillantes, grondent, bouillonnent, se tourmentent avec fureur, et couvrent tous ces brisans d'écume. Dans quelques endroits il se forme des tourbillons effrayans que le voyageur, du haut de la route qui longe les bords du fleuve, ne peut s'empêcher de contempler avec effroi; malgré la largeur de cette route, à peine s'il se croit en sûreté. L'agitation des eaux croissant à chaque instant, on les voit maintenant rouler par masses écumantes, qui se poussent et se précipitent les unes sur les autres avec une telle violence, qu'on croit sentir la terre trembler sous ses pas, quoique la route soit alors élevée de plus de quarante pieds au-dessus des ondes en fureur. On ne tarde pas à apercevoir une île boisée, puis peu après une autre île qui divise le lit de la rivière; et enfin on découvre une vaste ligne semi-circulaire d'où s'élève une épaisse vapeur. En cet endroit, où la curiosité est si vivement excitée, il faut quitter les bords du fleuve; des inégalités de terrain et des ravins qu'il faut contourner, obligent le voyageur de s'enfoncer dans un bois de chênes et de pins, au milieu duquel il n'aperçoit plus rien, si ce n'est cette colonne mouvante de vapeurs, qui, pareille à la fumée d'un vaste embrasement, semble planer sur la forêt et naître de son sein. A la vérité, si le terrible phénomène échappe pour quelques instans à la vue, sa présence se révèle encore par ce bruit étourdissant qu'à chaque pas on entend s'accroître et qui ressemble maintenant au mugissement d'une mer en courroux, aux sourds retentissemens du tonnerre. Qui pourrait rester impassible dans l'attente du spectacle extraordinaire que de si violens mouvemens ont fait pressentir sans pouvoir en donner l'idée? On se hâte donc, on s'empresse de sortir de ce bois dont on maudit l'envieuse épaisseur. Enfin on a dépassé les derniers arbres, le fleuve reparaît; on aperçoit une ligne immense et onduleuse qui se détache sur un fond de vapeurs : c'est le sommet de la chute, le bord de l'abîme où les eaux se précipitent.

Avant de décrire le prodigieux spectacle qui s'offre alors aux regards, essayons de faire connaître les dispositions et le mécanisme de la cataracte : « C'est, dit M. de Volney, un incident réellement étrange en géographie qu'un fleuve de

sept cents mètres de largeur (c'est-à-dire la longueur du Jardin des Tuileries) sur une profondeur moyenne de quinze pieds de courant, à qui tout-à-coup manque le sol de la plaine où il serpente, et qui, d'un seul jet, précipite toute sa masse, de cent quarante-quatre pieds de hauteur, dans un terrain inférieur où il poursuit son cours, sans que d'ailleurs l'œil du spectateur aperçoive aucune montagne qui ait gêné ou barré sa route. L'on n'imagine point par quelle localité singulière la nature a disposé et nécessité cette scène prodigieuse; et quand on l'a reconnue, l'on demeure presque aussi surpris de la simplicité des moyens que de la grandeur du résultat. » Pour comprendre de suite le mécanisme de cette chute extraordinaire, il suffit de savoir que le lac Érié, d'où descendent les eaux de la cataracte, est situé sur un vaste plateau qui domine presque tout ce continent, mais qui s'abaisse tout-à-coup de plus de deux cent trente pieds, aux approches du lac Ontario qui reçoit ces mêmes eaux. C'est, sans aucun doute, à l'endroit de cette brusque dépression du terrain, que les eaux, échappées du lac Érié, subissaient jadis leur chute épouvantable, avant de s'écouler dans le lac Ontario. Il n'en est plus de même aujourd'hui; la cataracte et la pente du plateau ne se correspondent plus. Les eaux, au moyen de leur action violente et continuée pendant une longue suite de siècles, ont successivement entamé et rongé tous les bancs de rochers du haut desquels elles se précipitaient jadis; elles se sont enfin creusé un ravin qui a maintenant six milles de longueur et qui tend incessamment à s'étendre, quoique avec cette lenteur que la nature met à accomplir toutes ses révolutions. On peut cependant entrevoir dans l'avenir le jour où la cataracte, progressivement reculée de siècle en siècle, finira par arriver au lac Érié. « Et alors, dit encore M. de Volney, s'opérera l'un de ces grands dessèchemens, dont les vallées du Potomac, de l'Hudson et de l'Ohio, nous ont offert des exemples dans le passé. Ce grand incident pourrait être hâté et aidé par des causes qui paraissent avoir joué un grand rôle dans toute la structure de ce pays, je veux dire les volcans et les tremblemens de terre, dont les traces physiques et les souvenirs historiques se retrouvent en grand nombre sur toute la côte atlantique. » Il est encore une autre cause physique, moins puissante à la vérité, mais aussi moins

fortuite que celle des tremblemens de terre et des volcans, qui doit certainement hâter cet événement, je veux parler de l'action produite par la dilatation des eaux contenues dans les cavités et les fissures des rochers, au moment où elles se prennent en glace. Cet effet, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler dans le courant de cet ouvrage, détache quelquefois des masses de rochers considérables qui vont joncher les bords du canal, ou sont entraînées par le torrent dans ses profondeurs. Mais laissons ces prévisions dont l'accomplissement n'est cependant pas douteux, et occupons-nous de l'état actuel du fleuve et de la cataracte.

A mesure que ce fleuve approche de l'endroit où il va se précipiter, son courant, comme nous l'avons dit, devient plus rapide, et ses eaux redoublent de violence. Un moment avant d'arriver au précipice, il fait un détour considérable sur la droite, ce qui donne à la nappe d'eau une direction oblique, et lui fait faire un angle assez prononcé avec le rocher d'où elle tombe. Cette particularité est cause que lorsque l'on considère les chutes de loin et d'en bas, comme on voit au-dessus d'elles tout le cercle de l'horizon borné par deux plans de montagnes qui se croisent, on ne sait pour ainsi dire d'où vient ce fleuve tout entier. Mais enfin les eaux ont atteint le bord, et elles se précipitent en masse, sans rencontrer aucun obstacle dans leur chute. Cependant elles ne forment pas une masse unique, elles sont au contraire partagées par une île en deux cataractes bien distinctes. La principale, celle qui occupe le côté nord-ouest du fleuve, et qui borde le rivage par lequel j'arrivai, appartient aux Anglais, et est appelée la Grande-Cataracte, ou plus souvent encore la cataracte du Fer-à-Cheval, parce que son sommet est en effet fortement cintré, et que ses deux extrémités, dont celle qui tient au rivage est plus prolongée, se projettent en avant à près de soixante-dix pieds de son centre. Le sommet de cette cataracte forme une ligne à peu près horizontale, rompue seulement par des rochers formant saillie sous l'eau. Des masses de rocs suspendus et prêts à se détacher se remarquent également sur ses bords, et une grande quantité de leurs débris amassés au pied de la cataracte attestent sa continuelle dégradation. Il était un de ces rochers saillans que ses

dimensions énormes, sa position avancée au-dessus du gouffre même, les dangers de son accès, et les noms que des milliers de curieux et le grand Washington lui-même gravèrent sur sa surface, avaient rendu célèbre; on l'appelait le Rocher de la Table. De son étroite saillie on pouvait embrasser la vue de toute la cataracte et du vaste abîme dans lequel elle tombe. A l'instant de mon arrivée je ne balançai pas moi-même à aborder sa périlleuse saillie, et, pendant la nuit suivante, cette masse gigantesque se détacha, et roula dans le précipice avec un bruit épouvantable, engloutissant avec elle la gloire frivole de tous ceux qui y avaient inscrit leurs noms. Lorsque je revins peu d'heures après cette catastrophe sur le flanc de la montagne, et que je n'aperçus plus ce rocher sur lequel, la veille même, je m'étais hasardé, je ressentis un vif sentiment de terreur, et je remerciai le ciel de m'avoir préservé d'un si terrible danger.

Il est impossible de mesurer le développement de la chute du Fer-à-Cheval autrement qu'avec l'œil, mais les évaluatioms les plus modérées lui donnent une circonférence de plus de huit cents pieds. C'est au centre de cette cataracte que se forme un de ses accidens les plus curieux et que tous les voyageurs citent avec admiration, je veux parler de la colonne de vapeurs, qui, s'élevant de son centre et planant au-dessus en forme de nuage mobile mais permanent, se laisse apercevoir à des distances considérables lorsque le temps est serein, et même peut être vue sur le lac Erié, à plus de quinze lieues. Ce phénomène est produit par les nappes d'eau qui, tombant des deux côtés du Fer-à-Cheval, viennent se réunir et s'entrechoquer à son centre; ces masses sont si considérables, et leur pesanteur est si énorme, qu'elles refoulent les eaux du bassin avec assez de force pour les faire jaillir et remonter jusqu'à une certaine hauteur. Alors ces eaux, divisées et réduites en vapeur par l'agitation que la rapidité des chutes imprime à l'air, s'élèvent pour former ce nuage qu'on voit, selon le repos ou le trouble des vents, tantôt monter en colonne, tantôt se développer en rideau mobile qui cache toute la partie inférieure des chutes.

La hauteur de la chute du Fer-à-Cheval est de cent quarante-quatre pieds; elle est un peu moins considérable que celle de la cataracte Américaine évaluée à cent

soixante; mais c'est précisément à cette circonstance que la première de ces chutes doit sa prééminence, tant pour la largeur et l'impétuosité, que pour la variété des accidens. En effet, le plancher supérieur du fleuve étant beaucoup plus déclive et plus bas de ce côté que de l'autre, les eaux, dont la vélocité est déjà accélerée par les rapides qui se trouvent en plus grand nombre sur ce bord, affluent et se pressent dans ce canal moins élevé, et acquièrent en se précipitant une impétuosité et une violence qu'elles sont loin d'avoir en tombant du haut de la chute Américaine.

Nous avons dit qu'au versant même de la cataracte, une île située à peu près au milieu du fleuve divisait la masse de ses eaux en deux chutes distinctes. On l'appelle l'île de Goat; elle a près de cinq cents pieds de largeur. D'entre ses rochers noircis s'élève une riche végétation qui la fait ressembler à une corbeille de verdure suspendue sur l'abîme. Elle se projette sur le gouffre, et peut servir en cet endroit à vérifier les lents mais continuels empiétemens des eaux; en effet des témoignages anciens et authentiques établissent qu'elle était jadis à quelque distance de la cataracte dont elle s'est insensiblement rapprochée, et dans laquelle elle finira par s'engloutir. Qui jamais aurait imaginé, en examinant la position de cette île suspendue en quelque sorte sur un abîme effrayant, et placée entre deux courans d'une violence irrésistible, que des hommes non-seulement tenteraient d'y aborder, mais encore viendraient s'y établir, y construiraient des habitations, des fabriques, et finiraient même par jeter un pont sur l'un des bras de la cataracte? Ce prodige s'est pourtant opéré; et ce que naguère le sauvage le plus intrépide, accoutumé à diriger son canot d'écorce avec une adresse qui nous est inconnue, ne tentait qu'en tremblant, on l'exécute maintenant chaque jour, et cela n'excite plus même l'attention. On s'embarque, à plusieurs milles au-dessus des chutes, à l'endroit où la rapidité des eaux n'est point encore entraînante, on se dirige entre les deux courans, en se gardant bien de dévier de l'un ou de l'autre côté, et l'on se trouve bientôt porté à la pointe supérieure de l'île, où l'on débarque. Que de soins et d'attention ne faut-il pas pour exécuter cette périlleuse traversée! Un instant de distraction peut vous être

fatal, un mouvement mal exécuté peut vous jeter dans l'un ou l'autre gouffre, d'où nuls efforts ne pourraient vous tirer. Mais ces moyens de communication, toujours lents et difficiles, ne pouvaient encore suffire à l'active industrie des habitans de la rive américaine, qui prévoyaient tout le parti qu'on pourrait tirer de l'action rapide du courant, le long des rochers de l'île, pour y établir des roues hydrauliques. On a donc essayé de jeter un pont sur la branche américaine de la cataracte, à quelques centaines de pieds seulement de sa chute, et en profitant, pour le construire, de la saison des basses eaux, où le lit supérieur du fleuve n'a plus alors de ce côté que quelques pieds de profondeur. Cette entreprise, d'une audace étonnante, a été exécutée; mais ce pont a bientôt été enlevé par les glaces, et lorsque je visitai la cataracte il n'existait déjà plus. Cependant un événement si défavorable n'était point fait pour décourager les hardis ingénieurs de ce pays, accoutumés à vaincre chaque jour de semblables obstacles, et le pont est actuellement rétabli. On a construit dans l'île plusieurs habitations, des clouteries, des usines; on a mis à profit ses magnifiques pâturages; et maintenant sur ce rocher que la nature semblait avoir rendu inaccessible, aux bords même du gouffre le plus effrayant qu'elle ait jamais creusé, d'industrieux habitans vivent tranquilles et insoucians, comme le Napolitain sur la cendre du Vésuve.

De l'autre côté de cette île est située la chute Américaine, dite encore du fort Schloper, dont la largeur est au moins égale au développement du fer à cheval, puisqu'on l'évalue à neuf cents pieds. Du sein de ses eaux et à très-peu de distance de l'île, sort un énorme rocher, de près de quarante-cinq pieds de diamètre, qui distrait de cette chute une colonne d'eau assez considérable et bien distincte. Cette particularité a donné occasion à quelques voyageurs minutieux de diviser la totalité de la cataracte en trois chutes; mais cette distinction est tout-à-fait frivole, et ce mince filet d'eau, comparé à l'immensité des nappes qui se déploient à ses côtés, ne mérite pas une mention particulière. D'après les dimensions que nous avons données, on voit que la chute Américaine, supérieure en hauteur perpendiculaire à la chute anglaise, ne lui cède nullement en étendue horizontale. La dernière

est cependant beaucoup plus célébrée par les voyageurs, et beaucoup plus visitée par les curieux; mais la différence qu'on remarque entre cette affluence et ces éloges s'explique naturellement par la différence d'effets et d'impressions que produisent ces deux chutes. En effet, tandis que la cataracte Américaine, sans éprouver de déviation dans son courant, sans rencontrer d'obstacle dans sa chute, tombe pour ainsi dire avec calme, quoique avec majesté, la cataracte du Fer-à-Cheval, accélérée par des rapides supérieurs, divisée par la profonde courbure de son sommet, tourmentée par les rochers nombreux qui divisent ses jets, se précipite avec une impétuosité, un fracas et une variété d'accidens dont on ne peut se faire l'idée, et qui justifient suffisamment la préférence que tous les voyageurs lui accordent sur la chute rivale.

Le développement total des deux chutes est estimé à plus de dix-neuf cents pieds de largeur; cet immense canal est bordé par des rives escarpées qui s'élèvent perpendiculairement à plus de deux cents pieds, et qui forment comme deux vastes murailles tapissées de cèdres magnifiques, de pins gigantesques, de chênes au feuillage sombre, d'ormes, de bouleaux, et enfin de noyers sauvages d'espèces variées. Après sa chute le fleuve se rétrécit subitement et n'a plus guère que douze cents pieds de largeur, mais il continue toujours de couler, encaissé entre ce double rempart couvert de verdure dont nous venons de parler, jusqu'à l'endroit appelé le Platon (au lieu du plateau), éloigné d'à peu près six milles, où il se dégage du ravin qu'il s'est lui-même creusé, et s'écoule alors en liberté dans le lac Ontario.

Pour descendre au fond du canal inférieur du fleuve, et contempler d'en bas les chutes, il n'est sur la rive anglaise d'autre moyen praticable que les échelles du gouverneur Simpçoe, situées cinq ou six cents toises plus bas que la cataracte. Ces échelles, d'une construction grossière et sauvage, sont tout simplement de grands sapins appuyés sur les rocs saillans, sur les masses éboulées, et dans lesquels on a inséré des échelons pour y appuyer les pieds. Ces arbres sont si longs et si minces qu'ils fléchissent et tremblent sous le poids du curieux assez intrépide pour s'y confier. Sur la rive américaine, on a récemment construit un bel

escalier à plusieurs rampes, qui, permettant de tenter commodément et sans danger l'accès inférieur des chutes de ce côté, est bien préférable aux antiques échelles de Simpçoe.

Après avoir fait connaître au lecteur le mécanisme, la disposition et les dimensions de la cataracte et de ses principaux accessoires, il nous resterait à lui présenter, dans tout son ensemble, sa grandeur et son mouvement, ce vaste et prodigieux tableau. Mais ici, nous l'avouerons, les forces nous manquent; en effet, où trouver des idées pour exprimer l'immensité de cette mer tout entière qui se précipite, des mots pour peindre ses mobiles et éblouissantes couleurs, des sons pour reproduire ses épouvantables mugissemens? Lorsqu'en présence de cette scène majestueuse, jaloux d'en saisir et d'en fixer toutes les beautés, j'explorais avidement tous ses aspects, je trouvai le crayon et les pinceaux impuissans, et je n'en pus obtenir que des esquisses pâles et décolorées. Quelles paroles pourraient donc peindre à l'esprit ce que le pinceau ne pourrait retracer aux yeux? Dans l'insuffisance où je me sens de retracer dignement un tel spectacle, et craignant de rester trop au-dessous du sujet, je préfère citer un voyageur [1] qui me paraît avoir le mieux saisi quelques traits de cette scène extraordinaire, et rendu avec le plus de justesse quelques-unes des impressions profondes qu'elle fait naître. J'ajouterai ensuite quelques détails à ceux du voyageur anglais.

« C'est du rocher de la Table [2], situé sur le côté de la rivière qui appartient aux Anglais, et sur le bord de la cataracte dite le Fer-à-Cheval, que le spectateur jouit sans aucun obstacle de la vue d'un tableau aussi varié qu'étendu. Devant lui sont ces rapides effrayans, placés au-dessus des cataractes; sur les côtés se trouvent d'immenses forêts, dont les deux bords de la rivière sont couverts; un peu au-dessous se présente la cataracte du Fer-à-Cheval; à quelque distance sur la gauche celle du fort Schloper, et perpendiculairement sous ses pieds est placé ce gouffre terrible dont l'œil épouvanté ose à peine, en plongeant

[1] M. Isaac Welld, *Voyage aux États-Unis d'Amérique et au Canada*, en 1795, 1796 *et* 1797.

[2] Nous avons dit que ce rocher avait été récemment englouti.

par-dessous les bords du rocher, mesurer la profondeur. L'étonnement dont l'ame est saisie à la vue de tant d'objets divers et en même temps si extraordinaires, est difficile à exprimer, et ce n'est qu'après plusieurs minutes de recueillement que l'on est en état de distinguer les parties qui composent ce tableau merveilleux, et de les examiner séparément, car il est impossible de les embrasser toutes. Cet examen exige tant d'attention et de temps, que ceux qui ont demeuré plusieurs années sur les lieux, et qui ont eu tout le loisir de contempler ce spectacle, sont forcés d'avouer qu'il leur a paru chaque fois plus étonnant et plus sublime, et que ce n'est que la dernière fois qu'ils ont visité la cataracte qu'ils en ont pu découvrir toute la grandeur....

» En arrivant au pied des échelles de Simpçoe, au fond du ravin, l'on se trouve au milieu d'un amas de rochers et de terre détachés du flanc du coteau. On voit ce flanc garni de sapins et de cèdres suspendus sur la tête du voyageur, et comme menaçant de l'écraser; plusieurs de ces arbres ont la tête en bas, et ne tiennent au coteau que par leurs racines. La rivière en cet endroit n'a qu'un quart de mille de largeur (un peu plus de deux cents toises), et sur la rive opposée l'on a une très-belle vue de la petite cataracte; celle du Fer-à-Cheval est à moitié cachée par le coteau; mais ce que l'on en voit se montre sous un point de vue très-favorable. La partie inférieure de la cataracte du fort Schloper est enveloppée d'une écume blanche comme la neige, qui sort à gros bouillons du sein des rochers, mais qui ne s'élève pas au-dessus en forme de nuage comme celle de la cataracte du Fer-à-Cheval; elle va tomber en pluie de l'autre côté de la rivière, au pied de l'échelle de M. Simpçoe.

» Nous suivîmes la rivière jusqu'à la grande cataracte; nous marchâmes une bonne partie du chemin sur une couche horizontale de pierres à chaux couvertes de sable, excepté en quelques endroits où il fallut gravir des amas de rochers détachés du côteau... Ici l'on trouve beaucoup de poissons, d'écureuils, de renards et d'autres animaux qui, surpris au-dessus des cataractes par le courant qu'ils voulaient traverser à la nage, ont été précipités dans le gouffre et jetés sur cette rive; on voit également des arbres et des planches que le courant a déta-

chés des moulins à scier. Le bois, ainsi que les carcasses d'animaux, et particulièrement les gros poissons, paraissent avoir beaucoup souffert par les chocs violens qu'ils ont éprouvés dans le gouffre. L'odeur putride de ces corps répandus sur le rivage attire une foule d'oiseaux de proie qui planent habituellement sur ces lieux.

» Plus on approche de la chute, plus la route devient difficile et raboteuse; en quelques endroits où des parties du côteau se sont écroulées, d'énormes amas de terre, d'arbres et de rochers, qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau, s'opposent à la marche, et présentent une barrière qui paraît impénétrable, et qui le serait en effet, si l'on n'avait un bon guide pour les franchir. Il faut, après être parvenu avec beaucoup de peine jusqu'à leur sommet, traverser, en rampant sur les mains et sur les genoux, de longs passages obscurs, formés par des vides entre les crevasses des rochers et des arbres; et lorsque l'on a franchi ces amas de terre et d'arbres, il faut encore gravir, les uns après les autres, les rochers qui sont le long du côteau; car ici la rivière ne laisse qu'un très-petit espace libre, et ses bords sont si glissans, à cause de l'humidité qu'y entretiennent les vapeurs, ou plutôt la pluie de la cataracte, que ce n'est qu'en prenant les plus grandes précautions que l'on peut se préserver de la plus terrible de toutes les chutes.

» Nous avions encore un quart de mille à faire pour arriver au bas de la cataracte, et nous étions aussi mouillés de ses vapeurs que si nous eussions été trempés dans la rivière. Arrivé là, aucun obstacle n'empêche d'approcher jusqu'au pied de la chute; on peut même avancer derrière cette prodigieuse nappe d'eau, parce que, outre que le rocher du haut duquel elle se précipite a une forte saillie, la chaleur, occasionée par le violent bouillonnement des eaux, a causé, dans la partie inférieure du roc, des cavernes profondes qui s'étendent au loin sous le lit de la cataracte [1]. En entendant le bruit sourd et mugissant qu'elles occa-

[1] Volney observe avec raison que c'est au rejaillissement des eaux contre la paroi du rocher qu'il faut attribuer ces cavernes, et non à la chaleur, quoiqu'elle ait réellement lieu dans le dégagement de l'eau des grandes meules de moulins, et qu'elle soit même assez forte.

sionent, Charlevoix a eu le mérite de deviner l'existence de ces cavernes. Je m'avançai de cinq à six pas derrière la nappe d'eau, afin de jeter un coup-d'œil dans l'intérieur de ces cavernes, mais je faillis être suffoqué par un tourbillon de vent qui règne constamment et avec furie au pied de la chute, et qui est causé par les chocs violens de cette prodigieuse masse d'eau contre les rochers. J'avoue que je ne fus pas tenté d'aller plus avant, et aucun de mes compagnons n'essaya plus que moi de pénétrer dans ces antres terribles, séjour menaçant d'une mort certaine. Aucune expression ne peut donner une juste idée des sensations qu'imprime un spectacle si imposant; tous les sens sont saisis d'effroi; le bruit effrayant de l'eau inspire une terreur religieuse qui s'augmente encore lorsque l'on réfléchit qu'un souffle de ce tourbillon peut subitement enlever de dessus le rocher glissant le faible mortel qui s'y place, et le faire disparaître dans le gouffre affreux qu'il a sous ses pieds, et dont aucune force humaine ne pourrait le sauver. »

Une des difficultés les plus désespérantes qu'éprouve le voyageur en présence de cette étonnante merveille de la nature, lorsqu'il essaie par une description ou par le dessin d'en retracer et d'en fixer les effets, c'est que ce mobile tableau change continuellement sous ses yeux. Le passage d'un nuage, un éclat plus vif du soleil, le lever de l'aurore ou le déclin du jour, le calme de l'air ou le trouble des vents, tous ces phénomènes naturels apportent de telles modifications dans les effets, les couleurs et les formes mêmes de la cataracte, qu'au bout de quelques instans la meilleure description paraît fausse, le dessin inexact, et que tout est à recommencer. Chacun des mille aspects divers qu'amène avec soi chaque variation de l'atmosphère, chaque heure du jour, a sa majesté particulière, ses effets et sa beauté qui lui appartiennent. Mais s'il faut choisir entre tous ces tableaux qui se succèdent sans cesse, sans jamais se répéter entièrement, c'est à ceux que produit le matin ou le soir d'un jour serein qu'il faut donner la préférence. A ces époques du jour les rayons obliques du soleil teints des vives couleurs de l'aurore, ou des nuances empourprées du couchant, venant à traverser toutes ces masses de vapeurs, à se briser dans tous ces jets divers, à se refléter dans toutes ces nappes mouvantes, les font briller tour à tour de tout l'éclat de l'argent, de l'or, de la

topaze et des rubis; enfin c'est surtout alors qu'on voit un ou deux arcs d'un iris éblouissant sortir du sein des vapeurs et se courber au-dessus de la cataracte.

Il est un autre aspect, plus piquant peut-être encore, et qu'il ne faut point oublier; c'est celui que présente la cataracte éclairée par un beau clair de lune. Alors les cascades semblent de larges gazes d'argent que soulèveraient et qu'agiteraient mollement les vents; alors la réflexion des rayons de la lune sur les gouttelettes de vapeur produit aussi un arc-en-ciel, mais pâle, mais décoloré, et s'harmoniant par ses nuances délicates avec la teinte mélancolique du reste du paysage. Le double rempart de rochers gigantesques, couronné de ses noires forêts, entouré de tous côtés cette scène sévère, dont l'effet est encore accru par le bruit alors effrayant des chutes, qui jette dans l'ame du spectateur une profonde et religieuse terreur.

Tous ceux qui habitent aux environs du Niagara (car peu de voyageurs sont assez intrépides pour affronter les difficultés et les rigueurs d'une excursion dans cette saison), s'accordent pour mettre au-dessus de tous ces effets celui que présente la cataracte au milieu de l'hiver et au moment d'une forte gelée. Alors, disent-ils, les glaces en s'accumulant autour du précipice forment des montagnes immenses, et comme un second rempart devant celui de rochers; alors on voit s'élever de toutes parts, et comme par enchantement, mille édifices grossiers aux formes bizarres et fantastiques; des arches, s'appuyant sur des pointes de rochers, s'élancent au-dessus du torrent; des colonnes se suspendent à la partie supérieure du précipice et paraissent en atteindre les profondeurs; enfin cette vapeur ténue que le choc des eaux soulève et fait monter dans les airs, se répandant aux environs en perpétuelle rosée, a bientôt couvert tous les arbres de milliers de glaçons pendans, qui les font ressembler à d'immenses lustres de cristal; tous les arbres flexibles ploient sous ce nouveau fardeau et s'inclinent jusqu'à terre; et lorsque, perçant les nuages, un rayon de soleil vient à frapper toutes ces surfaces brillantes, à faire étinceler tous ces glaçons, on peut croire qu'une illusion magique vous a tout-à-coup frappé, et qu'une immense illumination couvre toute la forêt.

Je n'ai point engagé le lecteur à ma suite, dans toutes les courses que je fis

autour de la cataracte, dans le but d'en examiner tous les détails et d'en saisir les plus piquans aspects. Je vais donc lui faire connaître exactement de quel point a été prise chacune des vues que je lui présente. La planche XXXIV représente la vue d'une partie de la cataracte du Fer-à-Cheval, prise, du côté du Canada, au bas des chutes et au-dessous du rocher de la Table. La planche XXXV offre la vue générale des chutes, prise, à une grande distance, du côte du Canada, et sur le rocher des Esturgeons situé au bord du fleuve. Enfin la planche XXXVI représente le premier jet de la chute Américaine, vu du milieu de l'escalier qui, de ce côté, sert à descendre sur le rivage; ce premier jet, beaucoup plus saillant que les autres, les dérobe tous à la vue du spectateur; à droite et dans le fond, on aperçoit toute l'étendue du Fer-à-Cheval.

Dans une de mes excursions autour de la cataracte, pendant que j'étais sur la rive du bassin inférieur à prendre une vue générale des chutes, je voyais, à la surface des eaux et jusqu'auprès de mes pieds, un grand nombre d'esturgeons prendre leurs ébats, s'élever en bondissant à trois ou quatre pieds au-dessus de l'eau, et de leurs vigoureux coups de queue la faire jaillir de tous côtés. Déjà, peu d'instans auparavant, j'avais rencontré sur mon chemin de nombreux débris de ces animaux, et principalement de ces plaques osseuses, en forme de boucliers, qui arment et protégent leur corps en certains endroits, et je n'avais su à quoi attribuer ces amas; mais j'en reconnus bientôt la cause en apercevant non loin de moi des sauvages occupés à harponner ces animaux dont ils se nourrissent, et qu'ils font cuire sur le rivage. J'appris depuis que la roche sur laquelle je m'étais placé se nommait le Cap-aux-Esturgeons, et que ces animaux, très-communs dans le lac Ontario, remontaient en troupes nombreuses le canal jusqu'aux chutes, au pied desquelles ils trouvent une eau fraîche et profonde. Je ne restai pas long-temps sur ce rocher sans être abordé par plusieurs de ces pêcheurs, armés de leurs longs harpons en forme de trident; ils me demandèrent comme à l'ordinaire de l'argent et du tabac. Je les suivis sur le rocher où ils furent se placer pour épier leur proie, et j'eus bientôt occasion d'admirer leur adresse, en les voyant transpercer deux de ces monstres qu'ils traînèrent sur le rivage où ils achevèrent

de les tuer en leur coupant la tête. Cette opération n'est pas sans quelque danger, car l'esturgeon, lorsqu'il n'est que légèrement blessé, se débat avec une telle violence, que si l'on ne prenait la précaution de se tenir à quelque distance, on courrait risque d'être grièvement blessé, tant sont terribles les coups qu'il porte en se débattant. L'adresse que déploient les sauvages dans cette pêche est vraiment merveilleuse, à peine ont-ils aperçu leur proie qu'elle est frappée et tirée hors de l'eau.

Après avoir enfin rassasié mes yeux de la vue du grand phénomène que présente le Niagara, je voulus visiter l'endroit où les eaux de ce fleuve, long-temps captives dans le ravin qu'elles se sont creusé, s'en dégagent enfin pour aller, sans obstacle, se jeter dans l'Ontario. Je me dirigeai donc vers Queenston, ville située à huit ou neuf milles de distance, et non loin de-là je gagnai une élévation du haut de laquelle je pouvais découvrir, au nord et dans le lointain, le lac Ontario. Ce lac, que les indigènes appellent aussi *Cataraqui*, présente de ce point élevé l'aspect d'une véritable mer dont l'étendue se perd à l'horizon. Je voyais, en outre, se déployer à mes côtés un pays encore couvert d'antiques forêts, devant moi une plaine assez semblable à une vaste prairie semée de quelques bourgades et d'un assez grand nombre d'habitations isolées, et, au milieu de cette belle contrée, le fleuve poursuivre son cours sinueux, après avoir passé entre les deux villes de Queenston et de Lewiston, situées, la première sur la rive gauche, et la seconde sur la rive opposée. Pendant la dernière guerre, ces deux villes furent réciproquement détruites par l'artillerie des deux puissances ennemies. Lors de mon passage, toutes les traces de ce désastre subsistaient encore; on ne voyait de tous côtés que des maisons en ruines, et des arbres écorchés ou coupés par les boulets; il n'était même pas rare de rencontrer de ces terribles projectiles incrustés en quelque sorte dans les troncs volumineux qu'ils avaient frappés.

Je descendis à Queenston, et me rendis auprès du poste militaire anglais qui réside précisément à l'issue du ravin; là je pris un bateau pour visiter en détail et dans toute sa longueur cet encaissement qui, vu d'en haut, ne peut être justement apprécié. Le courant est si rapide en cet endroit que je fus obligé de naviguer

près des bords pour lutter avec succès contre son impétuosité. L'examen attentif que je fis de ce débouché du ravin et des lits de rochers qui le bordent, me confirma dans l'opinion où j'étais déjà, savoir : que c'est bien là qu'à une époque plus ou moins éloignée les chutes étaient situées, et que c'est à la suite d'un long travail de dégradation que leurs eaux se sont ouvert cet immense canal qu'elles parcourent maintenant avant de se jeter dans le lac Ontario. Cette hypothèse est d'ailleurs appuyée par le témoignage des vieillards du pays qui montrent aux voyageurs certaines places où leurs pères ont vu tomber dans le ravin des quartiers de rochers dont la base avait été minée par l'action du courant. On peut reconnaître l'empreinte de cette action dans les encorbellemens et les corniches très-saillantes décorées d'arbres magnifiques, qu'on remarque depuis le haut jusqu'au bas de ces rochers; d'immenses éboulis, des rochers énormes de plusieurs cents pieds cubes, gissant au pied de ces remparts et obstruant le lit du fleuve, sont d'irrécusables témoins de ces antiques dégradations; et souvent encore il se détache de ces masses effrayantes qui entraînent avec elles les puissans végétaux qui y étaient implantés.

Parmi les arbres qui décorent les hauteurs, aux extrémités de ce canal, je remarquai le *laurus sassafras* qui porte à la fois des feuilles ovales et d'autres divisées en lobes comme celles du figuier, le *laurus benzoïn* (benjoin), et des arbustes portant en abondance des baies brunes et veloutées, très-recherchées par le *tetrao cupido ;* ces fruits mêlés avec du sucre fournissent aux habitans de cette contrée un mets exquis, et leur servent en outre à confectionner des gâteaux nommés *pie.*

Je traversai le canal pour gagner la rive droite sur laquelle je désirais visiter les chutes Américaines que je n'avais encore aperçues que de l'autre bord. Descendu à terre, je franchis les élévations de Lewiston, et j'arrivai à l'endroit qu'on appelle le *tournoiement.* La rapidité du courant est telle qu'on entend à une grande distance le mugissement des eaux tourmentées et brisées, et que de leur sein s'élève un nuage de vapeurs qu'on aperçoit même par-dessus le sommet des arbres. Ce n'est pas sans étonnement qu'on aperçoit sur la rive anglaise un moulin à eau

qu'une main industrieuse a construit, en profitant d'un étroit emplacement où le courant est moins violent. Ce petit établissement industriel suffit pour faire subsister toute une famille, malgré la brièveté de la saison favorable que le climat lui accorde. De ce point on aperçoit dans le lointain la majestueuse scène des chutes qui ne perd rien de son effet admirable pour être vue à cette distance.

Je m'arrêtai dans une bonne auberge, et le hasard m'y fit rencontrer une famille qui comme moi se rendait aux chutes; ce même but nous eut bientôt rapprochés, et nous fîmes ensemble cette petite excursion. Nous descendîmes des hauteurs du ravin sur le rivage par le bel escalier nouvellement construit dont j'ai déjà parlé. C'est alors que je pus contempler dans toute leur majesté ces roches que jusque-là je n'avais aperçues que de l'autre rive, et dans des proportions très-réduites; à chaque étage de l'escalier, la chute Américaine s'offrait à moi sous un aspect nouveau, tandis que dans le lointain, à demi voilée par les vapeurs dont elle est continuellement enveloppée, celle du Fer-à-Cheval éprouvait peu de modifications de perspective. Au pied des rochers gigantesques qui, de ce côté comme de l'autre, encaissent le fleuve, et parmi les débris amoncelés qui encombrent la rive, croissent de grandes herbes marécageuses qui servent de refuge à une infinité de serpens et d'autres animaux nuisibles. Le passage en cet endroit n'est donc pas sans quelque danger, surtout pendant la saison des grandes chaleurs. Au reste, vue de ce bord inférieur et d'aussi près qu'on peut en approcher, la chute Américaine produit un effet véritablement surprenant; la courbe que ses eaux décrivent en se précipitant est tellement grande qu'on ne peut apercevoir leur point de départ; on serait presque tenté de croire qu'elles tombent du ciel. Enfin, après avoir suffisamment contemplé ce magnifique spectacle, je me séparai de mes compagnons de promenade, et je regagnai Lewiston où je m'arrêtai.

Le lendemain je quittai cette ville pour aller visiter un village indien situé à quatre milles à peu près de distance. Ce jour, sans qu'il y eût intention de ma part, se trouvait être un dimanche; en entrant donc dans le village je fus d'abord tenté de le croire abandonné, car aucun bruit ne s'y faisait entendre, aucun mouvement ne s'y faisait remarquer; mais j'aperçus bientôt une vache, un cochon et quel-

ques volailles, et j'en conclus qu'il n'était que momentanément désert. En attendant que je découvrisse les habitans, j'examinai les cabanes qui leur servent de demeure; elles sont mal construites pour la plupart et couvertes d'écorces d'arbre posées à plat. Une assez grande distance les sépare les unes des autres, sans qu'aucune clôture indique la limite de chaque propriété particulière. Bien plus, et comme si la confiance mutuelle était illimitée chez ces sauvages, quelques-unes de ces cabanes étaient sans portes; et le frêle battant de planches mal jointes, qui en tenait lieu chez les autres, n'était assujetti qu'au moyen d'un pieu fixé en terre par une de ses extrémités, et appuyé par l'autre en manière d'étançon. J'eus la curiosité d'entrer dans celles qui n'avaient point de porte et d'en examiner l'intérieur; on ne peut rien imaginer de plus triste, de plus sale et de plus misérable. Le peu de mobilier que j'y trouvai était dans le plus grand désordre, et ne se composait que de deux ou trois mauvais grabats, d'une table mal montée et de quelques bancs boiteux. Pour toute batterie de cuisine une seule marmite en fonte. Sur des cordes tendues étaient accrochées, parmi quelques haillons déchirés, des peaux de renard, de mink et de raton, destinées, après leur dessiccation, à être vendues, sinon à être employées à leur usage particulier; en effet ils se servent de ces fourrures avec assez d'adresse pour en confectionner des sacs à tabac, qu'ils ornent ordinairement d'une bordure exécutée avec des pointes de porc-épic teintes en bleu, en blanc et en rouge. Un tas de charbon et de bûches de cèdre, placé au pied du mur, dans un endroit un peu plus noir que le reste de la baraque, indiquait suffisamment l'emplacement du foyer; du reste point de conduit pour la fumée; quelques ouvertures pratiquées dans le toit lui servent d'issue. D'après cette description, qui est loin d'être exagérée, on peut se former une idée assez juste de la distribution, de l'ameublement et de la commodité de toutes les habitations des sauvages civilisés. On m'a cependant assuré que parmi eux, et même dans ce village, il se trouvait des cabanes mieux fournies de meubles nécessaires, et tenues avec plus d'ordre et de propreté. Quoi qu'il en soit, je dois avouer que je fus frappé, dans celles que je visitai, de l'extrême netteté des vases qui contiennent leur eau, et de la parfaite pureté de cette même eau; ces qualités

me parurent telles que je n'hésitai pas à y puiser pour apaiser une soif ardente dont j'étais tourmenté.

En continuant de plus en plus à pénétrer dans ce village désert, mon oreille fut bientôt frappée par des chants de cantiques qui partaient d'une maison isolée et en partie ruinée, autour de laquelle jouaient plusieurs enfans. C'était à la fois et alternativement l'église et l'école du lieu. Ce jour-là étant, comme je l'ai dit, un dimanche, elle remplissait sa destination religieuse, et réunissait tous les habitans dans son enceinte. J'eus dès-lors l'explication de cette solitude générale, qui m'avait d'abord fort étonné. En entrant dans ce temple rustique, j'aperçus, vers l'extrémité et tout-à-fait sur le côté, le ministre qu'une espèce d'échafaud, formé de quatre planches clouées sur des poteaux, élevait au-dessus de son auditoire. Les hommes étaient assis en face de lui, et les femmes à sa droite. Il s'interrompit lorsqu'il m'aperçut pour me faire signe de prendre place entre sa chaire et le groupe de femmes. J'obéis aussitôt; mais les femmes, comme si elles eussent été frappées d'effroi en me voyant approcher, se levèrent presque toutes d'un mouvement spontané, et allèrent se placer sur d'autres bancs vers la porte d'entrée. Elles prirent de plus la précaution de se tenir constamment tournées du côté des hommes, tandis que ceux-ci avaient leurs yeux opiniâtrément attachés sur moi. Il ne resta sur mon banc que des femmes très-âgées et de jeunes enfans.

Le ministre continua son sermon, qui avait pour texte : la bienveillance que les hommes se doivent les uns aux autres. Chacune de ses phrases était successivement traduite en langue tuscarora, avec des contorsions et des inflexions de voix extraordinaires, par un vieux sauvage boiteux et fort laid, dont les oreilles, démesurément allongées, pendaient jusque sur ses épaules. Après avoir terminé son sermon, le ministre entonna des cantiques qui furent répétés en chœur par tous les assistans. Au milieu de ce concert un peu discordant, je distinguai une assez belle voix de femme, et je cherchai aussitôt à reconnaître celle qui possédait cet heureux don de la nature; mais il me fut impossible de l'apercevoir, car, non moins craintives que celles que j'avais rencontrées à Marcellus, elles eurent jus-

qu'au bout leur visage soigneusement tourné d'un autre côté. Renonçant bientôt à ma recherche, je reportai mon attention sur l'assemblée, et je remarquai qu'en général tous ces sauvages étaient assez proprement vêtus, que les jeunes gens particulièrement avaient une toilette assez recherchée, et que les femmes étaient parées d'une cape rouge assez élégante.

Après la prière qui termina le service, tout le monde sortit dans le plus grand ordre, les femmes les premières. Alors le ministre vint me prendre par le bras, en signe d'affection particulière, et engagea quelques sauvages à me toucher la main. Ils obéirent à son invitation, mais avec un air d'indifférence si marqué, que je ne pus m'empêcher de dire à l'interprète que ses compagnons ne me paraissaient pas être profondément pénétrés de l'exhortation sur la bienveillance mutuelle, qu'il venait de leur transmettre.

Le ministre, qui appartenait à la secte des méthodistes, retournant comme moi à Lewiston, nous fîmes route ensemble, et nous ne nous séparâmes qu'après le dîner. Il m'apprit que ces indigènes s'étaient réfugiés dans ce pays, il y avait à peu près quinze ans, après avoir été vaincus et dépouillés par leurs voisins. Je lui fis part d'une remarque que j'avais faite touchant la couleur jaunâtre de la peau de quelques-uns des enfans, et il me répondit que cette altération dans la couleur primitive était due à l'alliance des femmes sauvages avec les blancs des frontières. Comme je désirais depuis long-temps me procurer une tête et même le squelette d'un individu de cette nation, je crus l'occasion favorable, et je m'ouvris au ministre sur ce sujet. Mais loin de le seconder, il s'opposa de toutes ses forces à mon projet, et m'engagea même, dans mon intérêt, à ne tenter aucune recherche dans ce but, si je venais à traverser les bois où ils enterrent leurs morts. Leur respect religieux pour ces restes mortels est si grand, que plusieurs individus de cette peuplade, lorsqu'ils abandonnèrent leur ancienne patrie, enlevèrent les ossemens de leurs parens pour les confier à la terre près de leur nouvelle demeure. Je remerciai le ministre de son conseil prudent, et je ne pus m'empêcher d'admirer dans ces sauvages ce louable sentiment de piété envers les ancêtres, quoiqu'il fasse un contraste frappant avec la férocité à laquelle ils s'abandonnent contre leurs enne-

mis vaincus. Je renonçai dès-lors entièrement au projet de violer leurs sépultures.

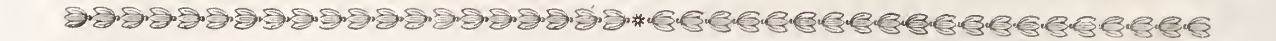
J'allai visiter le lendemain le fort Niagara situé à cinq à six milles de Lewiston, sur le bord du lac Ontario. Je traversai ensuite la rivière Niagara pour voir sur l'autre rive le fort George, autrefois Newark, dont on me permit d'examiner les retranchemens à l'intérieur. Ces deux forteresses, dont les feux d'artillerie se croisent, sont dans un assez bon état de défense, mais celui de la rive anglaise étant plus à découvert me parut beaucoup plus exposé. Le phare, qui sert à diriger les navires venant du large, est élevé sur le rivage et à peu de distance de ces deux forts.

Je descendis sur les bords du lac, et j'y remarquai des indices certains de l'abaissement progressif de ses eaux qui jadis ont dû baigner une partie de la plaine, et s'étendre jusqu'au pied de la montagne où se trouve l'ouverture du canal d'écoulement de la rivière Niagara. Sur les berges, dans des lits qui indiquent des dépôts d'alluvion, on trouve des coquilles fossiles analogues à celles qui vivent dans le lac. J'en ai même découvert, à une plus grande distance encore du bord actuel, sur un plateau où j'ai trouvé en même temps une carapace de tortue d'eau douce enfoncée assez avant dans le sol. Il y a tout lieu de croire qu'en creusant la terre, on trouverait bien d'autres preuves du séjour des eaux douces et salines en cet endroit. Les rochers, que bordent les contours de cette partie du lac, sont de nature calcaire, et contiennent plusieurs variétés de corps organiques. A quelques milles de ces mêmes bords, et dans un terrain rempli de coquilles marines, on a récemment découvert des ossemens humains, des armes, des pipes, des tomawhaks, des instrumens de musique, etc. L'ordre dans lequel ces restes étaient disposés a fait penser qu'ils avaient été placés en cet endroit à la suite d'une grande bataille.

Cette contrée est triste et peu cultivée; les variations de température auxquelles elle est exposée dans toutes les saisons, variations telles que le temps passe subitement de la chaleur la plus étouffante au froid le plus piquant, s'opposent au développement des établissemens ruraux, en même temps qu'elles ont de fâcheuses influences sur la santé des habitans. Les vents froids, les pluies et des neiges abon-

dantes qui ne fondent que très-tard, ne laissent à la culture qu'un espace de temps très-court.

J'éprouvai, le 18 août 1818, l'effet d'un de ces mouvemens subits de température; il fut tellement violent, qu'il m'obligea, malgré des résolutions différentes, à séjourner pendant une nuit à la taverne du fort, où du reste je me trouvais en très-bonne compagnie, avec des officiers anglais de la garnison pour lesquels M. Rankin, capitaine au 76e régiment, m'avait remis, pendant mon séjour à New-York, des lettres de recommandation. J'avais résolu de partir ce jour-là, mais la chaleur était si grande qu'on ne pouvait respirer, et qu'on ne trouvait de fraîcheur ni dans les bois, ni sur le bord des eaux. J'attendais donc pour me mettre en route que cette chaleur se fût modérée, quand, à quatre heures après midi, une vapeur s'éleva du côté du nord, à l'horizon du lac qui est exposé à toutes les fureurs des vents de cette partie. Cette vapeur grandit, et bientôt elle couvrit toute la surface des eaux. Alors on ressentit une légère risée de vent qui augmenta progressivement jusqu'à prendre tous les caractères d'une tempête; les eaux se soulevèrent et vinrent se briser avec fracas sur le rivage; les oiseaux aquatiques abandonnèrent le large pour regagner la côte; enfin un voile sombre s'étendit sur tous les environs. Le thermomètre, élevé auparavant de 18 à 19 degrés de Réaumur, descendit à 5 degrés au-dessous de zéro, et au milieu même de l'été, après une chaleur étouffante, il fallut avoir recours à un grand feu pour attendre patiemment la fin de la tourmente. Heureusement la saison avait repris le lendemain son cours habituel, et je pus sans obstacle partir pour Lewiston.



NEUVIÈME SECTION.

RETOUR JUSQU'A ROME, EN SUIVANT LE RIDGE-ROAD ET LE GRAND CANAL; DESCRIPTION DE CE CANAL.

En partant de Lewiston, je suivis le chemin montueux appelé *Ridge-Road* (route élevée); il se dirige à peu près de l'est à l'ouest, et, quoique se maintenant toujours à une certaine élévation, il est cependant au-dessous du niveau du grand plateau que j'avais traversé en me rendant à Batavia, plateau qui, comme nous l'avons vu, est coupé par une multitude de rivières plus ou moins considérables. Toutes ces rivières allant se déboucher sur la côte méridionale du lac Ontario, et la route que je suivais longeant toujours à quelques milles de distance cette même rive, il s'ensuivait que je devais couper successivement la plupart de ces rivières. La première que je rencontrai fut l'*Eighten-mill-Creek;* peu après je traversai le *Wilinks-Creek* et plus loin encore l'*Oak-Orchard.* A cette distance les grandes forêts reparurent, et leur épaisseur me déroba entièrement la vue du lac; mais si je fus privé des aspects variés et à perte de vue qu'il présente, j'eus occasion d'admirer à mes côtés ces immenses végétaux revêtus d'une écorce fine et déliée comme un réseau, dont les cimes altières, s'élançant vers la lumière, dominent les masses plus humbles des autres végétaux qui couvrent entièrement la route,

et entretiennent cette humidité si favorable au développement de la végétation.

A droite du chemin de nombreuses fondrières, attirant et retenant les eaux, forment de véritables petits lacs qui nourrissent plusieurs variétés de poissons; sur leurs bords croissent en abondance tous les végétaux qui aiment la fraîcheur et l'humidité; et parmi ces herbes épaisses rampent ou voltigent une multitude d'insectes. Les arbres, pressés les uns contre les autres, forment sur ce même côté de la route une barrière naturelle qui préserve les chevaux et les voitures de s'écarter, et d'aller s'abîmer au milieu de ces terrains submergés.

J'arrivai bientôt au petit bourg nommé *Hard-Land* (les Terres-Dures), dans les environs duquel on a depuis peu découvert des sources salines. Le site, déjà si sévère aux environs, prend en cet endroit un aspect des plus sauvages. Le hameau n'est composé que de quelques cabanes en planches, ou, plus rustiquement encore, en rondins coupés dans la forêt voisine. Il s'est formé, comme une foule d'antres que l'on rencontre sur divers points de l'Union, par l'agrégation fortuite de quelques-uns de ces industrieux agriculteurs qui s'enfoncent dans la profondeur des forêts les plus isolées et les plus lointaines, pour s'y livrer à la culture des terres, et s'y défricher un petit domaine où ils puissent établir leur famille. On rencontre dans ce pays beaucoup de villages maintenant riches et florissans qui n'ont pas une origine plus relevée ni plus ancienne. En considérant ces établissemens tout-à-fait primitifs, je me rappelai ces nombreux émigrans que j'avais vus pendant mon séjour à Sandy-Hill, et qui abandonnaient un pays déjà fait, où la surabondance de la population commençait à diminuer les ressources des individus pauvres ou peu industrieux, pour chercher un pays neuf encore, où la terre ne manquât pas aux bras capables de la cultiver. A Sandy-Hill j'avais aperçu ces individus dans leur état nomade en quelque sorte, cherchant une patrie, s'informant auprès de tout le monde des contrées les plus fertiles à la fois et les plus isolées, où la chasse fût abondante et l'eau salubre. Ici je les retrouvais fixés et occupés à asseoir les fondemens de leur nouvel établissement. On désigne, sous le nom de *Settlers* ou de *Squatters*, ces premiers colons. Pour beaucoup de

ces individus, trop peu riches d'ailleurs pour acheter des terres, peu importe à qui appartiennent celles sur lesquelles ils vont s'établir. Ont-elles un maître ou n'en ont-elles pas, c'est là le moindre de leurs soucis. Un jour viendra cependant où le propriétaire inconnu de ces vastes solitudes, qui s'est bien gardé de mettre obstacle à ces premiers établissemens qui doivent par la suite décupler la valeur de ses terrains, arrivera tout-à-coup, et, les titres à la main, réclamera son bien; alors il faudra ou transiger ou déguerpir. Mais ne nous occupons point de cette éventualité dont le *settler* ne s'inquiète guère lui-même. Après avoir trouvé une situation favorable, au milieu d'un bois et loin de toute habitation, il commence par abattre les arbres qui doivent servir à la construction d'une maison pour loger la famille, ordinairement composée du père, de la mère, et de trois ou quatre, ou même de cinq enfans. Une barrière, formée de jeunes arbres flexibles et entrelacés, sert à enclorre la nouvelle demeure. Le logement construit et la famille à l'abri, on s'occupe à défricher un terrain, c'est-à-dire qu'on abat et qu'on incendie tous les arbres dans un rayon déterminé, en laissant subsister et se pourrir lentement dans la terre leurs souches charbonnées. Dans l'intervalle de ces troncs, qui hérisseront encore long-temps le sol, on sème du maïs dont on a eu soin d'apporter avec soi une provision, ou bien on plante les tubercules divisés de la pomme de terre. Jusqu'à l'époque de la première récolte, il faut se condamner à de nombreuses privations; on ne mange ordinairement que de la pâte de maïs, du fromage, quelquefois un peu de salaison, et enfin autant de racines et de baies que le bois environnant en peut fournir. Toute la cuisine se fait dans le chaudron, le premier et le plus indispensable de tous les meubles de la maison. Les privations ne se bornent pas aux objets nécessaires à la vie, elles portent encore sur tous ceux qui contribuent au bien-être; ainsi le lit conjugal et celui des enfans ne sont composés que de feuilles et d'herbes sèches qu'on recouvre d'un tissu grossier de laine. A la vérité tous les émigrans ne se condamnent pas à cette dure pauvreté, il en est parmi eux de plus aisés, ceux principalement qui ont acheté d'avance leur terrain; ceux-ci ont apporté avec eux, et sur le waggon qui a servi à voiturer la famille, non-seulement tous les ustensiles de ménage ou de culture

nécessaires à une colonie naissante, mais encore des meubles de luxe, tels que des draps, des couvertures, des lits de plume! La couche de ceux qui ne peuvent jouir de ces douceurs, et c'est de ces derniers surtout que nous nous occupons, est faite avec les feuilles du premier maïs qu'ils récoltent. La première année, comme on peut se l'imaginer, a produit peu d'aisance; il y avait à la fois trop de besoins et trop peu de ressources. Mais déjà la seconde a fourni un excédant de récolte qui est porté, à six ou sept milles de là, au marché le plus voisin; et le peu d'argent qu'on retire de sa vente suffit pour acheter un cochon, ou plutôt une truie pleine qui trouve, dans les glands de la forêt voisine de l'habitation, une nourriture abondante jusqu'au moment où elle met bas. Voici dès-lors une nouvelle famille qui suit sa mère dans les bois, qui s'y nourrit, y grandit, et qui, parvenue à son entière croissance, est sacrifiée en partie et mise en salaison. Tout le reste est vendu, à l'exception d'un jeune mâle et d'une jeune femelle qu'on garde pour renouveler le troupeau. La troisième année, les produits ont augmenté, et avec eux les moyens. C'est alors qu'on fait l'acquisition d'un fusil, de poudre et de plomb, et qu'on se livre à la chasse des quadrupèdes dont les peaux sont d'un débit certain. On ne néglige pas en même temps d'abattre tous ceux qui, tels que les écureuils et même le *didelphis opossum*, peuvent servir d'aliment. Le passage des oiseaux voyageurs, tels que les gallinacés et les canards, augmente les moyens de subsistance, et le duvet qu'on retire de ces derniers, ainsi que de l'*eider*, donne bientôt le moyen d'échanger les lits de feuilles de maïs contre les couchers les plus doux. C'est ainsi qu'on voit peu à peu le bien-être s'établir et s'augmenter au sein de cette intéressante famille. Chaque jour amène avec lui de nouvelles améliorations; on forme une petite plantation de tabac à fumer et à mâcher; enfin avec l'écorce du pin on parvient à fabriquer de la bière. Cependant la forêt s'éclaircit, des sentiers battus s'étendent de tous côtés, un nouveau planteur vient s'installer entre deux autres, et voilà le voisinage établi. Les relations ne tardant pas à se lier, on se rapproche, on s'entr'aide, et l'on profite dès-lors des moyens plus puissans que développe l'association. Ainsi se trouve, en peu d'années, formé un hameau qui va bientôt s'enrichir d'une taverne; cet éta-

blissement indispensable, et qu'on voit en Amérique s'élever partout où il y a deux ou trois maisons rassemblées, devra, selon la loi, contenir au moins deux lits, où s'entasseront trois et même quatre voyageurs qui ne se connaissent nullement. C'est ordinairement lorsque ces établissemens sont arrivés à ce degré de maturité, si je puis m'exprimer ainsi, que survient le véritable propriétaire du terrain; il réclame hautement cette portion de son domaine, et il faut transiger avec lui, sans quoi, après un temps déterminé, il peut revendiquer son bien, moyennant toutefois une indemnité arrêtée par des experts. Mais dans le plus grand nombre des cas, on n'en vient point à cette extrémité, et les parties s'arrangent à l'amiable. Tous les *settlers* n'ont pas ces goûts solides et ces inclinations casanières que nous venons de décrire; il en est qui sont de véritables nomades, et qui, soit qu'ils achètent d'avance un terrain, soit qu'ils s'établissent sur celui d'autrui, ne font nulle part un long séjour. Ils ne recueillent presque jamais trois récoltes sur le même sol. A peine, dans un endroit, ont-ils construit une cabine et défriché un petit domaine, qu'ils le revendent s'il leur appartient, sinon l'abandonnent, et vont plus loin former une nouvelle habitation qu'ils quitteront bientôt pour une troisième; jusqu'à ce qu'enfin, devenus plus stables avec l'âge ou par les inconvéniens d'un pareil genre de vie, ils se fixent sans retour, et deviennent, avec leur famille qu'ils établissent et marient autour d'eux, la souche d'un nouveau village.

En sortant de ce village, que j'ai considéré sous un point de vue tout-à-fait général, et applicable à tous les établissemens naissans qu'on rencontre en foule surtout à la circonférence de l'Union, j'entrai dans un chemin d'un genre assez commun dans le pays: ce sont des marais ou des terrains sans consistance, à la surface desquels on étend côte à côte une multitude de rondins dont la longueur égale la largeur qu'on veut donner à la route. Dans les interstices de ces rondins on enfonce des fascinages, et l'on recouvre le tout d'un peu de terre. Ce travail est peu solide, et dure d'autant moins que le terrain est plus imbibé d'eau. Les branches se pourrissent, glissent au-dessous des rondins et disparaissent. Il faut recommencer plusieurs fois jusqu'à ce qu'enfin le sol se soit assis, et que les eaux détournées par des rigoles latérales aient été se perdre au loin. Ces routes

sont extrêmement pénibles pour les personnes qui voyagent en voiture; en effet les roues, en passant sur ces surfaces en quelque sorte cannelées, éprouvent des soubresauts continuels que le voyageur trouve bientôt intolérables. Il est plus sage de mettre pied à terre et de marcher sur les bas-côtés. Quelquefois cependant, lorsque les localités sont favorables, et que ces routes ont été pendant long-temps entretenues avec soin, le terrain sur lequel elles sont assises se consolide tellement qu'elles finissent par devenir excellentes. Je citerai principalement, comme exemple de ces dernières, la principale route de Pensylvanie, à l'endroit où elle traverse les grands marais de Newark, dans l'État de Jersey. Ce n'est qu'après plus de vingt ans de travaux assidus qu'elle est devenue ce qu'elle est; mais elle pourrait rivaliser actuellement avec la superbe route qui conduit de Paris à Choisy-le-Roi.

Telle n'était pas celle que je parcourais; elle était au contraire des plus rudes et des plus pénibles à suivre; mais enfin j'entrai dans un pays plus droit quoique encaissé par des collines, dont l'une qui s'élevait à l'est est traversée par le grand canal, qu'on n'aperçoit cependant pas de cet endroit. Après avoir franchi le *Sandy-Creek* (ruisseau de sable) j'arrivai au bourg de Murray. Au-delà, et au milieu des bois qu'elle traverse, jusqu'au Creek-des-Saumons, la route est excellente. Plus loin le sol s'abaisse sensiblement, la contrée s'ouvre, des roches horizontales reparaissent et semblent annoncer au voyageur qu'il entre sur un terrain différent, et que des sites nouveaux vont s'offrir. Le chemin continue à s'abaisser avec le sol, et traverse de grands bois habités par quelques misérables restes de peuplades indigènes que j'appris appartenir à la nation des Tuscaroras. Bientôt, à ces bois épais et qui bornent la vue de tous côtés succèdent de vastes percées nouvellement pratiquées et reconnaissables par les hautes souches qui hérissent la terre de toutes parts. Ces premières tentatives de défrichement sont des indices assez certains de l'approche d'un lieu habité, et, en effet, quelques instans après on arrive au village ou plutôt à la ville de Rochester, dont l'établissement ne date pas de plus de dix ans. Ses commencemens ne furent ni plus remarquables, ni plus brillans que ceux des petites colonies dont j'exposais il n'y a qu'un instant le mécanisme de formation. Quelques chétives cabanes lui donnèrent naissance; bientôt à côté

d'elles, et sur les bords sauvages de la rivière Génésée, qui dérobait son cours sous un dôme d'épaisses forêts en traversant cette ancienne contrée de *Génésée*, dont le nom, dans la langue des indigènes, signifie *agréable vallée*, se sont élevés plusieurs moulins à scier des planches, et en même temps les antiques forêts ont été impitoyablement abattues pour fournir à la construction des premières habitations. Les spéculateurs qui se sont répandus dans le pays ont bâti d'assez jolies maisons en briques, sur les débris mêmes de ces puissans végétaux dont on retrouve partout des vestiges de la plus forte dimension. Successivement, et selon les besoins de la nouvelle colonie, on a vu surgir de tous côtés des moulins, des usines, des tanneries, et des machines à clous coupés dont il se fait un si grand débit. Enfin, tandis qu'en 1812, on voyait à peine à Rochester deux ou trois maisons de médiocre apparence, en 1820 on en comptait plus de dix solidement bâties en briques, et semblables, par leurs dimensions et leur style, à celles des grandes villes [1]. La population du district s'est accrue dans la même proportion, et à cette dernière époque elle était évaluée à plus de deux mille individus. On doit compter au nombre des causes de cet accroissement rapide la position avan-

[1] Rochester n'est déjà plus un village. Les rapides progrès de sa population en ont fait en peu d'années une ville d'une certaine importance. Un voyageur, qui vient de la visiter deux fois en allant du Saint-Laurent au Niagara, et, au retour, au milieu d'octobre 1827, y a trouvé plus de six cents maisons, presque toutes construites en pierres ou en briques ; une population de plus de quatre mille habitans, que les arrivages et les départs des nombreux bateaux du grand canal, qui se succèdent sans cesse, maintiennent dans une activité continuelle. Une immense quantité de waggons, de chars, chargés de ballots et de caisses, qui viennent de New-York ou qui sont destinés pour cette capitale, remplissent les larges rues, les quais de la ville naissante, dont les beaux trottoirs sont couverts de gens affairés qui se pressent et se croisent. Au milieu de la foule il est facile de distinguer les voyageurs curieux, qui, parlant toutes les langues de l'Europe, viennent du Niagara pour retourner à New-York, ou qui arrivent de New-York, pressés d'aller visiter la grande Cataracte.

Il y a aujourd'hui à Rochester un immense mouvement d'affaires de commission; plusieurs banques; plus de vingt usines en grande activité, parmi lesquelles on remarque des moulins à farine établis avec une recherche dans tous les détails, et une perfection d'exécution, qui le disputent aux plus beaux établissemens de ce genre en Angleterre et en France. Il y a dans la ville plus de dix

tageuse de Rochester, sur la rivière Génésée qui débouche dans le lac Ontario, et en même temps sur le grand canal qui croise cette rivière en passant sur un magnifique pont-aqueduc qui lui sert de lit. Ces avantages favorisent considérablement son commerce d'entrepôt, et l'exportation, jusqu'au centre de l'État, des produits de sa manufacture de briques. Les travaux qu'a nécessités l'établissement du grand canal ont fait découvrir, aux environs de cette ville, du gypse, du fluate de chaux et des sources minérales.

grandes tables d'hôte, servies comme à New-York. Les marchés sont garnis d'une grande variété de fruits, parmi lesquels se trouve une grande abondance de châtaignes du pays.

La communication entre Rochester et le lac Ontario éprouve une très-grande difficulté, occasionée par l'impossibilité où se trouvent les bateaux, venant du lac, d'arriver jusqu'à Rochester même, et d'entrer dans le canal.

Ils sont obligés de décharger leurs marchandises à un endroit appelé le *landing* de Rochester ; on y arrive après avoir remonté, pendant six milles, la romantique rivière du Génésée, et parcouru ses nombreuses sinuosités.

Cette rivière tranquille, profonde, très-encaissée, et sans hallage, coule au fond d'un vallon très étroit, dominé des deux côtés par des hauteurs rapides, boisées, désertes et silencieuses.

Au *landing*, qui est à quatre milles de Rochester, on trouve deux grands hangars, sans habitations. Toutes les marchandises qu'on destine pour le canal, ou qui en viennent, sont déposées dans ces hangars ; un commis les reçoit ou les livre. Les hangars sont au bas d'une montagne très-élevée, très-rapide, difficile même pour les gens de pied.

Pour faciliter la montée et la descente des marchandises, on a construit un vaste échafaudage, très-solide, soutenant un *plan incliné* qui, du haut de la montagne, descend jusqu'au bord de la rivière. Un treuil est établi au haut de la montagne, et deux chariots, attachés à chaque extrémité d'une grande corde qui s'enroule autour du treuil, suffisent à tout le service de cette espèce d'entrepôt. On a soin d'équilibrer, le mieux possible, les deux chariots par les marchandises destinées, soit pour Rochester, soit pour le lac, et la manœuvre du treuil n'est pas très-fatigante.

Ce *portage* de quatre milles, et les frais, quoique légers, qui en sont la suite, ont fait désirer l'ouverture du canal d'Oswego, qui doit être aujourd'hui en pleine activité. Ce nouveau canal enlèvera à Rochester une partie du commerce de commission, qui lui procurait de grands avantages.

C'est sur les bords de la rivière du Génésée que le voyageur qui nous donne ces détails, a retrouvé les serpens à sonnettes.

(*Note communiquée.*)

Je m'arrêtai dans la taverne où descendent les voitures publiques qui vont de Rochester aux chutes du Niagara. J'eus l'occasion d'y remarquer que les conducteurs de diligences, attelées de quatre et quelquefois de six chevaux, ont soin, lorsqu'ils s'arrêtent, d'attacher les deux premiers avec une chaîne à mailles destinée à cet usage et solidement fixée à un poteau. Cette précaution suffit pour préserver les voyageurs des accidens auxquels pourrait donner lieu l'emportement des chevaux et le départ précipité de l'équipage, accidens dont on trouverait chez nous de nombreux exemples. Ces voitures ne sont jamais surchargées de bagages, un seul panier de cuir fixé derrière la caisse suffit pour contenir tous les paquets. Cette particularité n'étonnera point, si l'on se rappelle quelle exiguité nous avons attribué, au commencement de cet ouvrage, au porte-manteau du voyageur américain.

Je fus très-bien traité dans cette taverne. Je mangeai, avec plusieurs autres voyageurs, à une table d'hôte aussi délicatement que proprement servie. Comme en Angleterre, les fourchettes sont d'acier et les cuillers d'argent. Après le dîner la nappe est enlevée, et la table, de bois d'acajou bien poli, est couverte du dessert qui consiste ordinairement en fromage excellent du pays, en fruits plus ou moins mûrs, et en baies confites. C'est à ce moment que la conversation s'anime, excitée par le vin de Madère qui circule autour de la table dans des flacons de cristal. Qui ne serait étonné d'un pareil luxe et d'une pareille recherche dans une ville qui compte à peine quelques années d'existence?

Aux environs de Rochester habitent quelques misérables familles d'indigènes, qui, pouvant se nourrir abondamment du produit de leurs champs, en négligent cependant entièrement la culture, et préfèrent venir mendier quelques alimens à la porte de chaque maison. S'ils parviennent à obtenir de la pitié des voyageurs quelques pièces de monnaie, ils courent acheter quelque liqueur enivrante, dont ils se gorgent sans mesure. L'action que ces spiritueux exercent sur leur organisation est terrible; elle les rend momentanément furieux, quelquefois tout-à-fait fous, et les décime rapidement. Je rencontrai un assez grand nombre de ces malheureux pendant mon séjour dans cette ville, et je fis même

à leur sujet une méprise singulière. Pendant que je me promenais aux environs de mon hôtellerie, j'aperçus un très-jeune enfant lié sur une planche au moyen de bandelettes de vieux linge, qui, tournées de haut en bas, ne lui laissaient que la tête de libre, et le faisaient ressembler à une petite momie vivante. Au-dessus de sa tête, et à l'extrémité supérieure de la planche, était fixé un cerceau d'où pendait un lambeau de toile qui faisait l'office d'un rideau, et le garantissait de l'action du soleil et de la piqûre des insectes; dans cet état la planche était accrochée à un tronc d'arbre. Je m'approchai de cette intéressante créature, et elle me sourit; alors pensant que ce petit être avait été ainsi exposé pour exciter la commisération, et pour être recueilli par quelque personne charitable, je voulus l'enlever pour le porter à mon hôte; mais le père, que je n'avais pas aperçu, et qui était occupé dans un fourré voisin à manger les restes d'alimens qu'il venait d'obtenir, s'avança aussitôt suivi de la mère, et me demanda d'un air menaçant pourquoi j'enlevais cet enfant. Je lui répondis que je l'avais cru abandonné, et qu'il n'était pas prudent de le laisser ainsi exposé tandis que les cochons qui couraient le bois pouvaient le dévorer. Il parut être touché de mes remontrances, et prenant son enfant ainsi garrotté, il le chargea sur son dos comme un soldat ferait de son sac, et s'enfuit dans la forêt. Il revint le soir, selon la coutume de la plupart de ses compagnons, demander quelque commission à faire moyennant une petite rétribution. Je le chargeai de m'apporter quelque animal du pays, et, sur l'observation qu'on me fit qu'il ne fallait jamais payer ces hommes d'avance, je lui promis un salaire à son retour. Il m'apporta donc le lendemain matin un *vison* que je préparai aussitôt pour en conserver la peau. Cet animal se trouve encore dans cette contrée sur les bords des creeks qui coulent à travers les grandes forêts, et les Indiens le prennent au piége.

La rivière Génésée, qui passe à Rochester, éprouve deux chutes, la première de soixante-quinze pieds et la seconde de quatre-vingt-seize; de cette dernière au lac Ontario le sol s'incline encore par une pente de dix-sept à dix-huit pieds. Le point culminant du plateau est donc en cet endroit de cent quatre-vingt-neuf pieds au-dessus du lac. Le plateau se dirige ensuite vers le sud, et s'élevant gra-

duellement, va se lier à la chaîne dont j'ai parlé plus haut. Je fis un dessin de chaque chute, et je donne une vue de la première, celle de soixante-quinze pieds (planche XXXVII); elle était surmontée d'un pont en pierre qui s'est rompu. On remarque à la seconde que les lits de roches sont inclinés et fracturés en sens inverses, accident que l'on peut encore remarquer plus loin, tandis que le reste du pays est parfaitement horizontal; cette dernière est aussi traversée par un pont qui conduit à Brington, bourg où je quittai la route de terre pour m'embarquer sur le grand canal. Les coudes nombreux que forme le lit de ce canal, surtout à Pitsford, en rendent d'abord la navigation assez lente, mais il devient ensuite à peu près direct, et l'on avance dès-lors avec rapidité. Avant d'arriver à Palmyra on franchit plusieurs écluses, et l'on passe sous divers ponts qui établissent la communication entre les propriétés des deux rives; on arrive bientôt en vue de ce bourg, aux environs duquel habitent encore quelques indigènes, descendans des Indiens des six nations; et, après l'avoir dépassé, on rentre dans l'épaisseur des forêts. On voyage alors sous des voûtes continuelles d'une épaisse et sombre verdure. Parmi les chênes, les ormes, les noyers, et une foule d'autres arbres magnifiques dont les cimes se déploient au-dessus de vos têtes, on distingue les gigantesques tulipiers et les érables à sucre, dont la présence atteste la fécondité de ces terrains humides où ils se plaisent tant à croître. L'étendue et la sévérité de cette solitude sont agréablement variées et adoucies par les aspects toujours nouveaux et les attitudes tantôt imposantes, tantôt gracieuses de ces superbes végétaux, qui forment sur chaque rive une longue colonnade à laquelle les buissons d'arbustes et les touffes d'herbes en fleurs semblent servir de base. Dans les parties de ces forêts que les lianes n'ont point envahies, on voit entre tous ces troncs élancés se dérouler à perte de vue des tapis de verdoyans gazons qu'une ombre protectrice entretient dans un état de perpétuelle fraîcheur. Mais par une particularité remarquable, et qui semble former un des caractères distinctifs de ce climat, autant la nature végétale montre ici d'exubérance et de vigueur, autant la nature animée paraît pauvre et débile. Les animaux, peu variés dans leurs espèces, peu remarquables par leur taille et leurs

dimensions, semblent tous, à l'exception du cerf, privés de force et d'énergie. Si quelquefois on aperçoit, se jouant sur les cours d'eau qui serpentent dans l'intérieur de la forêt, quelques oiseaux parés d'un plumage éclatant, on peut être certain que ce sont des oiseaux de passage. Des yeux bien exercés découvrent des oiseaux de proie, et principalement ceux de nuit, qui, surpris par les rayons du jour que les yeux trop sensibles ne peuvent supporter, se sont blottis sous quelque branche, et attendent, dans une immobilité silencieuse, que l'ombre vienne favoriser leur chasse. Le plus destructeur d'entre eux est sans contredit le *stryx* (grand duc), dont la large tête est surmontée de deux aigrettes déliées. La couleur sombre de son plumage le dérobe à tous les regards, et le protége au fond du trou obscur dont il a fait sa retraite; mais si quelqu'un de ces petits oiseaux dont il est l'ennemi le plus redoutable, vient à l'y découvrir, aussitôt un cri d'alarme est poussé. A ce signal bien connu, toute la troupe emplumée se rassemble, et le tyran de la forêt est assailli de toutes parts. En vain il voudrait fuir; aux cris que poussent incessamment ses adversaires pour s'exciter au combat, accourent de tous côtés de nouveaux renforts qui l'entourent, le pressent, le harcellent, jusqu'à ce qu'enfin ébloui, déchiré, accablé par le nombre toujours croissant de ses assaillans, il succombe et tombe sans vie au pied de l'arbre qui lui avait prêté asile.

Cependant notre navigation sur le canal continuait sans obstacles, et parfois aux aspects sauvages que je viens de décrire succédaient des sites champêtres. Tantôt au bord de la rive s'élevait un moulin rustique au pied duquel une barque venait prendre un chargement de farine; tantôt de fertiles prairies s'étendaient en pente à nos côtés, et de nombreux bestiaux en descendaient pour s'abreuver dans les eaux du canal. Malheureusement leur marche pesante en fait ébouler les berges nouvellement façonnées que la végétation n'est point encore venu consolider, et ce dégât est encore accru par le choc du gouvernail des barques qui, généralement, est beaucoup trop long. Ces deux inconvéniens réunis contribuent à détériorer rapidement ces berges, et à ouvrir aux eaux un passage à travers les chemins de halage, très-beaux d'ailleurs et suffisamment larges, et qui pour-

ront devenir, pour la future population, de magnifiques promenades. Je remarquai aussi que les ponts nombreux qui traversent le canal et servent à la communication de ses deux rives, ont leurs arches beaucoup trop basses sur l'eau, ce qui peut causer de graves accidens. Au reste les embarcations qui font le trajet, et qui sont spécialement destinées aux voyageurs, sont parfaitement disposées. Dans une pièce à l'arrière sont dressés les lits, uniquement réservés pour les dames. Les hommes se tiennent sur l'avant, et le centre sert tout à la fois de salon et de salle à manger. La cuisine se fait sur le pont. Enfin, parmi toutes les commodités réunies sur ces bateaux, on n'a point oublié la glacière de rigueur, où sont conservées les provisions. Après avoir franchi plusieurs écluses, nous arrivâmes à Clyde, bourg situé dans un vallon où coule, au milieu de terrains marécageux, la rivière Sénéca que traverse le canal. Il nous fallut alors franchir de nouveau vingt à vingt-deux écluses, de sorte que nous n'arrivâmes que le soir au bourg de Montézuma. Le sol que nous venions de traverser pendant ce jour, est entièrement calcaire; on y rencontre cependant quelquefois de l'argile, et des roches gypseuses couvertes de *detritus*. Lors de mon passage, on voyait encore près de ce bourg un vieux sycomore de soixante-dix pieds de circonférence sous l'ombrage duquel le peuple s'assemblait pour vaquer à la prière.

Pour pouvoir parcourir, de jour et dans un seul trajet, toute l'étendue du canal qui nous séparait encore de Rome, nous partîmes à trois heures du matin de Bucksville, bourg peu distant de Montézuma. Depuis cette dernière station, le cours du canal devient moins sinueux, et moins souvent entravé par des écluses; il coupe en outre plusieurs creeks ou rivières, qui ont leurs sources sur les plateaux supérieurs. Les bois qui bordent ses rives deviennent de plus en plus épais, jusqu'à la hauteur du lac Onéida. C'est vers ce même point qu'on franchit le plus considérable de ces creeks dont nous venons de parler; il s'échappe du lac Onéida, et lorsqu'on vient à le croiser, on peut, en suivant de l'œil son cours à travers les bois, apercevoir dans un lointain pittoresque le lac et ses bords sauvages.

La lenteur du voyage, et le repos dans lequel son mouvement doux et monotone jetait insensiblement mon esprit, la variété des sites que je voyais succes-

sivement se développer devant mes yeux, et l'influence puissante de leurs beautés sur mon imagination, toutes ces circonstances disposaient mon ame à se livrer à de paisibles méditations, et contribuaient à réveiller en moi de délicieux souvenirs. Je me rappelais, en suivant le cours de ce magnifique canal, les voyages que dans ma jeunesse je fis sur celui du Languedoc. La parité d'importance, sinon de grandeur et de magnificence, qui existe entre ces deux immenses travaux, aidait à la comparaison que je me plaisais à en faire. Là comme ici, du sein des vallons fertiles, ou au-dessus du cours des rivières, l'art est parvenu à élever des aqueducs qui comblent en quelque sorte l'intervalle des montagnes en réunissant leurs sommets. Ces constructions hardies qui fournissent aux eaux un lit artificiel, établissent le niveau et des communications entre des points que la nature semblait avoir séparés par d'insurmontables intervalles. Lorsque du fond des vallées on aperçoit des barques glisser sur ces fleuves aériens, on pourrait croire qu'elles naviguent à travers les airs. Du pont de ces barques on aperçoit, comme à Onéida, de profondes vallées; mais la différence du climat, du sol, des cultures, des végétaux et des habitans, met entre ces sites analogues d'importantes différences. Ainsi, au lieu de ces immenses solitudes, de ces forêts vierges que traverse le canal d'Érié, on voit, dans les vallées du Languedoc, d'innombrables habitations rustiques, tantôt disséminées çà et là au milieu des champs cultivés, tantôt groupées et formant par leur rassemblement de nombreux et rians villages, au milieu desquels s'élève la maison du pasteur, l'ami spirituel et temporel des habitans, et que domine la flèche élancée du clocher surmontée de la croix. Ailleurs ce sont des rivières que sillonnent de légères embarcations, ailleurs de gras pâturages que couvrent de magnifiques troupeaux, ailleurs enfin de riches moissons qu'entourent en chantant de joyeux moissonneurs. Ces souvenirs de ma patrie jetaient dans mon esprit une alternative de plaisir et de peine; que ne m'était-il donné, pour compléter la comparaison imparfaite que je faisais de ces lieux avec les sites de ma patrie, d'entendre, au milieu de cette contrée si sauvage, mais en même temps si fertile, ces airs languedociens que chantent en chœur les jeunes pâtres, lorsqu'ils conduisent leurs troupeaux dans

les champs de l'Occitanie! Ils m'eussent rappelé des lieux bien chers, où j'ai passé des momens si heureux. Les villes décorées des noms autrefois si fameux de Rome et d'Utique, que j'allais retrouver ici, ne pouvaient remplacer pour moi ni Toulouse, ni Béziers surtout, cette cité délicieuse que Dieu, dit-on, choisirait pour son séjour, s'il descendait jamais sur la terre. Un jour, sans doute, lorsque l'accroissement de la population et des capitaux aura vivifié les contrées si fertiles qu'arrose le canal américain, la ressemblance que je trouvais entre ces sites et ceux de ma patrie sera plus frappante encore; et ce pays si nouveau pourra rivaliser avec tout ce que le voyageur vient admirer dans notre vieille France.

Le spectacle d'une multitude de barques chargées de passagers et de marchandises vint interrompre mes rêveries, et m'annoncer que nous approchions d'une cité commerçante. Nous touchions en effet au terme du voyage, et nous arrivâmes à Rome à dix heures du soir.

Cette ville est le chef-lieu du comté d'Onéida, dont on évalue la population à deux mille six cents habitans. Son développement rapide est puissamment favorisé par les avantages immenses de sa situation et de sa proximité du canal, et surtout par sa position à la tête de la navigation de la rivière Mohawk et du Wood-Creek, qui ont été réunis par un petit goulet; elle est en outre un centre où viennent aboutir plusieurs grandes routes venant des quatre points extrêmes du territoire de l'Union. En sa qualité de chef-lieu d'un comté, Rome possède un hôtel-de-ville, un immense arsenal en pierre, appartenant à l'état-général, une prison, plusieurs églises et de nombreuses manufactures. Ses rues bien percées, et ses maisons d'une construction agréable, annoncent l'aisance de ses habitans.

Comme c'est à Rome, et à peu près vers les deux tiers du grand Canal, que j'abandonnai sa navigation pendant laquelle j'en avais parcouru environ la moitié, pour reprendre mes excursions à travers les terres; je saisirai cette occasion pour faire connaître cet ouvrage merveilleux qui laisse bien loin après lui tout ce qu'on a jusqu'alors tenté dans le même genre dans les autres pays.

Ce canal artificiel, entrepris pour établir une communication entre les grands lacs de l'Amérique septentrionale et le fleuve Hudson, et subsidiairement avec

l'Océan, forme, depuis Buffalo sur le lac Érié où il commence, jusqu'à Albany où il débouche dans le fleuve Hudson, une ligne non interrompue de trois cent soixante-trois milles d'étendue. On le divise, pour l'utilité de la navigation, en trois parties : celle *de l'ouest*, qui commence à son origine, à Buffalo, et qui se termine à la rivière Sénéca, a cent cinquante-huit milles de longueur; celle *du centre*, qui commence où finit la précédente, et se prolonge jusqu'à Utica, a quatre-vingt-seize milles; enfin celle *de l'est*, qui s'étend depuis Utica jusqu'à Albany, a cent neuf milles. La navigation totale, depuis le lac Érié jusqu'à l'Océan, à New-York, est évaluée à cinq cent dix-huit milles d'étendue.

Il convient peut-être, pour bien faire connaître cette vaste entreprise, et donner au lecteur le moyen d'en évaluer l'importance et les difficultés, de rappeler les circonstances qui en précédèrent les travaux, et qui en accompagnèrent l'achèvement, et de faire mention des différens événemens qui retardèrent ou favorisèrent l'accomplissement de ce travail gigantesque; nous puiserons nos documens dans l'intéressant Mémoire que la ville de New-York chargea M. Cadwallader Colden, un de ses citoyens les plus distingués, de rédiger, et qu'elle a fait imprimer à ses frais avec un luxe vraiment national, pour conserver à la postérité le souvenir de ces glorieux travaux entrepris, soutenus et conduits à fin, en peu d'années, avec les seules ressources de l'État de New-York.

Dès la fin du siècle dernier, on avait senti l'importance et l'utilité d'une communication entre les grands lacs de l'Amérique septentrionale et l'Océan; mais les travaux d'une telle entreprise paraissaient tellement au-dessus du pouvoir et des ressources d'un peuple naissant, qu'on se voyait forcé de rejeter leur exécution dans un avenir illimité. On remarqua d'abord que la communication existait presque naturellement par des rivières intermédiaires entre le lac Ontario et le fleuve Hudson; mais cette communication n'était que d'une médiocre utilité, puisque ce lac se trouve en quelque sorte isolé des autres grandes mers intérieures, par la chute effrayante du Niagara; cependant on conçut dès-lors que si l'on pouvait unir par un canal artificiel le lac Ontario et le lac Érié, la communication, quoique longue et embarrassée, pourrait enfin s'établir entre l'Hudson et les grands

lacs. Un acte de la Législature forma donc, en 1798, la compagnie du Niagara, dont le projet était de construire des écluses de chaque côté des chutes; ce projet dont l'idée était raisonnable, et dont les travaux ne présentaient point de très-grandes difficultés, resta cependant sans aucune tentative d'exécution. Enfin, depuis ce temps jusqu'en 1810, on fit à la vérité quelques théories spéculatives sur la possibilité de joindre le lac Érié et l'Hudson par un canal artificiel, mais on n'entreprit rien qui tendît à l'exécution de cette utile jonction. Ce fut seulement à cette dernière époque qu'on nomma des commissaires pour faire une reconnaissance du terrain; leur premier rapport fut présenté, en 1811, à la session de l'Etat de New-York; mais alors le projet des commissaires parut si impraticable, qu'on craignit qu'il ne fît ajourner indéfiniment l'entreprise. Cependant, immédiatement après la réception de ce rapport, M. Clinton[1] proposa un bill qui fut passé le 8 avril

[1] M. Clinton vient de mourir (en février 1828) frappé d'une apoplexie foudroyante. Ce n'était pas un homme ordinaire; ce n'était pas seulement un homme de beaucoup d'esprit, c'était encore un homme d'une grande capacité. Initié de très-bonne heure aux affaires publiques par son oncle, gouverneur de l'État de New-York, il jouissait, dans l'Union, de la réputation d'un homme réunissant à une longue expérience une conception vive, un travail facile, et beaucoup de résolution.

Il était un des meneurs du parti aristocratique (que l'on continue d'appeler *fédéraliste*), et, lors de la dernière guerre avec les Anglais, il était à la tête de la faction qui refusait au gouvernement les moyens de soutenir cette guerre. Il n'était alors rien moins que populaire; mais l'habileté qu'il déploya pour mettre en mouvement la grande entreprise du canal, sa persévérance, son opiniâtreté contre les obstacles, le succès éclatant, inoui, qui couronna ses efforts, lui assurèrent une immense popularité.

Il la perdit momentanément, dans une circonstance grave. Il était gouverneur, lorsque la population de l'État de New-York voulut réformer quelques anciens abus introduits dans la constitution de cet État. M. Clinton avait lui-même appuyé publiquement et encouragé cette réforme de toute son influence. Après de longs débats, où toute la population prit parti, la Législature ordonna la convocation d'une Convention chargée de s'occuper de cette réforme. Cet acte fut soumis au conseil de révision, qui existait alors constitutionnellement. Ce conseil suprême était composé de cinq membres, au nombre desquels était le gouverneur. Les voix furent partagées, celle du gouverneur détermina la majorité qui suspendit l'exécution de l'acte consenti par les deux Chambres.

Cette décision du conseil excita une clameur universelle. Les deux Chambres de la Législature se

1811. C'était la première loi qui eût été portée relativement à l'entreprise du grand Canal. Elle avait pour but d'ajouter de nouveaux commissaires aux anciens, de charger le conseil de la surveillance de tout ce qui intéressait la navigation entre l'Hudson et les lacs, et enfin d'autoriser ce même conseil à solliciter la coopération des autres États et du congrès, à contracter des emprunts, et à traiter avec les compagnies de navigation intérieure pour la cession de leurs priviléges et intérêts. Les circonstances paraissaient alors favorables pour s'adresser au gouvernement général et réclamer ses secours et son appui. Un célèbre message de M. Jefferson, alors président, sur l'utilité de consacrer à la construction des routes et des canaux, la portion des revenus publics qui ne serait point indispensable aux besoins de l'État général, et un excellent rapport de M. Gallatin, secrétaire des finances, sur ce message, semblaient autoriser ces espérances et promettre un puissant appui. Les commissaires s'adressèrent donc l'année suivante au con-

déclarèrent en hostilité ouverte avec le gouverneur; aux cris, aux harangues violentes des orateurs des Chambres, se réunirent les accusations des journaux du parti populaire, qui firent au gouverneur une guerre à outrance. Les Chambres, usant des moyens légaux que leur prêtait la Constitution, forcèrent la main au gouverneur; la Convention fut convoquée, et le gouverneur, accusé d'une inconcevable versatilité, fut perdu dans l'opinion.

L'époque de la nomination d'un nouveau gouverneur arriva dans cet intervalle; M. Clinton fut mis de côté. Le parti populaire triompha, et l'on crut M. Clinton à jamais perdu. Dépouillé successivement de toutes ses places, il était resté membre de la *commission du canal*, de ce canal en grande partie son ouvrage. Il continuait à y siéger, quoiqu'on l'accusât d'entraver les délibérations.

Ses ennemis voulurent le déloger de cette dernière position; ils obtinrent de la Législature son expulsion. Cette injustice souleva, révolta tous les hommes modérés des deux partis. Ses amis, profitant de la circonstance, se réunirent; des comités directeurs s'établirent dans toutes les petites villes situées sur les bords du canal, et, au retour du jour de l'élection d'un gouverneur, une forte majorité rappela pour la troisième fois à la tête du gouvernement ce même M. Clinton qui avait été, quatre ans auparavant, renversé aux acclamations de la majorité.

A cette époque, M. Adam fut nommé président des États-Unis; un de ses premiers actes fut d'offrir à M. Clinton la grande ambassade, celle de Londres. M. Clinton déclina cette mission, malgré son importance, et motiva son refus sur la nouvelle faveur dont ses concitoyens venaient de l'honorer;

grès, pour en obtenir des secours dans l'exécution d'une entreprise qu'ils démontraient devoir être aussi intéressante pour la nation, en général, que pour l'État dans lequel elle serait exécutée. Deux des commissaires assistèrent même à la session du congrès, pour suivre les démarches près de lui. Mais le congrès, avec ces formes discrètes et ces dilations prudentes qui forment un des caractères de sa politique, n'accueillit ni ne rejeta la demande des secours, parut croire qu'il n'était point juste de faire pour l'État de New-York, ce qu'on ne serait point à même de faire pour les autres États; et enfin, après plusieurs années de démarches infructueuses, fit entendre, en 1817, qu'il ne pensait pas que la constitution permît l'emploi d'aucuns fonds nationaux pour ces sortes d'entreprises. Le désappointement fut grand lorsqu'on apprit dans l'État de New-York ce malheureux résultat. Mais comme la résistance et les difficultés ne font souvent qu'enflammer le zèle, celui des intéressés ne se ralentit point. Les commissaires, con-

mais le véritable motif qui dirigeait M. Clinton, fut un dessein bien arrêté de porter ses vues beaucoup plus haut, et de profiter de sa résurrection politique pour se mettre au rang des candidats à la présidence.

La mort l'a frappé au moment où la maturité de ses talens, son influence agrandie, et un parti immense, lui promettaient le succès.

Pour l'obtenir, il fallait empêcher la nomination *actuelle* d'un homme du nord, et par conséquent la seconde nomination de M. Adam.

Il fallait mettre en avant un candidat des États du midi; et, par les soins des amis de M. Clinton, le général Jackson obtint, dans le seul État de New-York, une majorité de six mille votes.

Dans l'hypothèse de cette nomination, M. Clay, aujourd'hui ministre des affaires étrangères, obtenait l'ambassade de Londres, et M. Clinton acceptait, sous le président Jackson, la secrétairerie d'État.

Après ses quatre ans d'exercice, et même peut-être avant, le général Jackson se retirait, et M. Clinton se mettait sur les rangs, soutenu par tous les États du nord et par une grande partie de ceux du midi, avec la presque certitude du succès.

La mort a déconcerté toutes ces mesures si bien prises; le parti de M. Adam va se relever, et je ne serais pas étonné que le général Jackson fût éconduit.

(*Note communiquée.*)

formément à l'autorisation qu'ils en avaient reçue en 1811, s'adressèrent aussi, pendant cet intervalle, aux autres États, et, en particulier, à ceux du Vermont, du Kentucki et de l'Ohio, en leur proposant la jouissance des bénéfices offerts par les améliorations projetées pour les communications intérieures, s'ils voulaient prendre part aux dépenses qu'elles exigeraient. La réponse de ces États ne fut ni moins polie, ni moins prudente que celle du congrès. Ils se dispensèrent de prendre part à cette entreprise, en se rejetant sur leur jeunesse et leur pauvreté.

Malgré ces échecs successifs, l'État de New-York ne désespéra point du succès, et, réduit à ses seules ressources, il résolut cependant de ne point abandonner l'entreprise. En 1812, le conseil des commissaires fit un second rapport à la Législature qui, dans cette session, passa un acte qui autorisait les commissaires à emprunter, sur le crédit de l'État, la somme de 5,000,000 de dollars, pour être employée à l'exécution des canaux. On paraissait toucher au terme de tant de délais et de difficultés; mais la guerre qui survint entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, le dérangement des finances nationales, et d'ailleurs l'opposition puissante que le projet des commissaires ne cessait d'éprouver au sein même de l'État de New-York, de la part de personnes qui croyaient l'exécution au-dessus des forces et des ressources de l'État, et qui pensaient qu'il valait mieux faire passer le canal par la route du lac Ontario, déjà exploitée auparavant, que d'aller directement au lac Érié; toutes ces circonstances et plusieurs autres rendirent inutiles ces premiers actes de la libéralité de l'État de New-York, et, en 1814, sa Législature révoqua la loi qui autorisait les commissaires à emprunter 5,000,000 de dollars. Quoique cette révocation, désastreuse en apparence, et tout-à-fait décourageante, semblât ruiner entièrement le projet, cependant elle eut en définitive d'heureux résultats, car elle empêcha que l'emprunt ne se fît au-dehors; d'où il résulte qu'aujourd'hui les habitans de l'État de New-York jouissent de l'intérêt des actions qu'ils ont prises sur le canal. La guerre elle-même qui, en détournant les esprits, paralysant les volontés, épuisant les ressources, semblait mettre à cette entreprise d'insurmontables obstacles, devint pourtant une des causes qui ont le plus contribué à son achè-

vement. En effet, le manque absolu d'une communication praticable et sûre, pour le transport des munitions depuis les bords de la mer jusqu'aux frontières de l'ouest, fut péniblement senti; les dépenses du transport des canons, depuis Albany jusqu'au lac, triplèrent la valeur de chaque pièce.

Enfin on touchait au terme de tant de délais et d'obstacles si multipliés. Vers la fin de 1815, quelques citoyens des plus influens de New-York se réunirent, et nommèrent un comité chargé de présenter un mémoire en faveur du projet de navigation intérieure. M. Clinton, membre de ce comité, développa les avantages du projet avec tant d'habileté, de force et d'éloquence, que toute opposition devint dès-lors inutile. Alors des pétitions à l'appui du rapport, signées par des milliers de citoyens, arrivèrent de toutes parts à la Législature pendant la session suivante. Le gouverneur Tompkins [1], dans son discours d'ouverture, recommanda cet objet à l'attention des deux Chambres, et les commissaires firent

[1] Le gouverneur Tompkins était le chef du parti démocratique, dans l'État de New-York. Il était en opposition constante au parti Clinton; et lorsqu'en 1813 et 1814, les fédéralistes des États du nord refusaient au gouvernement les moyens de soutenir la guerre avec honneur, le gouverneur Tompkins employait ses amis, sa fortune et son crédit pour procurer au gouvernement, attaqué par les Anglais, les secours dont il avait besoin. Ecoutant alors plutôt son patriotisme que sa prudence, il contracta, pour le salut de la chose publique, des engagemens personnels qui formèrent un capital énorme, bien supérieur à sa fortune, qui était cependant alors considérable.

La paix se fit, le gouvernement changea, et le parti fédéraliste se retrouva à la tête des affaires; le gouverneur Tompkins trouva partout froideur et presque ingratitude. On examina avec sévérité des réclamations fondées sur des engagemens sacrés, contractés dans le moment du danger, mais peut-être avec un peu de légèreté. Les créanciers alarmés poursuivirent M. Tompkins; de nombreuses condamnations l'assaillirent; ses biens furent vendus, et sa liberté compromise. Il s'était confiné dans une de ses propriétés, devenue celle d'un de ses enfans, dans *Staten-Island*, en face de New-York. Enfin une demi-justice lui fut rendue; une liquidation strictement juste, et malheureusement bien tardive, lui accorda une somme, à la vérité considérable, mais qui suffisait à peine au paiement de dettes qu'il n'avait contractées que pour la défense de la patrie. Au moment où ce secours lui arriva, le chagrin avait ruiné sa santé et affaibli toutes ses facultés. Il mourut avant l'âge, en 1827. (*Note communiquée.*)

un rapport qui se terminait en demandant le commencement immédiat des travaux. Enfin, en 1816, la loi si désirée, et relative à l'amélioration de la navigation intérieure de l'Etat, passa dans la Chambre représentative à une majorité de soixante-treize voix, et dans le Sénat à une majorité de treize. Par cette loi, cinq commissaires qu'elle créait furent autorisés à prendre des mesures pour ouvrir un canal de communication entre le lac Erié et l'Hudson; 20,000 dollars leur étaient en outre accordés pour l'exécution de cette loi.

Au mois de mai 1816, les commissaires s'assemblèrent pour s'occuper des travaux préparatoires; ils divisèrent la ligne du canal en ces trois parties *de l'ouest*, *du milieu* et *de l'est* que nous avons déjà mentionnées, et désignèrent des ingénieurs pour chacune de ces trois parties. Avant le commencement de la session de 1817, les lignes du canal avaient été reconnues, tracées et dessinées, et au moment où la législature s'assembla, on lui présenta un rapport d'une exactitude scrupuleuse, avec des profils, des plans et des estimations; ces dernières s'élevaient à près de 5,000,000 de dollars. Cette somme a été insuffisante, comme nous le verrons bientôt. L'acte passa au mois d'avril 1817; il autorisait les commissaires à commencer de suite les travaux, mais il restreignait les opérations à l'ouverture de communications entre les rivières Mohawk et Sénéca. Au reste, les ressources proposées pour payer les intérêts des emprunts, ou éteindre les dettes que l'on serait obligé de contracter, étaient : des donations de terres promises ou déjà faites par des individus ou des compagnies qui espéraient plus que d'autres, par la situation de leurs propriétés, retirer un grand avantage du canal; un léger impôt sur les salines de l'ouest appartenant à l'Etat; une taxe sur les passagers des bateaux à vapeur; une portion des revenus provenant des ventes à l'encan et de certaines loteries; enfin une contribution de 250,000 dollars qui devait être levée sur les terres situées dans un espace de vingt-cinq milles autour des canaux. Mais, de toutes ces ressources, les deux premières seulement ont été employées, et cependant tous ces immenses travaux seront payés en moins de temps qu'il n'en a fallu pour les achever.

C'est à Rome, et à peu près vers le tiers du côté oriental, comme nous l'avons

déjà remarqué, que furent définitivement, en 1817, commencés les travaux du grand canal. On choisit pour cette ouverture le 4 juillet, jour anniversaire de l'indépendance américaine. Il s'écoula huit années et quatre mois entre ce jour et celui, non moins mémorable, où le premier bateau parti du lac Érié toucha l'Océan.

Déjà, en 1819, un rapport des commissaires apprit que les travaux du milieu avançaient avec succès sous la direction de M. Benjamin Wright, ingénieur principal. C'est alors, et après cette épreuve, que la Législature donna l'acte qui autorisait l'achèvement des trois parties du canal d'Érié, qui permettait de faire les emprunts nécessaires; et qui ordonnait la construction d'un petit port à Buffalo-Creek, embouchure du canal sur le lac Érié. Le même rapport des commissaires annonçait aussi la découverte, faite par l'ingénieur White, d'une terre grasse dont la propriété est de durcir sous l'eau, ce qui fut d'une grande utilité pour tous les travaux hydrauliques. On y décrivait en outre plusieurs machines très-utiles, récemment inventées par des habitans de l'État de New-York; l'une propre à abattre promptement les grands arbres qui se trouvaient dans la ligne du canal; et deux autres présentant les plus grandes facilités pour arracher les plus forts troncs d'arbres et découvrir toutes les racines. Ces trois machines ont puissamment contribué à accélérer les travaux. Enfin une évaluation générale, faite sur la totalité des travaux, a établi que ce canal fut exécuté à raison d'un mille de longueur par semaine. Pendant la session de 1820, le gouverneur Clinton annonça que la partie *du milieu* du canal était achevée, ainsi qu'une branche latérale d'environ quatre-vingt-seize milles, allant jusqu'à Salina[1]; que, le 25 octobre, les commissaires avaient navigué d'Utica à Rome, et avaient trouvé leurs espérances surpassées par la célérité, l'économie et l'utilité des travaux, et que ces travaux, quoique encore imparfaits, commençaient déjà à donner au commerce intérieur une activité extraordinaire. C'est alors qu'une loi régla les appointemens des premiers ingénieurs; mais, par une générosité toute patriotique

[1] Cet embranchement a été depuis continué jusqu'au lac Ontario, à Oswégo.

qui mériterait de rencontrer souvent des imitateurs, MM. Clinton et Van-Ranslaer ne voulurent jamais accepter la moindre récompense de leurs longs et utiles services.

Les immenses avantages de ces communications se firent sentir immédiatement. Dès que la partie centrale du grand canal, qui était achevée, fut ouverte, elle se couvrit de bateaux; et, quoiqu'on n'ait commencé à imposer les taxes qu'en 1820, on put dès-lors avec certitude évaluer ce que rapporterait le canal entier lorsqu'il serait terminé. Alors se dissipèrent toutes les craintes qu'avaient si long-temps manifestées les antagonistes de ce gigantesque travail. L'entreprise marcha avec le même succès jusqu'au 1er octobre 1823, époque où fut entièrement achevée la portion du canal dite *de l'est;* dans le même temps la partie *de l'ouest* fut conduite de Montézuma vers l'Érié, de manière que lorsque, le 8 octobre 1823, on ouvrit l'écluse qui forme la communication entre le canal et le bassin artificiel de l'Hudson à Albany, il y eut une navigation non interrompue entre Rochester, sur la rivière Génésée, et Albany, sur l'Hudson. L'achèvement de la partie *de l'est* fut l'objet d'une satisfaction générale, car les difficultés que présentait cette partie étaient effrayantes; il avait fallu passer par-dessus les cataractes de Cohoes, trouver un passage le long des bords de la Mohawk, resserrés par des rochers d'une grande élévation, et pour ne point s'écarter de la ligne tracée, il avait fallu quelquefois conduire le canal à travers une chaîne de rochers de vingt à trente et même jusqu'à cent pieds d'élévation perpendiculaire. On trouva, dans ce qu'on appelle en Amérique des *bouffées de sable,* les moyens d'enlever de telles masses de rochers; enfin on termina en quatre-vingts jours un travail à l'achèvement duquel on avait assigné plusieurs années. Entre Schenectady et Albany, le canal traverse deux fois la Mohawk sur des ponts-aqueducs de dix-huit cents pieds de longueur.

C'est dans le courant de l'année 1823 que les premiers bateaux apportèrent des marchandises de l'intérieur au marché de New-York; quelques-uns de ces bateaux avaient fait une navigation de plus de trois cent cinquante milles. Enfin l'achèvement de la partie de l'ouest, et par conséquent de tout le canal Erié, fut

annoncé à New-York par le bruit du canon, le 26 octobre 1825; le même jour, *le Chef Sénéca*, bateau richement orné, destiné pour cette importante cérémonie, partit de Buffalo tiré par quatre chevaux, et arriva, le 4 novembre suivant, à New-York, après avoir, pendant cette navigation intérieure de dix jours, parcouru cinq cent dix-huit milles, dont trois cent soixante-trois sans interruption dans un canal artificiel.

Ici finit le récit des longs obstacles que cette entreprise eut à surmonter, et des pénibles travaux à l'aide desquels elle fut mise à fin. Nous n'essaierons point de dépeindre la joie universelle qui en accueillit l'achèvement, elle peut se concevoir par l'importance même et l'utilité de ce magnifique ouvrage. La ville de New-York a fait imprimer à la suite du précieux Mémoire de M. Cadwallader Colden, le long récit des fêtes et des réjouissances extraordinaires qui marquèrent cette époque à jamais célèbre dans les annales de l'Etat de New-York. Nous ne pouvons entrer dans les interminables détails des banquets, des processions de tous les corps de l'État et des corporations de métiers, des illuminations, des feux d'artifice, etc., qui eurent lieu à cette époque; nous mentionnerons seulement la cérémonie maritime et vraiment imposante, par laquelle une flotte tout entière, richement ornée de milliers de pavillons et disposée en vaste demi-cercle dans l'immense baie de New-York, accueillit par ses salves unanimes *le Chef Sénéca*, débouchant dans l'Océan.

Reportons maintenant notre attention sur le canal, et examinons ses principaux détails. Sa longueur, depuis Buffalo jusqu'à Albany, est de trois cent soixante-trois milles, sa largeur de fond est de quatorze pieds, et celle de sa surface de vingt-huit; il offre partout une profondeur de quatre pieds d'eau [1]. Il traverse dans son cours quatre-vingt-trois écluses bâties de pierres solides, et dont l'intérieur, portant quatre-vingt-dix pieds de long sur quinze de large, peut contenir des bateaux de plus de cent tonneaux. Au moyen de ces écluses qui, depuis Buffalo jusqu'à

[1] Nous ferons observer qu'il s'agit toujours ici de pieds anglais, dont la longueur est un peu moindre que celle du pied français.

Albany, sont généralement de descente, quoique vers le centre il y en ait quelques-unes d'ascension, les bateaux qui partent du lac Érié sont descendus en arrivant dans le fleuve Hudson d'une hauteur de cinq cent soixante-quatre pieds anglais, ou de cent soixante et onze mètres huit cent cinquante millimètres, total de la différence des niveaux entre ces deux eaux. Cette pente et le nombre des écluses qui l'accompagnent sont ainsi réparties entre les trois portions du canal, savoir : Pente continue de la section *de l'ouest*, depuis le lac Erié jusqu'à la rivière Sénéca, cinquante-neuf mètres cent onze millimètres, et vingt-une écluses; pente de la section *du milieu*, depuis la rivière Sénéca jusqu'à Utica, et relèvement, quatorze mètres neuf cent trente millimètres, et onze écluses; enfin, pente continue de la section *de l'est*, depuis Utica jusqu'à la rivière Hudson, cent vingt-sept mètres six cent soixante-neuf millimètres, et cinquante-une écluses; ce qui donne pour total du mouvement des niveaux, tant en chutes qu'en relèvement, deux cent un mètres sept cent dix millimètres, et quatre-vingt-trois écluses[1].

Parmi les importans appareils qu'on remarque aux divers changemens de niveau, et à la rencontre des rivières, on doit citer le grand aqueduc qui sert à faire passer la partie orientale du canal par-dessus l'Irondiquot; cet ouvrage prodigieux constitue une route aérienne de plus d'un quart de mille de longueur sur une élévation de soixante-dix pieds au-dessus du torrent. Le pont-aqueduc sur le Génésée à Rochester est non moins digne d'admiration; il se compose de dix arches de pierre de taille portant un canal de quatre cent deux pieds de longueur. Nous avons déjà parlé des écluses de Lockport, et des travaux extraordinaires qu'a nécessités leur établissement. Les tranchées profondes qu'il a fallu faire dans cette portion *de l'ouest* ont coûté plus d'argent et de peine que tout le reste; pour passer par-dessus les montagnes, il a fallu faire des excavations de vingt-cinq pieds de profondeur, pendant une longueur de sept milles, dont trois à travers le roc

[1] Nous ferons encore observer qu'il existe de grandes différences dans les calculs des écrivains américains et sur les plans du grand Canal, tant pour le nombre des écluses que pour la hauteur des niveaux, etc.; nous avons tâché de concilier ces différences.

vif. On peut regarder les écluses combinées qui passent sur la cime des montagnes, dans cette partie, comme l'ouvrage le plus difficile et le plus extraordinaire. A la vérité, toujours dans cette même partie, le canal traverse une grande plaine, depuis Lockport jusqu'à Rochester, de soixante-trois milles d'étendue sans une seule écluse; et dans la partie du milieu il y a une autre plaine non interrompue de soixante-neuf milles et demi, depuis Salina jusqu'à Francfort. Il nous reste à parler des deux extrémités ou embouchures du canal : celle de l'ouest est pour ainsi dire *multiple;* car elle est à la fois située à Buffalo, sur le lac Érié, comme nous l'avons souvent répété; puis encore plus loin à Black-Rock, sur le Niagara, où l'on a pratiqué, à l'aide des eaux de cette rivière, un bassin artificiel, en liant la plage de terre ferme avec l'île des Femmes; et enfin encore au-dessus, et toujours sur le Niagara, à l'endroit où la rivière Tonawanta débouche dans ce fleuve. Dans la partie *de l'est,* le canal se termine à Albany par un bassin formé par l'Hudson, et par une jetée qui se prolonge parallèlement au fleuve pendant près de trois quarts de mille. La communication avec le fleuve a lieu par une écluse construite à l'extrémité orientale de la jetée, écluse qui livre passage aux bateaux de la rivière et à ceux du canal. Le chargement et le déchargement des bateaux et autres bâtimens, soit dans le bassin, soit sur le fleuve, s'exécutent facilement à l'aide de magasins construits sur une jetée qui a soixante-seize pieds de large. Ce port spacieux, qui peut avoir trente-deux acres de superficie, a été exécuté par une compagnie particulière autorisée par une loi de l'Etat, et à qui on a accordé le revenu de certaines taxes.

Nous avons dit en quelque endroit que les travaux immenses d'excavation de ce canal n'avaient point été inutiles à l'avancement de la science géologique. En effet, à l'aide de ces fouilles et de ces tranchées poursuivies à travers l'Etat de New-York tout entier, on a reconnu le gisement des diverses roches, le mouvement des terrains et la nature des minéraux qui constituent le sol de cet Etat, dans tous les lieux que le canal traverse. Nous croyons qu'il ne sera point sans intérêt pour le lecteur de voir exposer sommairement les principaux faits que ces travaux ont mis à même de constater.

Dans toute la partie occidentale de l'État de New-York, depuis le lac Érié, où le canal prend naissance, jusque vers Francfort sur la ligne de ce canal et au-delà, le sol, dans toutes les profondeurs que la sonde a pu atteindre, se compose de plusieurs lits de roches de diverse nature, superposés les uns aux autres à peu près horizontalement, dans un ordre que nous allons bientôt faire connaître. Le canal, dans sa plus grande élévation, est d'abord supérieur à tous ces lits, mais en s'abaissant successivement il finit par les traverser tous, et il atteint enfin, vers son extrémité, le plus inférieur. Voici l'ordre dans lequel sont rangés ces lits : tout-à-fait inférieurement, et jusqu'à une profondeur qu'il est impossible d'évaluer, règne ce qu'on pourrait appeler les fondations du sol, c'est un lit de *grauwacke* de la plus ancienne formation. Immédiatement au-dessus repose un lit de *grès meulier des houillières*, dont l'épaisseur varie considérablement; très-épais dans la partie occidentale vers le lac Erié, il s'amincit extrêmement à son centre, pour reprendre de l'épaisseur vers Francfort, où, comme nous l'avons dit, il se termine ainsi que tous les autres. Un lit de *roc salifère*, où l'on rencontre une multitude de sources salées, s'étend immédiatement au-dessus, présentant à peu près, et vers les mêmes endroits que le précédent, les mêmes différences d'épaisseur, et conservant beaucoup moins d'horizontalité; c'est entre ce lit et celui de *grauwacke* que nous avons d'abord mentionné, qu'est situé le véritable gisement de la formation du charbon de terre. Un *banc de grès* recouvre le *roc salifère*, et est immédiatement recouvert par un lit de *schiste ferrugineux*. Tous ces lits ont la même étendue, et se continuent sans interruption depuis le lac Érié jusqu'aux environs de Francfort; mais le dernier lit que nous avons à mentionner, et qui forme la superficie du sol, varie beaucoup de nature, et présente des mouvemens d'ondulation et des différences d'épaisseur extrêmement considérables, si on les compare à l'horizontalité que gardent assez exactement les lits inférieurs. Cette irrégularité ne doit point étonner, si l'on considère que c'est dans cette couche que se dessinent les montagnes, les vallées, et que sont creusés les lits des rivières et des torrens. Cette couche supérieure se compose principalement : vers le lac Érié, de ce calcaire auquel on donne

vulgairement le nom de *roche fétide;* depuis Lockport jusqu'à Pittsford, de *calcaire géodique;* depuis le bassin d'Hartwell jusqu'à l'Onéida-Creek, de *schiste calcarifère*, qui passe souvent à l'état de *grauwacke à grains fins;* et enfin, depuis ce dernier endroit jusqu'à Utica, de *grès ferrugineux.* Vers Francfort tout cet appareil régulier de lits et de couches superposés horizontalement disparaît entièrement, et le sol qui s'étend au-delà, toujours sur la ligne du canal, présente dans ses gisemens les accidens les plus variés, et des mouvemens dont il serait impossible de donner l'idée par une simple description sans figures; nous serons donc forcés de nous borner à mentionner les divers terrains que traverse successivement le canal, sans nous appesantir sur la forme des lits et leurs différentes irrégularités. Vers *German-Flatt* (plaines des Allemands), endroit où se terminent tous les lits horizontaux, on voit sortir obliquement de dessous ce lit de *grauwacke de première formation,* que nous avons dit former les fondemens du terrain depuis le lac Erié, un lit intercalaire de *calcaire métallifère* qui vient mourir à l'extérieur du sol; un second lit de *grès calcarifère* lui succède, en lui restant parfaitement parallèle. Le canal traverse ces deux lits, en les coupant presque à angle droit. Le canal traverse ensuite, à l'endroit nommé *Little-Falls*, une montagne de *gneiss* dont la base du côté de l'ouest s'enfonce perpendiculairement sous le sol à une profondeur inconnue, tandis que du côté oriental elle se prolonge en rampant sous d'autres lits que nous allons mentionner, pour percer de nouveau la surface du sol à l'endroit nommé *Noses.* Entre ces deux montagnes de *gneiss* s'étendent plusieurs lits qui présentent cette disposition particulière qu'on est convenu d'appeler *en bateau.* Le plus inférieur est de *grès calcarifère;* il est coupé deux fois par le canal, à ses deux extrémités. Au-dessus se trouve un lit de *calcaire métallifère* que le canal traverse dans toute sa longueur. Enfin à la surface du sol, et au-dessus du niveau du canal, se trouve un lit de *schiste calcarifère.* Au-delà de ces lits *en bateau* le canal traverse une nouvelle montagne de *gneiss* qui est, comme nous l'avons dit, le prolongement de la précédente. On voit régner ensuite, depuis *Root* jusqu'à Rotterdam, une masse énorme de *grès calcarifère* qui s'enfonce jusqu'à une profondeur inconnue,

et dont les extrémités sont à peu près perpendiculaires; dans certains endroits cette masse s'élève jusqu'à la surface du sol, dans d'autres elle est surmontée de mamelons de *schiste calcarifère*, et même d'un dépôt irrégulier de *calcaire métallifère*; c'est entre ces mamelons que sont creusés les lits des rivières *Schoharie*, *Chucténunda* et des *Pierres à Fusil*. Le canal traverse cette grande masse de grès, et coupe à leur base ces divers mamelons. Depuis Rotterdam jusqu'aux chutes de Cohoes, le canal est creusé dans un lit de *grauwacke* d'une grande profondeur, qui affecte aussi la disposition *de bateau*, et qui, vers Rotterdam, contient des *pyrites* en abondance. Enfin le canal vient se terminer à Albany en traversant un dépôt immense de *tonschiefer de transition*, qui se prolonge bien au-delà. Nous ferons, en terminant ces observations sur la géologie du canal, deux remarques : la première, c'est que nous n'avons pu mentionner dans cette énumération que les grandes masses de substances minérales qui forment la base des terrains; le détail des innombrables variétés, qu'on a rencontrées par petites quantités dans ces travaux, nous aurait menés beaucoup trop loin, et n'aurait eu que peu d'intérêt pour le lecteur. La seconde remarque que nous avons à faire, c'est que la lithologie des terrains que traverse le canal est peu variée, si on la compare à celle de quelques contrées environnantes. Les travaux se sont précisément arrêtés à l'endroit où la nature des roches devenait de plus en plus variée, et les accidens de gisement de plus en plus intéressans. Ainsi, si l'on continue par la pensée la ligne du canal depuis Albany jusqu'à Boston, en traversant l'Etat de Massachussets, on rencontre, dans cette direction, une multiplicité de roches de toutes les formations, affectant les dispositions et les rapprochemens les plus insolites.

Après avoir tracé l'historique des travaux du grand canal de l'Etat de New-York, et fait connaître les principales particularités de son établissement, il convient d'évaluer les sommes qu'il a coûtées et celles qu'il doit rapporter au trésor de l'Etat.

Dans le rapport annuel, fait en 1825 par la commission financière des canaux d'Erié et du Champlain dont on n'a jamais séparé la comptabilité, il est dit que

toutes les sommes payées pour ces canaux, jusqu'au 1er janvier de cette année, déduction faite des droits perçus, s'élèvent à 8,829,000 dollars. Les taxes levées jusqu'à la même époque montent à 491,415 dollars; et, conformément à ce dernier rapport, il fallait encore, pour compléter les travaux et satisfaire à toutes les demandes de dédommagement, 800,000 dollars, ce qui fait en tout 10,120,465 dollars, c'est-à-dire un peu plus de 50,000,000 de francs, que l'on peut regarder comme la dépense totale faite pour ces deux canaux.

Le canal Erié a trois cent soixante-trois milles de long [1], et celui du lac Champlain en a dix-huit, la longueur totale est donc de trois cent quatre-vingt-un milles; or, la somme précédente, répartie entre ces trois cent quatre-vingt-un

[1] Nous avons dit, dans le cours de cette description, que le canal d'Érié est le plus long qui ait jamais été construit dans le monde entier; cela est vrai, mais il faut bien entendre que nous parlons ici d'un canal artificiel non interrompu pendant une ligne de trois cent soixante milles. L'Angleterre a, dit-on, plus de cent canaux, mais elle n'en a pas un seul qui ait plus de cent milles de long. En France, le plus long canal, celui du Languedoc, a cent cinquante milles. La navigation intérieure de la Russie est si étendue que l'on peut, dit-on, naviguer pendant plus de quatre mille cinq cents milles; mais c'est en traversant des lacs ou des cours naturels d'eau unis entre eux par des canaux dont le plus long n'égale pas la moitié du canal d'Érié. Si l'on considère l'étendue de la navigation intérieure des États-Unis, on verra qu'il n'y en a pas une dans le monde qui puisse lui être comparée, car seulement dans l'État de New-York, la navigation sur les lacs et les rivières est d'au moins mille milles.

Il est curieux de remarquer que, par cette navigation artificielle, le continent de l'Amérique du Nord sera partagé en grandes îles : l'une bornée par le canal Champlain, le Sorel, le Saint-Laurent, l'Atlantique et l'Hudson; une autre par le canal Champlain, le lac Champlain, le Sorel, le Saint-Laurent, l'Ontario, le Niagara, le lac Érié et le canal de l'Ouest; une troisième enfin par l'Hudson, le canal d'Erié, le Mississipi, le golfe du Mexique et l'Atlantique. Le canal d'un mille trois quarts de long tout au plus, entre le Ouisconsin qui tombe dans le Mississipi, et la rivière des Renards qui se jette dans le lac Michigan, et qui sont constamment navigables, formera une autre île immense qui aura pour limites, au nord le lac Supérieur, et le Mississipi à l'ouest. D'un autre côté, bientôt par la rivière Lewis et l'Aregon, on aura une communication intérieure entre l'Océan-Pacifique et l'Atlantique. Alors de l'embouchure de l'Aregon à la Chine, un bateau à vapeur n'aura que quinze à vingt jours de navigation, et ce passage nord-ouest pour les Indes, que chercha le navigateur Hudson, lorsqu'il découvrit la rivière qui porte son nom, sera trouvé.

milles, donne un montant de 26,241 dollars par mille; mais comme, sur cette somme totale, on a encore prélevé les dépenses faites pour l'amélioration de la navigation dans le fleuve Hudson et dans le Wood-Creek, dans une étendue de quarante-six milles; si l'on ajoute ces quarante-six milles aux trois cent quatre-vingt-un précédens, la dépense faite pour chacun d'eux en sera diminuée d'autant, et pourra se réduire à 23,420 dollars par mille, ce qui revient à 78,477 francs par kilomètre; or cette dépense est beaucoup moindre que celle des canaux de mêmes dimensions qui ont été exécutés jusqu'à présent en France, en Angleterre, et dans les autres parties de l'ancien continent. Ce résultat économique est en partie dû aux avantages supérieurs que présentent, pour l'exécution de semblables entreprises, la gestion des compagnies particulières, comparée aux opérations lentes et dispendieuses des gouvernemens.

A mesure que les diverses sections du grand canal ont été achevées, elles ont été livrées à la navigation et rendues ainsi immédiatement productives. Le revenu dont elles ont été la source s'est progressivement élevé, et l'on conçoit qu'il s'élèvera de plus en plus à mesure que la population du pays s'accroîtra; en supposant qu'elle continue de doubler dans une période de dix ans, on a calculé que le grand canal du lac Erié produirait, en 1846, un revenu de 2,000,000 de dollars, ou de 10,780,000 francs. Mais, ce qui est constant, c'est que le rapport des commissaires dit que, depuis l'ouverture de la navigation au printemps de 1824 jusqu'à sa clôture au mois de décembre, quoiqu'il n'y eût encore que deux cent quatre-vingts milles du canal Erié navigables, et quoique la partie *de l'ouest* qui tend à Buffalo eût à peine commencé à payer ses contributions, le total des taxes s'éleva pourtant à 350,761 dollars, ce qui revient à 1,929,185 francs. En 1825, première année de l'achèvement total du canal, ce revenu s'est élevé à 3,240,000 francs, et, en 1826, à 5,390,000 francs; ce qui assure en moins de huit ans l'amortissement total du capital emprunté, ce revenu fût-il déjà parvenu à sa dernière limite. Mais il est beaucoup plus probable que ce revenu continuera encore à s'augmenter d'année en année avec la population; et les évaluations très-modérées des commissaires, qui jusqu'à présent ont été de

beaucoup dépassées par l'événement, portaient cet accroissement progressif à 75,000 dollars par an, pendant les neuf années suivantes. Enfin on calcule que toutes les dettes contractées à cause de ce canal étant éteintes, que les taxes établies à son sujet étant abolies, et tous les frais de réparation, de perception et de surveillance étant payés, l'Etat doit encore compter sur un revenu net de 1,000,000 de dollars, ou de 5,500,000 francs, ce qui égale quatre fois les dépenses de son gouvernement. Alors l'Etat de New-York offrira le spectacle nouveau d'une communauté de quatre ou cinq millions d'hommes, non-seulement soutenant son gouvernement sans impôts, mais encore ayant de l'argent de reste, provenant des produits des propriétés de l'Etat. Le gouvernement général, il est vrai, dans un but politique et de réciprocité, imposera toujours des taxes sur les produits étrangers que l'habitant des villes aura la fantaisie de consommer; mais le fermier indépendant qui tire de sa propriété et produit de lui-même tout ce qui lui est nécessaire, pourra vivre dès-lors sans payer aucun impôt ni direct ni indirect, ni à l'Etat ni au gouvernement général.

Il était naturel qu'une semblable entreprise, conçue avec des prévisions si supérieures, exécutée avec tant d'habileté et d'économie, et couronnée par un succès si éclatant, donnât l'éveil à une foule d'intérêts oisifs et enflammât toutes les espérances; en un mot un pareil projet devait en enfanter un grand nombre de semblables. En effet, la Législature de l'Etat de New-York vient, dans une de ses dernières sessions, de porter une loi qui autorise l'examen de dix-sept projets de canaux à ouvrir dans différentes parties de son territoire. Déjà un des plus importans de ces canaux vient d'être terminé, et mis en communication avec le grand Canal, à Syracuse, à quelques trente milles de Rome. Il débouche, par Oswégo et la rivière de ce nom, dans le lac Ontario, à moins de quarante milles du fleuve Saint-Laurent; et désormais tous les produits des bords du lac et du haut Saint-Laurent peuvent, sans subir aucun *portage*, prendre, du lac par le canal, la route du grand marché de New-York. Un autre embranchement, qui vient d'être autorisé par la Législature de New-York, en février 1828, communiquera de Rome, en passant par Turin, jusqu'aux hautes chutes du *Black-*

River. Ce nouveau canal, en ouvrant des débouchés faciles aux forêts, vierges encore, du *Castor-Land* et des comtés environnans, va appeler des colons, provoquer des défrichemens immenses, et procurer un écoulement aux riches produits des hauts-fourneaux et des forges de cette contrée encore un peu sauvage où l'on rencontre cependant quelques Français. Un autre canal, dit de l'Ohio, voit aussi ses travaux en pleine activité; il doit joindre le canal d'Erié au fleuve du Mississipi, et il établira à lui seul, au centre des Etats-Unis, une ligne navigable de plus de seize cents lieues entre l'Etat de New-York et la Nouvelle-Orléans. Si nous portons nos regards sur toute l'étendue des Etats-Unis, nous verrons en projet ou en exécution une foule d'entreprises analogues; ainsi, depuis deux ans, on est occupé à faire les reconnaissances préparatoires pour déterminer les grandes lignes d'un système de routes et de canaux qui réponde aux besoins du commerce et de l'agriculture, et à la nécessité de communications rapides d'une extrémité de l'Union à l'autre. Les plans de ce vaste système ne pourront être complétés que dans quelques années, mais les lignes que l'on sait jusqu'ici devoir entrer dans ce grand canevas sont : un canal du cap Cost-Bay à Buggard-Bay, un du Rariton à la Délaware, un de la Délaware à la Chesapeak, un d'Hampton-Road aux *sounds* de la Caroline du nord (ces *sounds,* ainsi que ceux de la Caroline du sud et de la Géorgie, seront rendus d'une navigation facile, et cette série de canaux et de *sounds* formera une ligne navigable parallèle à la côte depuis Boston jusqu'à Saint-Mary's, en Géorgie); de plus un canal à travers les Florides, qui mettra l'Atlantique en communication avec le golfe du Mexique, et évitera de doubler les caps des Florides; un canal du Mississipi au lac Pontchartrain; un canal de la Chesapeak à l'Ohio, par les vallées du Potomac et du Yonghagani, se terminant d'un côté à Washington et de l'autre à Pittsburgh; un canal prolongeant ce dernier pour unir l'Ohio au lac Erié; enfin une grande route de Washington à la Nouvelle-Orléans.

Tels sont les travaux que projette et exécute un peuple qui compte à peine un demi-siècle d'existence; peuple dont les circonstances les plus heureuses favorisent, il est vrai, le développement des forces, mais qui ne serait probablement

jamais arrivé à ce haut point de splendeur, et qui languirait encore dans les liens de l'esclavage, si les armes d'un roi de France n'avaient protégé son indépendance naissante et accompli son affranchissement. J'aime à rappeler, en terminant cette notice sur le grand canal de l'Etat de New-York, que les Américains, quoique vivant en république, sont assez sages pour honorer les rois bienfaiteurs de l'humanité, et que, dans des honneurs publics décernés par eux, ils ont désigné en première ligne à la reconnaissance des peuples le monarque qui fonda le canal de Languedoc, ce Louis XIV qui donna son nom à son siècle, et qui fut un des plus grands rois de la France.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE.